


600086687+





LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A L'ÉTRANGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

A L'ÉTRANGER

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DANS LES DIVERS PAYS DE L'EUROPE
DEPUIS LA MORT DE LOUIS XIV JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

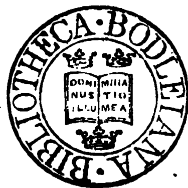
PAR

A. SAYOUS

TOME PREMIER

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXI


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

PRÉFACE.

Il y a quelques années, nous avons présenté le tableau de cette partie de la littérature française du dix-septième siècle, qui, ayant son théâtre au delà de nos frontières, compta à la fois, parmi ses écrivains, des Français éloignés de leur patrie et des étrangers qui avaient écrit dans la langue de la France. Ce que nous avions fait pour le dix-septième siècle, nous avons été encouragé à le tenter pour le dix-huitième. En offrant aujourd'hui au public le résultat de ces nouvelles études, nous ne répéterons pas ce que nous avions dit en publiant les premières, de l'intérêt qui s'attache à cette portion peu étudiée de notre histoire littéraire, et du but que nous nous sommes proposé en l'abordant. Nous nous borne-

rons cette fois à indiquer en quelques mots la division que nous avons adoptée.

Le dix-huitième siècle a accompli ses destinées philosophiques et littéraires entre les dernières années du règne de Louis XIV et l'explosion de la révolution française; mais il n'a pris son caractère définitif de siècle de Voltaire et de l'Encyclopédie qu'à partir de la popularité des *Lettres philosophiques sur les Anglais*. Les vingt-cinq années qui précèdent n'en sont que les préliminaires; elles commencent au moment où Bayle vient de s'éteindre, laissant derrière lui de nombreux héritiers pour recueillir les moissons qu'il avait semées. La première partie de notre ouvrage se rapporte à cette période. — La seconde et la troisième sont consacrées, l'une à l'histoire littéraire de Genève et de la Suisse au temps de Voltaire et de J. J. Rousseau, l'autre à l'Allemagne de Frédéric le Grand. — Dans la quatrième partie, après une dernière visite à la Hollande et à l'Angleterre, qui ont cessé alors d'être la Hollande et l'Angleterre du refuge, nous revenons vers la France, où des étrangers nombreux sont mêlés dans les rangs des écrivains nationaux.

Si l'on nous demande quel lien naturel rapproche des éléments si divers et forme l'unité d'un sujet aussi complexe, nous répondrons que ce lien c'est la France. La France est en effet le point de départ ou de convergence des idées, des sentiments qui se produisent autour d'elle ou au loin, dans sa propre

langue. Soit qu'elle reçoive, soit qu'elle donne, soit qu'on accepte son empire, soit qu'on le répudie, c'est toujours à elle que l'on pense, à elle que l'on regarde. Nous n'avons eu, pour le faire sentir, qu'à laisser parler les hommes et les livres. Il était plus difficile d'intéresser nos lecteurs en les occupant d'œuvres quelquefois peu connues, oubliées même pour de bonnes raisons, ou d'œuvres déjà célèbres qu'il n'y a plus depuis longtemps à faire connaître ni seulement à rappeler. Les premières sont pourtant le fond même de cette histoire; nous avons eu soin d'en tourner vers nos lecteurs, à défaut de la face littéraire quand elle manquait, et elle manque souvent, les côtés intéressants ou instructifs qu'elles offrent pour l'histoire des idées, pour la connaissance du siècle et des nations. Quant aux écrivains célèbres dont nous n'avons pu éviter la rencontre dans la route que nous avions à parcourir, nous avons tâché de faire luire quelques clartés nouvelles sur leur physionomie ou leurs écrits, à l'aide de documents originaux et de témoignages inédits. Nous avons été assez heureux pour recueillir un grand nombre de communications précieuses qui nous ont permis quelquefois de remplacer une citation indispensable mais trop connue, par un passage qui ne l'était pas ou qui l'était moins. On se persuade un peu facilement aujourd'hui que toute page qui n'a pas encore vu le jour mérite d'être publiée, par le seul motif qu'elle ne l'a pas encore été. Nous nous

sommes surveillé scrupuleusement sur ce genre de tentations, ayant trop bien éprouvé nous-même dans le cours de nos recherches, qu'en littérature comme en histoire, il n'y a de vraiment neuf, après ce qui est beau, que ce qui est vraiment utile.

LIVRE PREMIER

LES LETTRES FRANÇAISES
EN ANGLETERRE, EN HOLLANDE, A GENÈVE ET EN SUISSE
DANS
LA PREMIÈRE PARTIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LA COLONIE FRANÇAISE DE LONDRES. — ÉPISODE DES TROIS FANATIQUES. — LA TAVERNE DE L'ARC-EN-CIEL.

Vers les dernières années de la reine Anne, et durant les premières du règne de son successeur, à Londres, au milieu d'une foule d'officiers et de commerçants français qui avaient reçu l'hospitalité dans cette île ennemie de leur prince, un petit groupe de gens d'étude, écrivains par vocation ou par nécessité, assistait à un spectacle extraordinaire. Sous ses yeux, en effet, se nouaient en ce moment les destinées philosophiques et politiques du dix-huitième siècle. Tandis que la poésie anglaise se disciplinait avec sang-froid sur l'art régulier et les chefs-d'œuvre français du siècle de Louis XIV, l'empire des opinions était en proie à la plus furieuse tempête. La dispute, soufflant sur le champ de bataille de tous les points de l'horizon, y versait sans relâche des nuées de pamphlets, de livres et de dissertations, où whigs et torys, anglicans, presbytériens, orthodoxes et libres penseurs, n'épargnaient

aucune sorte d'arguments, de témérités, de moqueries et quelquefois d'injures.

Jetés dans la mêlée, les réfugiés français voyaient les coups, et pouvaient les juger; quelquefois ils en ont porté, entraînés qu'ils étaient par l'exemple et par leurs sympathies, à prendre parti et à combattre; mais leur rôle essentiel fut de servir d'interprètes devant l'Europe aux écrivains anglais engagés dans ces luttes diverses, de fournir aux esprits actifs du continent l'occasion de connaître ces querelles et le moyen de les reprendre pour leur compte. Leur influence à cet égard s'étant exercée non-seulement dans le domaine des sciences expérimentales, mais encore dans celui des sciences politiques, de la philosophie et de la religion, pour l'apprécier avec justice, il convient de se rendre compte de leur position et des circonstances qui durent agir sur leurs sentiments personnels et leur jugement.

Les réfugiés avaient trouvé en Angleterre non-seulement un asile et des secours, mais une sorte de position politique. Les plus considérables d'entre eux avaient fait, des intérêts du roi Guillaume et de la constitution anglaise, leur cause propre, qu'ils servaient de leur fortune et de leur épée, comme les écrivains, de leur côté, la servaient de leur plume avec un zèle empressé, quelques-uns avec emportement. Le parallèle du régime despotique et du gouvernement constitutionnel, personnifiés dans la France de Louis XIV et l'Angleterre délivrée des Stuarts, revient partout dans leurs écrits et se glisse à tout propos dans les recueils littéraires qui, de Londres et d'Amsterdam, se répandaient sur le continent, et pénétraient en France malgré une surveillance rigoureuse. Tant de zèle déplai-

sait aux torys, qui ne pardonnaient pas aux réfugiés la part qu'ils avaient prise à l'établissement du prince d'Orange sur le trône de Jacques II. Ils affectaient de les regarder comme des ennemis naturels de la Grande-Bretagne, toujours prêts, au fond du cœur, à servir d'auxiliaires secrets et au besoin d'espions à leur ancienne patrie. Par des motifs contraires, les whigs les protégeaient hautement. Ayant eu la majorité dans le parlement de 1709, ils en profitèrent pour proposer d'admettre les réfugiés français à la naturalisation anglaise, en dépit des pétitions des artisans et commerçants de Londres et de la résistance des anglicans zélés, qui voyaient d'avance dans ces nouveaux citoyens autant de recrues pour l'église presbytérienne. Dans leur reconnaissance pour le parti qui les favorisait si ouvertement, les réfugiés redoublèrent de zèle britannique; les plus aisés prêtèrent avec empressement leur argent à l'État, endetté par la guerre qu'il faisait à Louis XIV. Tel fut, pour la France monarchique, un des fruits de la persécution religieuse. Si, en Angleterre même, le parti qui voulait accorder une paix honorable à Louis XIV rencontra une si longue résistance, l'ardeur des réfugiés et l'appui d'argent et d'opinions qu'ils procurèrent aux whigs, n'y fut-elle pour rien? Lorsqu'on se rappelle qu'à Almanza des régiments français se chargèrent avec tant de fureur, qu'il n'en resta pas trois cents hommes, il est trop naturel de supposer que les réfugiés de Londres s'employèrent avec toute la fougue de la passion française à faire prévaloir le parti de la guerre.

Le zèle des réfugiés convenait à la politique d'un parti, mais, chose remarquable, il ne les rendait point populaires chez la nation même qui en profitait. Rien au fond ne

pouvait lui être plus antipathique. Dans le temps même qu'en Angleterre les réfugiés se jetaient à la tête de leurs hôtes, la fierté naturelle du génie anglais faisait ses preuves à Saint-Germain. Les compagnons d'exil de Jacques II savaient conserver leur dignité avec leur patriotisme; les émigrés protestants, sacrifiant l'un et l'autre à leur ressentiment, n'y gagnèrent que le mépris des Anglais et l'orgueil britannique s'en accrut encore[1].

Les réfugiés n'avaient pas eu depeine à choisir entre les deux partis politiques qui se disputaient le gouvernement des affaires de la Grande-Bretagne; mais leurs sympathies étaient plus indécises sur d'autres points, car leurs hôtes n'étaient pas divisés en politique seulement. L'esprit de parti étendait sa tyrannie sur les croyances et les opinions de tout genre. On n'était pas anglican ou presbytérien à demi. Pendant des années, être ou n'être pas pour Sachewerell ne fut point une petite question, et un peu plus tard, la théologie et la philosophie aidant, on vécut sur un pied de guerre sans repos.

L'inconvénient des vives querelles d'opinion, et par-

1. Le marquis d'Argens, que le zèle catholique n'animait point assurément, écrivant en Hollande ses *Lettres juives*, fait dire à l'un de ses Rabbins : « Comment serait-il possible que des peuples chez qui l'amour de leur pays est profondément gravé dans leur cœur, et qui conservent leur fierté et leur grandeur d'âme chez les étrangers dans quelque état malheureux qu'ils y soient, ne méprisassent pas des gens qu'ils voyaient décrier leur patrie, blâmer ce qu'ils louaient quelques années auparavant, et approuver aveuglément tout ce qu'ils condamnaient? Il est certain, mon cher Isaac, que cette conduite des Français a causé une partie du mépris que les Anglais ont eu pour eux. Ils auraient trouvé les mêmes secours en conservant dans leurs malheurs cette fierté modeste qui convient à des gens qui ne veulent point acheter des bienfaits aux dépens de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, et les Anglais les en auraient beaucoup plus estimés. »

ticulièrement des divorces qui, par intervalles, viennent à éclater dans le christianisme, c'est de convertir en indifférents, avec toutes les conséquences de l'indifférence religieuse, les gens en tout temps assez nombreux qui n'ont pas dans le caractère assez d'énergie, dans l'âme assez d'ardeur, dans l'esprit assez d'emportement ou de décision, pour se jeter tout d'un côté et embrasser avec passion l'une des deux causes. Ce tiers parti qui se recrute de tous les scepticismes, de toutes les inerties, de toutes les modérations importunées et enfin de tous les railleurs, réduit en apparence, dans les temps de calme et d'autorité, à quelques penseurs et ne se produisant que par quelques ironies isolées, surgit en force de partout, à chaque fois que recommencent les luttes théologiques et les emportements du zèle religieux. C'est que cette dangereuse église n'a pas seulement ses Pères qui entretiennent la tradition sceptique: elle nourrit en tout temps dans son sein de nombreux fidèles, et de même qu'au seizième siècle elle comptait bien d'autres représentants que Rabelais et Montaigne, à la fin du dix-septième, derrière Bayle, que les persécutions religieuses et les querelles intestines des théologiens protestants avaient attiré sur le champ de bataille, on ne tarda pas à voir d'autres philosophes, d'autres raisonneurs, suivis d'une armée d'incrédules, s'avancer hache en main vers les autels et l'arche sainte du christianisme. Voltaire lui-même, lorsqu'en France il se mit en devoir de livrer l'Église au ridicule et à la haine publique, ne fit qu'imiter l'audace des incrédules anglais, ses devanciers et ses maîtres.

C'est en effet contre l'orthodoxie anglicane que commença la guerre si funeste à la religion, qui a trop amusé le dix-huitième siècle. Cette campagne d'a-

vant-garde, dont après tout l'Angleterre finit par se tirer honorablement, eut pour causes immédiates, à l'époque qui nous intéresse, l'enthousiasme excité par les *Fanatiques des Cévennes*, et, en sens contraire, la grande levée de boucliers des partisans de la haute Église, suscités par le fougueux docteur Sachewerell, et à laquelle répondit l'artillerie des libres penseurs. Arrêtons-nous un instant sur le premier de ces épisodes.

On sait quel enthousiasme religieux animait ces montagnards protestants des Cévennes, qui occupèrent successivement trois maréchaux de France. Leurs bandes indomptables mais indisciplinées auraient mal obéi à des chefs : elles obéissaient avec une aveugle docilité à la voix inspirée d'hommes et de femmes que les chefs semblaient suivre, et qu'ils savaient faire parler. Après la capitulation de Jean Cavalier et la dispersion des camisards abandonnés de leurs alliés, poursuivis, exterminés par Berwick, beaucoup allèrent rejoindre en Angleterre leurs compagnons que l'on y formait en régiments. Au lieu de suivre leurs compatriotes sur les champs de bataille, trois de ces prophètes s'arrêtèrent à Londres, et là, par leurs extases prophétiques, par le récit des miracles opérés en France, et qu'ils se disaient appelés à renouveler en Angleterre, ils produisirent un effet extraordinaire sur les imaginations.

Ces étrangers déclaraient en leur langage mystique que le Saint-Esprit recommençait à inspirer les fidèles comme aux jours des Apôtres ; que la nouvelle dispensation prophétique devait se répandre, à commencer par l'Angleterre, chez toutes les nations qui sont sous les cieux, dans le court espace de trois ans; que le monde et l'Église se gouverneraient alors, comme cela

s'était vu dans l'armée des camisards, par les conseils de l'inspiration divine. L'établissement épiscopal disparaissait nécessairement dans cet état de choses et cela ne déplaisait point aux presbytériens zélés. Beaucoup de gens de tout état, frappés des récits merveilleux de ces prophètes échappés de la grande tribulation, s'éprirent d'abord de cette idée d'un gouvernement d'inspirés, mais la plupart des réfugiés accueillirent assez mal les prétentions des nouveaux venus. Les ministres de l'église de la Savoye[1] entre autres firent comparaître devant eux les prétendus inspirés, bien que ceux-ci se défendissent d'être en rien sous leur dépendance ecclésiastique. Après de vifs débats, les ministres déclarèrent que les mouvements de l'esprit divin chez ces prétendus prophètes n'étaient que l'effet d'un état volontaire et artificiel. De son côté, le magistrat anglais, qui d'abord avait laissé toute liberté aux inspirés de prouver leur mission par des miracles, comme par exemple de ressusciter un mort qui ne ressuscita point, finit par condamner au pilori les prétendus apôtres, et Fatio lui-même, un grand géomètre, leur patron et interprète, qui, dans son enthousiasme, ne craignait pas de publier que les grâces miraculeuses accordées à ses clients étaient au-dessus des révélations de Jésus-Christ à ses Apôtres.

Tout cela ne se passa point à petit bruit. Entre les croyants et les incrédules, la guerre de plume fut vive. Il faut avoir parcouru les écrits ou pamphlets qui parurent en français et en anglais sur les Inspirés, pour se faire une idée de la passion qui animait les combattants. Parmi les Anglais, les prophètes avaient deux

1. La principale des églises françaises de Londres.

zélateurs ardents, sir Richard Bulkeley et un gentilhomme du nom de Lacy, qui, non-content d'épouser leur cause devant son église, se mit à prophétiser lui-même, et à prolonger avec scandale l'agitation fanatique[1]. Mais ils trouvèrent un plus habile défenseur dans un de leurs compatriotes, avocat au parlement de Nîmes, le réfugié Misson, connu par ses *Voyages en Italie*. Misson dans son *Théâtre sacré des Cévennes*, composé à cette occasion, eut l'art de confondre la cause des trois prétendus inspirés de Londres avec l'histoire des camisards, naturellement populaire. Ce bref récit, dans sa simplicité et sa naïveté, est dramatique, plein d'intérêt, et on croirait, à le lire, qu'il ne s'agit que de la foi et de l'innocence de ces pieux Cévenols, martyrs de leur foi, si, vers la fin, quelques paroles d'une amertume mal contenue ne signalaient à l'indignation des fidèles, les « ministres incrédules » de la Savoye. Bientôt d'ailleurs Misson lui-même, ne se contenant plus, riposta aux plaintes des ministres irrités, par des accusations pleines de hauteur et de fiel.

Nous n'insisterons pas davantage sur les détails du procès; tous les pamphlets que le *Théâtre des Cévennes* fit éclore sont plus curieux que littéraires; mais nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que les arguments déployés de part et d'autre avaient le grand danger et eurent certainement l'inconvénient d'user mal à propos, au sujet de prétendus prodiges, les armes avec lesquelles la théologie défend les miracles contre l'incrédulité. Si vous opérez des miracles sur les malades, disait-on aux inspirés, allez à l'hôpital, vous aurez de la besogne; et Misson répondait : « Ces manières

1. *Calamy's historical account of my own-life*, vol. II, p. 71.

d'argumenter ne tendent pas à moins qu'à détruire la révélation, la religion, la providence, l'existence de Dieu et de la nature même, ou du moins à empêcher les étrangers de se soumettre à ces vérités. Les profonds ignorants et les infidèles ne recevront jamais Jésus-Christ s'ils ne veulent l'envisager que par les circonstances qui sont appelées par le monde scandale et folie. Disons la vérité, ajoutait Misson : un mauvais cœur d'incrédulité se manifeste invinciblement dans cette contradiction farouche et précipitée. Ces sortes de prêcheurs ressemblent à ceux qui ne sauraient danser ailleurs que dans la salle de leurs exercices ordinaires. Ils ont de la foi en chaire, ailleurs ils n'en ont point. Ils se sont fait une certaine habileté de parler, mais ils ne croient rien[1]. »

On ne connaît que trop ces sortes de raisonnements qui reviennent à réclamer en faveur de toutes les apparences du merveilleux le respect et la foi que les chrétiens ne doivent qu'aux miracles révélés. L'expérience en fait justice tôt ou tard, trop tard d'ordinaire; elle a répondu à Misson : « Les miracles dont les Apôtres ont témoigné avaient un grand objet, l'établissement du christianisme; le christianisme s'est établi. Ce que vos prétendus miracles devaient opérer, ne s'est point accompli; ce que vos prophètes annonçaient pour un temps prochain, ne s'est point réalisé. L'Angleterre

1. Voir 1° les *Lettres d'un particulier à M. Misson, l'honnête homme, touchant les miracles burlesques faits depuis peu, etc.* Il parut cinq de ces lettres du 15 octobre 1707 au 15 janvier 1708. Nous avons cru reconnaître dans cette brochure, où il y a un bon raisonnement et un ton mordant et satirique, la manière d'Armand de La Chapelle. 2° les *Mélanges de littérature historique et critique sur tout ce qui regarde l'état extraordinaire des Cévennols, appelés camisards*, etc. Londres, 1707; attribués à Misson.

est restée anglicane et en France le catholicisme a prévalu. Que reste-t-il donc de ces dispensations particulières pour lesquelles la Providence aurait détourné le cours des choses humaines? » Malheureusement en pareil cas on n'attend point que l'événement ait prononcé, et la raison impatientée s'arme au hasard d'arguments dangereux et d'ironies qui vont par delà le but frapper ce qui doit être respecté. Les Anglais poussèrent bien plus loin que les Français ce genre de critique. Shaftesbury, non-content d'enterrer la secte des Fanatiques sous le poids du ridicule dont il les couvrit dans sa lettre à lord Sommers sur l'enthousiasme, toucha de sa moquerie légère à de plus graves sujets, et blâmé par Oxford, riposta pour toute apologie en appuyant sur les points délicats qu'il s'était contenté d'effleurer dans sa première escarmouche.

La crédulité n'est pas la foi, il faut le répéter toujours; elle est, au contraire, la mère féconde de tous les genres d'incrédulité et ne le dispute sous ce rapport qu'au zèle militant de l'esprit clérical, lorsqu'il ne craint pas d'appeler à son secours les intérêts et les passions politiques, comme l'Angleterre en fit aussi l'expérience, à l'époque dont nous parlons, lorsque le docteur Sachewerell, en pleine église de Saint-Paul, signala à une foule exaltée les périls de l'église anglicane, cette citadelle de l'empire britannique, menacée, disait-il, d'oppression et d'anéantissement par la dynastie régnante. L'enthousiasme qu'il excita dans le peuple donna essor à une multitude de libelles séditieux, où le zèle anglican servait de masque aux partis. On y reprochait au roi Georges d'appartenir à une religion pire que le papisme, et l'on montrait aux peuples la princesse, presbytérienne outrée, méditant le renverse-

ment de la constitution et de l'État[1]. Le moyen était bien imaginé pour soulever la nation, le levier était puissant. Ce fut à la fois pour repousser les prétentions de l'église anglicane, et pour déjouer les desseins et les doctrines politiques qui s'en faisaient un appui, que les *Libres penseurs* (*free thinkers*) commencèrent à répandre dans le public de petits discours et brochures, où, donnant bientôt carrière à la hardiesse de leur dialectique et de leurs opinions, ils attaquèrent, avec l'audace et la gaieté malicieuse d'écoliers en révolte, les dernières barrières qu'avaient respectées les déistes des règnes précédents. Ils les trouvèrent défendues par les théologiens d'Angleterre et la majorité du parlement. Sans le moindre souci d'être taxé d'inconséquence, le parlement continua à réprimer la divulgation des opinions blasphématoires par de rigoureuses restrictions apportées au principe du fameux Acte de Tolérance. De leur côté, les théologiens résistèrent courageusement et avec succès à ces imprudents contempteurs non-seulement du dogme chrétien, mais aussi de la morale chrétienne qu'ils ébranlaient avec le reste. Sans doute ces champions de l'église n'étaient pas tous placés sur le terrain de l'orthodoxie pure; mais qui donc aurait le courage de reprocher à Clarke et aux hommes qui durent avec lui disputer et arracher la religion nationale à l'ennemi, de n'avoir pas tiré l'épée sous les auspices de saint Athanase?

Après ce coup d'œil nécessaire sur les incidents qui en Angleterre mirent aux prises les opinions religieuses et politiques, nous pouvons revenir aux écrivains réfugiés, témoins de ces débats. A leur arrivée en Angle-

1. Continuation de l'Histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras.

terre, ils avaient été un peu surpris de trouver les Anglais très-peu cartésiens et tout aussi peu calvinistes. « A peine, disait l'un d'eux, trouve-t-on un Anglais qui parle bien de Calvin et de Descartes[1]. » A l'égard de Calvin, la plupart étaient tout refroidis d'avance. Quant à leur cartésianisme, Leclerc l'avait aussi déjà bien ébranlé : il ne put tenir contre le souffle de Bacon qui animait si puissamment la science anglaise. Tous, ils étaient déjà newtoniens résolus avant que Voltaire vînt parmi eux s'éprendre à son tour de la méthode expérimentale et des découvertes « du plus grand homme qui ait jamais existé. » Bien avant lui, ils avaient entrepris de faire connaître sur le continent les travaux et le génie particulier des savants de la Grande-Bretagne.

C'est dans le voisinage de Mary-le-Bone qu'était, à l'époque qui nous occupe, le rendez-vous des hommes de lettres du refuge de Londres. Chassés des autres lieux publics par la foule des officiers désœuvrés, société un peu bruyante pour des philosophes et des causeurs, ils avaient planté leur tente à la taverne de l'*Arc-en-Ciel* (*Rain-bow Coffee House*); ils venaient là se distraire à la française de leur exil et de leurs travaux, de la gravité anglaise, des querelles et des dédains de leurs hôtes. Peu de nos lecteurs trouveraient un nom de connaissance dans la liste des premiers habitués du *Rain-bow ;* pourtant, si aucun d'eux n'était un écrivain de grande valeur, la plupart étaient des hommes de savoir, très-intelligents et familiers avec la langue et la philosophie anglaises. Au café de

1. *Remarques sur l'Angleterre, faites par un voyageur* (Le Sage de La Colombière), *dans les années* 1710 *et* 1711.

l'Arc-en-Ciel on mettait sur le tapis, avec les bouteilles et les pipes, toutes les questions du jour. La gaieté n'en était pas proscrite; et c'étaient des Français en bonne humeur qui revoyaient les décisions de la Société royale, les jugements d'Oxford et les manifestes des évêques.

Le doyen des lettres de l'émigration française à l'époque dont nous parlons était un commis de l'échiquier, Pierre Daudé, qui, venu en Angleterre pour achever ses études de théologie, avait fait comme Bayle à Genève, et s'était arrêté au pied de la chaire chrétienne. Daudé était l'oracle baconien de la coterie. Il possédait une grande instruction unie à beaucoup d'esprit et de feu, et causait très-bien métaphysique; mais on n'a de lui que la traduction d'un petit traité de Chubb sur *l'Amour-propre et l'amour de bienveillance*. A côté du vieux commis de l'échiquier venait quelquefois s'asseoir un vétéran du refuge, Moivre, l'ami de Newton, mathématicien renommé pour ses travaux sur la théorie et le calcul des chances. Humaniste par goût, cet autre doyen de la colonie était le grammairien consultant de tous les traducteurs et critiques du lieu. Sa piété, car sous ce rapport aussi il était disciple de Newton, ne l'empêchait pas de savoir par cœur son Rabelais et son Molière, et d'en parler avec enthousiasme. Il répétait souvent que s'il avait le choix d'être Molière ou Newton, il choisirait Molière. Moivre était accueilli comme un oracle lorsqu'il paraissait à la taverne. Mais le personnage de l'endroit, l'âme des réunions de l'Arc-en-Ciel, c'était Des Maiseaux. Pendant un voyage qu'il fit sur le continent, un de ses amis lui écrivait : « Depuis votre départ, ici tout languit; plus de cabaret, plus de joie, plus de ces con-

versations dégagées de tout préjugé où nous nous abandonnions quelquefois lorsque vous étiez parmi nous. Notre petite société a perdu en vous le lien qui nous unissait ; jusqu'à ce que vous reveniez, je la regarde comme dissipée et comme rompue, on n'y rit plus que du bout des lèvres depuis que vous n'y paraissez plus[1]. »

Ce Des Maiseaux, qui n'est plus guère connu que pour ses Vies de Saint-Evremond et de Bayle, est le type de l'homme de lettres de profession à cette époque. Collaborateur indispensable de tous les journaux de Londres et de Hollande, correspondant officieux de messieurs du Journal des Savants, du P. Briasson, du P. Desmolets, biographe obligé des auteurs qu'on réimprimait en Hollande, traduisant et composant pour les libraires de Londres, leur donnant en anglais les Vies de Halles et de Chillingworth, il est l'homme qui connaît tous les gens illustres ; il leur écrit, il en reçoit des lettres, il est leur commissionnaire infatigable, et de ce commerce il tire une riche provision d'anecdotes pour ses biographies. Ses Vies de Bayle et de Saint-Evremond ont honorablement contribué à propager le goût des biographies littéraires et sont devenues à plusieurs égards de bons modèles du genre. Un des premiers il a compris de quel intérêt et de quelle utilité étaient pour la connaissance du caractère d'un écrivain les traits de naturel qu'il laisse échapper dans sa correspondance, les préoccupations que l'on y voit percer. C'est à cette idée intelligente et neuve alors qu'on doit le recueil des Lettres de Bayle que Des Maiseaux a publiées, et fait suivre plus tard des lettres

1. Correspondance inédite de Des Maiseaux, déposée au *British Museum*.

du philosophe de Rotterdam à sa famille. Mais l'œuvre essentielle de ce Français de Londres fut de répandre sur le continent la connaissance des travaux scientifiques des Anglais. C'est dans son *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, par Clarke, Leibnitz, Newton, etc.* que plus d'un Français fit alors connaissance avec les sciences nouvelles.

Malheureusement pour lui, Des Maiseaux ne choisissait guère ses relations, quoiqu'il fût un peu ministre et pensionnaire de l'État comme réfugié français. S'il eut l'honneur d'entrer en correspondance avec Leibnitz, il était aussi l'ami familier de Collins. C'est à lui que s'adressait naïvement Hagedorn pour obtenir des particularités sur « ses amis messieurs les déistes anglais. » Ces liaisons lui faisaient grand tort auprès des théologiens du refuge[1].

Un autre type du correspondant des journaux littéraires du continent, et que nous retrouverons en Hollande, c'est La Chapelle, personnage plus sérieux et critique plus solide. Né en Saintonge, mais amené en Angleterre à l'âge de dix ans, élevé auprès de son grand-père Dubourdieu, il était devenu, à dix-huit ans, pasteur à Wandsworth, près de Londres, puis à Londres. Mais la variété de ses connaissances et la liberté de son esprit étaient mieux à leur aise dans un journal que dans la chaire. Il releva la *Bibliothèque anglaise* qui était morte deux fois entre les mains de Laroche, son fondateur, et pendant dix ans il soutint avec succès ce recueil où il est plus question de philosophie et

1. Il faut ajouter qu'à ce métier d'écrivain facile, de journaliste universel et d'éditeur, Des Maiseaux ne fit pas fortune. Sur la fin de sa vie, le gouvernement anglais rognant les pensions sur l'Irlande accordées aux réfugiés, Des Maiseaux fut réduit à de dures extrémités.

de sciences physiques que de belles-lettres, et qui s'attachait particulièrement à faire connaître par ses analyses les travaux de la Société royale de Londres. Quoique ce fût un simple recueil d'extraits, La Chapelle, de même que Le Moyne, un de ses collaborateurs, y défendit avec force la religion contre les Toland, les Tindal, les Woolston, les Collins. Il relevait avec une bonne critique les doctrines, les arguments et l'érudition de ces esprits téméraires. C'est en Hollande au surplus que La Chapelle prit véritablement sa place au tribunal de la critique dans la *Bibliothèque raisonnée*, et on l'y retrouvera.

A côté et à distance de La Chapelle, on peut encore désigner Coste, le traducteur de Locke, Le Moyne qui traduisit Sherlock, César de Missy, Durand enfin, fécond écrivain, historien, poëte, numismate, auteur d'une *Histoire du seizième siècle* qui ne manque pas de critique, mais totalement de recherches originales; récit d'ailleurs familier et facile où l'on reconnaît l'influence de Bayle à l'attention particulière que l'historien donne aux personnages et aux livres curieux des temps qu'il raconte[1].

Un autre ouvrage de Durand, plus curieux et plus neuf que le précédent, c'est une histoire naturelle de l'or et de l'argent. Les recherches et la critique qui distinguent ce travail ont été fort dépassées depuis; mais elles ouvrirent alors à Durand les portes de la Société royale de Londres. Il n'est pas à présumer que la savante compagnie ait tenu grand compte à l'auteur, du

1. L'ouvrage parut à Londres en 7 parties, de 1725 à 1733. Dans ce temps, Durand publia une Histoire de la Peinture ancienne (1725). En 1717, il avait publié à Rotterdam une *Histoire de la vie et des sentiments de Lucilio Vanini.*

poëme qui terminait son ouvrage. Ce n'est pas moins qu'un poëme sacré sur la chute de l'homme et sur les ravages de l'or et de l'argent, dédié au roi et à la reine. Durand pensait, contrairement à l'opinion de Boileau, que si un poëme sacré est l'écueil ordinaire de la poésie française, la faute n'en est pas à la matière, car, disait-il, « il y a peu de sujets dans la fable et dans l'histoire profane qui soient susceptibles de tant de beautés poétiques que les grandes et très-sublimes idées de la religion. Ce n'est pas la religion qui a mal soutenu les poëtes, ce sont les poëtes qui n'ont pas bien soutenu la religion. »

Le sujet n'est pas très-compliqué. L'imagination de Milton aidant, le poëte imagine qu'un archange jaloux de notre monde a voulu le perdre. Dieu venge l'homme en chassant l'archange du ciel. Molock résiste, mais le Sauveur futur des hommes triomphe. Alors les démons animés par leur chef délibèrent dans un concile infernal sur les moyens de se venger en frappant Dieu dans son œuvre. Asmodée, le démon de la luxure, se charge de tourmenter les hommes par les passions « les plus ridicules et les plus flétrissantes, » et Mammon, renchérissant sur Asmodée, promet de soumettre les humains à bien d'autres supplices. Au lieu de montrer les démons à l'œuvre, Durand leur fait raconter d'avance ce qu'ils feront sur la terre. Le système de Law, par exemple, sera une des inventions de Mammon ; il en est très-fier :

Quelle est donc cette émûte ? Aux rives de la Seine
Un cercle d'assassins que je tiens en haleine,
Sur un fond chimérique appuyant leurs projets,
Aux peuples affamés vont tendre mes filets.
. . . .

Pour acheter l'espoir chacun met tout en gage.
Le fond hausse et prenant un vol ambitieux
Imite la fusée et menace les cieux.

. . . .

L'ivresse est générale et l'on voit la Tamise,
Des transports de la Seine encore toute surprise,
Imiter son enflure et flatter mes vaisseaux
De tout l'or que le Gange a roulé dans ses eaux.

Dans un long discours, adressé ensuite par Raphaël à nos premiers parents, l'auteur trace avec complaisance l'éloge des grands hommes, des bons rois, des juges intègres, des sages, des vrais philosophes qu'il voit s'élever dans la prospère Angleterre. Il peint dans le goût des portraits de la *Henriade* qui venait de paraître

. . . . tous ces Newton qui, du vice isolés,
N'ont que des plaisirs purs par la raison réglés.

et ensuite

Ces sages Godolphins, ces habiles Walpole
Qui font rouler chez nous le Gange et le Pactole.

Il semble que Walpole revenait de droit à Mammon; mais c'eût été prendre une liberté que la liberté anglaise n'eût point passée à un réfugié français, et qui probablement ne tenta pas même le poëte, si Durand peut être appelé de ce nom. On ne le lui accordera certainement pas après avoir lu les vers où il a essayé de peindre Adam consolant le désespoir de son épouse :

« Il dit, et de sa voix la douceur pénétrante
Attendrit et ranime une épouse mourante :
Ainsi qu'un lumignon dans sa faible splendeur
Des *larmes de l'olive* emprunte son ardeur,

Et jette aux environs cette douce lumière,
Dont le baume liquide est la base première,
Ainsi d'un cœur constant les sentiments non feints,
Rendent tout leur éclat à des yeux presque éteints. »

La taverne de l'Arc-en-Ciel était devenue peu à peu le rendez-vous non-seulement des réfugiés, mais encore des gens de lettres français, que la peur de la Bastille, la pauvreté, plus rarement la curiosité, amenaient à Londres. Voltaire, l'abbé Prévost, Saint-Hyacinthe y parurent, et là aussi prit naissance plus d'une des querelles de Voltaire avec les auteurs français de son temps; mais la trace en est trop effacée et trop peu nécessaire à retrouver, pour que nous regrettions beaucoup de ne pouvoir insister à notre tour sur ce point de biographie. Il suffit à notre objet de constater que l'auteur des *Lettres philosophiques sur les Anglais*, en arrivant à Londres, n'était pas en terre étrangère et inconnue, et qu'il trouva dans la société littéraire du café de l'Arc-en-Ciel des compatriotes initiés dès longtemps à la littérature philosophique de l'Angleterre, et dont l'expérience et les connaissances ne lui furent pas inutiles[1].

1. Il aurait été plus intéressant de suivre Voltaire au milieu de la société anglaise elle-même, et non-seulement Voltaire, mais Montesquieu, mais Buffon, et d'autres écrivains, tels que l'abbé Leblanc qui rapporta d'Angleterre l'air et le ton d'auteur gentilhomme; mais ce sujet n'est pas le nôtre. M. Rathery en a fait sentir l'intérêt et esquissé les données dans un opuscule plein de détails instructifs sur les *Relations sociales et intellectuelles entre la France et l'Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à la Révolution française*, Paris, 1836.

Au surplus, la seule trace du séjour de Voltaire à Londres que nous ayons trouvée, c'est une lettre en anglais de Voltaire à Des Maiseaux, au sujet d'une accusation portée par le poëte contre l'abbé Prévost qui s'était chargé de placer vingt souscriptions à la Henriade, et qui n'avait rendu à Voltaire, au dire de celui-ci, que 30 l. s. L'abbé Prévost voulait citer Des Maiseaux en témoignage de ce propos tenu par Voltaire *at Rain-bow coffee house.*

Depuis les années où Voltaire vécut à Londres, le petit cercle des habitués du *Rain-bow* se rétrécit rapidement. Les uns étaient passés en Hollande, la mort ou la vieillesse avait atteint les autres ; il ne restait plus que quelques Français de toute cette émigration, empressée de se faire anglaise de mœurs, d'habitudes et de caractère. Un long séjour en Angleterre avait détaché de leur patrie les plus fidèles; retournaient-ils en France, ils s'étonnaient de ne plus y retrouver leur jeunesse, et revenaient mourir dans quelque petit logis de Mary-le-Bone comme Daudé le neveu qui, se retrouvant à Paris, après bien des années d'exil, racontait à son ami Des Maiseaux comment, parti de Londres pour ne plus y revenir, il ne pensait plus qu'à y retourner. Tout lui avait paru changé : « J'ose vous dire que le véritable bon esprit, le naïf, et ce que Rousseau appelle le bon esprit gaulois, ont disparu en France : on y a trop d'esprit.... Si le Seigneur nous donne la paix, mon intention est d'aller vivre et mourir à Londres, quelques dégoûts que l'on y essuie en qualité d'étranger. S'il y reste encore quelques compatriotes, les nœuds se resserreront davantage. L'âge m'a fait perdre le goût du spectacle, du faste et du luxe de cette ville :

Omitto mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.

« Le souvenir des plaisirs qu'on y a pris, les connaissances agréables qu'on y avait et d'autres circonstances trompent l'imagination d'un homme qui a vieilli ailleurs et y a contracté d'autres habitudes. J'aurais voulu m'y tenir, sans la haine nationale qui me blessait extrêmement; je la trouvais dans toutes les rues et dans

tous les lieux publics : les derniers événements l'ont rengrégée, etc. »

Voilà bien l'histoire de ces pauvres réfugiés, partagés entre la patrie ancienne qui les a rejetés et le pays qui les a recueillis! Les hommes ont besoin d'une patrie : il ne faut pas s'étonner si tant de Français, renonçant à tout espoir de retour, demandèrent avec instance de n'être plus considérés comme étrangers et profitèrent du bill de naturalisation pour échapper au dédain de leurs hôtes en se faisant Anglais et même anglicans[1].

Comme il arrive d'ordinaire, cette transformation fut radicale, passionnée et poussée jusqu'à l'oubli et au

1. Lorsque le bill de naturalisation des réfugiés fut présenté au parlement, les anglicans rigides proposèrent d'exiger des candidats à la naturalisation l'engagement de communier selon le rite anglican. L'amendement fut repoussé; mais de fait, pendant qu'une faible partie du refuge demeurait presbytérienne jusqu'à l'exaltation, le plus grand nombre des naturalisés passèrent à l'église anglicane; et c'est ainsi que des trente églises françaises que l'on comptait à Londres au commencement du siècle, le nombre se réduisit rapidement à onze et finalement à deux. Voir, pour le détail de cette décroissance du nombre des églises françaises de Londres, l'*Histoire des réfugiés protestants*, par M. Ch. Weiss. T. I, p. 363.

Une autre particularité de l'histoire des réfugiés en Angleterre, c'est que le refuge resta toujours à peu près concentré dans Londres et que peu de familles s'établirent dans les comtés. Le système hypothécaire de l'Angleterre paraît avoir été la principale cause de ce fait singulier. Ne trouvant pas assez de sûreté pour les acquéreurs d'immeubles, les réfugiés aisés ou riches aimèrent mieux rester à Londres et faire valoir leurs capitaux en les prêtant à l'État. « Les Anglais, dit G. Le Sage dans ses curieuses *Remarques sur l'Angleterre*, n'ont point de registres publics pour les contrats de vente ou d'hypothèque entre particuliers, et l'on n'a aucune voie certaine de s'assurer si un fonds n'est point hypothéqué. Il arrive souvent que d'habiles gens sont obligés d'acheter deux fois un même fonds. C'est là en partie la raison pour laquelle les Français réfugiés sont tous restés à Londres et ont prêté leur argent au gouvernement. » Tindal, dans sa continuation de l'histoire de Rapin-Thoyras, affirme qu'en 1709 les réfugiés français avaient plus de 2 millions de livres sterling dans les fonds publics.

dédain de l'ancienne patrie. En 1735, l'oraison funèbre de ces enfants de la France perdus à jamais pour le pays de leurs pères fut prononcée avec des larmes amères, dans l'église française de la Savoye à Londres, le jour du Jeûne établi en mémoire de la révocation de l'édit de Nantes. César de Missy était l'orateur. Il retraça les malheurs des protestants persécutés, et par un mouvement que l'éloquence de Jacques Saurin eût pu rendre célèbre, il compara les protestants français, fugitifs dans leur propre patrie, aux Hébreux captifs, suspendant leurs harpes aux saules de l'Euphrate.

« Que si jamais on nous a vus par troupes tristement assis auprès des fleuves d'une impure Babylone, cette Babylone fut la France, notre marâtre patrie, et non l'Angleterre, qui est pour nous une seconde patrie digne de ce beau nom, une Judée, une Jérusalem, une Sion ; ces fleuves furent la Seine, le Rhône, la Loire, la Charente, et non la Tamise, fleuve béni du ciel, vrai Jourdain pour nous, dont la vue rafraîchit et récrée ceux que les ardeurs de la grande tribulation avaient presque consumés. Heureux rivages que la Tamise arrose ! Si jamais à quelque égard la religion persécutée doit vous comparer avec Babylone, c'est que de vous comme de Babylone pourra sortir un Cyrus, un Darius restaurateur des sanctuaires qu'un Nabucadnezar a pillés et démolis[1]. »

Mais on ne veut plus entendre ces plaintes du passé, on veut que le refuge tarisse ses larmes, parce qu'au malheur d'être des Français déshérités, a succédé le bonheur de posséder enfin une patrie :

1. Les *Larmes du Refuge*, sermon prêché par César de Missy, chapelain de la chapelle française de la Savoye, à Londres, 1735. Chez P. Dunoyer, à la tête d'Erasme, dans le *Strand*.

« On ne veut pas que nous pleurions.... quoi ! parce que nos malheurs ont leurs beaux côtés, il faudra fermer les yeux à ce qu'ils ont de triste ! Ah ! laissez, laissez à d'autres (il ne s'en trouvera que trop), laissez à ceux qu'une fausse et vaine philosophie a dénaturés, la brutale gloire d'être insensibles à notre juste douleur, sous le frivole prétexte d'avoir pour le bonheur dont nous jouissons dans notre exil, une reconnaissance que ce bonheur sans doute mérite, mais de laquelle je soutiens qu'ils sont incapables. Ce qui nous afflige, mais encore le dirai-je, ce qui nous afflige, et que nous voudrions qui vous affligeât, c'est vous-mêmes, c'est vous, dis-je, cœurs durs et froids, qui ne voulez rien découvrir de raisonnable dans notre affliction; c'est que malgré tant de livres sur la lamentable histoire de nos Églises, c'est que malgré tant de conversations où vos pères, où vos amis réchappés de la grandè tribulation, vous apprennent la larme à l'œil, etc., c'est que malgré tout ce qu'a de glorieux le nom de réfugié, ce beau nom cependant, loin d'être en honneur parmi vous, y tombe de plus en plus dans un mépris qui fait languir nos Églises presque désertes, qui fait gémir ce qu'il y reste de véritables membres[1]. »

Le prédicateur n'ose pas reprocher plus directement aux réfugiés d'avoir quitté l'église calviniste pour celle d'Angleterre. Il aurait eu beaucoup à dire sur cet

1. En retraçant les malheurs de ses coréligionnaires, de Missy fait aussi la part à la reconnaissauce qu'ils doivent aux généreux et nombreux catholiques du clergé même qui les ont aidés et protégés dans la persécution. « Nous ne serons point ingrats, nous reconnaissons avec joie au milieu de toutes nos tristes réflexions que dans ce clergé même qui paraît d'abord le seul coupable, nous avons trouvé des entrailles de miséricorde, de la protection, des cœurs sensibles et chrétiens. Le Seigneur leur rende selon leurs œuvres, et il le fera. »

abandon, d'autant moins conséquent de la part de gens qui avaient fui leur patrie pour demeurer fidèles à la religion de leurs pères, qu'en ce moment même l'établissement épiscopal d'Angleterre se développait dans le sens de Rome, assez du moins pour que l'université d'Oxford ne se fît pas de scrupule de conférer les dignités de docteur et de chanoine au P. Le Courayer, et pour que l'opiniâtre théologien pût accepter ces honneurs et une pension de la reine, sans abjurer sa profession de catholique et son titre de chanoine de Sainte-Geneviève. Mais il n'eût pas été prudent de toucher à cette matière délicate. D'ailleurs l'accueil empressé que recevait des Anglais le savant Génovéfain pour avoir soutenu en France la validité des ordinations anglicanes, excusait ces protestants si las de leur état d'étrangers, d'avoir pensé que la famille anglaise ne les adopterait jamais franchement qu'au prix de leur adhésion à l'église nationale.

Quoi qu'il en soit, le dernier mot, l'*Amen* définitif de cette oraison funèbre du refuge d'Angleterre, fut prononcé vers la fin du siècle, dans la chapelle de Spitealfields, devant un auditoire de pauvres ouvriers, par un autre orateur, qui avoua avec douleur que les restes du troupeau français diminuaient rapidement de jour en jour, et que la langue française y était de moins en moins parlée et entendue. La vérité est que depuis longtemps le refuge ne fournissait plus de ministres à ses dernières églises, réduites à se pourvoir en Hollande, en Suisse et à Genève.

CHAPITRE II.

LES JOURNAUX LITTÉRAIRES DE HOLLANDE.

Le spectacle que nous présente la Hollande au commencement du dix-huitième siècle est étrange. On dirait les coulisses du grand théâtre littéraire de la France, d'où s'élancent, pour entrer en scène, d'un côté des théologiens, des critiques, des penseurs, des historiens, en un mot le petit monde des écrivains sérieux; de l'autre, la foule des aventuriers de la littérature facile, des compilateurs de rapsodies, des romanciers à la tâche, et de misérables libellistes, un Gacon, par exemple, le *Poëte sans fard*, qui venait à Amsterdam faire imprimer ses satires et retournait à Paris jouir du scandale. La marchande Hollande, et c'est une tache dans le tableau de sa prospérité, faisait alors un immense commerce de ces misérables productions, fabriquées chez elle ou au dehors par des plumes faméliques à la solde de ses libraires[1]. On

1. L'un de ces pourvoyeurs besogneux écrivait à un autre : « Si vous cherchez des libraires qui ne disputent pas à la pointe de l'épée

est bien obligé d'avouer que si la liberté hollandaise, abri et aliment de cette industrie malsaine, a été en philosophie et en théologie un contre-poids utile à la tyrannie des opinions officielles, elle a malheureusement aussi travaillé à corrompre le goût universel au moment où il achevait de se former; qu'elle a désorganisé la police naturelle des lettres, soustrait les auteurs au tribunal de la société polie et placé enfin côte à côte de l'érudition vraie, du véritable esprit, du travail consciencieux, du talent et du génie, l'ignorance téméraire, le faux esprit, le faux savoir, les têtes vides, l'impudence et la vulgarité. Elle a causé par là un grand préjudice à la France, moins par la mauvaise littérature qu'elle lui a fait lire que par celle qu'elle a fait naître, et qui sans elle n'eût jamais vu le jour[1]. Deux observateurs, dont le témoignage n'est pas suspect, car ils ont eux-mêmes usé de la liberté des Provinces-Unies, se sont exprimés sur cette basse littérature française de Hollande, au plus fort de son règne, en termes qui ne permettent pas l'illusion. Écoutons d'abord Voltaire, dont ce sera toujours la gloire d'avoir fait reculer ce torrent du mauvais goût :

> Là, plus d'un fripon de libraire
> Débite ce qu'il n'entend pas,
> . . . .
> Vend de l'esprit de tous états
> Et fait passer en Germanie
> Une cargaison de romans
> Et d'insipides sentiments
> Que toujours la France a fournie.

une feuille de papier, vous cherchez la pierre philosophale. *Manuscrits du British Museum.*

1. Dans cette cargaison, on pourrait choisir pour les mettre à part quelques-uns des romans historiques dont Courtilz de Sandras, à la fin du règne de Louis XIV, pourvoyait la librairie de Hollande. Il fau-

D'Argens, à son tour, fait écrire par son rabbin Isaac Onis à son ami Aaron Monceca : « Les auteurs forment ici un peuple presque aussi nombreux que celui des statues dans l'ancienne Rome, dont la quantité surpassait celui des habitants d'une ville ordinaire. Si l'on ramassait tous les mauvais écrivains dont les Provinces-Unies fourmillent, on pourrait faire une colonie, où de longtemps le bon sens et le jugement ne se trouveraient.... Plusieurs choses concourent à entretenir et augmenter le nombre de ces barbouilleurs de papier. Quelques-uns sont des moines défroqués qui, après avoir abandonné leurs couvents, ne trouvant pas de quoi vivre, se figurent qu'on fait un livre comme on fait un mauvais sermon. D'autres, entendant sans cesse parler des ouvrages nouveaux qu'on imprime, deviennent auteurs par contagion. La manie d'écrire dans ce pays est un mal qui se communique comme le fanatisme[1]. »

Mais ce ne sont pas les annales de la librairie hollandaise que nous avons à retracer. A côté des détestables productions d'une industrie sans scrupule, une littérature plus digne de curiosité et à quelques égards de souvenir, se déploie dans le champ de la critique littéraire et philosophique, et va nous occuper. Mais di-

drait peut-être aussi faire la même exception en faveur des *Lettres et Mémoires de* Mme du Noyer.

1. Voltaire parle encore avec indignation d'un autre genre de commerce, dont il eut plus que personne à se plaindre. « Il se fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main, qu'ils débitent chaque semaine dans tout le Nord, pour de l'argent. On paie, deux, trois cents, quatre cents florins par an, à des nouvellistes obscurs de Paris qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore, et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie. » *Lettre à Thiriot.*

sons d'abord en passant où en était la littérature religieuse du refuge. Là un grand nom efface tous les autres. La chaire française en Hollande possède à cette époque d'estimables prédicateurs dont la parole édifie, Chatelain, Chauffepié, Chaix qui commence, et d'autres encore; mais à côté de Jacques Saurin qui jusqu'en 1730 fait retentir encore les temples de la Haye de sa puissante éloquence, quelle prédication ne paraîtrait dépourvue d'accent et d'originalité ?[1] En même temps, la lutte d'opinion qui continue, en dépit des synodes, à partager les théologiens protestants, ne produit aucune de ces œuvres rares que la hauteur de la pensée et du talent empêche de tomber dans l'inévitable oubli qui attend à deux pas de leur berceau les écrits enfantés par la polémique religieuse. Après tout, les pasteurs réfugiés ne pouvaient pas rendre un plus grand service à la religion et à leurs troupeaux, que de traduire, comme ils l'ont fait, tant d'excellents traités des théologiens anglais qui défendaient alors vaillamment le christianisme contre les raisonnements et les railleries des libres penseurs. Plus tard, les philosophes français leur présenteront de nouveaux adversaires à combattre, et nous verrons alors se signaler, dans la résistance, un pasteur d'Amsterdam, Bouillier, qui défendra Pascal contre Voltaire, et Descartes contre l'Encyclopédie avec autant de zèle que les sentiments des Églises réformées contre les nouveautés protestantes.

Pendant la première moitié du siècle, la réelle importance littéraire de la Hollande est dans ses journaux, auxquels il faut ajouter un petit nombre

1. Pour Saurin, nous renvoyons nos lecteurs au chapitre que nous avons consacré à ce grand prédicateur dans l'*Histoire de la littérature française à l'étranger, au dix-septième siècle*. T. II, p. 106.

d'ouvrages que leurs auteurs n'ont pas envoyés ou apportés de France tout faits, et qui doivent à la Hollande quelque chose de plus que le jour de la publicité.

Depuis la mort de Bayle et celle de Basnage de Bauval, l'empire nouveau et déjà redouté du journalisme littéraire était entre les mains de Jean Le Clerc. Il l'avait partagé quelques années avec Jacques Bernard, ministre estimé et professeur de philosophie à l'Université de Leyde[1]; puis, Bernard disparu, il l'avait exercé sans partage, toujours fidèle à son rationalisme, mais traitant les matières de théologie avec plus de prudence, et, en philosophie, moins dévot qu'autrefois à Locke, dont il n'entendait pas être l'écho. Nous ne reviendrons pas sur les qualités de ce rare critique, dont nous nous sommes beaucoup occupé ailleurs[2]. Remarquons seulement, comme un dernier trait à ajouter à son éloge, que ce greffier général des lettres savantes et de la philosophie de son temps s'acquitta de ses fonctions jusqu'à la fin avec une conscience et une attention que l'âge n'affaiblit point, jusqu'au moment où la plume tomba de sa main paralysée, et où il ne resta rien de cet esprit actif que le souvenir machinal des habitudes du journaliste[3].

Mais déjà une génération plus jeune s'était présentée

1. Toland lui ayant fait, comme bien d'autres, de cruelles affaires, en abusant indiscrètement de ses articles, il évitait depuis lors avec soin de commettre ses opinions théologiques, et s'attachait surtout à faire connaître, dans ses *Nouvelles de la république des lettres*, les découvertes de la science moderne.

2. Tome II de l'*Histoire de la littérature à l'étranger, au dix-septième siècle*.

3. Tombé en enfance, il voulait toujours corriger ses épreuves; chaque matin on lui apportait la même feuille qu'il corrigeait avec la même régularité.

pour cultiver, à son tour, le champ de la critique qu'elle se flattait d'agrandir. Vers 1713, le premier *Journal littéraire de La Haye* parut, rédigé par une société de gens de lettres résidant en Hollande, et assistés de correspondants de tous les pays de l'Europe. Ils annoncèrent en débutant qu'ils ne se borneraient pas à de simples extraits, et s'expliqueraient sans détour sur ce qu'ils trouveraient de bon ou de mauvais dans un livre. Ils remplirent leur engagement avec plus de réserve toutefois sur certains points délicats que ce langage n'en promettait. En métaphysique, ils tenaient tous pour Locke; en philosophie naturelle, pour Bacon et Newton; mais en théologie, s'ils étaient bien à l'aise pour exposer avec un sang-froid moqueur le débat janséniste, il ne l'étaient pas de même pour parler de la lutte engagée entre l'orthodoxie et le rationalisme protestants, entre Oxford et les libres penseurs. Sur ce point leurs sentiments différaient. Saint-Hyacinthe, l'un d'eux, aurait voulu que le journal affichât une indifférence complète. Reprochant un jour à S'Gravesande d'avoir laissé passer trop de christianisme dans son jugement sur un livre de Ditton, le Hollandais répondit qu'étant chrétien il ne devait pas rougir d'en faire profession, et l'assemblée fut de son avis.

Sur le terrain des théories politiques, les journalistes se retrouvaient unanimes. En Hollande, il faut bien le dire, il n'y avait place que pour une seule opinion. Depuis les suites désagréables qu'avait eues pour son auteur l'*Avis aux réfugiés*, toutes les plumes protestantes, comme si elles voulaient faire oublier les compromettantes remarques de Bayle sur la révolution d'Angleterre, affectaient plus que jamais de vanter la constitution anglaise et le bonheur que les hommes

goûtaient sous son empire; tandis que, la *Politique tirée de l'Écriture* venant à paraître, un silence de dédain ou d'indifférence accueillait la doctrine gouvernementale de l'évêque de Meaux, d'une monarchie absolue, responsable devant Dieu, réglée par la loi divine et les enseignements de la Providence, et tempérée par l'opinion. Ce haut langage de Bossuet n'était absolument plus compris hors de France, et l'abbé de Saint-Pierre avec ses néologismes et ses systèmes intéressait bien autrement les journalistes de la Haye. La *Polysynodie*, cette hardie critique du gouvernement des premiers ministres, avait toutes leurs sympathies, et les occupaït beaucoup. La science politique évidemment s'empare peu à peu de la curiosité publique; on prend goût à philosopher sur cette matière, si bien que l'*Esprit des lois*, lorsqu'il paraîtra, aura affaire à une curiosité tout excitée, et si avide déjà, que d'abord il ne la satisfera point.

Tout n'est pas aussi sérieux dans le recueil de La Haye. Il y est beaucoup question de littérature et même de la plus frivole. Les lettres françaises n'avaient pas encore franchi ces années de stérilité qui firent croire à leur épuisement et à leur décadence. La plupart des œuvres destinées à une célébrité classique qui se publiaient alors, appartenaient à la succession de l'époque qui venait de finir. Ce sont d'importants écrits de Bossuet, de Fénelon qui voient le jour, c'est la charmante prose des contes d'Hamilton et des Mémoires du chevalier, son beau-frère. Jusqu'aux années où Voltaire donne *OEdipe* (1718), et Montesquieu les *Lettres persanes* (1721), on ne trouve de considérable à noter, hors du théâtre comique, que les *Histoires* de Rollin, le *Gil Blas* de Lesage, et les *Révolutions romaines* de

l'abbé Vertot. Mais si l'on en juge par les journaux littéraires de la Hollande, l'attention du public était tout aussi occupée d'ouvrages bien moins distingués, particulièrement des productions étrangères que les libraires de Hollande faisaient traduire à leur usage : le *Spectateur* de Steele et d'Addison, l'équivoque allégorie du *Tonneau* et le *Gulliver* de Swift, paraissaient aux critiques de Hollande une matière plus piquante pour leurs lecteurs que les Lettres de Rica à Usbek. Tout livre à son apparition frappe bien plus par les choses qu'on y trouve, que par le mérite littéraire de la composition. L'un de ces critiques analysant, par exemple, les *Lettres persanes*, ne trouve rien à dire du talent nouveau qui apparaissait dans ce roman moqueur; mais il ne manque pas de relever les allusions aux choses du temps, et vante beaucoup le portrait de Law : « Dans une île près des Orcades, etc., » portrait qui n'est que plaisant.

On peut dire, sans jouer sur les mots, qu'en Hollande, à cette époque, tout ce qui est écrivain et critique, est aussi peu porté pour le grand goût que pour le grand roi, et peut-être ces deux dispositions ont-elles une source commune. En général, les grâces décentes, l'ampleur, l'élégance simple et naturelle ne leur disent rien; ils prisent tout autrement les traits forts, l'accent appuyé, la finesse narquoise, l'ingénieux enfin sous toutes les formes, et préférablement sous la forme satirique. Rabelais, Montaigne, sont leurs hommes, Boileau aussi à cause de son vers à l'emporte-pièce, Fontenelle à cause de son tour de pensée subtil et ironique. Dans la grande querelle des anciens et des modernes, ils sont naturellement pour les modernes, à bien dire ils sont surtout et avant tout des modernes, l'esprit en avant, aussi

peu disposés à ployer le genou avec révérence devant l'antiquité littéraire que devant l'antiquité philosophique.

Il sortait de leurs mains réunies ce fameux commentaire du savant docteur Mathanasius sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, qui amusa toute l'Europe, et balança un moment, s'il ne l'effaça point, le succès des Mémoires du chevalier de Grammont qui venaient de paraître. Le *Journal de La Haye* avait un ennemi déclaré dans le savant professeur Burmann, de Leyde. Le digne représentant de l'érudition batavique accusait, tous les jours et tout haut, cette jeunesse frivole de pousser le siècle au mépris de la vénérable antiquité. Il arriva pour son malheur qu'en ce temps-là, à la Haye, un des collaborateurs du journal, Saint-Hyacinthe, était réveillé tous les matins par des couplets naïfs que la fille du menuisier français, chez lequel il était logé, chantait près de lui. Il apporta la chanson à ses collaborateurs et leur proposa d'en faire un beau commentaire à la façon de Burmann [1]. L'idée parut excellente, et l'on composa à table le plan du commentaire. C'était Saint-Hyacinthe qui tenait la plume [2].

1. L'idée des journalistes de la Haye n'est pas originale, remarque le regrettable M. Rigault dans son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes :* Swift, Pope et Arbuthnot commentaient Virgile pour parodier Bentley, et les auteurs du *Spectateur* avaient publié dans un de leurs numéros une chanson qu'ils donnaient comme une œuvre antique et qu'ils avaient enrichie de notes et de variantes.

2. Hyacinthe Cordonnier, qui avait reçu de sa mère le nom plus sortable de Thémiseul de Saint-Hyacinthe, futur cornette de cavalerie en Angleterre, alors journaliste, et depuis toujours errant et fort misérable, persécuté par Voltaire qui ne lui pardonnait pas un très-bon jugement de sa tragédie d'*Œdipe*. S'il était possible de croire Voltaire quand il lui plaît de faire la biographie de ses ennemis, Saint-Hyacinthe aurait servi parmi les dragons des dragonnades, et en Angleterre au-

Jeune alors, il était dans sa meilleure veine et écrivait prestement et gaiement. Ses amis toutefois ont beaucoup mis du leur dans ce joyeux badinage, qui fut à l'origine, comme on voit, une espèce de pique-nique littéraire, quelque chose comme ces fameux dîners du Vaudeville où l'esprit et les couplets de chaque convive appartenaient un peu à tous les autres.

Il s'agissait de tourner en ridicule le raffinement « de ces prétendus critiques qui trouvent du mystère partout, qui ne veulent pas qu'un ancien ait jamais pensé faux, ni qu'il se soit expliqué d'une manière peu juste ou triviale. » On ne pouvait mieux s'y prendre qu'en tirant d'une chanson du Pont-Neuf, où il n'y a ni rime ni raison, « les mêmes délicatesses et le même art que les pédants s'efforcent de trouver dans Anacréon et dans Pindare. » Tel est le sens de cette plaisanterie qui est un peu longue, s'étant d'ailleurs allongée en chemin. Elle s'attaque d'abord aux interminables préliminaires des commentateurs qui n'arrivent jamais au sujet. Après des approbations bien et dûment paraphées des sieurs Galbano, commis de la douane à Calfcity et de Pierre Pancrace Barbafouin, des licenciés Bougayos et Briochis, lesquels déclarent « n'avoir trouvé en ledit ouvrage rien qui ne soit très-conforme à leurs sentiments, et par conséquent rien qui ne soit très-orthodoxe, » vient la kyrielle des préfaces, avertissements, épîtres, odes et témoignages en toutes langues, y compris l'hébreu et le grec, sans oublier la table des livres et des manuscrits dont il est parlé dans l'ouvrage. Lorsque ce cortége ironique de doctes inutilités a défilé

rait tendu la main, recevant tout, jusqu'à un écu, et volant les livres de Voltaire. Il n'y a d'établi dans tout cela que la misère du pauvre Thémiseul.

tout à son aise, apparaît enfin le chef-d'œuvre si heureusement découvert et mis au jour par M. le docteur Chrysostome Mathanasius.

L'autre jour Colin malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensa mourir, etc.

C'est sur cette rare poésie que l'équivoque Mathanasius va déployer toutes les aménités de sa belle littérature et les plus fines recherches de l'érudition. Il admire tout dans le chef-d'œuvre qu'il a découvert; pas un mot où il ne se récrie : *Colin*, par exemple, et *Cathos* sa bergère. « *Colin* et *Cathos*, quels noms bien trouvés et qu'ils font bien sentir comme, à mesure que nous nous éloignons des premiers siècles, notre corruption augmente (ceci est à l'adresse de Mme Dacier). L'on veut être plus délicat qu'Homère qui n'a pas fait de difficulté de nommer une nymphe Abarbarée. » Sur l'épithète de *malade*, Mathanasius n'en finit pas. Qu'est-ce que ce mot ne rappelle pas à sa docte mémoire? « Malade, c'est-à-dire qui ne se porte pas bien, ou comme messieurs de l'Académie française le remarquent, qui sent quelque dérèglement, quelque altération dans sa santé. Ainsi, Colin était malade, non pas toutefois que sa santé fût dérangée par la fièvre, ou quelque autre maladie qui eût besoin d'un docteur en médecine. Il était proprement ce qu'on appelle dans le style familier *être tout je ne sais comment*, dans le style bas *être tout chose*. Cette maladie de Colin rappelle dans ma mémoire celle du fils de Séleucus Nicanor ou Nicator, un des capitaines d'Alexandre le Grand. C'est ce même Séleucus qui, le premier de ce nom, fut roi de Syrie,

qui fonda le royaume des Séleucides, l'an de Rome, 347, etc. Ce Séleucus eut de sa première femme un fils nommé Antiochus, qui dans la suite fut surnommé Σωτήρ, c'est-à-dire Sauveur. Ce prince devint si éperdûment amoureux de Stratonia, que le roi son père avait épousée en secondes noces, qu'il en tomba au moins aussi malade, etc. »

Il y a mieux que ce genre de persiflage dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Saint-Hyacinthe et ses amis mettent dans la bouche de Mathanasius, tantôt des moralités sentencieuses, des gaietés égrillardes quelquefois de trop haut goût, mais aussi du bon sens et de spirituelle critique. Par exemple, ils démontrent avec beaucoup de finesse et de gaieté courtoise à Mme Dacier et aux grands Grecs de l'école, comment en littérature le parti pris mène doucement les meilleurs esprits de l'admiration au ridicule : « Une autre preuve que Colin et Cathos étaient pleins d'esprit, c'est que, dans leurs amours mêmes, ils faisaient régner un goût grec, qu'ils aimaient les manières des anciens. Cela se voit lorsque Colin frappe à la porte de sa belle, il frappe trois fois, et appelle sa maîtresse par trois noms différents, Catin, Cathos, belle bergère. L'on peut voir ce que j'ai observé là-dessus (p. 68 et 72), et conclure de là que non-seulement nos deux amants avaient naturellement beaucoup d'esprit, mais encore qu'ils avaient l'esprit très-cultivé. En effet, s'ils ne l'avaient pas eu très-cultivé, ils n'auraient pas su que les anciens invoquaient aussi leurs divinités sous des noms différents. Mais Colin savait bien qu'en traitant sa maîtresse comme les anciens traitaient leurs divinités, cette aimable personne sentirait tout le délicat, tout le fin de cette manière d'agir. Lorsque le mérite

d'une chose qu'on admire est extrême, que sa beauté est réelle, plus on examine cette chose, plus on y découvre de sujets d'admiration. »

Saint-Hyacinthe et ses collaborateurs ne s'attendaient pas à réussir si vite et si bien. Pour que rien ne manquât au succès du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, le livre fut supprimé en France, ce qui le fit réimprimer tout aussitôt à Rouen et à Orléans. « Les Français, disait un journal, y ont cherché et trouvé bien des finesses auxquelles l'auteur n'a peut-être point songé. Il y a quelque chose du commentateur dans l'esprit de la plupart des hommes, et ce n'est pas là leur meilleure qualité. » D'édition en édition, Saint-Hyacinthe, animé par le succès, alla grossissant son chef-d'œuvre d'additions et de nouvelles remarques, entre autres d'une lettre de M. Chrysologos Caritides à M. le professeur Burmandolius. Les journaux ne se lassaient pas d'y revenir et l'on écrivit pour et contre Mathanasius dans son propre style.

C'en était fait des Mathanasius; les pédants n'osaient plus se montrer, et le culte de l'antiquité était délivré heureusement de ses superstitieux zélateurs, mais il leur échappait, compromis et délaissé. On attribue l'affaiblissement général des études classiques du XVIIIe siècle à la suppression des colléges des Jésuites; il remonte plus haut, à la querelle des anciens et des modernes et au *Chef-d'œuvre d'un inconnu*[1]. Dans le

1. Après le *Chef-d'œuvre*, Saint-Hyacinthe ne nous appartient plus. Il a repris sa vie errante et aventureuse, toujours endetté, amoureux, méditant de continuelles entreprises littéraires qu'il n'achève pas, et rentre en France, où il a le malheur de se heurter à Voltaire. Né pour être un critique ingénieux et spirituel, il usait son talent en compilations et en luttes sans gloire. « Il y a trois semaines que je vis au café

temps même, un journaliste osait le mettre sur le compte des journaux. « La corruption du goût, disait-il, et la décadence des belles-lettres dont l'Europe est généralement menacée, sont en partie des effets des mauvais journaux que les auteurs à gages composent sans goût, sans discernement, sans science, en un mot sans autre secours qu'un avertissement, ou les sommaires d'un livre, ou la table des matières. Les jeunes gens puisent aujourd'hui leur savoir dans ces journaux, et, après y avoir lu un mauvais extrait, décident hardiment d'un livre et des matières qu'il traite. Peut-on douter après cela que les journaux ne nuisent aux bonnes études? Il n'en serait pas de même si les Bayle, les Le Clerc, travaillaient à nos journaux. » L'insinuation ne tombe pas sur le seul *Journal littéraire de La Haye*. Depuis l'apparition de ce recueil périodique, bien d'autres avaient vu le jour. Nous ne parlons pas de la *Bibliothèque anglaise* ni de la *Bibliothèque britannique*, rédigées à Londres et publiées en Hollande; mais vers le même temps que le *Journal littéraire*, on avait vu paraître à Utrecht une *Histoire critique de la République des Lettres*, monument de l'érudition réelle mais gauche et sans esprit d'un écrivain qui s'appelait Masson, pasteur anglican à Dordrecht. L'*Histoire critique* ayant succombé en 1718, l'*Europe savante* lui succéda et fournit une carrière plus courte encore, quoiqu'elle comptât de savants rédacteurs, tels que le P. Le

Gradot M. Saint-Hyacinthe, écrivait Daudé, une de ses anciennes connaissances de Londres. Il ne me dit rien et je répondis de même. *Vis extrema per omnia ducit.* » Son histoire est celle de la plupart des aventuriers de son espèce, nombreux depuis et durant tout le dix-huitième siècle, écrivant et philosophant à tout propos, mais sans un principe pour guider leur vie et leur plume.

Courayer. De Sauzet, Bernard et Camusat entreprirent la *Bibliothèque française*, avec le concours de Granet et de l'abbé Goujet, dans le dessein patriotique de « prouver, par un détail de l'état des sciences en France, que les Français n'étaient pas si dégénérés qu'on le prétendait en Hollande. » Elle dura peu.

Circonstance curieuse : soit lassitude du goût public, soit découragement des auteurs et des libraires, il y eut un moment, entre 1722 et 1728, où le souhait de beaucoup de gens qui auraient voulu commencer la réforme de la république des lettres par la suppression des journaux littéraires, parut à la veille d'être exaucé. En moins de cinq ans, tous les journaux littéraires que le succès du journal de La Haye avait fait éclore, l'*Europe savante*, l'*Histoire critique*, les *Nouvelles littéraires*, la *Bibliothèque française*, le *Je ne sais quoi* et d'autres feuilles éphémères du même genre, avaient cessé leur existence; le journal même de La Haye avait suspendu la sienne et ses rédacteurs étaient dispersés, lorsque tout à coup les critiques reprennent leur ardeur et le public sa curiosité. Le Journal littéraire reparaît, la *Bibliothèque raisonnée* commence sa carrière. Des Maiseaux à Londres et La Chapelle à La Haye lui donnent l'impulsion.

Le célèbre recueil, destiné à une longue existence, broncha cependant à ses débuts. Armand de La Chapelle, alors un des ministres de La Haye, avec des connaissances étendues, un caractère enjoué et sans pédanterie, nous l'avons déjà dit, était, malheureusement pour lui, enclin à la satire et aimait la contradiction plus qu'il ne convenait à son habit. Choqué de l'enthousiasme que la société de La Haye, les femmes surtout, manifestaient pour Jacques Saurin, il se laissa

aller à attaquer le grand prédicateur sous le couvert des journaux où il écrivait. « Il passe, disait le cri-» tique, pour faire peur aux gens de leur ombre, la » moindre peccadille devient un crime énorme dans ses » portraits; il ne montre en perspective à ses auditeurs, » à chaque petit faux pas qu'il leur arrive de faire, » qu'une légion de diables de l'enfer déchaînés et des » chaudières bouillantes. » Non content de défigurer cette admirable éloquence qu'il méconnaissait totalement, le journaliste s'acharna à prouver que Saurin, dans ses *Discours*, faisait Dieu menteur et n'était qu'un ignorant en théologie. Sur ces entrefaites, Saurin mourut. « On assure qu'il est mort de chagrin, écri-» vait-on de La Haye; le théologien de la *Bibliothèque* » *raisonnée* a de grands reproches à se faire et nos » quatre ministres sont fort à plaindre, car on les » accuse hautement et publiquement d'avoir été les » bourreaux de M. Saurin [1]. »

Un tel début était de mauvais augure pour la *Bibliothèque raisonnée;* toutefois ce fâcheux incident oublié, le journal se releva rapidement par la solidité de ses articles et l'indépendance de sa critique; mais nous touchons ici à une autre période du siècle comme de l'histoire des journaux de Hollande. Retournons donc sur nos pas, pour passer en revue les auteurs qui, dans les rangs ou en dehors du journalisme littéraire, durent à d'autres travaux un moment de réputation méritée.

1. On ne savait pas encore que le théologien de la *Bibliothèque raisonnée* était La Chapelle, et les soupçons s'attachaient à tous les pasteurs à la fois. *Manuscrit du Brittishs Museum.*)

CHAPITRE III.

LITTÉRATURE HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE HOLLANDE.

Les premiers écrivains que nous trouvons à nommer, sont trois Hollandais, fondateurs du *Journal de La Haye*, de Sallengre, S'Gravesande et Van Effen, fort jeunes les uns et les autres à leur entrée dans la carrière des lettres. M. de Sallengre, qui donnait les plus belles espérances, fut enlevé par une mort prématurée, ayant attaché son nom à des *Mémoires de littérature* dont il n'eut le temps de publier que deux volumes composés de morceaux philosophiques et critiques très-intéressants pour l'histoire littéraire [1]. S'Gravesande appartenait à une vieille famille patricienne de Hollande. Chargé d'une chaire de philosophie à l'Université de Leyde, un des premiers il enseigna publiquement dans

1. Les *Mémoires de littérature* recueillis par de Sallengre parurent chez de Sauzet qui y a fourni des articles. Entre autres morceaux agréables, nous indiquerons l'article sur l'*Apologie d'Hérodote*, l'histoire de la guerre de Jobelins et des Uraniens; un article sur les querelles ridicules des savants, et enfin des Mémoires pour la vie de Tanneguy Le Fèvre. Les *Mémoires de littérature* ont été continués par le P. Desmolets.

son pays les principes de Newton. Un fruit remarquable de cet enseignement, c'est l'*Introduction à la philosophie*, cours succinct de métaphysique et de logique plein d'intérêt et d'originalité. Hors une théorie de la liberté, qui est pour lui le pouvoir physique donné à l'homme de faire ce qu'il veut quelle que soit la destination de sa volonté, S'Gravesande ne cherche point à créer de système. Il expose les systèmes connus, les juge, y fait son choix, prenant beaucoup de Locke et en laissant tout autant; mais sa manière d'exposer les idées est vive, lumineuse, et entièrement neuve à cette époque. Elle donne une brillante idée de son enseignement, qui attirait en effet beaucoup d'étrangers à Leyde. Son éclectisme donna prise aux accusations en sens opposé encourues par chacun des systèmes où il avait trouvé à prendre. Il fut même taxé de spinosisme et d'irréligion. Le journaliste peut répondre ici pour le professeur, car S'Gravesande, nous l'avons dit, prit toujours avec fermeté, dans le *Journal de La Haye*, la défense des principes du christianisme. C'est lui qui à propos des *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, de Deslandes, disait spirituellement : « Le moyen de raisonner avec un homme qui a acquis par une méditation de cinq ans l'avantage de n'avoir point de principes! »

A en juger par une *Dissertation sur Homère et Chapelain* qui n'est guère qu'un reste bien refroidi du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, Van Effen n'est pas à mettre en comparaison pour l'esprit et le talent avec ses collaborateurs. L'abondance et la facilité, qualités précieuses dans le métier de journaliste, servent peu à elles seules pour prolonger la durée d'un écrit par delà le jour qui l'a vu paraître. Le *Misanthrope*, la

Bagatelle, le *Nouveau Spectateur français* et le *Spectateur hollandais*, toutes ces imitations de Steele et d'Addison, n'ont pas vécu jusqu'à nous; mais Van Effen a le mérite d'avoir traduit le premier avec agrément, à l'usage des lecteurs français, les Aventures de Robinson-Crusoé.

Prosper Marchand, le seul Français qui avec Saint-Hyacinthe eut part au premier *Journal de La Haye* et au *Chef-d'œuvre*, n'était rien moins qu'écrivain; mais il est un des pères de la bibliographie, qui lui doit beaucoup. Son *Dictionnaire historique*, qui fait suite à celui de Bayle, riche magasin de particularités anecdotiques, a passé depuis en détail dans les recueils biographiques.

L'*Histoire des Journaux*, de Camusat, joint au même genre de mérite le mérite plus rare d'être écrite avec soin et agrement, dans un style qui ne sent point l'étranger ni le réfugié[1]. Camusat était le puriste de la *Bibliothèque française*, et le redresseur des injures faites à la langue par les écrivains des autres journaux. Il disait par exemple à Van Effen, qui profita de la leçon : « Vous écrivez passablement pour un étranger, mais le goût du terroir ne se perd jamais, et à vos transpositions forcées, à vos constructions louches, à vos termes impropres et bas, nous reconnaîtrons toujours que notre langue ne vous est pas naturelle. »

Il ne serait pas tout à fait juste de confondre avec les plates productions des fabricants de moralités, qui « faisaient du Saint-Evremond » pour les libraires, les *Réflexions morales*, *satiriques et comiques sur les mœurs de notre siècle*, ainsi que des *Dialogues criti-*

1. Camusat, du reste, n'est pas un réfugié, c'est un étranger. Avant de venir en Hollande, il était libraire dans la rue Saint-Jacques, à Paris.

ques et philosophiques, par M. l'abbé de Charte-Livry. Le prétendu abbé était un ami de Camusat, J.-Frédéric Bernard, un des plus honorables et des plus savants libraires de la Hollande à cette époque. Dans ces *Réflexions* comme dans ces *Dialogues* la pensée est hardie, mais sans originalité ; c'est du Bayle froid et abstrait, avec une prétention à la profondeur ; c'est même quelquefois Bayle licencieux. L'esprit fort y perce jusque dans le titre des dialogues, ainsi : Cassandre et sainte Brigitte, Simon le cordonnier et Jean de Dieu, etc., mais le style est assez ferme et ne manque pas de trait.

La plupart des ouvrages dont il nous reste à parler appartiennent à la littérature historique et politique. Il semble en effet que le génie de l'histoire suive les Français partout où les porte leur destinée. A peine établis dans leurs pénates nouveaux, on les voit entreprendre de raconter à leurs hôtes la propre histoire de leur pays. Sans parler d'une foule d'histoires de la révolution d'Angleterre et de Guillaume d'Orange, que le refuge a produites, rappelons l'*Histoire d'Angleterre* de Larrey, celle des *Provinces-Unies* de Jacques Basnage. Voici maintenant l'*Histoire du prince Eugène*, celle du *Cardinal Alberoni*, des *Mémoires sur Pierre le Grand*, une *Histoire publique et secrète de la cour de Madrid*, une autre des *Guerres entre les maisons d'Autriche et de France*, et tout un cours de politique sur les *Intérêts présents des puissances de l'Europe*. C'est Rousset qui est l'auteur de ces productions hâtives et de plusieurs autres du même genre, Rousset, le successeur de Courtilz de Sandras au *Mercure historique et politique*, mais qui, avec bien moins d'imagination et d'invention, avait en revanche plus de

sérieux, et possédait réellement une connaissance approfondie des affaires et des intérêts politiques de l'Europe. S'il avait la pénétration et la sagacité de l'historien politique, il avait aussi beaucoup de passion. C'était un type achevé du réfugié vindicatif. La persécution qui avait ruiné sa famille l'avait rendu orphelin, et à dix-huit ans il s'était échappé du collége Du Plessis pour s'enrôler dans les rangs des cadets français à la suite de l'armée hollandaise. Il se battit contre sa patrie à Malplaquet, et il la combattit encore jusqu'à la fin de sa vie dans les journaux où il travaillait, et dans tous ses écrits. C'était ce qu'il appelait son impartialité. Ses nombreux ouvrages, tout animés de cet esprit, réussirent naturellement beaucoup en Allemagne et lui valurent même des titres et des emplois qu'il perdit à la fin pour s'être cru nécessaire parce qu'il avait été utile [1]. Parmi les autres réfugiés qu'il s'associa pour la rédaction du *Mercure* et des compilations qu'il publiait, était un chanoine de Saint-Victor, qui avait rompu ses vœux, La Barre de Beaumarchais. Ce religieux défroqué écrivit aussi, pour les libraires, des gazettes, des romans, une *Histoire de Pologne sous Auguste II*, et des *Amusements littéraires* ainsi que les *Lettres sérieuses et badines*, espèce de journal rempli d'injures contre Rousset avec qui il finit par se brouiller, et du bavardage le plus vide. La dédicace « à très haut et puissant Prince le Public, » indique le genre d'esprit

1. Il avait écrit en faveur du rétablissement du Stathoudérat, et le prince d'Orange, élu Stathouder en 1747, l'en récompensa en le nommant conseiller extraordinaire et son historiographe. Mais Rousset se joignit à ceux qui, ayant porté le prince au stathoudérat, prétendaient le tenir sous leur tutelle. Guillaume IV fut indigné, et Rousset échappa à une arrestation en se réfugiant à Bruxelles, où il mourut en 1762. Il était né à Laon en 1686.

auquel prétendent la plupart de ces compilateurs, heureux de trouver dans la liberté de tout dire un supplément trop nécessaire à la véritable érudition et au goût qui leur manquaient.

Bruzen de la Martinière, que nous nommerons encore, est un compilateur de meilleure volée. Il n'était pas réfugié. D'abord secrétaire français du duc de Mecklenbourg, et homme de cour par ses bonnes manières et son esprit aimable, il ne s'était fixé en Hollande que parce qu'il avait des besoins, et que pour les satisfaire il s'était mis dans la nécessité d'écrire aux gages des libraires de La Haye. Pendant qu'il compilait pour eux en toutes sortes de matières, et se faisait historien, critique et érudit pour leur compte, il travaillait pour le sien à un grand dictionnaire géographique, historique et politique qui a été longtemps le meilleur ouvrage de ce genre. Il a écrit aussi d'après les gazettes un État politique de l'Europe, et une histoire du roi de Prusse Frédéric-Guillaume.

A l'aspect de cette foule d'*Histoires* et surtout d'histoires contemporaines qui sont sorties des presses de Hollande pendant un siècle, on se demande où les auteurs avaient puisé une connaissance exacte et approfondie des événements et des hommes qu'ils mettaient en scène, et où ils ont pris le temps de faire des recherches consciencieuses et d'en discuter les résultats. Mais on voit bien vite en lisant ces compilations diffuses que les libraires ne leur en demandaient pas tant; et qu'un récit de gazetier, pourvu qu'il fût mêlé d'anecdotes un peu scandaleuses et de réflexions libres, injurieuses au besoin contre la France, leur paraissait assez bon. Il n'en fallait pas davantage, en effet, pour leur assurer un débit suffisant en Europe, où le plaisir d'en-

tendre médire de cette France si puissante et de la voir ravalée et maltraitée par les siens était devenu un besoin des esprits, irrité chaque semaine par des gazetiers besogneux et flatté par ces historiens d'aventure. Il ne faut peut-être pas chercher beaucoup plus loin la cause de cette disposition générale, mêlée de crainte, d'envie et d'orgueil blessé, qui faisait dire à Voltaire vers le milieu du siècle : « On parle notre langue dans l'Europe : grâce à nos bons écrivains, nous aurons enseigné les nations; mais on n'en hait pas moins notre gouvernement. Croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande. »

Deux ouvrages écrits par des réfugiés français se distinguent de la foule des productions historiques du refuge : l'*État des Provinces-Unies* de Janiçon, et l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, que nous plaçons ici comme nous aurions pu la placer dans les chapitres consacrés à l'Angleterre et à l'Allemagne, car si elle fut composée en Hollande, elle fut préparée en Angleterre et terminée en Allemagne. Janiçon et Rapin-Thoyras sont de vieux réfugiés, et la maturité de leur esprit, sinon leur œuvre, date du siècle précédent. Tous deux étaient nés en France, sous Louis XIV, de familles de robe, tous deux avaient porté l'épée en Irlande pour le roi Guillaume, et ce n'est guère que vers la fin de leur carrière qu'ils purent écouter leur vocation d'historiens.

L'ouvrage de Janiçon n'est pas précisément un récit historique, c'est une description complète de cette république des Provinces-Unies, si diverse et si compliquée dans son organisation. Climat, campagnes, mœurs, commerce, institutions générales et provinciales, histoire sommaire de chaque province, des villes et de

leurs institutions, tout y a sa place en peu de mots. La partie politique du livre est d'une clarté et d'une sagacité remarquables. Le style est net, précis et court comme celui des hommes d'action et d'expérience; mais la langue est déjà altérée, et, à tout prendre, Janiçon n'est pas un écrivain[1].

C'est à La Haye que de Rapin-Thoyras entreprit son *Histoire d'Angleterre;* c'est à Wesel, où il mourut en 1725, qu'il exécuta ce grand ouvrage dans les loisirs d'une vie simple et retirée; mais c'est en Angleterre même qu'il s'y était préparé, sans dessein, ne prévoyant point alors que, condamné à ne jamais reprendre l'épée qu'il portait à la bataille de la Boyne, et destiné à consumer les plus belles années de sa vie dans l'éducation de jeunes seigneurs, il deviendrait un jour le premier véritable historien politique de la nation qui lui accordait l'hospitalité. Cette hospitalité fut à la vérité pleine de déboires. Le roi Guillaume, au lieu de l'avancer dans l'armée, l'avait donné de sa main à son confident politique, lord Portland, pour être gouverneur de ses fils, emploi sans avenir pour un officier français. C'est pourtant dans cette maison où se débattaient les affaires de l'État et des partis, entre politiques du plus haut rang, que ce neveu de Pellisson apprit à connaître le jeu de la constitution anglaise et le secret des partis. Naturellement sérieux, il avait le goût et s'approchait peut-être plus que ses supérieurs ne l'au-

1. L'ouvrage n'est pas terminé. Il n'y a que deux volumes de l'*État présent de la république des Provinces-Unies et des pays qui en dépendent*, 1729. Janiçon était fils d'un avocat au Conseil privé, et député général des Eglises réformées de la Guyenne. Il avait treize ans lorsqu'il arriva à Utrecht. Il mourut en 1730, résident du Landgrave de Hesse-Cassel auprès des États.

raient voulu, de cette société un peu hautaine. L'homme de mérite savait obtenir la considération dont ces grands seigneurs, tout whigs qu'ils étaient, n'étaient pas naturellement disposés à honorer un précepteur français. Il voyagea ensuite avec ses élèves en Italie, en Espagne, et passionné qu'il était de musique et amateur de poésie, il compléta en lui cette éducation de l'homme du monde actif, sans laquelle un historien n'a jamais toute la clairvoyance qui lui est nécessaire et toute l'expérience des hommes dont il ne peut se passer. Il est des événements dans l'histoire des nations dont la science seule ne donne pas la clef, que l'érudition fait connaître mais ne peut faire comprendre, et dont la pensée et l'imagination réduites à elles-mêmes ne savent tirer trop souvent que des systèmes faux et des romans déclamatoires. Il faut que l'historien, c'est sa plus nécessaire étude, ait étudié sur le vif une logique que l'école n'enseigne pas, celle des passions et des intérêts; il est bon que son oreille ait entendu tous les raisonnements, que son esprit ait acquis une connaissance familière de tous les sophismes humains, afin de les reconnaître sans étonnement dans le cours des évolutions de l'histoire politique. A cet égard pourtant une chose a manqué à Rapin-Thoyras : il avait trop exclusivement vécu parmi les politiques whigs pour que la parfaite liberté de ses jugements historiques n'en fût pas un peu atteinte. De là aussi le point de vue trop exclusif sous lequel il a envisagé l'histoire d'Angleterre, au grand avantage de sa composition qui en a reçu une forte unité, mais au détriment peut-être de la vérité, qui est toujours moins abstraite et moins simple qu'un principe et ne se laisse pas mettre en colonnes. Son ouvrage au fond est moins l'histoire de la nation

anglaise que celle de la constitution politique sous laquelle l'historien la voyait alors déployer son génie : c'est proprement l'histoire du parlement et de ses origines.

L'ouvrage fut bien accueilli en Angleterre, où le neveu du fameux Tindal en donna une traduction. Toutefois plus d'un Anglais fut blessé dans son amour-propre national en voyant un étranger, un Français, lui présenter le premier les annales politiques de son pays, puisées aux sources et réunies en un corps d'histoire imposant. On consentait difficilement à accorder à un tel historien la connaissance intelligente des institutions dont il prétendait retracer les origines et le développement. Un Anglais écrivit un livre contre son ouvrage. « L'auteur, disait-il, ne connaît nos lois et nos coutumes qu'autant qu'il a pu s'en instruire par la conversation ou dans les cafés, rendez-vous ordinaire de ceux de sa nation à Londres. » On a vu si une telle insinuation était fondée. Rien ne prouve mieux combien Rapin-Thoyras était entré avant dans la connaissance des ressorts de la constitution anglaise, qu'un petit livre qu'il avait publié dès 1717 sur les whigs et les torys. Cet écrit n'est pas seulement plein d'intérêt et d'instruction, c'est un modèle d'analyse ; et qui voudra se reconnaître dans ces orageux débrouillements de la liberté anglaise après la révolution de 1681 devra lire ces quelques pages qui placent Rapin-Thoyras au premier rang des publicistes modernes. Il y trouvera expliqué, sobrement et nettement, comment, l'Église mêlant ses disputes et ses divisions à celles de l'État, il y avait bien des variétés et des espèces de whigs et de torys, chacune servant à tenir en échec les autres, et toutes contribuant à maintenir par une surveil-

lance mutuelle l'équilibre de l'État. Il n'y avait peut-être qu'un étranger et un esprit impartial qui pût conclure comme Rapin-Thoyras par les réflexions que l'on va lire :

« On peut assurer positivement que ce n'est pas l'intérêt du royaume qu'un des partis devienne si supérieur, qu'il ne trouve plus de contradiction. Si ce sont les torys outrés, ils mettront l'Angleterre sous un gouvernement despotique. Si ce sont les torys modérés, leur penchant pour les prérogatives de la couronne mettra enfin le souverain en état de tout entreprendre et de secouer le joug importun des parlements. Si les papistes peuvent devenir supérieurs, l'Angleterre perdra bientôt sa religion et sa liberté; d'un autre côté, si les whigs républicains peuvent regagner l'avantage qu'ils ont perdu, on n'entendra plus parler du royaume, mais de la république d'Angleterre, comme dans le temps de Cromwell. Enfin si les whigs modérés peuvent tout conduire à leur gré, ils prendront tant de précautions contre les attentats de la puissance royale, qu'ils *réduiront peut-être le souverain à la condition d'un doge de Venise.*

« Pour ce qui regarde les deux partis, par rapport à la religion, il est certain que si les presbytériens se voient jamais en état d'agir sans opposition, ils ne seront point contents qu'ils n'aient ruiné de fond en comble la hiérarchie et en général toute l'Eglise anglicane. Mais aussi si les épiscopaux rigides ne trouvent plus de contrepoids à leur puissance, on ne peut attendre d'eux qu'une persécution ouverte contre les presbytériens. Que sait-on même, s'ils voudront bien leur laisser la simple liberté de conscience? »

Le style de Rapin-Thoyras, uni, simple, peu bril-

lant, presque froid, mais net et rapide, est, malgré un peu d'incorrection, aussi près de l'élégance qu'on le pouvait attendre d'un réfugié qui avait quitté la France depuis trente ans, mais qui était le neveu de Pellisson. Ce n'était pas la seule ressemblance qu'il eût avec son oncle. A l'exemple de l'ami de Mlle de Scudery, il avait en sa jeunesse cultivé la poésie, et longtemps après, à Wesel, alors que, comme il disait lui-même, « il n'avait plus sa propre langue assez *à commandement* pour trouver les expressions propres et les rimes riches qui sont nécessaires à un sonnet, » il paraphrasa un sonnet de Pétrarque en quatrains sans apprêt où ne manque ni le mouvement, ni le naturel, ni le sentiment poétique. Nous aurons si peu de ce genre de fleurs à cueillir dans le champ que nous parcourons, qu'on nous permettra de reproduire ici cet échantillon de la poésie française dépaysée :

Rhône, qui des rochers où tu prends ta naissance
Précipites tes eaux avec rapidité,
Dont les humides bords craignent la violence
Et suivent de tes flots l'impétuosité,

Tu descends avec moi par un courant rapide
Et tous deux à la fois nous allons nuit et jour,
Où la nature seule incessamment te guide,
Mais où je suis encore entraîné par l'amour.

Témoin de mon ardeur, de mon inquiétude,
Va, devance les pas d'un malheureux amant,
O toi que le sommeil, la faim, la lassitude,
Ne peuvent dans ta course arrêter un moment.

En portant à la mer le tribut de ton onde,
De tes flots écumeux arrête les efforts,
Considère en passant le plus beau lieu du monde
Où la riche nature épuise ses trésors;

Où l'air toujours serein et l'herbe toujours verte
Les oiseaux amoureux qui chantent en tout temps
La campagne, de fleurs incessamment couverte,
Font en toute saison un aimable printemps.

C'est là qu'est mon soleil dont la douce influence
Rend les bois toujours verts, les prés toujours fleuris,
C'est là que la beauté jointe avec l'innocence
De ce lieu si charmant font un vrai paradis.

Sur ces bords enchantés, chéris de la nature,
Tu trouveras ma nymphe en faisant ton chemin,
Porte de son côté ton onde la plus pure,
Baise son pied d'ivoire ou sa charmante main.

Peut-être, ah! doux espoir! cet objet qui m'engage
Se plaint de mon absence et de mon peu d'ardeur;
Va, dis-lui (tes baisers tiendront lieu de langage)
Que mon corps fatigué n'a pu suivre mon cœur[1].

Rapin-Thoyras nous a bien éloignés du dix-huitème siècle. Il n'en est à vraiment parler que par la date de ses ouvrages. Par la dignité naturelle de son esprit, par son bon sens simple et tout uni, en un mot par son caractère d'écrivain, il est du grand siècle. Dans ses écrits, aucune réflexion en dessous, aucune

1. On trouve cette pièce et plusieurs lettres intéressantes de Rapin-Thoyras dans les curieux Mémoires de Jean Rou, publiés il y a trois ans, sous les auspices de la *Société d'Histoire du protestantisme français*, par MM. Francis Waddington et Ch. Read. Jean Rou mourut à la Haye en 1711, secrétaire-interprète des états généraux de Hollande; il avait quitté la France en 1780. Ses *Mémoires*, qui seraient mieux nommés *Souvenirs de jeunesse*, répandent un jour neuf et piquant non-seulement sur les vieilles mœurs de la bourgeoisie protestante de Paris au temps de Louis XIV, mais encore sur bien des choses et des personnages de cette époque. La phrase de Rou, nous l'avons dit ailleurs, est longue et diffuse, mais elle a dans le détail du trait et de la couleur. Après trente ans de séjour en Hollande, ce bonhomme écrivait comme ces conteurs à la vieille gauloise, qui au besoin ne craignent pas de dire crûment le mot et la chose.

malice ingénieuse ne trahit le contemporain de Saint-Evremond, de Bayle et de Fontenelle. Les libres penseurs qu'il a vus de près n'ont pas plus séduit son goût qu'entraîné sa raison ; on dirait qu'il n'a pas même soupçon de l'esprit philosophique dont il va être tant parlé après lui. Aussi, combien est brusque la chute qui nous fait passer de ce sage réfugié à un autre écrivain, gentilhomme français comme lui, le marquis d'Argens, venu en Hollande peu après que Rapin-Thoyras s'éteignait dans sa retraite.

Le marquis d'Argens fournit la première partie de sa carrière d'écrivain dans les Provinces-Unies. C'est là que son esprit dépensa en quelques années tout son fond d'originalité, d'idées et de talent. La Prusse, où nous le retrouverons dans la seconde moitié du siècle, aux côtés de Frédéric II, n'eut que les restes de sa verve et la redite de ses opinions. Il avait préludé à la philosophie par une jeunesse romanesque et des passions dont il ne perdit jamais le goût. Des aventures de théâtre un peu fortes le brouillèrent avec son père, procureur général au parlement d'Aix. Quelque temps avant la dernière de ces équipées, ayant eu l'occasion de porter la parole pour les gens du roi au parlement d'Aix dans quelques affaires, le succès qu'il obtint lui inspira le dessein de pousser l'étude des sciences jusqu'à satisfaction de sa curiosité, nouvelle passion où il se jeta avec feu comme dans toutes les autres. « Je résolus, dit-il, de m'y adonner entièrement. Romans, historiettes, tout fut banni de mon cabinet ; Locke succéda à Mme de Villedieu, Gassendi et Rohault à *Clélie* et à l'*Astrée ;* j'appris, pour me dissiper dans mes moments de loisir, la musique et à peindre, et, dans dix-huit mois de temps, je me rendis assez savant pour

n'avoir plus besoin de maîtres de la province[1]. »
Après ce grand feu, d'avocat devenu officier, obligé, après le siége de Philipsbourg, par les suites d'une chute de cheval, de renoncer au service, brouillé avec sa famille et déshérité par son père, il ne trouva pas de ressource plus à son gré que d'aller en Hollande se faire philosophe. Il avait trente ans, il avait voyagé, il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu, et il jugea qu'avec l'esprit qu'on lui reconnaissait, son heureuse mémoire, son expérience des hommes, son éducation et ses sentiments de gentilhomme, il pouvait s'établir hardiment dans la république des lettres sur le pied d'un penseur sans préjugé et d'un arbitre des opinions. Tout en pourvoyant à ses nécessités par la composition de quelques romans en forme de mémoires et d'ouvrages de morale facile, tel que son *Mentor cavalier*, il aborda en corsaire les rives escarpées de la métaphysique par sa *Philosophie du bon sens.*

« J'ai toujours eu, déclara-t-il d'entrée, une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil et du pédantisme des faux savants. Dès que j'eus fait usage du peu de lumières que le ciel m'a accordées, je m'aperçus que les personnes pour qui j'avais eu le plus de vénération, et que je regardais comme les oracles de la science, n'étaient que de hardis ignorants qui, étant eux-mêmes les premières dupes de leur vanité, ne se défendaient qu'à l'abri de quelques mots inintelligibles contre les attaques de la raison et de la lumière naturelle à laquelle ils avaient juré une guerre éternelle[2]. »

Voilà qui se fait entendre : c'est l'expression bien

1. *Mémoires* du marquis d'Argens, p. 234.
2. *Philosophie du bon sens.* Préface.

franche et bien complète de ce dogmatisme nouveau qui se préparait à imposer à la raison humaine, délivrée du joug de l'autorité, le joug non moins étroit d'un scepticisme radical. C'est à cela, en dernier résultat, que se réduit la philosophie du bon sens que le marquis d'Argens prétend mettre à la place de la philosophie des philosophes, dans les cinq dissertations sur la logique, sur les principes généraux de la physique, sur la métaphysique, l'astrologie judiciaire et l'histoire dont se compose son premier essai. On « y crible à outrance » toute espèce de principes, avec un désintéressement complet, car on ne se soucie pas plus d'en conserver un seul que d'en mettre d'autres à leur place; on cherche avec esprit et adresse les points faibles de toute doctrine, et on dit : Voilà la doctrine, et l'on triomphe. C'est à bon marché la plupart du temps, et sur un ton de confiance qui fait penser que le vengeur des gens du monde n'est pas en reste d'outrecuidance avec les demi-savants.

La forme qu'emploie d'Argens est celle de la dissertation familière, mise à la mode par les *Mondes* de Fontenelle. Ainsi il a écrit sa *Philosophie du bon sens* pour réfuter l'aumônier d'une grande dame. « Savez-vous bien, me dit-elle, que mon aumônier entend le grec, et qu'il dit que votre Descartes n'est qu'un bénêt et un rêveur. — Il dépendra de vous, lui dis-je, madame, que je vous montre non-seulement que votre chapelain ne sait rien, mais même qu'Aristote, son grand ami, ne savait pas grand chose. — En vérité, me dit-elle, vous êtes étrangement fâché contre mon chapelain.... » et ainsi du reste. En somme, et scepticisme à part, le principal défaut de ce petit ouvrage, c'est l'inconséquence. Il y en a beaucoup lorsqu'on a

dit fort bien : « je continuerai, si je le puis, à n'avoir pour les grands hommes que du respect et nullement de l'idolâtrie, » à traiter ensuite Aristote d'ignorant; mais quelquefois aussi l'indépendance dont l'auteur fait profession lui inspire de judicieuses remarques, celle-ci par exemple : « Je me ris d'un Français qui prend une belle passion pour tous les Anglais, uniquement parce qu'ils sont Anglais, et qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses concitoyens; mais je me moque aussi d'un prétendu philosophe français qui n'approuve et ne trouve rien de bon que dans sa nation. »

La *Philosophie du bon sens* ne fit pas son chemin tout de suite, car elle ne fut brûlée que vingt-trois ans plus tard, payant alors pour le renom d'incrédule dangereux qu'avait acquis dans l'intervalle le chambellan du roi de Prusse. Elle eut en attendant les éloges de Voltaire, qui loua l'auteur de l'esprit brillant et philosophe dont il venait de donner des preuves, et lui prédit une grande réputation. « Descartes a commencé comme vous par faire quelques campagnes; il est vrai qu'il quitta la France pour un autre motif que vous, mais enfin quand il fut en Hollande, il en usa comme vous, il écrivit, il philosopha et il fit l'amour. » S'il avait tenu à si peu, la Hollande aurait pu se glorifier en effet d'avoir possédé un second Descartes un siècle après le premier, car le jeune officier français, donnant essor à sa plume provençale, se mit à écrire et à philosopher deux fois par semaine pour le public, prenant pour texte de ses dissertations sceptiques toutes les folies et les inconséquences des hommes, c'est-à-dire toutes les religions et les philosophies, les usages et les mœurs du monde ancien et moderne, particulièrement du monde

présent. Le cadre de ces feuilles, qui paraissaient à la Haye sous le titre de *Lettres juives*, est à moitié celui des *Lettres persanes*. Trois savants juifs qui voyagent, chacun de son côté, en différents pays de l'Europe pour s'instruire, se communiquent les réflexions qu'ils ont faites sur les nations qu'ils visitent, leurs institutions et leurs usages, leur histoire, leur caractère et leurs opinions. Aaron Monceca s'est formé l'esprit à la philosophie parmi les Français et les Anglais qui séjournent à Constantinople; Isaac Onis a vécu plusieurs années dans les cours du Nord, et Jacob Brito, avant de partir pour Constantinople, a été élevé à Genève. Ce ne sont pas les premiers causeurs venus que ces trois amis. Ce sont de vrais juifs fort attachés à leur religion qu'ils vénèrent, et fidèles observateurs de la Loi. C'est à bon escient, sinon à bonne intention, que d'Argens les a choisis tels; l'élévation de leurs sentiments, leur stricte morale et la sincérité de leur foi, formaient un contraste tout trouvé avec les mœurs relâchées, l'intolérance, l'inconséquence et l'hypocrisie des nazaréens, c'est-à-dire des chrétiens. « Que penses-tu, mon cher Isaac, dit Monceca à son ami le rabbin de Constantinople après lui avoir tracé le tableau des mœurs parisiennes, que penses-tu de la confusion et du dérangement qui règnent dans les mœurs et les coutumes des nazaréens? Ils vantent tous les jours la beauté et la régularité de leur morale, et l'adultère passe chez eux pour galanterie. Quelle différence de l'innocence d'Israël aux débauches des infidèles! » Et chez ces nazaréens, quelle cruelle intolérance, quelle fureur de prosélytisme! Il n'y a pas jusqu'à leurs sectes les plus éclairées et les plus humaines qu'elle ne remplisse de haine pour la religion de leurs prétendus frères. « Un défaut commun à tous

les habitants de Genève est une haine un peu trop violente contre la religion papiste. Ils se nourrissent avec plaisir dans les idées qui peuvent leur être le plus contraires. Leurs conversations deviennent des espèces d'enthousiasmes dès qu'on leur en parle. Je ne les blâme point de rejeter une croyance qu'ils pensent être défectueuse et erronée, mais je voudrais qu'ils agissent plus philosophiquement (un chrétien aurait dit plus charitablement), qu'ils réfutassent l'erreur sans haïr celui qui en est infecté. » Tels sont donc les chrétiens, même ceux qui se prétendent tolérants par excellence. Combien doit être plus élevé le sentiment religieux qui inspire au juif Isaac cette pensée que d'Argens lui souffle : « Je t'avouerai, mon cher Monceca, que je suis tenté de regarder le ciel comme un palais superbe où l'on entre par quatre portes qui regardent les quatre côtés différents du monde. On peut venir dans ce superbe édifice de l'orient, de l'occident, du septentrion et du midi, mais les chemins qui y conduisent ne sont pas également beaux. »

Les faux étonnements d'Aaron Monceca au spectacle de la société européenne sont beaucoup moins vraisemblables et moins gracieusement piquants que ceux du persan Rica son modèle, mais ils les dépassent beaucoup en hardiesse. Le juif a la curiosité de suivre une foule parée qui se hâte vers un vaste édifice; à l'éclat des lustres, à la profusion des peintures, à la musique qui se fait entendre, à l'air dissipé des hommes, il pense être dans un théâtre; son illusion est confirmée par l'arrivée d'un homme qui avait mis sa chemise sur son habit et qu'il voit entrer dans une petite tribune; son bonnet à cornes lui donne à penser que c'était sans doute le bouffon qui allait ouvrir le spectacle.

C'était une église! Étonnement très-peu admissible de la part d'un juif accoutumé aux brillantes cérémonies de son culte, et turlupinade de mauvais goût indigne d'un homme d'esprit. Malheureusement chaque fois qu'il s'agit d'église, de moines et de clergé, et il en est question à tout propos, tout est bon à d'Argens, particulièrement les citations de textes scabreux, les anecdotes scandaleuses et les contes franchement malhonnêtes. Il appelle cela « battre en brèche la superstition, condamner le vice et faire aimer la vertu, » et il est de bonne foi. Tirant de lui seul ses notions de morale, l'homme vertueux n'est en effet, selon ses définitions, que le galant homme exempt de préjugés. A ce compte, d'Argens a été un des hommes les plus vertueux de son temps, car, au choix près de ses amours, il était bien gentilhomme par sa délicatesse, par la loyauté de ses procédés et de ses sentiments. Ses livres eux-mêmes ne sont point d'un méchant homme : ils sont, comme sa fausse philosophie, un produit de l'éducation superficielle de son esprit et des écarts passionnés de sa vie aventureuse. Il y a des erreurs et du libertinage dans son fait, mais nulle bassesse d'esprit et de caractère; on ne pourrait en dire autant de tous les démolisseurs de son siècle. Ses écrits n'en étaient que plus dangereux peut-être, car on les lisait sans défiance, ne leur trouvant point cette saveur âcre qui décèle le venin. Il faut reconnaître aussi que les *Lettres juives*, malgré leur prolixité habituelle, sont loin d'être dépourvues d'agrément. Lorsqu'il oublie d'être philosophe et fait quartier aux moines, d'Argens n'est pas seulement un observateur spirituel du caractère et des mœurs des nations, il est peintre, et si son dessin est lâche à l'excès, sa touche est vive et sa couleur agréable.

Il est à regretter que les histoires répandues dans les *Lettres juives* soient d'une nature si scabreuse, car c'est là seulement que d'Argens est près d'être un écrivain. L'adroite sobriété des détails, un air de vie, un tour naturel qui rappellent les romans du dix-septième siècle, sont les qualités ordinaires de ses récits, et font des mémoires de sa jeunesse, qu'à la fin de sa vie il se repentait avec raison d'avoir publiés, l'œuvre la plus littéraire qui soit sortie de sa plume féconde.

Les *Lettres chinoises* et les *Lettres cabalistiques*, qui succédèrent aux *Lettres juives*, n'en sont guère que la suite; seulement c'est plus que jamais la même guerre à la théologie chrétienne et à la superstition. Il n'en sortira plus.

CHAPITRE IV.

GENÈVE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE AVANT VOLTAIRE ET J. J. ROUSSEAU.

Nous aurions maintenant à entreprendre pour la Prusse ce que nous venons d'essayer pour l'Angleterre et la Hollande. Là était en effet une grande colonie française et le siége d'une littérature intéressante, mais nous avons déjà par anticipation, et à propos de la première génération des réfugiés de Berlin, fait connaître les écrivains les plus remarquables qui nous occuperaient actuellement : Abbadie, Lenfant, Beausobre et d'autres encore[1]. Ce qu'il nous resterait à ajouter est lié si étroitement à l'époque suivante que nous devons attendre pour y revenir le moment où nous aurons à raconter l'histoire des lettres françaises dans la Prusse et l'Allemagne de Frédéric le Grand. Nous allons donc, pour en finir avec cette partie du dix-huitième siècle qui n'est pas encore tout à fait le siècle de Vol-

1. Voir le tome II de notre *Histoire de la littérature française à l'étranger au dix-septième siècle.*

taire, voir où en était alors à la frontière de France la républicaine Genève et le pays romand qui l'avoisine.

Le dix-huitième siècle fut pour Genève une époque d'agitation et d'éclat qui produisit en deux générations un nombre surprenant d'intelligences distinguées et de savants illustres. Quelques hommes remarquables formaient, au début du siècle, comme l'avant-garde de cette petite armée. Ils avaient du siècle précédent la gravité et la politesse, la littérature savante et ornée, et du nouveau, la curiosité et la hardiesse, mais la curiosité circonspecte et la hardiesse sans bruit. Ils consommèrent la révolution commencée par leurs prédécesseurs, en théologie contre l'autorité de Calvin, en philosophie contre les restes de la tradition scolastique.

La transformation théologique, qui s'accomplit alors au sein de la Rome protestante et passa de l'état de dispute religieuse à celui d'établissement, est un événement qui mérite d'être remarqué. L'œuvre dogmatique de Calvin fut renversée dans Genève par un autre Calvin, qu'il ne faut pas comparer au premier pour le génie, la puissance de la foi et du caractère, mais qui excellait, comme le réformateur, dans l'art de concentrer une doctrine en un petit nombre de principes qui, toujours ramenés, finissent par s'emparer énergiquement des esprits.

Alphonse Turretin [1], à qui échut ce rôle de réfor-

1. A Genève, le nom de Turrettini, accommodé à la prononciation du pays, était devenu Turretin, comme celui de Calandrini Calandrin. Nous l'écrirons comme les contemporains. Aujourd'hui l'antique famille genevoise des Turrettini a repris son nom d'origine.

mateur, appartenait à une famille italienne d'origine, l'une des plus riches de la république et qui avait déjà donné des théologiens illustres à sa patrie d'adoption. Pour lui, à le voir, disciple zélé du cartésien Chouet et amateur de philosophie et de belles-lettres, partir, ses études terminées, pour l'Angleterre, où il visite Newton et Saint-Évremond, où l'évêque Burnet le présente à la cour et lui donne le goût de la langue et de la littérature anglaises qu'il répandra à Genève; à le voir de là passer en Hollande où la curiosité le conduit du cabinet de Bayle, qui le prend en grande estime, à la maison de Jurieu qui lui pardonne ses visites à l'ennemi en faveur de sa déférence respectueuse; enfin en le voyant à Paris apprendre l'arabe de l'abbé de Longuerue, obtenir accès auprès de l'évêque de Meaux et se lier avec Fontenelle, on se demande si ce jeune homme, bien accueilli partout pour son esprit, ses connaissances et ses bonnes manières, sera un théologien, un savant ou un bel esprit. On parierait même pour le bel esprit, lorsqu'on voit le jeune Génevois à Paris se présenter chez Ninon de L'Enclos, muni d'une lettre de Saint-Évremond : « J'étais dans ma chambre toute seule, et très-lassé de lecture, lorsque l'on me dit : *Voilà un homme de la part de M. de Saint-Évremond...* J'ai témoigné à M. Turretin la joie que j'aurais de lui être bonne à quelque chose : il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des louanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reste d'honnêtes abbés en l'absence de la cour, il sera traité comme un homme que vous estimez. J'ai lu devant lui votre lettre avec des lunettes, mais elles ne me siéent pas mal; j'ai toujours eu la mine grave. S'il est amoureux du *mérite* que l'on appelle ici distingué, peut-être que votre souhait sera

accompli, car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot [1]. »

Mais le jeune prédicateur ne devint pas plus amoureux du mérite de Ninon qu'il ne devint infidèle à Descartes en s'entretenant à Cambridge avec l'illustre Newton [2]. Il était parti théologien, il revint théologien. Il n'avait pas cessé de l'être dans ce brillant voyage, professant hautement son respect pour les habiles gens, de quelque opinion qu'ils fussent, mais ne cachant point son habit. Revenu à Genève, il eut bientôt conquis dans l'église et à l'académie assez d'autorité et de popularité pour oser prêcher et enseigner ouvertement, dans le sens des idées de liberté religieuse qu'il avait rapportées de ses voyages, avec le dessein formé d'enlever au scepticisme et à l'incrédulité les armes redoutables que leur avait prêtées la persécution religieuse, que leur prêtait encore l'aveugle soumission aux idées de Calvin. La liberté d'examen et la tolérance chrétienne étaient à ses yeux la plus sûre barrière à opposer à ces spirituels et trop savants douteurs qu'il avait vus de près à leur œuvre de moquerie et de discussion Il n'avait même pas attendu jusque-là pour poser ces deux bases de l'édifice protestant, qu'il entrevoyait déjà

1. Voir cette agréable lettre dans le t. V, p. 142, des Œuvres de Saint-Evremond. On a contesté qu'il fût ici question d'Alphonse Turretin ; mais le doute n'est pas possible. L'éditeur des œuvres de Saint-Evremond, Des Maiseaux, en correspondance avec les savants génevois, affirmait le fait, en 1723, dans une note qui n'a pas été relevée, que nous sachions, par Turretin, lequel vivait encore à cette date.

2. M. *Turretin*, qui n'était pas géomètre, dit son panégyriste J. Vernet, et qui se contentait de la métaphysique et de la logique cartésiennes, ne tira de Newton que quelques belles idées sur la grandeur des œuvres de Dieu, sur la profonde vénération qu'on doit avoir pour cet Être suprême, sur l'immortalité de l'âme et sur l'excellence du christianisme pris dans sa pureté et tourné en pratique.

en espérance réparé et rajeuni. L'*Histoire des variations des églises protestantes* de Bossuet lui avait fourni l'occasion de frapper son coup d'essai. On sait l'effet que produisit ce livre des Variations, où l'évêque de Meaux, jouant avec les aridités et les subtilités rebutantes de la controverse, déploie avec aisance toutes les qualités de son génie d'écrivain et entraîne le lecteur le plus rebelle à ces matières, par l'inépuisable variété de son exposition et le mouvement de sa dialectique. Répondre en contestant l'exactitude des affirmations et en disputant sur les doctrines attaquées, c'est ce qu'on fit beaucoup dans le camp surpris des théologiens protestants, sans détruire en rien l'effet général produit par l'œuvre étonnante qui montrait à tous les yeux le protestantisme, toujours vacillant sur sa base, toujours mobile à côté de l'immuable catholicisme fondé sur l'autorité inébranlable d'une tradition sans lacunes. Turretin osa, à son tour, aborder le grand athlète et entreprit de démontrer que cette mobilité tant reprochée aux églises protestantes, loin de prouver contre elles, manifestait au contraire l'excellence de leur principe fondamental, qui est de chercher librement la règle de la foi dans les saintes Écritures; que d'ailleurs l'Église romaine, à le bien prendre, était mal fondée à invoquer la certitude comme son titre de créance, puisqu'elle avait varié particulièrement sur les marques de cette certitude, qui est pour elle la clef de sa propre infaillibilité. Tout jeune qu'il était, l'auteur avait trop d'esprit pour affronter le danger d'une comparaison littéraire avec le grand écrivain. Son ouvrage sur le scepticisme de l'Église romaine est écrit en latin [1]. Il

1. *Pyrrhonismus pontificius*. Lugd. Bat. 1692.

en est de même d'un écrit plus célèbre, où il établit sur le témoignage de l'Écriture, des Pères de l'Église, des synodes et sur les sentiments des théologiens luthériens et réformés, le dogme de la tolérance chrétienne[1]. Les questions de la prédestination et de la grâce, qui depuis plus d'un siècle entretenaient une discorde cruelle dans le sein du protestantisme, lui paraissent des questions qu'il ne faut traiter qu'avec retenue. C'était demander avec modestie, au clergé et aux académies de la réforme, de se résoudre à garder le silence sur ces redoutables sujets; c'était condamner implicitement les serments de croire imposés aux ecclésiastiques suisses par leurs gouvernements.

A la doctrine, il joignit l'exemple. Soit dans la chaire du professeur, soit dans la chaire du prédicateur, il se renferma avec application dans le sujet, qu'il trouvait assez vaste, de la vérité de la religion chrétienne et des devoirs qu'elle impose aux hommes. « On ne doit jamais, disait-il, porter en chaire ces questions qui sont controversées entre les protestants; d'un côté, parce qu'elles surpassent la portée du peuple et de l'autre parce qu'elles ne contribuent en rien à avancer la sanctification des âmes. » Si c'est sur ce conseil que l'on se fonde chez les protestants pour accuser Alphonse Turretin d'avoir détourné son église des voies de l'orthodoxie chrétienne, nous avouerons que la preuve nous paraît insuffisante. Le docteur dans sa chaire, l'orateur chrétien dans la sienne n'ont pas la même science à enseigner et les mêmes obligations à remplir. L'un démontre la vérité, l'autre enseigne l'amour; le théologien

1 *Nubes testium, pro moderato et pacifico de rebus theologicis judicio.* Gen. 1719. 4°.

discute toutes les questions qui intéressent le dogme, c'est sa tâche et son devoir de prévoir les objections et de supposer des incrédules; la tâche et le devoir du prédicateur chrétien, c'est de resserrer les liens qui unissent la créature à son créateur, de rendre l'âme plus aimante et plus sainte, la foi du chrétien non plus savante, mais plus active. Sera-t-il moins orthodoxe pour supposer que son auditoire n'a pas cessé de l'être? moins fidèle à un dogme parce qu'il se refuse à le débattre, se souvenant du mot profond de ce penseur qui disait: «On brûle les gens qui ne croient pas à un Dieu, et on paye des professeurs pour prouver qu'il y en a un.»

Dira-t-on qu'en renversant l'ordre calviniste, c'est-à-dire en faisant passer au premier rang la morale chrétienne et au second la dogmatique, Alphonse Turretin parut trop méconnaître la puissance sanctifiante du dogme, et disposa ainsi ses successeurs à la méconnaître encore davantage, au grand et rapide affaiblissement de l'antique foi? Le reproche serait grave s'il était fondé, mais Turretin n'écarta de la chaire que la dispute et ne fit point pour cela passer le dogme au second rang. En réalité, son œuvre réformatrice et la juste gloire qui doit demeurer attachée à son nom, c'est d'avoir amené l'esprit protestant à faire son capital de ce qui n'était à l'origine dans l'église réformée qu'un accessoire assez négligé, la charité, sans laquelle, disait-il hautement, « ni le don des langues, ni le don de prophétie, ni la connaissance de tous les mystères, ni le pouvoir de faire des miracles, ni les aumônes les plus considérables, ni la mort la plus illustre ne servent de rien dans le christianisme [1]. »

1. Sermon sur la charité.

Il trouvait tout en effet dans la charité, tout le christianisme. Il en faisait naître la tolérance, la vraie tolérance qu'il fondait ainsi, non sur le droit philosophique de l'erreur, non sur l'incertitude des opinions et encore moins sur l'indifférence, mais sur la base même du christianisme. La charité qui rend le chrétien modeste, le rend tolérant et lui montre dans le désir de vivre en paix avec les autres une vertu digne de son maître. Parlant un jour des marques de l'Église devant un auditoire habitué à d'autres leçons, il disait sans mystère : « Vous savez qu'il y a une grande dispute entre les différentes sociétés chrétiennes pour savoir quelle est la véritable Église. Les uns apportent certaines marques, par où ils prétendent que l'on en juge, et les autres en apportent d'autres. Un docteur de Rome en pose jusqu'à quinze. Les protestants prétendent, au contraire, que plusieurs de ces marques ne sont pas justes, et que plusieurs même ne conviennent point à la communion romaine. Là-dessus on écrit, on répond, on réplique, et l'on pourrait faire une bibliothèque des seuls volumes qui ont été faits sur les marques de l'Église. Mais voici l'apôtre saint Paul qui abrége la dispute. Le voici qui nous indique une marque, mais une marque qui est incontestable : cette marque, c'est la *charité;* car enfin, s'il est vrai que sans la charité on ne saurait être un vrai chrétien, ne doit-on pas dire aussi que sans elle il n'y a point de véritable église ? Serait-ce un dessein bien digne de la Divinité, que de proposer simplement aux hommes quelques dogmes abstraits et stériles, et que de vouloir simplement qu'ils crussent, sans être obligés à aucune autre chose ? Ce dessein-là mériterait-il que le Fils de Dieu descendît sur la terre, qu'il se revêtit de notre nature, qu'il s'exposât à mille faiblesses,

qu'il souffrît une mort honteuse, qu'il brisât ensuite les portes du sépulcre, et qu'il remontât dans le ciel, pour nous y préparer des biens infinis? Au contraire, n'est-ce pas un dessein très-digne de la divinité, très-digne de la grandeur de l'évangile, que de vouloir inspirer aux hommes des sentiments dignes de leur nature, que de vouloir établir entre eux la paix, la tranquillité, la concorde, et par conséquent le bonheur, enfin que de vouloir les unir ensemble par le lien de la charité?... »

Cette charité qu'il étendait aux opinions, Turretin ne l'oubliait pas quand il parlait de l'Église romaine. En 1735, cette réserve était encore nouvelle dans les chaires calvinistes; c'était là encore répudier quelque chose de l'héritage des premiers réformateurs, mais ce n'est pas la seule révolution qu'Alphonse Turretin ait opérée dans la prédication protestante. Le fond de la sienne est riche et lumineux, la forme des plus simples et des plus naturelles. De tous les prédicateurs que nous avons lus pour écrire cet ouvrage, aucun ne nous a plus frappé par la hardie nudité d'un discours qui ne se soucie ni d'ornements ni d'effets oratoires, qui va au fait par le chemin le plus court, mais non pas le moins intéressant, où l'on ne rencontre ni vaine rhétorique, ni banale prêcherie, mais une suite d'idées utiles, un ordre simple et fécond qui sent le maître et soutiendrait à lui seul l'attention; enfin un style ferme, naturel sans vulgarité, qui laisse les fleurs et les grâces recherchées aux harangues de parade [1]. Cette méthode, qui

1. Malheureusement Alphonse Turretin n'avait aucun empressement à publier ses sermons, et on n'a de lui en ce genre de compositions que quelques discours publiés occasionnellement et par déférence. On peut voir dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier, la liste des

était celle des prédicateurs anglais, mais plus animée et faisant une plus grande place à l'application morale, ne prête pas aux beautés littéraires. Il n'en est guère qu'on puisse signaler dans les sermons de cette école. Les Léger, les Maurice, les de Rochemont, les Gallatin, les De Roches, sont des prédicateurs substantiels et simples, qui ont joui en leur temps d'une popularité méritée, mais qu'aucune éminente qualité oratoire n'invite aujourd'hui à relire [1]. Alphonse Turretin reste donc l'homme supérieur de la théologie génevoise dans cette première partie du dix-huitième siècle [2].

Treize ans avant sa mort, le père de la nouvelle

écrits théologiques d'Alphonse Turretin, tous en latin; son cours d'histoire ecclésiastique n'a jamais vu le jour; les thèses qu'il fit soutenir sur la vérité de la religion chrétienne ne nous sont connues que par un ouvrage de son disciple J. Vernet, qui en est l'exposition : *Vérité de la Religion chrétienne*, 1747-82; 9 vol. 8. Nous ne cacherons point que Gibbon et avant lui Le Sage, de son temps même et à Genève, ont avancé que Turettin avait beaucoup emprunté aux sermonnaires et aux théologiens anglais. « Une bonne latinité, dit Gibbon, des idées empruntées aux Anglais, peu connus alors, et une modération rare aux théologiens de son temps, ont fait toute sa réputation. Mais Gibbon était très-jeune lorsqu'il risquait ce jugement.

1. De Roches avait une sorte d'éloquence nue qui tenait à son action. « Son regard, disait Reybaz d'après le souvenir de ceux qui l'avaient entendu en leur jeunesse, était un éclair qui réveillait les consciences, et pénétrait jusqu'au fond de l'âme. « Reybaz. *Sur l'art de la prédication.*

2. Tourmenté de maux comme l'avait été Calvin, d'une constitution faible, de petite taille, pâle et maigre, ce cadavre ambulant, comme Turretin le disait lui-même, dans ses bons jours, ne laissait pas d'offrir une agréable image des tempéraments qu'il avait apportés à l'austère calvinisme. « Il y avait dans sa physionomie, dit Vernet, quelque chose de spirituel et même de vif, quand sa santé lui permettait de s'égayer un peu, comme il y était porté naturellement; il avait la lèvre vermeille, le nez bien pris, quoique grand; la voix mâle et agréable, le regard fin, quoique un peu louche; un air de propreté et d'arrangement dans son extérieur; le geste naturel, le maintien grave et doux, les manières polies, et je ne sais quoi de vénérable dans sa personne, quoique le plus souvent il semblât n'être qu'une ombre vivante.

théologie protestante avait vu s'asseoir à côté de lui, sur les siéges de l'Académie, les pères à venir d'une école de savants et de philosophes qui devait honorer Genève à l'égal de ses théologiens d'autrefois. C'étaient deux savants de vingt ans, qui avaient déjà donné des preuves brillantes de leur vocation, deux amis, deux fils aussi de l'aristocratie, Cramer et Calandrini. Telle était l'émulation désintéressée qui animait cette société, que, sans craindre que leur amitié en fût troublée, ils s'étaient présentés ensemble pour remplir la chaire de philosophie qu'avait illustrée le cartésien Chouet. L'Académie leur préféra un compétiteur plus mûr; mais le gouvernement établit aussitôt une nouvelle chaire à leur usage, afin que la jeunesse du pays pût entrer sans retard en jouissance des talents et des services des deux vaincus.

Cramer était un mathématicien du premier ordre. Il eut l'honneur de disputer avec Bernoulli un prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris, et si le vieil athlète l'emporta sur lui, c'est, selon son noble aveu, qu'il avait témoigné plus d'égards pour les tourbillons de Descartes que son jeune concurrent[1]. Cramer, en effet, de même que Calandrini, était newtonien en physique, à une époque où on ne l'était guère en France; fidèle toutefois et reconnaissant à Descartes pour sa

1. Cramer était surtout célèbre par son grand ouvrage sur les *lignes courbes algébriques*. On lui devait encore la collection de tous les écrits de Jean Bernoulli ; et c'est à l'occasion de cette collection que d'Alembert s'exprime ainsi dans l'éloge du mathématicien de Bâle : « On a publié en 1743, à Lausanne, le recueil de tous les écrits de M. Bernoulli : ce recueil précieux, fait avec un soin, une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres, est dû à l'un des plus célèbres disciples de l'auteur, feu M. Cramer, professeur de mathématiques à Genève, que l'étendue de ses connaissances dans la géométrie,

méthode, et d'ailleurs platonicien en métaphysique, chose rare aussi, pour son siècle. C'est par là qu'il nous intéresse bien plus que par ses beaux travaux en mathématiques, qui lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des Sciences. Ce qui nous touche aussi, nous l'avouerons, c'est que ce géomètre, qui possédait à un si haut degré l'esprit géométrique, n'aimait pas moins les lettres et les arts que la science où il brillait.

Calandrini, son égal pour le savoir, mais plus disposé à cacher qu'à publier ses travaux, avait moins de réputation au dehors; à l'Académie il exerçait la même influence sur la jeunesse studieuse et sur la direction philosophique de l'enseignement. L'un et l'autre étaient excellents professeurs, on en jugera dans la suite de cet ouvrage par les hommes distingués qui se sont formés sous leur direction. « Tous deux, a dit Charles Bonnet, le plus illustre d'entre eux, joignaient à un mérite supérieur, aux grâces de l'esprit et à la beauté du génie, un savoir presque universel et les connaissances les plus approfondies de philosophie et de mathématiques. Tous deux possédaient encore au plus haut degré le rare talent d'intéresser fortement l'attention de leurs auditeurs par la clarté et par la méthode qui régnaient dans leurs instructions, par le charme de leur élocution, par le choix heureux des vérités, et par l'art admirable avec lequel ils savaient exposer et

dans la physique et dans les belles-lettres, rendait digne de toutes les sociétés savantes, et dont l'esprit philosophique et les qualités personnelles relevaient encore les talents. » Buffon, qui dans sa jeunesse, en 1730, avait passé une année à Genève auprès de Cramer et lui avait conservé un souvenir tendre, a déclaré que c'était au commerce et à l'amitié de ce savant qu'il avait dû une partie des premières connaissances qu'il avait acquises dans les sciences mathématiques, qui furent aussi, comme l'on sait, sa première aptitude.

tirer les conséquences théoriques ou propres à faire juger de leur application aux cas particuliers[1]. »

Ils avaient un jugement trop libre et des connaissances trop étendues pour enfermer leurs élèves dans un système; mais ils s'appliquaient, Calandrini surtout, à leur faire bien saisir les règles de logique qui devaient les diriger dans la recherche de la vérité scientifique. Ainsi Calandrini, insistant un jour sur l'abus des hypothèses, montrait en deux mots par un exemple le point faible de cette méthode : « Un homme, disait-il, qui aurait expliqué tous les phénomènes d'une horloge par la supposition d'un poids, aurait tort d'en conclure que c'est effectivement un poids qui la fait mouvoir, puisque tous ces mêmes phénomènes auraient également pu découler de la supposition d'un ressort. » « Cette sage réflexion, dit Le Sage qui assistait à la leçon, me resta dans la mémoire, et elle me servit beaucoup à modérer la confiance que j'avais aux hypothèses qui expliquent tout[2]. »

C'est en détournant leurs élèves, autant qu'il était en eux, des routes où l'on s'égare, qu'ils réussirent à former une école d'excellents observateurs. Ils ne s'en tenaient pas d'ailleurs à cette méthode baconienne. L'on sent bien que le dix-septième siècle n'est pas loin encore, quand on les voit, eux laïques et gens du monde, ne perdre aucune occasion de faire servir leur enseignement à la démonstration des croyances chrétiennes. « Ils étaient, dit encore Bonnet, attachés de cœur et d'esprit à la révélation. Comme ils étaient laïques et

1. Vie de Ch. Bonnet. Manusc. de la bibl. pub. de Genève.
2. P. Prévost. Notice sur G. Le Sage.

qu'ils jouissaient de la plus grande réputation dans notre Académie, ce qu'ils disaient en faveur de la révélation ne manquait point de frapper les écoliers, et ne contribuait pas peu à les prémunir contre les dangereux sophismes de l'incrédulité[1]. »

Ainsi faisait dans ses leçons un autre savant, esprit du même ordre et plus célèbre encore, le jurisconsulte Burlamaqui, qui professait à l'Académie de Genève la neuve et difficile matière du droit public, et dans ce champ de connaissances ouvrait à son tour des voies nouvelles. Tout en développant les principes de la religion naturelle, base fondamentale du droit, il ne cachait pas, assure Senebier, que la révélation nous en apprend plus là-dessus que les raisonnements de la philosophie. Ses cours attiraient à Genève de nombreux étrangers. Il excellait à présenter les graves questions qui se rattachent aux origines du droit et au droit lui-même, donnant sur chacune les idées de ses devanciers et y ajoutant les siennes, car il était penseur original en ces sujets. Il avait beaucoup lu. « C'est une bibliothèque vivante, disait Bayle. » Il ne lisait plus : sa vue affaiblie l'avait réduit aux yeux de l'esprit, guides plus sûrs que l'érudition dans ces imposantes ténèbres de la philosophie du droit. Devenu conseiller,

1. La carrière de ces deux rares savants fut courte. Cramer, épuisé par une ardeur de travail que rien ne lassait, et qui s'attachait aux lettres, aux beaux-arts, à la théologie comme aux sciences, vivant dans le monde et entretenant avec les physiciens et les mathématiciens de toute l'Europe un commerce de lettres assidu, mourut en Provence à quarante-sept ans, dans les bras du docteur Tronchin. Calandrini, qui était passé de l'Académie dans le Petit Conseil, mourut peu d'années après son ami. Gabriel Cramer était né en 1704 ; il mourut en 1752. » J. L. Calandrini, né en 1703, mourut en 1758. Voir, pour la biographie de ces deux savants, une notice de J. Vernet, dans la *Nouvelle bibliothèque britannique*, t. X, et Œuvres de Baulacre, t. I, p. 496.

il se décida alors à publier une partie de ses leçons d'autrefois sous le titre de *Principes du droit de la nature*. Ce livre est un chef-d'œuvre d'exposition didactique : les raisonnements et les doctrines s'y enchaînent et se résument avec une netteté et une aisance admirables, sans sécheresse malgré la brièveté, sans lourdeur malgré la nature abstraite des idées. A son apparition, l'ouvrage obtint d'abord un grand succès, même auprès des gens du monde. Un critique d'alors y trouvait une hauteur de vues, une intelligence, un arrangement qui tient de la création : « C'est un vrai spectacle pour l'esprit qu'une suite d'idées justes, fécondes, nettement développées et heureusement liées[1]. » L'ouvrage, presque aussitôt traduit en anglais et en latin pour l'usage de l'enseignement, devint et est resté le livre classique de la matière dans les universités anglaises[2]. Rien ne prouve mieux et d'une manière plus singulière l'effet que produisit sur certaines intelligences cet enchaînement de vues que le témoignage d'un philosophe dont on nous faisait connaître, il y a quelques années, les confessions inédites[3]. Qui croirait que c'est en lisant le livre du jurisconsulte génevois que Saint-Martin, le *Philosophe inconnu*, sentit un jour s'éveiller en lui la vocation mystique ? C'était à Athée, à la campagne de sa mère. « J'y ai joui bien vivement, dit-il, dans mon adolescence, en lisant un jour dans une prairie, à l'âge de dix-huit ans, les *Principes du droit naturel* de Burla-

1. P. Clément. *Les Cinq années littéraires*.

2. M. Dupin aîné en a donné en 1820, à Paris, une édition en 5 vol. in-8°.

3. *Portrait historique et philosophique*, manuscrit possédé par M. Taschereau et cité par M. Sainte-Beuve, dans une de ses *Causeries du lundi*, 19 juin 1854, sur Saint-Martin le *Philosophe inconnu*.

maqui. J'éprouvai alors une sensation vive et universelle dans tout mon être, que j'ai regardée depuis comme l'introduction à toutes les initiations qui m'attendaient. » Assurément rien n'est moins mystique que l'ouvrage de Burlamaqui; mais aussi, pour produire une pareille sensation sur un jeune rêveur de dix-huit ans, il fallait bien qu'il y eût là autre chose et mieux que d'ardue métaphysique sur les principes du droit. Il y avait ce spectacle d'idées dont parle Clément, il y avait aussi l'attrait d'un style aisé et naturel et d'une belle composition, que Burlamaqui devait peut-être à son goût passionné pour la peinture et tous les arts du dessin.

C'étaient, en effet, sous leurs robes de professeurs, de fort honnêtes gens, au sens du siècle précédent, que ces savants hommes de Genève, à l'époque qui nous occupe. Cramer, qu'à Paris on trouvait causeur aimable et prêt sur tout sujet, était bon humaniste et ne sacrifiait aux mathématiques ni les lettres ni même les muses. Calandrini, qui écrivait d'élégantes harangues en latin, sur la gloire des gens de lettres, sur le génie, la coutume et la mode, traduisait en vers français un poëme anglais de *Léonidas* et ne le publiait pas. Il avait un cabinet de médailles, Burlamaqui un cabinet de gravures, recherchant de préférence les œuvres gravées par des peintres. Tout cela ne sentait point le pédant et s'éloignait, il faut l'avouer, de l'antique austérité calviniste, sans la braver toutefois, et l'on entrevoit bien qu'une société qui comptait dans ses rangs des hommes d'un mérite à la fois aussi solide et aussi indépendant, ne devait pas être sans charmes. Mlle Aïssé, qui tombait là, sortant du salon de Mme de Ferriol et de l'entretien de d'Argental et de Pont de Veyle, lui trouvait un agrément tout neuf pour elle. Le grand monde de la petite république avait

des alliances et des amitiés dans le grand monde de Paris, à la cour même, et gardait cependant encore, à côté de ses mœurs adoucies et de ses goûts plus élégants, un fond de simplicité et de sévérité religieuse dont les lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini donnent la mesure délicate. De cette politesse nouvelle, de ces rapports avec la France, de ces saines occupations de l'intelligence unies à un respect traditionnel pour la morale, s'était formé un esprit de société distingué à la fois et naturel. Rentrée dans son cercle habituel, l'aimable Circassienne, qui jugeait si naïvement et si finement de toutes choses, écrivait : « J'ai trouvé les personnes avec qui je vivais à Genève selon les premières idées que j'avais des hommes et non pas selon mon expérience. L'innocence des mœurs, le bon esprit y régnent. »

CHAPITRE V.

FIRMIN ABAUZIT.

Si l'on entreprenait de faire l'histoire des réputations, de la manière dont elles s'établissent, s'éteignent ou se perpétuent, celle d'Abauzit n'en serait pas le chapitre le moins intéressant. Mort octogénaire sans avoir publié une page, sans avoir attaché son nom à aucune découverte, à aucune grande entreprise de son siècle, il est resté debout parmi tant de savants contemporains couchés dans la poussière du profond oubli, et, selon toute apparence, la posterité n'en viendra jamais à ignorer qu'au dix-huitième siècle un sage, orné de toutes les vertus, le philosophe Abauzit, vécut pour l'honneur de son temps et de l'humanité. Ce n'est pas même à ses œuvres posthumes, accueillies par un faible succès, qu'il doit cette rare fortune : c'est à quelques lignes de la *Nouvelle Héloïse*, où Rousseau donna tout l'éclat de son propre enthousiasme à la physionomie de ce savant modeste, qui aimait si peu le bruit et n'avait jamais désiré la gloire. « Non, le siècle de la philo-

sophie, dit le citoyen de Genève, ne passera point sans avoir produit un vrai philosophe. J'en connais un, un seul, j'en conviens, mais c'est beaucoup ; et pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant et modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connaître à ce siècle indigne de vous admirer; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour, ce sont mes concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altière vient abaisser son ton dogmatique et rougir de son vain savoir devant la sotte ignorance du sage! Vénérable et vertueux vieillard, vous n'aurez point été prôné par les beaux esprits; leurs bruyantes académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de déposer, comme eux, votre sagesse dans les livres, vous l'aurez mise dans votre vie, pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez et qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate, mais il mourut par la main de ses concitoyens, et vous êtes chéri des vôtres. »

Aucune voix ne s'éleva pour contredire Rousseau. Abauzit avait réellement toutes les vertus communes de l'homme de bien par excellence, auxquelles se joignaient chez lui les vertus particulières de son état et d'autres encore, une surtout, que l'on n'aurait pas le courage de demander à l'homme de lettres, l'abnégation la plus complète de tout amour-propre et l'absence de toutes prétentions même les plus légitimes. Ce grand

prêteur de savoir et d'idées ne réclamait jamais comme sien le bien que d'autres lui devaient et dont il les voyait sans regret disposer au profit de leur renommée. Cette dernière vertu lui a fait pardonner toutes les autres. La rare fortune qui lui échut de trouver justice entière auprès de ses contemporains fut la récompense de son désintéressement et de sa parfaite modestie.

Firmin Abauzit naquit Français[1]. Si en mourant il ne l'était plus ni de cœur ni de patrie, la faute en est aux persécuteurs de son enfance et de sa mère, sa mère, le seul orgueil de son âme, l'unique affection de sa vie. La révocation de l'édit de Nantes le trouva, à l'âge de cinq ans, orphelin de son père et l'arracha à la tendresse maternelle. Des mesures avaient été prises par l'évêque pour qu'il fût élevé dans la religion catholique, mais sa mère, protestante zélée, le fit enlever. L'enfant, caché dans les montagnes des Cévennes, errait de retraite en retraite, changeant d'asile chaque fois que l'évêque était sur sa trace. Déjà alors, dans cette vie isolée et errante, Abauzit donna des preuves de son esprit réfléchi et de son goût pour l'étude. Dans le désert où il était caché, il s'ingéniait à trouver les moyens

1. A Uzès, en 1679. Sa famille paternelle descendait d'un médecin arabe établi à Toulouse dans le neuvième siècle. C'est du moins une tradition acceptée et répétée par tous les biographes. Nous la répétons aussi, en ayant soin d'ajouter qu'Abauzit pour son compte trouvait du phénicien, non de l'arabe, dans son nom, et qu'un membre de sa famille, homme de sens, n'y a vu, tout bien examiné, qu'une appellation populaire d'origine catalane ou gasconne, sorte de sobriquet, revenant au sobriquet français de l'*Entendu* ou l'*Avisé*. L'auteur de cette remarque judicieuse a laissé à sa famille un recueil précieux, soit des lettres du philosophe, soit de particularités très-intéressantes sur sa vie. Nous avons dû la communication de ces papiers à l'obligeance de MM. Abauzit, en particulier de M. Jules Abauzit, à qui, tout jeune encore, ce recueil avait été dédié par son parent.

d'apprendre à écrire; manquant d'encre et de papier, il s'appliquait à tracer des mots sur le sable avec le doigt, et à copier ainsi des modèles que sa mère lui faisait passer avec précaution. Enfin il put gagner Genève. Mais Mme Abauzit fut enfermée au château de Sommières : on voulait la contraindre à rappeler son enfant. Elle ne céda pas. « Je ne veux point, dit-elle, que mon fils soit d'une religion qui rend les hommes stupides et méchants. » Cruel reproche, que tout le monde dans la France et dans le clergé catholique fut loin de mériter en ces jours d'égarement public, il faut le dire à l'honneur du caractère national. Le gouverneur de Sommières, voyant sa prisonnière minée par une fièvre lente, et déterminé à n'être pas un bourreau, écrivit à la cour et obtint l'élargissement de la malheureuse hérétique. Après deux années de séparation, Abauzit fut réuni enfin à sa mère, qui avait bravé, mourante, tous les périls pour le rejoindre. Il ne fut pas ingrat. Lorsque, ses études terminées et déjà versé dans la connaissance des langues anciennes, dans la physique et les mathématiques, il voyageait en Hollande et en Angleterre, il résista à l'attrait qu'avait pour lui la société de Bayle; il refusa même les offres du roi Guillaume, pour revenir à Genève auprès de sa mère qu'il ne quitta plus[1]. N'acceptant de la république que la bourgeoisie et la charge gratuite de bibliothécaire, il se livra à la passion

1. Aux restes d'un patrimoine assez considérable que des confiscations répétées avaient réduit à peu de chose, des parents de sa mère, nobles gentilshommes catholiques du midi de la France, avaient voulu joindre une pension qu'ils regardaient comme un honneur pour eux, une dette envers l'illustre réfugié. « Il avait trente louis de revenu, dit Bonstetten qui exagère peut-être un peu la pauvreté heureuse du sage Abauzit; avec cela il vivait plus heureux qu'un roi. »

d'apprendre la plus exempte de vanité qui fut jamais. La faculté de la mémoire passe pour avoir été prodigieuse chez Abauzit : elle le paraissait en effet, à la trouver si présente sur quelque matière qu'on la pressât ; mais en réalité elle n'était pas un présent gratuit de la nature, qui la lui avait donnée médiocre : c'était un triomphe de la méthode, mais d'une méthode qui n'est pas à la portée de tous les courages. Sa patience, que jamais personne au monde que les pères jésuites ne put mettre en défaut, lui permettait de revenir sans dégoût sur les mêmes objets, jusqu'à ce qu'il s'en fût assuré la pleine et solide possession. « M. Abauzit, » dit Mme Necker, qui tenait ce détail de Georges Le Sage, « avait naturellement une mémoire médiocre ; et cependant il était devenu un des plus savants hommes de l'Europe par la méthode qu'il avait observée. Il prenait, pour étudier une science, le meilleur ouvrage qu'on eût écrit sur ce sujet ; il le gardait sur son bureau, il le lisait sans cesse, il en faisait des extraits jusqu'à ce qu'il s'en fût absolument pénétré ; ensuite il lisait tous les autres bons ouvrages analogues, sans s'arrêter sur les idées qu'il avait déjà recueillies dans son premier livre, et il joignait seulement à son extrait les réflexions nouvelles ou les faits nouveaux ; ensuite il relisait cet extrait, d'abord tous les mois, et graduellement tous les deux mois, tous les trois mois, enfin toutes les années ; et dans les commencements, il cherchait avec soin les occasions de s'entretenir sur l'objet dont il était occupé. Cette méthode perfectionna sa mémoire et la conserva dans sa fraîcheur jusqu'à un âge fort avancé. »

Théologien quelquefois, il donnait de préférence son temps et son application aux sciences physiques et ma-

thématiques, aux problèmes de la géographie et de la chronologie antiques. La seule science qu'il ait étudiée avec négligence, c'est la métaphysique, pour laquelle il se sentait moins que du goût. « On dirait, écrivait-il un jour à Charles Bonnet, que notre esprit est fait plutôt pour connaître ses relations avec les objets extérieurs que pour connaître sa propre nature. Du moins il semble au mien de retomber dans l'obscurité dès qu'il se tourne vers lui et qu'il se voit entouré d'idées purement métaphysiques. La métaphysique est un pays où plus on s'avance, plus on peut s'égarer faute de points fixes ou de faits qui nous redressent. Elle ôte d'ailleurs à l'esprit cette gaieté nécessaire qui lui conserve son activité[1]. »

Cet éloignement pour la métaphysique allait jusqu'à lui laisser ignorer, à lui Abauzit si grand lecteur, les œuvres de métaphysiciens tels que Leibnitz. C'est du moins Charles Bonnet qui l'affirme, et ce témoignage n'est pas démenti par les écrits où Abauzit, traitant de Dieu, de l'univers et de l'âme, semble faire plutôt un sermon que de la philosophie. S'il n'était pas de son siècle par ce côté-là, en revanche il en était bien par une curiosité des plus alertes pour les phénomènes naturels et les lois qui régissent le monde physique. Il entrevit de bonne heure l'étendue et l'intérêt de la géologie, et fut le premier à s'occuper des glaciers de la Savoie, et de cette vallée de Chamounix, réputée alors inaccessible, où il se hasarda peu de temps après l'anglais Poccocke et avant les voyages des De Luc et des de Saussure.

1. Manuscrits de la Bibl. publ. de Genève. Correspondance de Ch. Bonnet.

Non-seulement il s'était rangé à la physique de Newton, dès qu'il l'avait pu connaître, mais il avait encore simplifié à son usage, et sans en rien dire, les principes de ce grand génie. D'autres parties de la physique l'occupèrent aussi, à mesure que l'occasion s'en présentait. Il les étudiait comme toutes choses avec une vive curiosité, une extrême finesse d'examen et une entière liberté de jugement, qualités essentielles de son esprit et les premières chez un critique. Mais il ne s'occupait de cette foule de questions, sur lesquelles les idées ingénieuses lui venaient en abondance, que pour sa satisfaction personnelle, ou, la plume à la main, pour les savants avec lesquels il avait lié commerce et qui trouvaient leur compte à interroger cette source intarissable d'idées, de notions sûres et précises de toute espèce.

Cette correspondance dispersée en tous pays serait un monument intéressant du vaste savoir d'Abauzit et de sa riche et habile critique. On y trouverait aussi, mêlées à la discussion de ces doctes matières, quelques traces de causerie familière, qui nous permettraient encore mieux de juger de l'esprit aimable et délicat qui fit autant d'amis à l'homme qu'au savant. Malheureusement il ne reste que quelques débris de ce commerce qui fut si étendu et soutenu si longtemps. Ce sont en première ligne les lettres d'Abauzit à M. de Mairan[1]. Il y est fort question d'aurores boréales et des objections de Crousaz aux asymptotes du marquis de l'Hôpital; mais on ne laisse pas de donner quelques minutes aux choses de ce monde-ci, de la marquise de

1. Cette correspondance est aujourd'hui la propriété d'un savant géologue, M. Alphonse Favre, qui a bien voulu nous la communiquer.

Lambert, de Fontenelle, de l'*OEdipe* de Voltaire, et de la querelle des anciens et des modernes. A propos de cette fameuse dispute, Abauzit se laisse aller un jour à prolonger le quart d'heure et nous entendons enfin causer l'homme d'esprit :

« Les nouvelles que vous m'apprenez sur les guerres des savants me font plus de plaisir que vous ne sauriez croire, dussiez-vous me dire qu'il ne sied pas bien à moi, qui n'ai jamais été aux coups, de me divertir à les voir de loin. Il est vrai que, n'étant point battant de peur d'être battu, je me tiens à l'écart le plus que je puis, et si par malheur je venais à me rencontrer dans l'occasion, je ferais naturellement le même personnage que fit un bon religieux entre Molière et La Chapelle, qui se chamaillaient un jour assez vivement. Mais, monsieur, pour parler sérieusement, la situation où vous êtes n'est pas fort à plaindre ; cette sorte de guerre peut faire beaucoup de bien et ne saurait faire que peu de mal. Soit paresse ou timidité, l'on convient trop aisément des principes ; une contestation les remet dans le creuset ; elle se charge, il est vrai, d'incidents et de personnalités, mais enfin elle s'éclaircit, on en voit le bout, ou bien, ce qui est à peu près aussi satisfaisant, on voit qu'elle n'en a point.

« Cependant je ne comprends pas où l'on *en serait*[1] sur la question des anciens et des modernes. Le procès a été, ce me semble, suffisamment instruit ; quelle qu'en soit l'issue, il y a de quoi se tranquilliser. Que tout le monde exalte les anciens, à la bonne heure, ce ne sont que paroles sans effet, car on ne voit personne qui les

1. Exemple de l'une de ces ellipses négligentes que Voltaire reprochait aux gazetiers de Hollande d'avoir introduites dans l'usage de la langue française.

imite absolument. On adopte leurs pensées détachées, on en tire d'excellents morceaux, je croirai même que tout en est plein chez eux; mais aucun de leurs partisans, quelque zélé qu'il soit, ne prend leur esprit ni leur méthode, et il en sera toujours d'eux, quoi qu'il arrive, comme de ces vieux bâtiments que l'on démolit pour se loger mieux à son aise et qui fournissent tout au plus de forts bons matériaux. On convient assez, si je ne me trompe, du prix des choses elles-mêmes; il n'est question que du point d'honneur et d'une formalité de bienséance qui regarde les personnes, et qui, toute petite qu'elle est, n'a pas laissé de produire de part et d'autre plusieurs ouvrages fort instructifs. Du reste, monsieur, si la dispute n'a point passé parmi nous, vous ne devez point envier notre condition, nous n'en sommes nullement plus heureux. En général rien n'est plus contraire aux sciences et aux belles-lettres que l'engourdissement et la langueur; un peu de dispute sert à les ranimer, c'est une espèce d'émétique qui secoue les humeurs. D'abord on est ému, il échappe des vivacités et même des injures : tant pis pour ceux qui les disent, le vrai se dégage toujours et le public en profite[1]. »

Ce n'est pas exagérer le mérite essentiel d'Abauzit de dire que, dans la discussion des matières historiques, il était l'égal de Bayle pour la finesse et le surpassait pour la sûreté de l'érudition. Quant à la part directe de mise en œuvre et à la forme littéraire de ses écrits, notre philosophe est de l'école de Fontenelle, dont il aimait à se déclarer l'admirateur et l'élève. Son admiration était fondée sur un mérite de Fontenelle qu'on

1. Lettre inédite d'Abauzit à M. de Mairan, du 3 juillet 1719.

a trop sacrifié à ses défauts : nous voulons dire l'honneur d'avoir, pendant les quarante dernières années de sa vie, rappelé avec autorité et profit qu'il est une philosophie des sciences, « un esprit de rapport et de conciliation, qui ramène sans cesse à leur commune origine, non-seulement les vérités particulières d'une même science, mais encore différentes sciences qui à peine se connaissaient de nom, qui sont surprises d'être si proches parentes et de voir naître de leur union une science toute nouvelle[1]. »

Au reste, l'influence, dirons-nous, l'imitation de Fontenelle est frappante dans les écrits d'Abauzit qu'on a publiés depuis sa mort, et les seuls d'ailleurs qu'on possède. C'est le même tour d'expression demi-sérieuse, demi-railleuse, la même ironie contenue mais d'autant plus mordante ; c'est aussi la même façon d'opposer aux raisons et à l'autorité des gens le souvenir compromettant de leurs sottises. L'analogie est surtout manifeste dans la seule partie des œuvres de notre philosophe dont nous ayons à parler encore, ses écrits sur des matières religieuses[2].

Si la marque du chrétien est de pratiquer toutes les vertus chrétiennes, Abauzit fut chrétien, car il possédait la plus chrétienne de toutes les vertus, la douceur patiente et l'humilité. Mais s'il y faut quelque chose de plus, le consentement absolu à de certains dogmes, le

1. Correspondance déjà citée d'Abauzit et de M. de Mairan.

2. Le reste se compose de notes sur diverses questions d'archéologie et de chronologie, modèles de discussion critique très-bons à étudier pour les savants qui voudraient apprendre l'art peu commun aujourd'hui d'être court et substantiel, érudit et intéressant. En ce genre on peut recommander la dissertation sur le passage des Alpes par Annibal, sur un prétendu écu d'or du prince de Condé, sur les ruines de Pestum, etc.

christianisme de ce protestant célèbre devient matière à doute. Nous avouerons notre embarras. Il était socinien, déclare Charles Bonnet qui s'y connaissait. Il ne s'est jamais donné pour tel et nous devons respecter son silence, dit Senebier. Honorable conseil qu'il serait permis de suivre si la plume d'Abauzit avait été aussi discrète que sa parole; si dans la solitude de son cabinet elle n'avait parlé pour lui, et si des amis qui auraient craint de ne pas faire leur héros assez philosophe en le montrant plus chrétien, n'avaient sans choix publié toutes ses remarques sur le Nouveau Testament[1]. Il faut bien reconnaître que certaines explications de quelques passages des Évangiles ne fussent pas venues à l'esprit de théologiens orthodoxes; il ne resterait donc équitablement qu'à chercher jusqu'à quel point et en quelle mesure ce nom de socinien, qu'il n'acceptait pas, lui convenait en effet. Pour nous, nous nous contenterons de l'entendre plaider la cause de ce qu'il appelle les « théologiens modérés, » car c'est bien la cause de ses propres sentiments.

« On accuse, dit-il quelque part, les théologiens modérés d'être ennemis des mystères de la religion. C'est à tort; ils savent plus que qui que ce soit qu'il y a dans la nature de Dieu des choses qui sont au-dessus de notre faible portée, ils reçoivent avec respect tout ce que la révélation peut ajouter à ce que la raison nous

1. Moultou, le premier, s'était occupé de rassembler les écrits d'Abauzit, pour en publier une édition complète. Mais sur le rapport de Charles Bonnet, qui avait été chargé d'examiner les manuscrits, le magistrat fit retrancher toutes les pièces qui choquaient la doctrine reçue, et un volume du recueil ainsi réduit parut en 1770. Mais Bérenger publia tout en deux volumes. Londres, 1773.

découvre, mais ils refusent de se soumettre en aveugles aux décisions des hommes qui voudraient faire passer pour dogmes des dogmes qui n'ont de fondement que dans leur imagination. Les vrais ennemis des mystères, ce sont ces esprits dogmatiques qui ne consentent pas à ignorer ce qu'ils ne peuvent savoir, et font parler Dieu où il n'a rien dit. Demande-t-on, par exemple, de quelle manière Dieu a prédestiné les hommes au salut, un théologien modéré vous dira qu'il ne sait autre chose sur cette matière, si ce n'est que Dieu a résolu de sauver ceux qui croiraient en Jésus-Christ et de damner ceux qui refuseraient de le recevoir. Il nous avouera qu'il n'en sait pas davantage, que cette matière est pour lui un mystère ; mais le théologien rigide ne se contentera pas de si peu de chose : il vous développera ce que ce mystère a de plus caché, il vous dira quel est le premier décret que Dieu a formé à cet égard, quel est le second, et ainsi des autres. On dirait qu'il a été appelé au conseil de Dieu, si peu cette matière l'embarrasse. »

Au fond, la pensée d'Abauzit, c'est que les dogmes n'ont d'importance qu'à proportion de leur efficace sur la conduite morale ou de leur influence sur la sanctification. De là cette réflexion caractéristique : « Ce ne sont point les dogmes difficiles et abstraits de la religion qui doivent le plus attirer notre attention et notre étude ; ces dogmes sont peu utiles et peu importants ; quand nous les méditerions depuis le matin jusqu'au soir, nous ne contribuerions par là que peu à éclairer notre esprit et à sanctifier notre cœur ; nous n'en deviendrions ni beaucoup plus savants, ni beaucoup plus sages : ce qui doit donc le plus nous occuper, c'est la méditation des vérités claires et à notre portée, que

la religion renferme; c'est l'étude des vérités qui, par les lumières qu'elles répandent sur notre esprit, sont en état de sanctifier notre cœur; c'est l'étude et la pratique de nos devoirs; c'est là ce qui doit faire notre principale étude et notre plus grande occupation. » Mais il faut aux théologiens des mystères qui servent à exercer et à faire paraître leur esprit. Eh bien! en manque-t-il donc dans le cœur de l'homme et dans la religion elle-même? « Qu'ils s'efforcent seulement de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur de la charité de Christ qui surpasse toute connaissance. Ce sont là des mystères très-dignes de leur attention et une matière de méditation inépuisable. »

Est-ce là tourner le dos au christianisme? Qui oserait le dire? Bonnet, si sévère pour Abauzit, déclare que ses réflexions sur les mystères devraient faire une partie essentielle de la logique des théologiens de toutes les communions. « Ce morceau est bien plus clair, ajoute-t-il, bien plus précis et beaucoup mieux raisonné que le Discours sur l'accord de la foi et de la raison, que le grand Leibnitz a mis à la tête de son immortelle Théodicée. »

C'est dans les *Réflexions sur l'Idolâtrie*, et surtout dans la *Lettre* à une dame de Dijon, qui avait tenté de réconcilier Abauzit avec les dogmes de l'Église romaine, qu'on trouvera des exemples de cette exposition égayée et de cette discussion ironique des systèmes qui rappelle la manière de Fontenelle. La dame de Dijon n'est point quelque dévote trop empressée, qui prend son zèle pour du savoir et ne sait pas choisir ses arguments. C'est une femme d'esprit qui sait par cœur l'Exposition de la doctrine catholique; et, à bien dire,

la lettre d'Abauzit est une sorte de réponse à ce livre fameux. Abauzit ne réfute point l'étonnant ouvrage, il l'admire : « Le livre de M. de Meaux est excellent pour son Église qui devrait en profiter, et ce n'est pas tant une apologie dans les formes que des excuses qu'il nous fait. Nous sommes très-disposés à les recevoir, bien entendu que ce sont des excuses et non pas des commandements. » Qui nous assurera d'ailleurs, remarque en souriant l'auteur de la *Lettre*, à propos de l'adoration des Saints, que « l'Église ne fait pas plus de cas des saints qu'elle invoque que de M. de Meaux, à qui elle ne fera peut-être jamais cet honneur? Ce ne seront pas les docteurs de Paris et de Louvain qui l'ont condamné, ce ne sera pas ce jésuite conséquent qui disait, à propos de la manière dont Bossuet explique le culte catholique : Quand ce serait pour convertir tous les huguenots, nous n'éteindrions pas un cierge[1]. »

Outre ce petit modèle de polémique serrée et polie, il faut signaler encore comme l'un des écrits les plus curieux d'Abauzit son *Discours sur l'Apocalypse*. Y a-t-il exposé sérieusement son sentiment personnel sur l'authenticité de la vision de saint Jean, ou a-t-il voulu prévenir l'abus que l'on pourrait faire de cette prophétie si souvent commentée et expliquée par les docteurs protestants, que l'on ferait une bibliothèque de leurs explications de l'Apocalypse? Ce qui est cer-

1. Au surplus la dame de Dijon n'est autre qu'un jésuite, qui avait en effet tenté la conversion d'Abauzit, et que celui-ci s'est amusé à habiller ainsi, sans doute pour s'imposer une mesure et une politesse de langage qu'il n'était pas certain de garder en face d'un Père de la Compagnie; car les jésuites étaient l'endroit faible de la cuirasse du philosophe.

tain, c'est qu'Abauzit a déployé dans cet écrit avec une connaissance profonde des docteurs et des Pères une verve de discussion et d'ironie plaisante, qui rappelle et quelquefois dépasse l'*Histoire des oracles*, ce qui est assurément beaucoup dire. Nous ne suivrons pas Abauzit cherchant dans l'antiquité chrétienne et la littérature des Pères, à quelle époque il a été question pour la première fois de l'Apocalypse, quels docteurs ont voulu lui ouvrir ou lui fermer le Canon, comment elle a fini par prendre pied et par se faire accepter; mais nous relèverons dans ce discours, l'œuvre la plus littéraire d'Abauzit, une page d'écrivain où perce d'une manière piquante la parenté d'esprit qui oblige à ranger ce sage célèbre parmi les descendants de Bayle et de Fontenelle. Qu'on veuille bien oublier qu'il s'agit d'un livre, objet, sinon de la foi, tout au moins du respect des diverses Églises chrétiennes et l'on admirera avec nous cette peinture vigoureuse de la manière dont les idées deviennent des opinions :

« Dès que l'opinion est reconnue une fois, elle devient de toutes les autorités la plus grande et la plus forte. Après cela, il ne faut plus se mettre en peine du reste. Malgré de si faibles commencements, croyez que tout ira bien. Figurez-vous un brin de neige que la moindre agitation d'air détache du haut d'une montagne; le peloton se forme, et, à force de rouler, la masse devient si énorme, qu'elle entraîne tout ce qu'elle rencontre. Telle est la force du courant de l'opinion. Qu'elle se maintienne et roule quelque temps, elle aura bientôt tout le monde à sa suite. « J'ai vu, disait quelqu'un, la naissance de plu-
« sieurs bruits de mon temps; et bien qu'ils s'étouffas-
« sent en naissant, nous ne laissions pas de prévoir le
« train qu'ils eussent pris, s'il avaient vécu leur âge.

« Car il n'est que de trouver le bout du fil, on dévide « tant qu'on veut; il y a plus loin de rien au plus « petit atome, qu'il n'y a de cet atome à la plus grande « chose du monde. L'opinion particulière fait souvent « l'opinion publique, et l'opinion publique fait à son « tour l'opinion particulière. Ainsi va tout ce grand « bâtiment, s'étoffant et se formant de main en main, « de manière que le plus éloigné témoin en est mieux « instruit que le plus voisin, et le dernier plus convaincu « que le premier. Qu'un certain docteur, Justin, par « exemple, ait dit une chose, sans y avoir pensé, elle « n'en vaut pas moins pour cela, et il ne faut pas déses-« pérer qu'elle fasse fortune. A force de jeter le dé, elle « rencontre le point favorable, gagne la multitude et « s'empare de la créance publique, témoin la statue de « Simon le Magicien. Cette créance publique, élevée « sur celle d'un particulier, devient ensuite elle-même « pour le particulier un nouveau degré de crédibilité, « et le fait en est mieux cru qu'auparavant. Voilà le « cercle des opinions humaines, non-seulement des « fausses, mais encore des véritables. D'où vient cela? « C'est que la vérité, quelque immuable qu'elle soit, « ne peut devenir opinion, qu'elle ne passe par les « mains des hommes; et tout qui passe par ce canal est « sujet à de telles révolutions. »

Ce n'est pas dans ce style assurément qu'est écrit l'article sautillant et bouffon du *Dictionnaire philosophique* sur l'Apocalypse, que Voltaire trouva bon de placer sous la protection du nom d'Abauzit. « Croyez, écrivait-il à M. d'Argental (parmi beaucoup d'autres *Croyez* qui signifiaient dans la langue militante du patriarche de Ferney : « *Répétez* et faites répéter par vos amis ») que M. Abauzit, l'auteur de l'article *Apoca-*

lypse et aussi d'une partie de *Christianisme*, est un des plus savants hommes de l'Europe,» etc.[1] A d'Alembert, même langage. « L'article *Apocalypse* du Dictionnaire est tout entier d'un M. Abauzit si vanté par Jean-Jacques, je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois aussi vous avoir mandé, ce que vous savez d'ailleurs, que ce M. Abauzit est le patriarche des ariens de Genève. Son traité sur l'Apocalypse court depuis longtemps en manuscrit chez tous les adeptes de l'arianisme. En un mot, il est public que l'article *Apocalypse* est de lui. » Cela s'appelle mettre avec beaucoup d'impudence les gens de son côté malgré eux. Les œuvres d'Abauzit n'ayant pas encore été publiées, l'affirmation était sans danger pour Voltaire. Depuis leur publication, il a suffi de comparer les quelques pages plus que profanes du *Dictionnaire* avec l'ouvrage d'Abauzit, pour être certain que si cet ouvrage avait été communiqué en effet à Voltaire, il n'avait su tirer de cette abondante érudition, que l'étoffe de quelques facéties à sa convenance. Abauzit n'aurait pas si bien imité Voltaire ou se fût mieux copié lui-même. Par exemple, le témoignage de saint Justin qui inspirait à Abauzit la page qu'on vient de lire, ne suggère à l'auteur de l'article *Apocalypse* du *Dictionnaire philosophique* que cette très-mince réflexion : « Le même saint Justin prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante et douze interprètes dans le phare d'Égypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé. » Personne ne reconnaîtra là le trait malicieux mais discret d'Abauzit.

1. Lettre à M. d'Argental, 1764.

Ce savant homme n'était point ennemi de la gaieté. Il était bon plaisant; mais s'il comprenait la raillerie, il l'aimait retenue, de bon sens et portée au but par une idée. Ce n'a pas été la moindre bonne fortune de ce sage, ou plutôt il faut en faire honneur à la charité chrétienne qui était le fond de son âme, que ce côté railleur de son esprit ne lui ait pas fait un ennemi, et qu'il ait vécu et soit mort à quatre-vingt-huit ans, au milieu des partis les plus acharnés, au plus fort des discordes politiques et religieuses qui éclatèrent à la suite de l'*Émile*, aimé et vénéré de tous, comme s'il n'eût pas été chrétien, comme s'il n'eût pas été un sage philosophe et un modèle de simplicité et d'humilité à proposer aux philosophes et aux chrétiens[1]. Il avait triomphé de la susceptibilité de J. J. Rousseau lui-même. On raconte que le citoyen de Genève, lors du séjour qu'il fit dans sa patrie, voulut voir Abauzit, dont ses amis lui parlaient avec vénération comme d'un sage antique. L'imagination montée d'avance par la solennité de cette rencontre de deux philosophes, brûlant tous deux de l'amour de la raison et du zèle de l'humanité, Rousseau s'avança vers Abauzit avec l'air humblement fier d'un disciple qui se propose de surpasser son maître. *Je viens vous voir*, dit-il, *pour apprendre à penser*, *à raisonner et à être homme*. Abauzit, étourdi du compliment, se souvint à propos qu'il était sourd et avait le droit de n'avoir pas entendu. Il resta muet. Rousseau, assure le *Journal helvétique*, fut très-mortifié de son silence, et s'en plaignit ensuite. Il n'en garda pas de rancune toutefois, et Abauzit ne lui parut

1. Firmin Abauzit mourut le 20 mars 1767, à l'âge de 88 ans. Il était né le 11 novembre 1679.

pas moins un vrai Socrate, quoiqu'il eût fait la sourde oreille aux paroles de Platon[1].

1. La note de la *Nouvelle Héloïse* en fait foi. Moultou tout ému vint la mettre sous les yeux d'Abauzit, qui, cette fois ne pouvant faire l'aveugle, écrivit au bas d'une lettre de Moultou à Rousseau le remerciement qui suit : « Socrate ne laissa point d'écrits, il parle, Monsieur, dans les vôtres. Il m'est glorieux d'y être nommé si près d'un tel homme. Il est vrai que l'objet de mon ambition fut d'avoir l'estime de nos concitoyens, bien des plus réels de la vie, et c'est tout ce qu'enseigne le *nosce te ipsum*. Pour le reste, que je voudrais bien mériter, je le mets sur le compte de votre amitié qui m'est plus précieuse qu'une réputation lointaine. » (*Manuscrits de Neufchâtel.*)

CHAPITRE VI.

LE BOURGUIGNON LE SAGE. — MARIE HUBER.

Dans le temps même que Firmin Abauzit écrivait discrètement pour lui seul ses pensées théologiques, une descendante de réfugiés du Tyrol adressait les siennes au public, et portait une main hardie au cœur même de la théologie protestante. Mais avant d'étudier les remarquables écrits de Mlle Huber, faisons connaître d'abord la figure originale d'un autre libre penseur qui se montre à côté d'Abauzit, à cette époque de transformation singulière pour la calviniste Genève. Ce n'est pas moins qu'un descendant en ligne directe de d'Aubigné, médisant et frondeur comme son bisaïeul, fier aussi et spirituel comme lui, Le Sage de La Colombière. Né en Bourgogne et envoyé hors de France par sa famille[1], tout enfant encore, le petit-cousin de Mme de Maintenon n'y revint que longtemps après, en étran-

1. C'est par sa mère que Le Sage remontait à l'auteur du *Baron de Fœneste*. Elle était née, en effet, de ce fils que d'Aubigné eut entre ses deux mariages, et qu'il appelait M. Nathan La Fosse.

ger et en voyageur, homme mûr déjà, ayant, ses études faites, passé dix années de sa jeunesse en Angleterre à instruire des gentilshommes campagnards, et devenu pour toujours grand amateur de liberté et d'indépendance personnelle. Ce voyage de France fut une déconvenue pour les espérances du réfugié bourguignon. Sa patrie ne lui offrit point ce qu'il était venu y chercher, un établissement, des mœurs et un esprit à son gré. A Paris même il ne trouva ni à causer philosophie, ni à deviser sciences, familièrement, les coudes sur la table, comme l'on faisait à la taverne de l'Arc-en-Ciel. Dans ces brillants cafés de Paris, pas une gazette ! « Ils sont bien fournis, écrivait-il à son ami Des Maiseaux, de tables de marbre, de lustres de cristal et de glaces de miroir, mais on n'y voit point de gazettes. Je crois que j'oublierai le peu que je sais; l'on ne parle que de bagatelles. » Voyant qu'il n'était pas question pour lui de planter sa tente dans le pays de son père, il tourna les yeux vers Genève, et s'y établit. Dans la suite, la bourgeoisie fut décernée à son fils; mais pour lui, il ne voulut jamais la demander, prétendant qu'elle lui était due, et ne fut que simple *habitant*, un habitant à la vérité frondeur au possible et infatigable donneur de conseils politiques fort mal reçus[1].

Théologien et philosophe à sa manière, mathématicien et physicien *ex professo*, il donnait des leçons recherchées par les jeunes gens de qualité qui venaient

1. Nous avons vu dans une note manuscrite de lui qu'ayant adressé confidentiellement un mémoire au seul premier Syndic, il fut censuré. Dans ce mémoire, il attribuait les troubles de la république à l'inégalité des mœurs, aux *jolies maisons de campagne*, où les magistrats passent le temps qu'ils employaient autrefois à converser avec les bourgeois, etc.

d'Angleterre et d'Allemagne apprendre les sciences à Genève. Entre temps, il composait, sur tous sujets, de petits écrits très-laconiques, très-vifs, mais sans ordre ni méthode, qu'il publiait ensuite à sa manière. « C'est-à-dire, nous apprend son fils, qu'il en distribuait au loin, à tort et à travers, de petites collections où il avait réuni sous une même couverture les pièces les plus hétérogènes, épicées de personnalités à la main. Quand il rendait quelque livre prêté, il ne manquait jamais d'y fourrer quelques-unes de ces petites pièces[1]. »

Les écrits de Le Sage ont une physionomie particulière. Ce sont des sentences détachées, mêlées d'arguments courts, concis et d'ordinaire étranglés; il a bâti dans ce goût des traités de grammaire, de mathématique, de logique, de morale et d'économie qui ont promptement disparu dans l'océan de la petite littérature contemporaine. Il s'y montrait cependant écrivain piquant et penseur original. Ce sont de très-curieux ouvrages, pour parler seulement des principaux, que sa *Religion d'un philosophe*, ses *Principes naturels*

1. On doit à cette manière de mettre en avant ses idées une piquante lettre de J. J. Rousseau sur la musique. Lors du séjour que celui-ci fit à Genève, Le Sage, qui se piquait de musique et jouait de la flûte, s'avisa de lui adresser, à propos du *Devin du village*, des remarques auxquelles Rousseau répondit, sur un ton de boutade assez cavalier, par une lettre pleine de sens, où il soutient tout le contraire de sa thèse favorite sur la musique simple : « Le musicien qui, en 1720, disait que la musique la plus simple était la plus belle, tenait là, ce me semble, un étrange propos. J'aimerais autant qu'il eût dit que le meilleur comédien est celui qui fait le moins de gestes et parle le plus posément. Les musiciens ne sont pas faits pour raisonner sur leur art ; c'est à eux de trouver les choses, au philosophe de les expliquer. » Cette lettre a été donnée pour la première fois par P. Prévost, dans sa notice sur Le Sage. Dans l'édition des OEuvres de J.J. Rousseau, de M. Musset-Pathay, elle porte pour titre : Lettre au Père Le Sage. On voit la méprise.

des hommes, son *Mécanisme de l'esprit* et ses *Aphorismes philosophiques*, petit cours de philosophie rationelle et naturelle qu'il avait composé dans sa jeunesse pour une école du Westmoreland, destinée à préparer les jeunes gentilshommes à la vie civile par des connaissances pratiques[1]. On chercherait inutilement dans la plupart de ces traités quelque unité de composition ou même de la suite et de la conséquence dans les opinions; en revanche, on y trouverait des idées imprévues, des traits de pensée, un raisonnement original assaisonné d'ironie socratique et d'*humour* anglaise. En l'entendant causer, on aurait pu lui croire une érudition acquise à grands frais, mais la vérité est que, quoique fort instruit, il ne laissait pas, au besoin, de faire usage de l'esprit des autres, méthode vieille comme les livres. Il avait lu et relu avec discernement le *Charlatanisme des savants* de Menkel et quelques autres petits recueils serrés de ce genre, de sorte qu'il en avait retenu les faits les plus intéressants. « Cela rendait, ajoute son fils, sa conversation pleine d'anecdotes critiques, piquantes, sans qu'il ait eu besoin pour cela d'étudier beaucoup de grands livres. »

Le Sage, quoi qu'il en soit, avait des idées à lui, et il en avait sur tout; mais la théologie, la politique et la philosophie étaient ses thèmes favoris. Sa théologie se ressentait trop du commerce des libres penseurs d'Angleterre, parmi lesquels il avait vécu une bonne partie de sa jeunesse. Raisonneur à bâtons rompus,

1. Le Sage publia ensuite ces ouvrages à Genève, dans leur forme définitive, en 1718, sous le titre de : *Cours abrégé de philosophie par aphorismes*. Il y joignit le *Mécanisme de l'esprit*, publié d'abord à part, en 1700. C'est le premier ouvrage français où les principes de la physique de Newton aient été exposés Le Sage notait le fait avec orgueil.

tout en boutades et en ironies, selon le cas, il s'accommodait tantôt de la religion, tantôt du sensualisme le plus cru, quelquefois du scepticisme le plus cynique et de la morale toute pure de l'intérêt. Chez ce penseur de courte haleine, la méditation n'allait pas plus loin qu'à trouver une explication prochaine et ingénieuse aux choses qui traversaient son esprit. Pour lui, « la philosophie n'était pas tant la connaissance de la nature des choses qu'une connaissance expérimentale des effets qui se produisent tant en dedans de nous-mêmes que dans les choses qui se font hors de nous. » Son philosophe est tout simplement « un sage qui a des idées justes de tout, pour éviter les fausses démarches dans lesquelles les hommes sont tous les jours entraînés à cause de leur ignorance. Il tâche d'acquérir une idée vraie des choses naturelles pour se garder de la superstition. Une connaissance exacte du cœur de l'homme, de l'usage du monde et de ses propres intérêts, le rassurent contre les maux qui viennent de la part des hommes et de la fortune. »

En politique, Le Sage ne goûtait ni la démocratie ni l'aristocratie, et, en sa qualité d'homme positif, plaçait au-dessus de tout la liberté civile, sur les droits de laquelle il avait, pour son temps, des idées très-indépendantes : « Les lois contre le luxe, écrivait-il par exemple, nuisent à l'industrie; les lois contre la contrebande et contre l'usure nuisent au commerce, contre l'erreur à la vérité, contre le libertinage à la vertu. Ce n'est point par des lois particulières, précédées de longues délibérations, que l'on fait fleurir le commerce, les sciences et les arts, mais en laissant à chacun la liberté d'exercer son industrie et en punissant la mauvaise foi. »

Les saillies de cette raison originale ne seraient pas toutes à relever; il en est qui n'étaient que naïves, qui

paraîtraient suspectes ou pour le moins téméraires ; il en est surtout dont le tour paradoxal devait inquiéter et déplaire dans une société raisonnable et réservée, et qui expliquent l'accueil à demi indifférent, à demi dédaigneux que le public genevois se crut autorisé à faire aux productions bizarres du descendant de d'Aubigné. Pour lui, il s'en étonnait, s'en plaignait avec amertume, et n'en continuait pas moins à philosopher aussi intrépidement que si sa sagesse eût retrouvé le secret de la vie heureuse, selon lui, si négligé depuis les anciens[1].

Bornons-nous à compléter par quelques traits choisis dans les opuscules de Le Sage l'idée qu'on a pu déjà se former de ce penseur singulier.

« Un prédicateur, qui prêche à des chrétiens, fera plus de mal que de bien, s'il entreprend de leur prouver qu'il y a un Dieu ou que la religion chrétienne est véritable.

« La religion monte des petits aux grands. Et les mœurs descendent des grands aux petits. »

« Le talent de l'ironie est un don du ciel, franc de tout, hors de l'atteinte des lois. Si elle a quelquefois nui à la vérité, elle a souvent été la dernière ressource de l'innocence opprimée. Elle est le fléau des tyrans, des ministres concussionnaires, des magistrats iniques, des ecclésiastiques ignorants et des faux dévots. Combien n'a-t-on pas vu de gens, qui foulaient aux pieds toutes les lois divines et humaines, être sensibles à la

1. On lit dans une note manuscrite de lui : « Personne n'est hypocrite sur mon compte. Chacun dit librement ce qu'il pense de moi et de mes ouvrages. Ma manière de penser est si décriée, que me critiquer est une recommandation. A Genève, les riches pensent avoir une raison proportionnée à celle de leur fortune. L'on ne saurait entretenir quelque correspondance avec eux, à moins qu'on ne soit en tout de leur avis. Les jeunes pensent faire leur cour en me tournant en ridicule. »

raillerie (*ridiculum acri*). J'ai vu un homme (cet homme c'est lui-même) se féliciter d'avoir mis son fils dans le goût de l'ironie par la lecture d'Horace et de Rabelais. »

« Les sujets des républiques sont moins chargés que ceux des monarchies : ils sont plus à leur aise et aiment moins leurs maîtres. L'on aime quelquefois un maître, mais on n'aime pas des maîtres.

« Un père de famille qui ne mange pas souvent en particulier avec ses enfants, ne peut leur donner qu'une éducation incertaine.

« Les domestiques d'une religion proscrite sont ordinairement plus fidèles que les autres.

« Dans les pays de liberté ce ne sont ni les richesses, ni la naissance, ni le savoir, ni même les bonnes mœurs qui procurent du crédit aux ecclésiastiques, mais de fréquentes visites.

« Un homme dont les intentions sont sincères ne prend jamais en mauvaise part les précautions que l'on prend contre lui.

« L'idée du juste n'est pas une de ces idées simples que personne n'est obligé de définir ; mais elle est composée comme le sont toutes les idées de relations. (C'est de toutes les idées de Le Sage, celle qui lui fit le plus de tort à Genève.)

« L'ignorance du mal rend l'homme meilleur que la connaissance du bien.

« Il y a des choses qu'un homme d'esprit dit à quiconque les veut entendre ; d'autres qu'il ne dit qu'à de certaines gens, et d'autres qu'il ne dit à personne.

« Les voyages, une longue vie, plusieurs épreuves et quelques réflexions m'ont guéri de plusieurs préjugés de l'éducation. Toutes les fois qu'il m'arrive quelque

disgrâce, je pense que j'en ai bien essuyé d'autres : *Et quantum majora tuli.* Or, si je n'avais voyagé, je serais dans le sentiment des honnêtes gens de la ville. Les voyages m'ont inspiré la hardiesse de penser et m'ont donné un sixième sens qui me fait faire des jugements singuliers.

« Serait-ce une chose au-dessous de la dignité d'un prince de se faire instruire chaque année du nombre des *charrues* qui seraient dans ses États, et de la cause de leur augmentation ou diminution ?

« Il en est de la réputation des *gens de lettres* comme des marchands dont on dit : Donnez-le-moi mort et je vous dirai ce qu'il est.

« Les *gens de lettres* qui cherchent plus dans le commerce du monde à se faire connaître qu'à connaître les autres, sont peu fins.

« L'étude des *figures* de rhétorique, bien loin de contribuer à rendre éloquent, ne fait que refroidir le feu de l'imagination.

« Les gens de lettres pardonnent plus aisément le style enflé que le rampant ; les gens du monde sont dans un goût opposé. »

Ce n'était point une Mme Guyon que le singulier théologien dont nous avons maintenant à étudier les ouvrages : Mlle Huber ne prétendait ni aux visions ni à l'apostolat. Ce n'était pas une sainte Thérèse ni une Catherine de Sienne : elle n'a d'autre rapport avec ces saintes femmes que d'avoir été une sainte par sa vie, sa piété et ses œuvres. Tante du Génevois Huber, si célèbre pour ses spirituels portraits de Voltaire, Marie Huber était née avec une beauté qui ne sert pas ordinairement à faire des théologiennes. Elle n'attendit

pas, comme les belles héroïnes de Port-Royal, que l'âge, les douloureux regrets d'un cœur froissé, l'heure enfin des illusions perdues, vinssent lui conseiller la retraite et les consolations de la piété. A dix-sept ans, sans entrer en religion, sans prononcer de vœux, elle prit son parti et ne pensa plus qu'à obéir aux appels d'une conscience exigeante et délicate qui lui montrait beaucoup de bien à faire, de vertus à acquérir ou à pratiquer. Malgré sa modestie et le soin qu'elle prenait de cacher ses œuvres, tout Lyon, où s'écoula la majeure partie de sa vie, savait, lorsqu'elle mourut, que cette bienfaisante fille, qui vivait dans une retraite austère, était la vertu même et l'image de la bienfaisance[1]. L'abbé qui rendait cette justice à sa mémoire, s'étonnait qu'on pût unir tant de vertus à si peu de dogmes. En effet, la religion de Mlle Huber eût été des plus simples si sa profession de foi s'était réduite à ces quelques lignes recueillies après sa mort dans ses papiers : « Toute spéculation, toute discussion d'opinion à part, je me contente d'acquiescer de bonne foi et pratiquement à tout ce qui peut m'être connu pour vrai, bon et juste; réglant mes jugements et ma conduite sur cela quant au jour présent; prête à croire et à faire mieux dès demain et de jour à autre, sitôt que le mieux me sera connu. Voilà ma bonne grosse philosophie, ou, si vous voulez, ma religion. »

1. Voir les *Lyonnais dignes de mémoire*, par l'abbé Pernetti ou Pernety. Marie Huber, née en 1695, mourut en 1753. Sa famille, originaire du Tyrol, puis réfugiée à Schaffhouse en Suisse, s'était établie ensuite, une branche à Lyon, une autre à Genève. Un frère de Mlle Huber était passé à l'église romaine, et devint l'abbé Huber, petit bossu fort spirituel, qui fut employé par la France dans des missions diplomatiques. C'est lui qui disait : « Monsieur se croit bossu, mais il n'est que mal fait. »

Mais il ne faudrait pas voir une confession dans ces quelques mots, qui n'étaient qu'une pièce destinée à prendre place dans la polémique théologique où Mlle Huber était alors engagée *incognito*, et qui y a pris place en effet. En réalité, Mlle Huber n'avait pas à ce point écarté le christianisme de sa route spirituelle, quoi qu'il en puisse paraître, et quoi qu'en ait dit Voltaire[1]. Pour bien juger de sa religion personnelle, il faut la dégager des sécheresses dialectiques dont elle a trop abusé, parce que les raisonnements les plus abstraits n'étaient qu'un jeu pour son intelligence à la fois forte et subtile.

Lorsqu'à trente-six ans Marie Huber prit la plume, ce ne fut point pour faire œuvre d'auteur, car elle cacha avec soin son nom, et son secret ne perça que vers la fin de sa vie ; ce fut peut-être pour procurer à son existence sévère une distraction assortie aux pensées qui l'occupaient ; ce fut certainement aussi pour donner essor à la conviction profonde où elle était, que la religion telle qu'elle la voyait comprise et pratiquée dans le monde par des gens qui en avaient peu à son gré, bien qu'ils pensassent en avoir beaucoup, n'était qu'une apparence de religion, qui les dispensait de la nécessité incommode d'écouter la voix de leur conscience.

Tel est en gros l'objet du premier écrit de Mlle Huber : *Le Monde fol préféré au monde sage*, en vingt-quatre Promenades. Ce sont des entretiens sur la conscience, dans le style et la manière des Entretiens de Mlle de Scudéry. Trois amis, anciens camarades de

1. Lettres sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne. Lettre VII sur les Français.

collége, se rencontrent à la promenade. Ils ont suivi des carrières diverses. L'un d'eux est négociant de sa profession, le second avocat, le troisième philosophe. La conversation s'engage sur un ton enjoué, comme il convient entre amis qui se retrouvent. Un mot, jeté en passant, amène sur le tapis une thèse que d'autres suivent de près, et ainsi va se déroulant toute la matière; l'un des interlocuteurs tient l'écheveau et l'offre adroitement à dévider aux autres, qui se prêtent au jeu avec une complaisance ingénue. Le cadre, comme on voit, n'était pas neuf, et il a donné de bonne heure à l'ouvrage cet air suranné qui aujourd'hui défend si bien de la curiosité des lecteurs la plupart des dialogues philosophiques qu'on a imprimés pendant cent ans en France et en Hollande. Le Socrate de ces dialogues, ce n'est point le philosophe, c'est le négociant; l'avocat et le philosophe objectent et se font battre, prenant grand plaisir à leurs défaites. Trouver dans un simple marchand leur maître en fait d'esprit, de raisonnement et de politesse n'est pas ce qui les étonne le plus; mais trouver tout cela chez un homme pieux! Encore pieux n'est-ce pas le mot, c'est *piétiste* qu'il faut dire pour appeler les choses par leur nom. Oui, l'homme des *Promenades* est piétiste, c'est-à-dire un de ces dévots qu'on voyait alors dans le protestantisme, en Suisse et en Allemagne, se séparer de leur église où ils prétendaient ne trouver plus qu'une religion formaliste, une religion de mots, insuffisante aux besoins les plus profonds de leur âme, et se singulariser enfin par une austérité de mœurs insupportable au monde. Mlle Huber appartenait à cette secte de nouveaux dévots, il faut le dire, et c'est elle qui parle par la bouche du négociant des Dialogues. On va voir par ce qui suit, comme

par tout ce qu'il nous reste à dire sur les œuvres de cette femme distinguée, qu'en matière de religion, d'un siècle à l'autre, les mêmes mots cessent de correspondre aux mêmes choses, ou plutôt que, l'esprit demeurant, la lettre change. Rationaliste en son temps et rationaliste au premier chef, peut-être du nôtre Mlle Huber eût-elle cherché au bord opposé la source de sanctification qu'elle ne trouvait pas dans la dogmatique orthodoxe de son église. Toujours est-il, et ceci doit donner à réfléchir, qu'au commencement du dernier siècle, l'église protestante paraissant à de sérieux et pieux esprits endormie dans ses formules calvinistes, ils n'imaginèrent rien de mieux pour la réveiller que de la tirer du côté opposé à celui où ils croyaient la voir courbée et prête à s'affaisser dans un léthargique sommeil. Telle est l'antique marche de l'esprit humain.

Le thème développé dans les *Promenades*, c'est qu'en morale le préjugé et le faux règnent partout et très-particulièrement sur le monde sage, c'est-à-dire dans la société des honnêtes gens du monde faisant profession de vertu. Pour sa part, à ces prétendus sages le négociant préfère hautement le monde *fol*, c'est-à-dire les gens grossièrement et hautement voués à leur intérêt et à leurs passions. Ceux-ci sont vrais au moins, et leur sincérité à se montrer tels qu'ils sont est déjà un commencement de droiture; les autres, platement enfoncés dans l'hypocrisie et le déguisement, sont, pour tout dire d'un mot, serviteurs volontaires du faux, qui est à la vérité ce qu'est à la lumière du jour « une chandelle allumée en plein midi; » elle produit un faux jour, tandis que de franches ténèbres n'offusquent point la lumière du soleil; elles lui font place dès que celle-ci

paraît. C'est le faux, ce n'est pas l'obscurité qui a égaré l'humanité à ses premiers pas. Le premier homme s'est laissé prendre à l'attrait du faux et s'est détourné de la vérité, et ses descendants ont fait comme lui. Le récit de la Genèse est l'histoire allégorique de la faible humanité.

Cette manière d'entendre le dogme du péché originel et certains autres passages laissent déjà entrevoir les sentiments particuliers de Mlle Huber sur la religion. On y fit peu d'attention, semble-t-il, ou plutôt l'ouvrage qui suivit de près les *Promenades* et parut la même année, fit oublier le premier par sa hardiesse. Ce n'était pas moins, en effet, qu'une vive attaque contre une doctrine chère à la vieille orthodoxie protestante, le dogme des peines éternelles, terrible doctrine, que l'auteur accusait de détourner à son profit toute la séve religieuse du christianisme[1].

Bien certaine que la terreur des châtiments célestes n'était pour rien dans le sentiment qui portait son âme vers une perfection dont elle avait la vive conscience, elle voulut de sang-froid savoir à quoi s'en tenir sur la légitimité d'un sentiment qui était directement opposé au catéchisme qu'on lui avait fait apprendre. Offensait-elle Dieu ou n'offensait-elle que son catéchisme, en croyant que le Créateur n'avait créé aucune de ses créatures pour d'éternels châtiments? Elle ne craignit pas de descendre seule dans ces abîmes sans un livre pour flambeau, sans un docteur pour la guider. Elle rapporta, pour prix de sa courageuse entreprise, non pas seulement la conviction que son instinct ne l'avait

1. Le *Système des théologiens anciens et modernes, sur l'état des âmes séparées des corps*, en 14 lettres. 1731-33.

pas trompée, mais une persuasion plus haute encore qui devait, lui semblait-il, mettre tous les théologiens d'accord et faire disparaître toutes les difficultés où vient se heurter la conscience des hommes comme la science des théologiens. Non, pensait-elle, Dieu n'a pas condamné une seule de ses créatures à des peines éternelles, car Dieu ne châtie pas; sa bonté est au centre de sa justice. Parfaitement heureux comme il est, parfaitement bon, en faisant l'homme à son image il n'a pu que le destiner à une félicité qui est sa propre essence. Quoi! punie éternellement! sa propre créature! Elle expiera assez cruellement ses fautes lorsque, arrivée de l'autre côté du tombeau, elle reconnaîtra de quelle distance l'habitude du péché et ses propres fautes l'ont séparée du type divin sur lequel elle a été formée. De quelle poignante confusion, de quelles gémissantes pensées notre pauvre âme ne ressentira-t-elle pas la torture, lorsqu'il lui faudra, les regards fixés sur l'immortelle vérité, refaire, désolée et repentante, tout le long chemin qui l'a éloignée de sa pure origine? Mais au terme elle ressaisira, avec sa pureté enfin recouvrée, le bonheur qui lui était destiné et trouvera la fin de ses peines.

Avec cette naïveté qui a fait écrire tant de systèmes, Mlle Huber avait compté que les théologiens se rendraient aussitôt avec bonheur à la force de ses arguments. Elle ne tarda pas à comprendre quelle était son illusion. Des rangs mêmes du clergé protestant partirent de vives attaques contre cette purification des âmes qui n'était pas autre chose, selon les uns, que le purgatoire des catholiques, et, selon les autres, qu'un petit origénisme réchauffé. Cette dernière critique aurait blessé un docteur en titre; elle ne toucha nulle-

ment notre raisonneuse qui n'avait jamais ouvert un Origène. Sur l'autre point, tout en faisant remarquer que son purgatoire ne prêtait ni aux superstitions ni aux abus qui ont fini par « rendre si grossier celui des catholiques, » elle convint qu'il existait du rapport entre les deux idées; mais était-ce donc un si grand inconvenient? Avons-nous fait vœu de n'avoir aucune conformité avec nos frères catholiques par rapport à la religion? Ils croient comme nous à l'Évangile; le rejetons-nous parce qu'ils l'admettent? Ne sommes-nous pas à même, en remontant à l'origine des choses, de les dépouiller du faux dont on les charge et de n'en retenir que le vrai? Et n'est-ce pas à quoi après tout se réduit la grand bien de la réformation?... Mais nos réformateurs ont fait pour nous d'avance la séparation du vrai et du faux; très-bien : ils n'ont donc rien laissé à notre examen? c'est un crime que d'oser revoir après eux? Cela supposé, ne prétendons pas nous vanter d'avoir la religion de Jésus-Christ, du moins de la première main? Nous avons celle de nos réformateurs. Après cela, il serait de mauvaise grâce à nous de reprocher à nos prétendus adversaires qu'ils vivent sur la foi de leur curé : ils nous rétorqueraient l'argument[1]. »

On voit sur quel terrain Mlle Huber se plaçait, avec quel sentiment de son droit elle revendiquait comme protestante la liberté d'examen. Il ne faut point croire cependant qu'elle fermât les yeux aux objections bien plus graves que soulevait l'ensemble de son système. Quoi donc, lui avait-on dit, si votre système est vrai, le Sauveur est venu bien inutilement au monde souffrir pour les hommes, et voilà Dieu, le Dieu tout puissant,

1. Le *Système des théologiens anciens et modernes*. T. II, 43.

condamné à ne pouvoir remettre aux hommes leurs péchés, et tenu à les faire souffrir tous sans exception, en dépit de sa bonté adorable.

C'est pour répondre à ces graves reproches que Mlle Huber écrivit ses lettres sur la *Religion essentielle à l'homme*[1], livre remarquable, où par un enchaînement de propositions, difficile à suivre, il est vrai, entre les détours d'une argumentation compliquée d'épisodes, d'objections et de réfutations incidentes, elle entreprend de montrer que le principe de sa doctrine, loin de saper les fondements de la religion, de tendre à la ruine des bonnes mœurs comme on l'en accuse, en était au contraire la base la plus inébranlable. Une telle prétention devait paraître et parut en effet à beaucoup de théologiens la ruse coupable de quelque incrédule qui cherchait à se parer d'un zèle hypocrite pour la religion, afin de l'égorger plus à son aise. Ce soupçon tombait à faux, et l'on va voir que s'il y a de l'illusion dans les arguments que l'auteur propose à l'appui de sa doctrine, c'est au moins l'illusion d'un esprit convaincu.

Selon Mlle Huber, il n'y a pas de religion vraie là où il n'y a pas de foi, c'est-à-dire une connaissance certaine des rapports qui lient la créature à son créateur. Or les hommes sont ainsi faits, que la certitude leur échappe si elle n'est fondée sur des principes très-simples et très-indubitables; or, quel principe plus simple que l'existence d'un Dieu qui se suffit à lui-même, qui, ayant toutes les perfections, n'a rien à recevoir des créatures, mais qui n'aurait pas été toute bonté s'il ne les avait formées pour le bonheur, c'est-

1. *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, Lond. 1739.

à-dire pour un état parfait des facultés qu'il leur a départies. Que si l'homme, né avec ces facultés, les détourne de leur véritable destination, l'harmonie est troublée, l'ordre est renversé; la félicité s'éloigne de lui et ne lui reviendra qu'avec le rétablissement de l'ordre, qu'il a détruit lui-même. Ainsi la religion essentielle à l'homme, c'est la religion naturelle dont Dieu a gravé les lois dans notre conscience. Que sera donc alors la religion révelée? Un supplément de conscience, un secours généreux accordé par la bonté divine. Voici comment Mlle Huber l'entend. Elle n'aurait nulle peine à concevoir, dit-elle, que Dieu, voyant les hommes détournés du chemin de la félicité, eût voulu devenir leur Sauveur, en travaillant lui-même à les remettre dans la voie, en leur montrant le chemin, en franchissant le premier les pas les plus difficiles et en s'assujettissant lui-même, pour mieux les guider, à toutes les angoisses de la route. Mais où trouver un homme propre à réfléchir l'image divine aux yeux de l'humanité? Hélas! les hommes, même les meilleurs, ne sont rien moins que transparents; ils sont opaques et mieux faits pour offusquer que pour réfléchir la clarté céleste. Il n'y a donc pas à s'étonner si Dieu a jugé à propos de former un homme unique, qui, participant à tout ce que la nature humaine a d'innocent et même de fragile, fût affranchi de ce qu'elle a de vicieux ou de déréglé et qui, par cet endroit, pût leur communiquer sans altération ce qu'il aurait reçu, semblable à un cristal pur et transparent qui réfléchit la lumière dont il est pénétré.

Tel est le rôle du Sauveur dans la *Religion essentielle à l'homme*. Selon cette doctrine, Christ est un précepteur dévoué au bonheur de ses élèves, mais dont

les hommes auraient pu se passer s'ils avaient eu la religion naturelle bien gravée dans le cœur. En deux mots, la révélation chrétienne n'a eu qu'un objet, rendre à la religion naturelle sa pureté primitive, et si l'on ne s'était pas efforcé d'obscurcir la clarté du divin flambeau, on ignorerait encore cet art que l'on nomme controverse. « On ignorerait tous ces noms de sectes, *arianisme*, *pélagianisme*, *socinianisme*.... Les chrétiens feraient consister l'étude de la religion à devenir *gens de bien*. L'Évangile ne les mènerait que là. Ils trouveraient à chaque page des leçons qui tendent à les rendre vrais, équitables, bienfaisants. »

Nous ne ferons pas difficulté de reconnaître que cette première partie de l'ouvrage où la plume d'une femme, sans le secours de la science philosophique et de la science théologique, a tracé avec tant d'esprit et de profondeur le plan d'une religion si simple, si claire pour la raison la plus humble, a quelque chose qui d'abord saisit et entraîne[1]. Mais le correctif suit de près, il se trouve justement là où l'ingénieuse théologienne aurait dû triompher : dans l'application de son système à la morale. Sans doute elle déploie dans cette partie du livre une rare connaissance du cœur humain. Les docteurs chrétiens les plus intraitables sur les misères de notre nature et la pauvreté de nos vertus naturelles n'ont pas avec une plus impitoyable sagacité cherché derrière les masques dont l'amour-propre se pare, les

1. Voltaire assure que Mlle Huber s'associa pour écrire son livre avec un grand métaphysicien, qu'il ne nomme pas, et dont nous n'avons découvert nulle trace. D'ailleurs on ne sent point une main étrangère dans ces ouvrages, dont la méthode sinueuse et discursive indique une main féminine.

vrais mobiles qui le font agir, ni surtout fait plus sévère justice de la piété imaginaire. Mais à force de vouloir ramener les sentiments au vrai, au réel et de marcher « rès terre[1], » le cruel moraliste finit par ne laisser rien debout dans l'homme que le sentiment de son intérêt. Amour de Dieu, amour du prochain, charité, élans du cœur, tristesse, ardeurs spirituelles, saintes aspirations, tout disparaît. Il n'est rien que l'auteur n'explique de la manière la plus ingénieuse, et en apparence la plus plausible. En définitive, l'âme, inquiète dans ce vide sublime où on ne lui montre que le vrai pour étancher sa soif de bonheur, chercherait en vain où appuyer sa tremblante faiblesse, un espoir pour calmer ses alarmes.

Elle avait bien deviné, l'ingénieuse et digne femme, que beaucoup consentiraient à l'accompagner jusqu'au bout de son voyage, mais que bien peu verraient avec elle la terre promise et bâtiraient leur demeure à côté de la sienne. « L'étrange contraste que celui qu'il y a dans l'homme. La religion, envisagée dans sa simplicité, le charme dès qu'il l'entrevoit. L'unité de ses principes, l'harmonie de ses conséquences, la grande fin que son auteur s'y propose, tous ces caractères, dis-je, offrent à son intelligence l'idée d'une origine vraiment divine, il ne peut en méconnaître la cause. A peine a-t-il fait quelques pas dans cette route qui se trouve tout aplanie, qu'il se retourne pour regarder derrière soi ; quelque chose lui manque, il se croît égaré; il se demande ce que sont devenues toutes ces pierres, ces broussailles qu'il avait coutume de trouver sur son che-

1. Tout ce que je sais faire, c'est de mettre un pied devant l'autre; car le secret de voler m'est inconnu. Lettre VI, p. 13.

min, il ne sait plus où il en est; il oublie que c'est à dessein qu'on les a écartées, il pense tout de bon à rebrousser pour les aller chercher et les remettre à leur place. » C'est ce qui a pu arriver aux lecteurs d'abord séduits de la *Religion essentielle*, mais ces pierres et ces broussailles les auront-ils retrouvées? En fait de dogmes, en fait de préjugés même, il est trop vrai qu'on ne retrouve pas à point nommé sous la main ceux dont on a consenti un moment à se défaire, et il faut bien reconnaître que les idées de Marie Huber ont dû enlever bien plus de fidèles à l'orthodoxie qu'elles n'ont rattaché de sceptiques à sa religion naturelle.

De quelque manière qu'on les envisage, les ouvrages de cette fille extraordinaire, tombant au milieu d'un monde tout occupé encore, mais sensiblement fatigué de disputes religieuses, furent de vrais événements [1]. Bien que les théologiens en titre de la nouvelle école protestante animée de l'esprit d'Alphonse Turretin aient désavoué toute solidarité avec les doctrines de la *Religion essentielle à l'homme* [2], il n'en est pas moins vrai que cet écrit était avant tout l'expression tranchée, sans ménagement et sans prudence, d'un dégoût général pour la rigueur calviniste. Il est aussi un témoignage frappant de l'effet produit sur la société cultivée, par les querelles théologiques de la fin du dix-septième siècle, et comme un écho de ces trop retentissantes paroles

1. L'ouvrage eut trois éditions coup sur coup, et fut traduit en anglais et en allemand.

2. Entre autres, le pasteur Ruchat de Lausanne et le pasteur de Roches, professeur de théologie à l'Académie de Genève, qui publia en deux volumes une réfutation très-vive sous le titre de *Défense du Christianisme;* enfin le pasteur Boullier d'Amsterdam attaqua le nouveau système dans des *Lettres sur les vrais principes de la religion*, ouvrage très-supérieur aux deux autres.

du *Commentaire philosophique* de Bayle : « Tout dogme qui n'est point homologué pour ainsi dire et enregistré au parlement suprême de la raison et de la lumière naturelle, ne peut qu'être d'une autorité chancelante et fragile comme le verre. » L'esprit du dix-huitième siècle a pénétré jusqu'au sein de la retraite où vivait une femme pleine de piété, de vertu et tout occupée de bonnes œuvres; il lui a soufflé ce goût d'indépendance, cette fierté de raisonnement, cette confiance dans les forces de son esprit, qui sont les traits caractéristiques de son temps. Et il fallait bien, en effet, que de tels livres et sur de pareilles matières répondissent à quelque disposition générale des esprits pour obtenir un succès si populaire. « Ils flattent le goût du siècle, disait alors un observateur protestant; depuis un temps on ne prêche que la tolérance, l'innocence des erreurs, la préférence que doit avoir la morale sur le dogme, la nécessité de débarrasser la religion de ce fatras dont la surchargent les théologiens, contre lesquels, pour le dire en passant, on s'est mis horriblement de mauvaise humeur. On veut des systèmes simples, des méthodes abrégées pour la science du salut, comme pour toutes les autres. A force de se raffiner l'esprit par de nouvelles lumières, on s'est affranchi du joug de l'autorité humaine, et, s'il faut tout dire, cette disposition-là, quoique très-sage quand on la renferme dans ses justes bornes, l'autorité divine en souffre un peu, même parmi les chrétiens ... Joignez-y que l'auteur s'est mis à la grande mode d'aujourd'hui, nul air scientifique, nulle méthode régulière, nul ordre apparent, un air aisé, cavalier, bien éloigné de la pédanterie des docteurs de profession. C'en est là plus qu'il n'en faut pour séduire la foule des lecteurs.

Rassurez-vous pourtant, la vérité est forte, elle triomphera toujours[1]. »

L'auteur de ces réflexions ne prévoyait pas que, dans sa marche rapide, l'esprit du dix-huitième siècle allait bientôt dépasser et faire oublier les idées de la *Religion essentielle*, et que vingt ans plus tard les mêmes idées, encore plus dépouillées de christianisme, reparaîtraient rajeunies par un éloquent écrivain, pour défendre cette fois contre le matérialisme lui-même, prêt à triompher, l'immortalité de l'âme et tous les principes de la religion naturelle.

1. (Bouillier). *Lettres sur les vrais principes de la Religion*. Lettre II.

CHAPITRE VII.

LA SUISSE LITTÉRAIRE DE LAUSANNE A BALE.

L'esprit nouveau qui renversait à Genève sans secousse ni violence le vieil empire de Calvin, se faisait également sentir dans les cités lettrées de la suisse romande. A Neufchâtel, le pieux Osterwald était l'Alphonse Turretin de la ville où Farel avait laissé l'empreinte de sa domination inflexible. Selon sa théologie, l'homme ne pouvait toujours rien pour son salut sans le don de la grâce, mais ce don était accordé à tous ceux qui le demandent par la prière, le travail et la repentance, et ceux-là seuls n'avaient pas le don qui ne voulaient pas l'avoir. Osterwald enseignait avec autorité dans ses sermons et ses traités de morale chrétienne comment ce don doit être demandé et par quels sacrifices de la chair et de l'esprit il s'obtient. Qu'aurait dit Farel?

A Lausanne aussi, l'académie était prête à se débarrasser de la tyrannie du *Consensus*, ce serment de croire et d'enseigner la pure doctrine calviniste, qui pesait sur la

sincérité des croyances et l'indépendance des opinions; mais les Bernois n'entendaient pas que leurs sujets conquis du Pays de Vaud s'affranchissent d'une loi qu'ils regardaient avec tous les gouvernements protestants de la Suisse comme conservatrice et nécessaire à la paix religieuse de leurs États. L'académie essaya d'abord de lutter, mais elle n'était pas la plus forte et elle se résigna à l'orthodoxie officielle que le sénat de Berne lui imposait. C'était la seconde fois que dans ce pays l'Église et la science essayaient de se soustraire à cette main pesante. La première fois, au seizième siècle, il en avait coûté à l'académie, avec sa liberté supprimée, la perte de ses meilleurs professeurs qui allèrent former le noyau de l'académie de Genève, héritière de sa prospérité et de sa célébrité naissantes; cette fois elle perdit l'une de ses rares lumières, dans la personne d'un éminent jurisconsulte, le français Barbeyrac, qui n'attendit pas la fin de la lutte pour aller chercher à l'université de Gottingue la liberté de penser autrement que par l'esprit de Calvin. Il lui restait de Crousaz, mais celui-ci s'éloigna à son tour et ne revint à son premier poste que dans la seconde moitié de sa vie. Ces deux hommes, Barbeyrac et de Crousaz, sont les écrivains les plus remarquables de cette première époque de la renaissance des lettres au Pays de Vaud.

Le nom de Barbeyrac est associé avec honneur à ceux de Grotius et de Puffendorf dont il a traduit et commenté les ouvrages. Il fallait une vaste et solide érudition et un jugement bien net, pour mettre en lumière, comme il l'a fait, des livres souvent indigestes et obscurs. Il ne néglige rien pour éclairer le sens par des notes historiques et critiques. Au commentaire, il joint, quand son jugement l'en presse, ses propres ré-

flexions, mais sans se mettre jamais au-dessus des illustres originaux qu'il traduit. Des Maiseaux l'ayant loué un jour aux dépens de Puffendorf qu'il traitait avec une légèreté méprisante, Barbeyrac, loin d'accepter cet encens, fit à son admirateur une réponse qui mérite d'être conservée, à l'honneur de ce vrai savant et à l'usage des auteurs de tous les temps. « Nous n'avons point de si bon ouvrage en ce genre que celui de Puffendorf. Vous me faites, Monsieur, trop d'honneur de dire qu'un ouvrage de mon chef sur cette matière aurait mieux contenté les connaisseurs. Je ne me sens point du tout capable d'une telle entreprise; et quand je le serais, je n'aurais pas dû m'y engager. Il me semble que Puffendorf a pris le bon chemin dans l'explication du droit naturel, et qu'on ne pourra guère que bâtir sur ses principes. Or, à moins que d'avoir des choses nouvelles à dire, il faut laisser un auteur en paisible possession de la gloire qu'il s'est acquise en écrivant sur quelque sujet... Pourvu qu'un livre soit passablement bon, il vaut mieux travailler à le rectifier par des notes et de petites réparations qui le laissent subsister dans le monde, que de multiplier, sans beaucoup de nécessité, le nombre des livres qui n'est déjà que trop grand[1]. »

Barbeyrac n'est pas un fils de Bayle, tant s'en faut; il est de l'école de Jean Leclerc. Tous ces esprits indépendants et vigoureux que les commencements du dix-huitième siècle nous montrent au dehors, tiennent de l'un ou de l'autre de ces deux chefs de la nouvelle république des lettres fondée en Hollande par les exilés

1. Correspondance de Des Maiseaux. Manuscrits du *British Museum*.

français. Les esprits fins inclinent naturellement vers Bayle; les esprits plus robustes que déliés s'accommodent mieux de la foi de Leclerc aux infaillibles lumières de la raison. Bien que Barbeyrac admirât le génie du philosophe de Rotterdam, il déclarait ne pouvoir l'estimer en voyant la peine qu'il se donnait pour ébranler toutes les vérités. A un jeune écrivain qui avait cru faire preuve de philosophie et se mettre à la mode en lui parlant du peu d'évidence de nos opinions, il fit cette réponse de bon sens : « Il y a sans doute des choses que nous savons certainement, comme il y en a que nous ne savons point, que nous avons même lieu de regarder comme impénétrables à l'esprit humain, *periculosum est credere et non credere*. La difficulté est de trouver un juste milieu et de bien régler les limites entre ce qui doit être tenu pour incontestable et ce qui doit être entièrement abandonné aux disputes. Il n'y a personne qui n'aille en decà et au delà; mais on peut, ce me semble, sans beaucoup de peine, s'empêcher de donner tête baissée dans l'une ou dans l'autre de ces extrémités vicieuses[1]. »

Professeur de droit et d'histoire à Lausanne, comme ensuite professeur à Gottingue, Barbeyrac ne se départit jamais de ces principes. On le vit à Lausanne, recteur de l'académie, plaider pour sa compagnie devant l'autorité bernoise la cause de la liberté spirituelle. C'est lui qui écrivait à un magistrat bernois : « Le meilleur moyen de rapprocher les esprits, c'est de laisser à chacun une honnête liberté de suivre les lumières de sa conscience : c'est un droit aussi bien qu'une obli-

1. Correspondance de Des Maiseaux. Manuscrits du *British Museum*.

gation générale de tous les hommes[1]. » Mais il était non moins opposé à l'immixtion des ecclésiastiques, à quelque titre que ce fût, dans les affaires politiques. Il n'admettait pas qu'il fût jamais permis à un prédicateur de traduire le magistrat devant son auditoire[2].

Il n'est pas besoin de dire après cela que, quoique fils d'un pasteur réfugié et réfugié lui-même; Barbeyrac n'avait pas de vocation pour l'état ecclésiastique. Son père lui avait fait pourtant commencer ses études de théologie, mais la jurisprudence prévalut. Malgré les sentiments religieux que sa conduite ne démentit jamais, il compta toujours beaucoup plus sur la morale du droit pour régler les actions des hommes que sur l'efficace du christianisme orthodoxe. Il a exprimé ces idées dans sa grande préface du droit naturel de Puffendorf, qui est en définitive la pièce la plus originale de ses œuvres, comme aussi la plus importante par l'influence qu'elle a eue sur les opinions du siècle. On y reconnaît aisément la marque d'un esprit net, modéré, mais peu élevé et peu abondant. En voici la substance.

1. Lettre de Barbeyrac, citée par M. Weiss. *Histoire des Réformateurs*. T. II, p. 242.

Il ne faudrait pas voir toutefois dans Barbeyrac un champion de la liberté illimitée de conscience. Il dit très-nettement, à propos des athées : « Pour moi, j'avoue que si un athée tâche de faire des sectateurs, on peut le punir par la même raison que l'on punirait un homme qui enseignerait qu'il est permis de voler et de commettre des meurtres, ou de violer la foi donnée. »

2. Il fit même de ce principe le sujet d'un de ses discours académiques : *S'il est permis d'échaffauder en chaire un magistrat*, où l'on remarque ce passage : « Si l'on veut dire la vérité, il faut avouer que l'ordre ecclésiastique n'a pas (depuis la réformation) été entièrement purgé de tout levain d'un esprit de domination et d'un penchant à se mêler de plus de choses qu'il ne convient à des ministres de l'Evangile. »

Il ne faut pas d'effort, selon Barbeyrac, pour reconnaître que Dieu nous a mis dans la nécessité de pratiquer les uns envers les autres certains devoirs sans lesquels la société ne saurait se maintenir, sans lesquels les hommes ne pourraient approcher de la félicité dont l'auteur du genre humain a mis le désir dans leurs cœurs. Il suffit de suivre pied à pied les principes naturels, pour en déduire, d'une manière démonstrative, tous les devoirs de l'homme dans quelque état qu'il se trouve. Comme l'a dit Fontenelle, en tout ce qui regarde la conduite des hommes, la raison a des décisions très sûres, le malheur est qu'on ne la consulte pas. Les docteurs juifs ne la consultèrent pas; ils altérèrent d'une manière détestable la morale de Moïse. Il fallut que Jésus-Christ vînt la rétablir dans toute sa pureté en y ajoutant des règles générales, parfaites, entièrement conformes à la raison et aux véritables intérêts du genre humain. Depuis Jésus-Christ, la morale, au lieu de se perfectionner à la lumière de l'Évangile, recommence à se corrompre. La première faute en est, selon Barbeyrac, aux Pères de l'Église, qui n'ont su guère que défigurer les préceptes de l'Évangile, à l'aide d'allégories imaginaires et d'interprétations forcées. Avec une vivacité amère et une sorte d'emportement qui étonnent chez un esprit si modéré, Barbeyrac traite avec le mépris le moins dissimulé les Pères les plus vénérés des premiers siècles. Il appelle nettement saint Jérôme « un homme bilieux s'il en fut jamais » et le commentaire de saint Augustin sur les Psaumes « un tissu perpétuel de pauvretés entassées les unes sur les autres. »

La véhémence de cette philippique n'est pas excusable, elle l'est d'autant moins de la part d'un aussi sa-

vant homme, que cette fois, lui si consciencieux dans ses recherches, il n'a pas été aux sources et ne connaît les auteurs dont il parle que de seconde main. Il ne renvoie guère qu'aux extraits des Pères, donnés occasionnellement par Leclerc ou Bernard dans leurs journaux, et la prévention, d'ailleurs, éclate dans cette assertion singulière : « Il n'est pas besoin de savoir toutes les langues anciennes et modernes, ni d'avoir lu les Pères d'un bout à l'autre : il ne faut presque, pour juger de leur mérite, que prendre tel Père que l'on voudra à l'ouverture du livre. » Il aurait été plus équitable de prendre une connaissance personnelle et approfondie de ces classiques de la première littérature chrétienne, de faire la part de leurs erreurs et celle de leurs sentiments, de se mettre à leur point de vue pour les observer; surtout il ne fallait pas, après avoir reproché aux Pères de confondre perpétuellement la règle chrétienne et la règle naturelle, s'obstiner à mesurer la règle chrétienne par la règle naturelle, et crier à l'exagération, parce que l'une dépasse toujours l'autre dans sa grandeur et ses exigences. Ce n'est pas Barbeyrac assurément qui eût jamais réussi à faire revivre, comme on l'a fait de nos jours, avec autant d'imagination que d'éloquence, les physionomies pleines de foi, d'ardeur et de mélancolie chrétienne, des Chrysostome, des Grégoire, des Basile.

Beaucoup de théologiens protestants se récrièrent avec vivacité, estimant, non sans quelque fondement, que ce mépris des Pères de l'Église poussé à outrance rejaillissait sur la religion chrétienne. Il se plaignit à son tour « des injures dont on l'accablait à ce sujet, » et peut-être pensait-il qu'on n'aurait pas eu tant de zèle pour les docteurs de la primitive Église, s'il n'avait re-

proché aux docteurs de la réformation d'avoir trop négligé eux-mêmes la morale pour la dissertation, et d'avoir laissé à des laïques le soin de relever l'étude du droit naturel.

Cette guerre était sans nécessité, et ne pouvait avoir aucun bon résultat. Elle tourna de fait contre les dogmes du christianisme que l'on montrait par là incapables de soutenir sa morale. Ce n'est pas ce qu'avait voulu démontrer Barbeyrac, lui qui employait ses loisirs à traduire les sermons de l'archevêque Tillotson ; mais rien n'appartient moins aux écrivains que leurs opinions. Lancées dans le monde, elles volent çà et là, portées par le vent qui règne et tombent où elles peuvent. L'opinion de Barbeyrac sur les Pères de l'Église tomba de sa préface dans l'esprit de Voltaire, où elle a fructifié comme l'on sait. En récompense, le commentateur de Grotius et de Puffendorf trouva grâce auprès de l'auteur du *Siècle de Louis XIV* qui prit plaisir à appeler le contempteur de saint Augustin « une belle âme, et le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. » La vérité est que Voltaire n'avait pas plus de goût pour les uns que pour les autres. « Rien, dit-il quelque part, ne contribuera peut-être plus à rendre un esprit faux, obscur, incertain, que la lecture de Grotius, de Puffendorf et de presque tous les commentaires sur le droit public. » Mais il a dit aussi, avec plus d'esprit et plus de vérité, de ces malheureux traités, tant raillés par lui : « Il semble qu'ils soient une consolation pour les peuples des maux qu'ont faits la politique et la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme on a les portraits des personnes célèbres qu'on ne peut voir. » N'est-ce rien pour trouver le bien qu'on cherche, que d'être familiarisé avec son image ? En

accordant que les traités du droit des gens, de la guerre et de la paix, n'ont jamais servi ni à aucun traité de paix ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, toujours sera-t-il vrai qu'ils ont attiré l'examen sur ces matières et donné l'idée de confronter les faits sociaux passés en habitude, les établissements d'État et les coutumes, avec les règles naturelles qu'établit la raison. Remarquons que cet enseignement et cet exemple donnés par l'Allemagne, mais perdus dans les in-folios latins des hommes du Nord, n'ont eu d'influence et fait leur chemin qu'en se dépouillant de leur première forme, confuse, lourde, et de leur air scolastique en recevant enfin une seconde vie dans les écrits français du réfugié Barbeyrac et du Genevois Burlamaqui. Par là, ces écrivains ont rendu à la science, à la philosophie du droit et à la cause générale de l'humanité, un service que la popularité glorieuse de l'*Esprit des Lois* et le bienfait du Code civil ont pu rejeter dans l'ombre, mais qu'ils ne doivent pas faire oublier[1].

De Crousaz n'était pas, comme Barbeyrac, de race française; il était fils de gentilhomme et d'une noble famille du pays de Vaud. Entre toutes les figures dont nous essayons de rassembler ici les titres littéraires

1. Aux traductions et commentaires de J. Barbeyrac et aux autres écrits de lui que nous avons mentionnés, il faut ajouter : d'abord des travaux analogues sur le *Traité des lois naturelles* de Cumberland, et les *Discours* de Noodt sur le droit des souverains et la liberté de conscience; puis ses Discours sur la permission des lois, son *Histoire diplomatique des anciens traités* et sa traduction des sermons de Tillotson. N'oublions pas le curieux *Traité du jeu*, où le commentateur de Puffendorf s'est appliqué à résoudre les questions délicates de la matière par les principes du droit et de la morale. Cet ouvrage fait honneur à la bonhomie de Barbeyrac, qui était un excellent homme. A Groningue où

et de ressaisir les traits quelquefois si effacés, aucune ne nous a plus embarrassé. Ministre, précepteur, physicien et assez bon géomètre pour avoir mérité l'honneur d'être associé à l'Académie des sciences de Paris, professeur de philosophie, prenant position dans toutes les querelles théologiques et philosophiques du siècle, contradicteur en titre de toutes les opinions mal sonnantes, il réfute Collins, il réfute le pyrrhonisme de Bayle, il s'émeut de l'*Essai sur l'homme* de Pope, il s'attaque à Wolff et trouve Leibnitz suspect. On ne saurait avoir plus de susceptibilité et de zèle pour la religion. Pourtant s'il faut en croire les confidences de l'un de ses collègues à l'Académie, le professeur de Bons, de Crousaz avait au début de sa carrière choisi un tout autre parti, et essayé par une voie bien différente d'attirer sur lui l'attention, en se posant, au retour de ses voyages, comme un libre penseur plein de tout le mépris pour les préjugés et leurs ministres, qui convenait à un vrai *free thinker;* mais voyant Leurs Seigneuries de Berne prendre ombrage de tendances très-contraires à leur politique, de Crousaz qui, en qualité de recteur, avait soutenu d'abord avec assez de dignité les représentations d'une partie de sa compagnie en faveur de la liberté de conscience, se serait incliné, aurait gardé le

il était alors, Barbeyrac permettait fort bien que les amies de sa belle-mère vinssent jouer tous les jours dans sa propre bibliothèque et il interrompait sans impatience son travail pour prononcer sur les coups qui amenaient des contestations entre les joueuses. Le juge eut bientôt mis une doctrine au bout de sa jurisprudence. On n'a pas tant de simplicité et de bonhomie sans avoir le cœur affectueux. La mort de sa compagne avait troublé d'une grande douleur sa vie studieuse; celle de sa fille unique l'accabla. Il tomba dans une profonde mélancolie et mourut en 1744. Il était né en 1674, à Béziers, et avait quitté la France avec ses parents lors de la révocation de l'édit de Nantes.

silence, et enfin signé avec tous les autres la fameuse profession de foi dictée par l'orthodoxie helvétique, et imposée par le magistrat bernois[1]. Quoi qu'il en soit, dès lors, soit à Groningue, où il remplit la chaire de mathématiques, soit auprès du jeune prince de Hesse-Cassel, dont il fut gouverneur, soit dans sa patrie, où il revint occuper son ancienne chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, il avait su se composer un personnage dans lequel la politesse du courtisan et de l'homme du monde, l'air du gentilhomme, l'air du prédicateur et la gravité du philosophe religieux étaient heureusement fondus. Si c'était de l'habileté, elle réussit à de Crousaz; on lui sut gré de tout; et une grande réputation de savoir, de piété et de bon sens s'attacha à son nom, qu'elle a soutenu et porté jusqu'à nos jours.

L'examen de ses œuvres ne contredit point le jugement de ses contemporains, mais il ne ratifie pas cet autre éloge que lui décernait Le Clerc en louant « la multitude des pensées et la vivacité des expressions qui ont fait applaudir tous ses ouvrages. » Il est très-vrai que les idées abondent chez de Crousaz. Il en a d'ingénieuses, de justes, de solides, mais mêlées sans discrétion à tout autant de lieux communs et parfois de niaiseries. C'est que, bien qu'il se piquât d'être connaisseur en matière de belles choses et qu'il ait fait un traité sur le Beau, le goût comme le talent d'écrire lui manquait absolument. Un aperçu des meilleurs de ses ouvrages le prouvera suffisamment.

Nous ne nous arrêterons pas sur son *Traité du Pyrrhonisme* qui nous ramènerait à Bayle; c'est un morceau estimé qui laisse pourtant soupçonner que le phi-

1. Correspondance de Des Maiseaux. Man. du *British Museum*

losophe de Lausanne n'a pas en tout très-bien compris son confrère de Rotterdam. Il le voyait souvent pendant son séjour en Hollande, et une plaisanterie de Bayle qu'il prit au sérieux, lui avait laissé les plus fortes préventions contre un pyrrhonien qui ne craignait pas de pousser le scepticisme jusqu'à mettre en doute ses propres migraines[1]. Ne voir en Bayle qu'un émule à outrance du sceptique grec, c'est là se méprendre, et de Crousaz a pu triompher aisément d'un ennemi imaginaire dans un livre inutile.

Le *Traité du beau* et le *Traité de l'éducation des enfants*, le premier surtout offre une matière plus neuve. Un illustre philosophe faisant remarquer que c'est à l'école écossaise que revient la gloire d'avoir introduit, ou plutôt ramené dans le champ de la philosophie, les recherches sur le beau et sur l'art, si familières à Platon, à Aristote, si étrangères au moyen âge et aux temps modernes jusqu'au dix-huitième siècle, accorde une mention d'estime à l'*Essai sur le beau* du P. André, seul effort de ce genre, dit-il, qu'ait tenté la philosophie française du grand siècle[2]. Le Suisse de Crousaz peut réclamer le même honneur; non-seulement son *Traité du beau*, publié en 1715[3], est antérieur de vingt cinq ans à la publication de l'élégant ouvrage du spirituel jésuite, mais il a devancé à quelques égards le procédé et entrevu les théories d'Hutcheson et de Reid.

De Crousaz était alors à Lausanne. Une simple causerie de société, raconte-t-il, où l'on discuta sans pou-

1. Voir l'*Éloge de M. de Crousaz*, par de Fouchy.
2. V. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien.*
3. *Traité du beau où l'on montre en quoi consiste ce que l'on nomme ainsi par des exemples tirés de la plupart des arts et des sciences.* Amst., 1715.

voir s'entendre sur la beauté de je ne sais quel palais, lui donna l'idée de remonter à la source et à la nature du beau, pour trouver la solution de ce problème particulier et de bien d'autres du même genre que les hasards de la conversation mettent journellement sur le tapis. On voit que c'est par une petite porte que le philosophe vaudois entrait dans ces grandes questions, et à vrai dire, ce n'est point en Platon et en poëte qu'il y pénétra, c'est en logicien qui prétend résoudre toutes les petites difficultés qu'il rencontre. Il essaya pourtant, et c'est là son mérite, de chercher le mot de l'énigme là où il doit être, dans l'âme. Descendre dans soi-même, faire attention à ce qui se passe chez soi, à ce qu'on sent et à ce qu'on pense, voilà, dit-il, le chemin qu'il faut prendre. Et il arrive ainsi, dès le commencement, à distinguer la part de la raison et des sentiments dans la perception du beau, à montrer que le beau n'est pas ce qui plaît, mais qu'il plaît parce qu'il est beau, et qu'il est des choses que nous trouvons belles indépendamment de toute sensation. Quant à définir l'essence de cette notion du beau que notre cœur sent autant, pour le moins, que notre esprit la conçoit, de Crousaz n'y pense point; il se contente de chercher d'après quels principes l'esprit humain décide qu'un objet est beau ou ne l'est pas, et il trouve que ces caractères du beau sont la variété ramenée à l'unité, la régularité et l'ordre, autant de qualités comprises dans une seule, la proportion, qui suppose elle-même la convenance; toutes choses aussi qui ne sont point des chimères ni du ressort de la fantaisie, mais que l'esprit ne sait pas toujours reconnaître, offusqué qu'il est par les préventions, par l'amour-propre, les passions, les habitudes surtout et par cette

grande légèreté qui le porte au changement et lui fait prendre pour beau ce qui n'est que nouveau.

Voilà sur quels principes notre raison juge de la beauté; mais de Crousaz avoue qu'elle n'attend pas d'avoir fait ces réflexions pour prononcer qu'un objet est beau. « La beauté, dit-il très-bien, se fait d'abord reconnaître, elle prévient nos réflexions; notre cœur lui rend hommage sans consulter les idées de notre esprit, et il semble qu'elle triomphe de nous sans avoir besoin que nous aidions nous-mêmes à sa victoire. » Dans ce cas, c'est le sentiment qui devance le jugement de notre esprit. « Avoir du goût n'est autre chose que d'estimer tout d'abord par sentiment ce que la raison aurait approuvé, après qu'elle se serait donné le temps de l'examen assez pour en juger sur de justes idées. » Cela revient à reconnaître que Dieu a mis en nous le sentiment du beau. Il fallait s'en tenir là, car cette sorte de preuve et de contrôle par la raison des principes de la *variété dans l'uniformité*, de la *régularité dans l'ordre* et de la *proportion*, ne sert qu'à compliquer le problème, de difficultés et d'objections sans portée. Elles n'arrêtent point, à vrai dire, le philosophe suisse. Il explique le plus aisément du monde comment un arbre nous paraît beau, quoique l'on y aperçoive beaucoup d'agencements irréguliers. « C'est que la nature, qui y a prodigué dans le détail des feuilles, des fleurs, des branches tant de proportions admirables, a voulu faire passer nos regards de la vue de l'irrégularité à la considération du régulier, afin que la beauté s'en aperçoive mieux. » Lorsque de Crousaz en vient à faire l'application de sa théorie aux trois grands sujets de la science, de la vertu et de l'éloquence, il ne songe plus qu'à expliquer en vertu de quoi ce qu'on appelle beau

est beau, et il fait à son tour comme tout le monde, c'est-à-dire qu'il confond dans son langage le bon, l'utile, le convenable, l'agréable et le vrai beau. Ainsi il s'occupe de la beauté des mathématiques, de la beauté de l'histoire; et son livre n'est plus dès lors qu'une suite de considérations littéraires et morales, souvent sages, ingénieuses, mais gâtées par la prétention puérile d'apercevoir partout des proportions et des convenances admirables. Il en voit jusque dans les points et les virgules. « Les virgules, les ponctuations, les lettres majuscules, les *à capite* plaisent aussi, parce que toutes ces distinctions ont leurs règles qui les rapportent à de certaines unités, » et il développe cela.

Le *Traité sur le beau* n'est donc qu'une esquisse gauche encore et incomplète d'une esthétique, mais l'esprit en est élevé et suffisamment philosophique. Le style clair, plus précis et plus soigné que dans les autres ouvrages de Crousaz, n'affecte aucun air de métaphysique. En général, de Crousaz, à l'exemple de Le Clerc, son maître, secoue en toutes matières les routines de la pédanterie et de l'école, et il proposa hardiment le premier beaucoup d'excellentes réformes en ce genre pour l'instruction publique de son pays[1].

Le traité de l'*Éducation des enfants* est conçu dans cet esprit de réforme raisonnable. Seulement l'auteur, qui caressait quelque espoir d'être choisi pour l'éducation du prince d'Orange, trace plutôt la tâche d'un gouverneur que celle des précepteurs naturels de l'enfance. Le plan de l'ouvrage n'a rien de remarquable. Après des considérations générales sur l'utilité et

1. Voir dans les œuvres diverses de M. de Crousaz (2 vol. 1737), son *Discours sur la pédanterie*.

l'importance de l'éducation, de Crousaz développe une longue suite de conseils et de directions détaillées jusqu'à la minutie, sur les moyens de faire pénétrer l'instruction dans les jeunes intelligences et la religion dans les jeunes cœurs. Il fait de fréquents emprunts à Locke et à l'abbé Fleury (Rollin n'avait pas encore publié son *Traité des études*), et, en somme, ses instructions sont judicieuses, assez hardies pour le temps, enfin aussi susceptibles d'être appliquées que peuvent l'être ces sortes de préceptes. La réflexion suivante donnera une idée de la manière libérale et familière dont de Crousaz traite son sujet :

« Il y en a qui recommandent, comme le premier de tous les préceptes et la plus excellente de toutes les précautions, de rompre les volontés des enfants, c'est-à-dire de les accoutumer à n'en avoir point. *Je veux*, disent-ils, *est un terme qui ne doit jamais se présenter à leur esprit.* Un enfant que l'on contredit sans cesse et que l'on veut qui ait tort, dès qu'il s'avise de lui-même de faire ce qu'on lui avait commandé quelques heures auparavant, ne sait plus à la fin à quoi s'en tenir; on le dérange, on l'étourdit, et s'il est d'une nature docile, on le fait tomber dans la stupidité. Toujours les yeux arrêtés sur ceux de son gouverneur, il oublie enfin de penser pour n'avoir pas la peine de condamner toujours ce qu'il a pensé, et dès que l'âge le tire de dessous les maîtres, accoutumé à vouloir tout ce qu'on veut, il se donne au premier qui veut s'emparer de lui. Il est plus sûr de les engager à vouloir ce que la raison ordonne, et à consulter toujours pour vouloir sagement. Quand il s'est trompé, il faut le conduire à découvrir lui-même son erreur, et à vouloir plus sagement. Point d'obéissance aveugle. Il ne faut point ac-

coutumer les enfants à la paresse et aux ténèbres, il faut qu'ils aiment la lumière, et que la raison soit toujours active et toujours respectée chez eux. »

L'ouvrage eut du succès, et donna une très-favorable idée du bon sens et même de l'esprit de l'auteur, qui se permet souvent les portraits railleurs et l'ironie. Malheureusement tout cela, à part quelques passages heureux, est pour le goût et le style d'une faiblesse singulière : « Vous diriez que la plupart des pères regardent les sciences comme des liqueurs, l'art de les enseigner comme un entonnoir par le moyen duquel on les fera couler quand on voudra dans la tête des jeunes gens. Si l'on veut une image plus juste, qu'on pense qu'il en est de l'esprit et du cœur des jeunes gens négligés dès leur enfance comme d'une bouteille déjà remplie et d'un goulot fort étroit, qu'il est très-difficile de vider, et dans laquelle rien de bon ne peut passer *avant d'en avoir fait sortir ce dont elle en est déjà remplie.* » C'est ainsi que de Crousaz écrit souvent. Aussi, l'on peut dire que, s'il fut en définitive un des esprits remarquables de la Suisse française, en son temps, il est aussi sans contestation un de ses moins bons écrivains. Quoiqu'il eût été lié toute sa vie, lié de correspondance et de société, avec de grands seigneurs de la cour de France et de fort illustres auteurs, J. B. Rousseau particulièrement dont il prit très-chaudement le parti contre Saurin, sa langue, comme son style, est sujette, surtout avant ses voyages, à des ignorances et à des gaucheries qui étonnent[1].

Il n'en a pas moins exercé, sur le développement

1. On ne trouve ni chez Barbeyrac, ni chez aucun des écrivains français réfugiés de cette époque des phrases pareilles à celle-ci : « Mais

intellectuelle de la jeunesse de son pays, une utile et favorable influence. Gibbon, qui s'est plu à reconnaître qu'il lui devait une partie de son éducation philosophique, lui a rendu cette justice dans ses mémoires: « Il eut, dit-il, le rare mérite de répandre dans le clergé et les habitants du pays de Vaud le goût et l'esprit des lettres. »

De Crousaz n'était pas le seul professeur distingué que possédât en ce temps l'Académie de Lausanne. Parmi les jeunes savants qui se signalèrent alors par leur science et leur ardeur, il faut nommer Ruchat que son savoir théologique place moins haut que son histoire de la Réformation de la Suisse, œuvre d'un véritable historien qui remonte aux sources, qui a l'érudition, la conscience et le jugement[1]. Son collègue et son émule en archéologie nationale, Loys de Bochat, a laissé plus de renommée dans son pays. Cependant on a prétendu qu'il avait puisé le meilleur de ses mémoires dans les manuscrits de Ruchat. Il est du moins certain qu'il possédait l'esprit de recherche et de critique qui fait les bons archéologues. Gibbon pourtant le trouve superficiel. Quoi qu'il en soit, un grand mérite qu'on ne peut lui ôter, c'est d'avoir fait souche d'antiquaires dans son

ne saurait-on tirer un bon parti *de ce où* ces génies pesants ne comprennent rien. » (*Disc. de la Pédanterie.*)

« Que sur cette connaissance chacun puisse se corriger, les uns d'une accusation trop précipitée, les autres d'un *défaut dont ils se comptaient fort loin.* » (*Ibid.*)

« Une personne très-illustre dont je ne crois pas de m'égarer jamais quand je suivrai les conseils et qui seule a pu me déterminer à écrire me l'avait d'abord demandé. » — « Il y a des hommes faits qui ne sauraient ouïr un homme qui parle en public sans distraction. » (*Traité de l'éducation.*)

1. Il faut la lire dans l'édition annotée et enrichie de documents qu'en a donnée M. Vuillemin.

pays, qui dès lors s'est toujours distingué en cette branche des sciences historiques.

La langue que l'on parlait dans les villes suisses du pied du Jura, on a pu en juger par celle de de Crousaz, avait grand besoin d'être assouplie et déniaisée. Les réfugiés français lui rendirent ce service. Ce ne fut pas le seul que leur dut la culture littéraire et scientifique de ces contrées. La *Bibliothèque italique* et le *Mercure suisse*, les premiers recueils périodiques nationaux où put se déployer la naissante activité des savants suisses, jusqu'alors tributaires des journaux littéraires de Hollande, durent leur naissance à Bourguet. Bourguet, né à Nîmes et emmené à Zurich par sa famille, s'était, après de nombreux voyages, fixé à Neufchâtel, où fut créée pour lui une chaire de mathématiques et de philosophie. A la fois archéologue et naturaliste, portant dans ses entreprises scientifiques toute l'ardeur méridionale, il fut pour beaucoup par son entrain communicatif, dans l'accroissement que reçurent alors les bibliothèques du pays, et dans l'empressement des citoyens à les enrichir de leurs propres trésors. Ce fut aussi lui qui eut l'idée généreuse et utile de faire connaître à l'Europe savante la science italienne. Les progrès scientifiques de l'Angleterre et de l'Allemagne étaient bien connus, grâce aux nombreux recueils français de Londres et d'Amsterdam, tandis que les travaux de tant de savants abbés que possédaient les couvents et les académies d'Italie demeuraient ignorés. Bourguet, qui avait fait de nombreux voyages en Italie et jugeait mieux que personne de l'état intellectuel de ce pays, trouva dans Cramer, dans Calandrini, dans ses amis les savants archéologues de Lausanne, Loys de Bochat, du Lignon, Seigneux de Correvon,

Ruchat, etc., des hommes tout disposés à le seconder dans son entreprise, et la *Bibliothèque italique* parut : riche et solide recueil, où l'on a beaucoup puisé et où l'on peut puiser encore[1], mais qui fut trop tôt interrompu (en 1734). Il avait un successeur, né de la veille, tout préparé par Bourguet lui-même, le *Mercure helvétique*, dont la longue carrière sous divers titres aura sa place dans la seconde partie de cet ouvrage. Rien ne passe plus vite que la mémoire des services rendus aux développements des connaissances humaines, lorsqu'aucun ouvrage marqué d'un nom n'en a fixé la trace. La *Bibliothèque italique* est un des plus solides titres de Bourguet à l'estime des savants; il est oublié, mais une théorie, contestée si nous ne nous trompons, sur la formation des sels et des cristaux, et un traité des pétrifications rattachent le nom de Bourguet à l'histoire de la géologie et l'ont sauvé de l'oubli[2].

Tandis qu'à Neufchâtel, à côté de Bourguet, le pieux Osterwald s'efforçait de raviver les sources de la piété protestante, et d'accommoder à ses propres notions sur le salut, les idées de Port-Royal sur la pénitence, dans des traités méthodiques, sobres, sans émotion ni grande éloquence, mais d'une piété substantielle et doucement communicative[3], à Bâle, le pasteur Roques prenait une

1. La *Bibliothèque italique* parut en 1728 jusqu'en 1734, et forme une série de 18 volumes.

2. Bourguet était né en 1678, à Nîmes; il mourut en 1743, à Neufchâtel.

3. Osterwald, outre ses Réflexions, examens et notes sur la Bible et le catéchisme bien connu qui porte son nom, a laissé un traité des *Sources de la Corruption*, en deux volumes, et un traité de l'*Impureté*, en un volume, qui méritent de garder leur place dans les bibliothèques d'édification, et qui offrent aux prédicateurs un riche fonds d'idées précises pour l'enseignement de la morale chrétienne.

place distinguée parmi les théologiens moralistes de son temps et de sa communion. La nombreuse famille de ce pasteur français, venu du Languedoc, composait une sorte d'académie, car tous ses fils eurent le goût d'écrire, et sa fille aînée jouissait d'une certaine célébrité poétique. Beaucoup de pièces de vers du temps et du lieu ont été adressées à Sophie Roques, et ce n'étaient pas des bouquets à Philis : l'un de ces morceaux est une épître sur les trois principales hypothèses de l'union de l'âme et du corps. Les propres compositions de cette muse du refuge nous sont restées inconnues. Quant à Roques lui-même, son *Pasteur évangélique*, écrit avec une facilité abondante et non sans élégance, est un livre plein de sens, de faits intéressants et de véritable piété, que tout jeune ministre des autels qui entreprend la charge des âmes lira avec fruit pour ses ouailles futures et pour lui-même. Son *Vrai piétisme* n'a pas à beaucoup près la même valeur. C'est un traité très-développé de la vie dévote au sens protestant. Ce qui constitue la solide piété, la juste mesure du renoncement au monde, la tolérance et ses limites, les moyens enfin d'arriver à une piété pratique et spirituelle à la fois, voilà les questions que Roques aborde méthodiquement et avec un grand détail. Mais son but principal était de combattre les progrès du piétisme, ce mysticisme protestant né en Allemagne et alors dans sa plus grande faveur; et cette préoccupation donne à son livre un air mal dissimulé de circonstance et d'agression, très-fâcheux en pareille matière. Il parle avec colère de ces prétendus chrétiens qui se séparent de l'assemblée des fidèles sous le prétexte que leur piété n'y est pas à l'aise : « Il faut que les séparatistes l'avouent; tous ceux qui s'éloignent

des assemblées n'agissent pas suivant leurs lumières et dans de bonnes vues. Il y en a qui n'ont pour but que de se donner la réputation d'avoir une piété délicate, par leurs déclamations tragiques, et de se faire admirer dans le parti en censurant avec force le gouvernement de l'Église, les ecclésiastiques et le culte public. Il faut avouer que de tels fourbes, qui, par une hypocrisie détestable, veulent imposer aux hommes et à la divinité, si cela leur était possible, sont pires que ces demi-chrétiens qui, demeurant dans le sein de leur Église, s'attachent aux seuls devoirs extérieurs[1]. »

Fourbes! le mot est violent et injuste. S'il est trop vrai qu'aucune secte n'est impunément mystique, et qu'en religion l'amour-propre vient bientôt en aide au merveilleux aux dépens de la bonne foi; s'il est vrai encore que la disposition à se cantonner en communautés des « meilleurs » est un attrait pour la vanité humaine, et que toute aristocratie de saints trouvera éternellement à se recruter parmi les orgueils inoccupés, cependant le mysticisme comme le fanatisme a aussi des sources plus respectables. Il procède chez beaucoup d'esprits d'une idée sublime des rapports de la créature avec son Créateur et de la sainteté qu'à son image elle doit revêtir et dont l'Église établie paraît à leur zèle un vain et profane simulacre. Tel était le piétisme de Mlle Huber, contenu par sa forte raison.

1. Le *Vrai piétisme*. Bâle, 1731. *Le Pasteur évangélique ou Essai sur la nature et l'excellence du saint ministère* est de 1723. Roques a laissé d'autres ouvrages de théologie, entre autres quelques sermons et la continuation des *Discours* de J. Saurin. Il a écrit aussi pour les journaux littéraires du temps. Il était né à la Caune en Languedoc, en 1685; il mourut à Bâle, en 1748.

dans les limites de la sainteté pratique. Tel fut d'abord également celui d'un gentilhomme suisse de bien de l'esprit, mais qu'une imagination sombre et mélancolique eut bientôt emporté dans une région où tout esprit s'égare. Nous voulons parler de Louis Béat de Muralt, dont il est souvent question dans les lettres de Saint-Preux à Julie, et que Voltaire appelle quelque part le sage et judicieux de Muralt.

Après avoir servi en France, de Muralt était revenu en Suisse vers le temps où s'y agitaient les questions du *Consensus*. Son humeur un peu sombre et sa raison très-indépendante le disposaient mal à se soumettre docilement au joug que l'orthodoxie calviniste, appuyée énergiquement par l'État, faisait peser sur les consciences. Il quitta la Suisse, voyagea et se retira en Angleterre, d'où il publia ses *Lettres fanatiques*, mélange attristant d'idées saines et fortes et de visions bizarres, de réflexions spirituelles et d'insignes folies.

Les Esprits mènent le monde : les uns le mènent au bien, les autres au mal. Voilà le fond peu nouveau, mais persévérant du mysticisme de Muralt. « Si les savants, dit-il, pouvaient se résoudre à raisonner, à imaginer moins et à admettre les Esprits dans la nature, ils quitteraient tous leurs systèmes composés, pour s'en former un tout simple, qui roulerait principalement là-dessus. » Les esprits qui dirigent les influences de ce globe terrestre, habitent la lune, les bons sur le sommet des montagnes, les mauvais dans ces gouffres que nous discernons à l'aide de nos lunettes. On n'est pas illuminé par les esprits de la lune sans lire clairement dans l'avenir : Muralt y lit de grandes révolutions prochaines qui se rapportent aux destinées du *fanatisme*, c'est-à-dire de la religion dont il est un des fidèles. Il

y aura d'affreuses persécutions sur les sages, tels que lui et ses frères qu'il nomme en langue apocalyptique les messagers de Folie. Mais la période de ce qu'il appelle *fanatisme* ou *vision* viendra à la fin : alors malheur à ceux qui avaient triomphé des élus : « Le vengeur des enfants du Jour viendra du septentrion, il marchera sur les magistrats (le sénat de Berne), comme sur le mortier, et il foulera les ecclésiastiques qui avaient donné lieu à la persécution comme un potier fait la boue. »

L'orthodoxie calviniste menacée de la vengeance céleste par un rationaliste visionnaire, ce n'est là après tout qu'une de ces bizarreries telles que l'on en rencontre à chaque pas dans l'histoire des opinions extrêmes; mais il faut remarquer, à la décharge de la philosophie, que Muralt n'est pas proprement un rationaliste. Il fait peu de cas de la raison. Sans doute, il est tout près d'adorer Épictète et de dire comme Érasme : *Sancte Socrates ora pro nobis;* mais, pour lui, c'est la voix de la conscience et non celle de la raison que Socrate a entendue; or la voix de la conscience est la voix même de Dieu. Ici, Muralt nous ramène à la religion essentielle de Mlle Huber, car visions à part, tous deux sont d'accord pour regarder ceux qui écoutent la voix de leur conscience et pratiquent exactement la religion naturelle, comme formant une Église à part, composée de gens de biens de toutes les nations, soit anciens, soit modernes.

Les *Lettres fanatiques* n'eurent pas le succès des ouvrages de Marie Huber; elles faillirent même compromettre ceux-ci aux yeux des gens réfléchis qui voyaient une religion dont l'essence était d'être raisonnable, trou-

bler la raison d'un homme judicieux et aboutir au fanatisme. Elles ne laissèrent pas cependant de fournir leur part d'idées et de raisonnements à l'héritier prochain de ces réformateurs nouveaux, car J. J. Rousseau lisait à Montmorency les *Lettres fanatiques*, dans le temps qu'il travaillait à *Émile*, comme il avait lu les *Lettres sur les Anglais et les Français* du même auteur, en écrivant la *Nouvelle Héloïse*.

Ces *Lettres sur les Anglais et les Français*, publiées pour la première fois en 1728, sont le meilleur ouvrage de M. de Muralt; elles permettent de le placer dans notre littérature française au second rang de ses moralistes originaux.

S'il faut en croire la préface, ces lettres se rapporteraient à la fin du dix-septième siècle. Mais il importe peu, car Muralt ne s'arrête beaucoup, ni sur les institutions, ni sur l'esprit public, ni sur la société, ni sur les mœurs populaires. Ce qui l'intéresse et ce qu'il veut nous montrer, c'est l'essence, pour ainsi parler, du caractère national, c'est cet ensemble de principes, de sentiments, de dispositions et de manières de voir qui font qu'un homme est un Anglais ou un Français. Il ne relève guère des traits particuliers de mœurs qui se présentent à lui, que ce qui peut servir à son dessein. C'est un philosophe avant tout, plus curieux du fond de l'homme que des choses qui l'entourent. Il ne court point les spectacles; il n'a pas été visiter Oxford, ce qui n'étonnera pas après ce que nous savons de son aversion pour les théologiens; il ne verra point le roi; il ne nomme pas un personnage, sir W. Temple excepté. A Londres, il se contente d'esquisser la physionomie de la grande ville; à la campagne, il se borne à indiquer sans appuyer, mais d'un trait juste, le caractère pittoresque

du paysage et le costume des habitants. De même pour le parlement. Il ne s'arrête un peu que devant les belles Anglaises pour les peindre, et devant le clergé anglican pour en tracer un portrait qui rappelle certaines peintures d'Hogarth, et qui excita une vive colère : « On est surpris d'abord de voir l'air de santé et de prospérité de la plupart de ceux qui le composent, et on considère agréablement tous ces chapelains gras et vermeils. Ces messieurs sont accusés d'être un peu paresseux, et ce grand embonpoint fait soupçonner qu'il en est quelque chose. D'ailleurs, on en trouve dans les cafés, la pipe à la main, et souvent aussi dans les cabarets. D'abord, un étranger en conçoit un peu mauvaise opinion, mais comme c'est la coutume du pays et que personne n'en paraît scandalisé, il s'accoutume enfin à les voir là comme les autres. Ils ont cela de commun avec le clergé des autres nations que leurs sermons sont plus respectables que leurs personnes, outre qu'ils les font fort courts, etc. »

Cette petite satisfaction donnée en passant à ses sentiments personnels contre tous gens d'église, Muralt revient au caractère national des Anglais. On peut dire que personne avant et depuis lui n'en a fait le tour plus complétement, n'en a signalé avec plus de sagacité les lignes expressives, ni mieux sondé certaines profondeurs. Les mœurs et l'esprit de l'Angleterre devront subir une transformation bien radicale avant que les Anglais aient cessé tout à fait d'être tels que les a vus Muralt en son temps : extrêmes dans le mal comme dans le bien, transportés soudaînement de passions vives, et paresseux néanmoins jusqu'à rester dans une invincible ignorance de ce qui ne les touche point et à être le peuple le plus moutonnier du monde, coura-

geux en même temps, surtout de ce courage moral qui consiste à faire hardiment une belle action, à oser suivre la raison contre la coutume, charitables à la fois et cruels par suite d'un petit reste de férocité qui est le fond de leur ancien caractère et la source de leur liberté (s'il est vrai comme le prétend de Muralt, qu'il faut quelque férocité à une nation pour se garantir de l'esclavage, comme il faut être un peu misanthrope pour se soutenir honnête homme), pleins de préventions contre les autres nations, et d'une opinion outrée de leur nation et de leur pays, se préférant hautement au reste du monde, orgueilleux surtout par là et sensés avec tout cela, estimant le bon sens plus que l'esprit, doués des vertus qui font les beaux caractères, le cœur grand, intrépide, une imagination enfin « dont le feu, comme celui de leur charbon de pierre a plus de force que de lueur. »

Si l'on s'étonne que l'esprit religieux n'ait pas sa place parmi les vertus que de Muralt accorde aux Anglais, il faut se rappeler que ce misanthrope, ennemi déclaré du formalisme religieux, était fort difficile en fait de piété véritable et ne tenait aucun compte de la coutume. Il reconnaît que les Anglais sont de tous les peuples le plus fidèle observateur du dimanche, mais cela ne le touche point du tout, et il en donne la raison. C'est à propos de quelque pauvre condamné que l'on mène pendre à Tyburn, assisté d'un réverend ministre :

« En pareil cas, dit-il, le ministre ne manque guère d'attribuer le malheur du criminel au peu de soin qu'il a eu d'observer le dimanche, négligence qui est regardée ici comme le comble de l'impiété, ainsi que comme ce qui y conduit. C'est-à-dire que, dans ce pays comme

dans d'autres, le peuple ne manque pas de se choisir quelque devoir bien facile de religion et de s'y attacher comme à ce qu'il y a de plus essentiel, et que, parmi les prédicateurs, le grand nombre est peuple. »

L'auteur des *Lettres* s'étend beaucoup plus longuement sur le chapitre du caractère national des Français qu'il ne l'a fait pour les Anglais; il a plus à dire, car il a vu davantage, ayant passé sa jeunesse au service de France dans les troupes de son pays. « Les Parisiens, dit Saint-Preux à Julie, se plaignent de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on sent combien il les hait jusque dans les éloges qu'il leur donne. » C'est le contraire que nous serions tenté de dire; Muralt parle des Français en misanthrope et les traite sans merci, mais malgré tout et malgré lui, sous cette analyse impitoyable de leur caractère perce un fond de vieille sympathie et de reconnaissance pour les plaisirs qu'il a goûtés en vivant chez ce peuple aimable. Faits pour la société, les Français de Muralt aiment les hommes et par là déjà méritent d'en être aimé; leur nation n'est pas seulement la plus polie, c'est la plus humaine; ils sont d'un accès aisé et libre, ils sont civils, obligeants, empressés; ils paraissent sincères, ouverts et pleins d'affection; ils font plaisir, et ils le font promptement et de bonne grâce; en revanche, et comme pour se payer de ces qualités aimables, ils veulent être admirés. Ne connaissant guère le prix des choses, peu attachés au bon sens et au solide, ils sont passionnés de réputation, entêtés de qualités, courtisans par inclination et de naissance, avides d'autorité et de commandement. La liberté et le loisir les rendent malheureux; aussi de liberté n'en ont-ils guère; ce que le prince leur en laisse, ils le sacrifient

à la coutume, et ne se réservent que ce qu'on appelle la liberté française et dont ils sont vains comme du reste, laquelle consiste à oser se pencher dans son fauteuil quand on est las, à demander à boire et à manger en tout temps chez les personnes que l'on connaît, à dire que le vin n'est pas bon et en d'autres choses de cette importance : du reste, esclaves volontaires de la mode, et serviteurs des mots, car en France lorsqu'une expression autorise un usage, on a suffisamment pourvu à sa sûreté. Ce qu'il y a de plus beau dans leur caractère, leur meilleure et plus solide qualité c'est la bonté du cœur, et pourtant ils en ont une sorte de honte, parce qu'ils la regardent comme opposée à l'esprit, et que, dans ce pays où les raisons ne peuvent rien contre les expressions en vogue, c'est un proverbe établi qu'il « vaut mieux être malin que bête. » Un si beau préjugé les empêche de voir que leur galanterie, si fameuse à bon droit, n'est autre chose que le fruit de la bonté de leur cœur jointe à l'attention aux petites choses, en quoi les Français excellent. A cette aimable qualité il faudrait ajouter le naturel et la sincérité, si, dans la conversation du moins, une autre manie française ne venait pas tout gâter : la prétention de savoir tirer adroitement des plus minces sujets de quoi vous louer en passant. « C'est à quoi l'on excelle en France, et c'est en quoi l'on se fait gloire d'exceller. Il y a un corps d'hommes choisis entre tous les gens d'esprit, entre les plus fameux écrivains de la nation, et qui en prend même le nom, un corps voué comme par excellence à la pureté du discours et de l'éloquence, et qui par sa supériorité d'esprit impose aux autres et les règle. Chacun d'eux, lorsqu'il est reçu dans ce corps, prononce un discours, comme pour montrer de nou-

veau et de vive voix qu'il est digne du choix qu'on a fait en sa personne; et ce discours qui servira de modèle à d'autres et qui montre sur quoi, principalement un orateur a bonne grâce de s'exercer, doit contenir des éloges, des éloges donnés aux vivants et aux morts. On y loue, comme par arrêt, des hommes loués déjà et qui doivent être loués de nouveau dans toute la suite des temps. On les loue comme on tire au blanc; on les crible de louanges. Ceux qui louent recevront à leur tour la louange qu'ils ont donnée à d'autres, et ces hommes habiles et placés comme à la tête de la nation française, l'entretiendront sans doute dans l'habitude qu'elle s'est faite de louer et de faire consister dans la louange l'action la plus noble de l'esprit humain. »

Tel est en gros, selon de Muralt, le caractère national des Français. Les *Lettres* offrent de plus, sur les divers états de la société française à la fin du règne de Louis XIV, des remarques générales d'un grand intérêt, sobrement et fortement exprimées. Nous en indiquerons ici quelques-unes; voici d'abord pour le peuple :

« Par toute la France le peuple est moins insolent et plus traitable qu'ailleurs. Il supporte la domination, quelque rude qu'elle soit; il admire avec soumission tout ce qui a l'air de grandeur. Le paysan français paraît tout à fait misérable : il est mal logé, mal vêtu, mal nourri et ne vit qu'au jour la journée. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le paysan est sensible à la grandeur du prince sous laquelle il vit accablé; il semble qu'il trouve son pain noir plus savoureux toutes les fois qu'il apprend le gain d'une bataille ou la prise d'une ville. »

La noblesse est traitée assez peu favorablement dans les *Lettres sur les Français*, il n'en est pas de même des gens de guerre. Muralt, qui avait vécu parmi eux et les avait vus de près lorsqu'il était officier aux gardes suisses, fait de leur caractère le plus sérieux éloge. C'est dans les rangs de son armée que la France comptait ce qu'elle avait de mieux en âmes bien réglées. « Je ne sais si ce sont les dangers à quoi on se trouve exposé dans cette profession, ou si c'est un certain point d'honneur établi parmi eux qui en est cause; toujours me paraît-il qu'il y a généralement parmi les gens de guerre moins d'étalage et plus de réalité que parmi les autres. Au reste, une preuve que c'est la guerre ou le service même qui produit ces bonnes qualités qu'on trouve chez les gens de guerre, c'est que les régiments qui sont sur pied depuis longtemps, les vieux corps, comme ils les appellent, sont ceux où l'on remarque davantage ces gens de mérite et qu'ils en ont même la réputation. Une particularité qui fait encore honneur aux gens de guerre, c'est de se retirer du service et de se faire religieux; et, en ce cas-là, il leur est ordinaire de se choisir quelque ordre sévère, où ils passent le reste de leur vie dans les austérités. »

Et l'homme de mérite français, qui l'a jugé et loué jamais, comme ce misanthrope des Cantons! « C'est, je crois, ce qu'il y a parmi les hommes de plus revenant : les gens faits de la sorte ne sont pas rares en France. Je ne sais cependant si c'est une rencontre fort à souhaiter; ce peut être matière de regret pour le reste de la vie, et de dégoût pour la plupart des hommes avec qui on est obligé de vivre. »

Les *Lettres sur les Anglais et les Français* méritent, on le voit, de compter dans notre littérature française.

Par la verve humoristique et l'ironie sombre d'un style nerveux dans sa dureté et ses longueurs, elles nous semblent avoir droit à une place à part, à bonne distance si l'on veut des écrivains moralistes du dix-septième siècle, mais la première après eux.

LIVRE DEUXIÈME

GENÈVE ET LA SUISSE, AU TEMPS DE VOLTAIRE ET DE J. J. ROUSSEAU

CHAPITRE I.

CHARLES BONNET.

Ainsi débutait hors de France la littérature française du dix-huitième siècle, non par des chefs-d'œuvre, mais par quelques productions originales et des exemples d'indépendance qui ne seront pas perdus. En France cependant, le nouveau siècle a grandi et commence à déployer sa brillante jeunesse. Le génie de Voltaire a relevé le temple du goût, si mal à propos attaqué au nom de la gloire moderne, si puérilement défendu au nom des anciens. L'élégance du grand siècle a reparu tout à coup dans *OEdipe* et marqué du sceau classique les vers de la Henriade. Mais déjà le jeune conquérant affecte l'empire tout entier des esprits. Les *Lettres philosophiques sur les Anglais* ont fait entrevoir que l'universalité des talents et la hardiesse des opinions seront désormais l'ambition de cette ardente intelligence; et trente années de travaux en tout genre se succédant avec une prodigieuse rapidité, prouveront que ce n'étaient pas là de présomptueux appétits de jeunesse. Entre

son retour d'Angleterre et son retour de Berlin, à quels sujets n'a-t-il pas touché? Il a écrit Zaïre, Alzire, Mérope, abordé la physique et popularisé le système de Newton; il a fait parler à la sagesse humaine la langue des dieux dans ces *Discours sur l'homme* sans modèles comme sans égaux dans les longues annales de la poésie française; il a rajeuni la satire dans le *Pauvre diable;* il égalera les grands narrateurs de l'antiquité dans *Charles IX;* il a ouvert des espaces nouveaux à l'histoire dans son *Siècle de Louis XIV* et son *Essai sur les mœurs*. A tant d'œuvres, où la langue française atteint le plus haut degré concevable de naturel et d'élégance, se mêlent sans doute déjà de ces productions sans retenue et sans respect, où la liberté touche au libertinage et la hardiesse à l'insolence; mais l'éclat de sa couronne littéraire, la plus brillante qui fut jamais, fait encore pardonner à celui qui la porte les écarts licencieux de son imagination et les audaces de sa raison moqueuse. Parvenu à l'entrée de la vieillesse, Voltaire est à son plus haut point de gloire et d'influence, l'empire de l'opinion est à lui et il y règne en maître. A peine consent-il à entrevoir qu'il lui faudra partager un jour avec le souvenir de Montesquieu dont la puissance n'est encore reconnue que d'un petit nombre d'esprits d'élite, et laisser à Buffon, dans un genre borné, la palme du grand style; Jean-Jacques Rousseau n'a fait que paraître, et il n'est pas encore un compétiteur à redouter. A ce moment pourtant, dans la plénitude de sa gloire d'écrivain, Voltaire va commencer la dernière et la plus turbulente phase de sa longue carrière. Sur les bords du lac de Genève, où il vient de planter sa tente, sa Guerre du Péloponnèse l'attend. Il ne s'agit pas de la domination de la Grèce,

mais de la domination intellectuelle du monde. Les origines de cette guerre sont liées de près à l'histoire que nous avons entrepris de raconter, elle en est elle-même un épisode digne d'attention. Mais nous avons auparavant à montrer sur le théâtre même de la lutte future, parmi les hommes distingués qui l'honoraient lorsque Voltaire y parut, les premiers chefs d'une école d'observateurs, écrivains et philosophes, destinée à renouveler dans le domaine des sciences la célébrité acquise à Genève par ses théologiens.

A cette époque, l'enseignement académique des sciences physiques et celui de la philosophie rationnelle étaient, à Genève, confiés aux mêmes mains, en sorte que ces deux branches des connaissances humaines, aujourd'hui complétement séparées, recevaient du même tronc la même séve. De là, le caractère remarquablement philosophique des recherches et de la méthode de ces savants hommes, et de là aussi, la forme littéraire de leurs écrits, car c'est le propre de l'attention donnée à la pensée de conduire au soin de l'expression. Et c'est par là aussi que ces physiciens, ces mathématiciens, ces naturalistes qui, par le genre de leurs travaux, s'éloignent de notre sujet, s'en rapprochent et en définitive lui appartiennent par la langue littéraire que tous ont essayé de parler, et quelques-uns avec un talent incontestable.

Le premier de ces esprits nouveaux et éminents qui se présente à nous, c'est Charles Bonnet : il nous retiendra longtemps.

Le grand Haller ayant demandé un jour à Charles Bonnet l'histoire de sa vie, Bonnet céda au désir de son illustre ami, et lui raconta à loisir et en grand détail les aventures de sa jeunesse. Quelles aventures ! Quelle jeu-

nesse! Il n'en fut jamais de moins romanesque, mais ne disons pas de moins poétique. Qu'y a-t-il de plus poétique que l'amour de la nature, la passion de l'étude et la passion de la gloire dans un cœur de jeune homme [1].

A vingt ans, Bonnet s'était déjà signalé par d'importantes découvertes en histoire naturelle, et l'Académie des sciences le nommait son correspondant. De telles aventures ont quelque chose de rare et en valent bien d'autres. Le jeune héros en faisait honneur, non à son génie précoce, mais aux maîtres qui avaient enseigné sa jeunesse et d'abord à l'étude des belles-lettres. « Le professeur qui remplissait alors la chaire d'humanités, écrit-il à Haller, était un homme plein de douceur, d'aménité et de goût, qui semblait avoir puisé dans le commerce des anciens cette urbanité que nous ne connaissons guère que de nom.... Ce fut alors surtout que mon goût pour les bonnes choses commença à se développer et à se fortifier. Je compris mieux encore tout ce que valaient les plaisirs de l'étude. Je sentis naître au dedans de moi cette émulation, si désirable dans la jeunesse, qui n'était pas proprement l'amour de la gloire et de la renommée, mais qui devait me l'inspirer un jour. »

Plus tard, tout en étudiant la physique qui l'attirait

1. Après la mort de Haller, Bonnet adressa successivement à Abraham Trembley et à son neveu de Saussure la suite de ces mémoires : ils font partie des manuscrits de Ch. Bonnet qui furent déposés à la Bibliothèque publique de Genève longtemps après sa mort. Nous avons fait un fréquent usage de ces manuscrits pour la première fois dans l'article que nous avons publié sur Charles Bonnet. (*Revue des Deux-Mondes*, du 1er octobre 1855.) On en trouve des fragments plus étendus dans d'autres publications postérieures, entre autres dans l'ouvrage publié l'année dernière par M. le duc de Caraman, sur ce Genevois célèbre.

déjà puissamment et la métaphysique dont il n'avait pas le goût, Bonnet lisait et relisait les *Mondes* de Fontenelle et revenait souvent aux notions pratiques de la *Logique* de Port-Royal, en même temps que Voltaire, dont Cramer prenait plaisir à lui commenter les *Éléments*, l'initiait à la philosophie newtonienne. Il était tout de feu pour ces études, mais la philosophie rationnelle repoussait ce jeune esprit, qui devait être un si hardi voyageur dans l'empire des abstractions métaphysiques. Lui-même en a fait l'aveu : « Je ne parvenais qu'avec beaucoup de peine à saisir un peu les notions abstraites et à les arranger dans mon cerveau. Elles étaient pour moi trop fugitives ou trop éthérées; quand je croyais les tenir à peu près, elles m'échappaient. C'était donc toujours avec répugnance, et uniquement pour satisfaire au devoir d'écolier ou aux statuts académiques, que je revenais à m'occuper de philosophie rationnelle. J'étais rebuté de cette foule de définitions, de distinctions qu'elle présente et dont je ne découvrais pas le mérite ni le but. En un mot, mon esprit n'avait que peu ou point de prise sur ces choses-là. Eussiez-vous deviné, mon illustre ami, que ce jeune homme qui montrait si peu de dispositions pour la philosophie spéculative composerait un jour un essai analytique sur les facultés de l'âme? »

La vocation de l'observateur naturaliste se fit moins attendre. Ayant un jour ouvert le *Spectacle de la nature* aux pages où le bon abbé Pluche décrit, en l'embellissant un peu, la belliqueuse et savante industrie du fourmi-lion : « Il me sembla, dit-il, qu'il se développait chez moi un nouveau sens ou de nouvelles facultés, et j'aurais dit volontiers que je ne faisais que commencer à vivre. » La lecture du premier volume des *Mémoires*

de Réaumur *pour servir à l'histoire des insectes* fut une seconde révélation et plus décisive encore; mais le précieux tome, qu'il avait découvert un jour sur la table d'un professeur, que de rebuffades et d'efforts infructueux avant de le tenir entre ses mains! « Que voulez-vous faire de ce livre? lui disait-on à la bibliothèque publique, lisez le *Spectacle de la nature*. Les mémoires de Réaumur sont trop savants pour vous, nous ne prêtons pas de semblables livres à des jeunes gens. » Enfin le bibliothécaire se laissa attendrir, et Bonnet put à son aise passer les jours et les nuits sur ces récits de Réaumur, écrits sans grande élégance ni correction, un peu diffus, mais pleins de vérité et de naturel.

A cette époque, le père de Bonnet passait la plus grande partie de l'année dans sa campagne de Thonex, petit village de Savoie, à trois quarts de lieue au levant de Genève, et dont les environs offraient de tous côtés les plus riants aspects et d'agréables promenades. Chaque matin, le studieux Bonnet, qui avait alors dix-huit ans, se rendait à cheval à la ville, assistait aux leçons de l'académie et regagnait le soir la campagne, impatient de retrouver ses fourmi-lions et ses chenilles, qu'il laissait dans sa chambre se livrer en liberté à leur industrie. Il vit bientôt des faits qui avaient échappé à Réaumur lui-même parce que celui-ci n'observait que des captifs désorientés, et il se hasarda à lui envoyer ses observations. L'illustre naturaliste reconnut tout de suite dans le jeune observateur un disciple destiné à devenir son égal, et lui écrivit de Paris, en 1738: « Si vous ne m'eussiez pas appris, monsieur, que vous n'êtes encore qu'étudiant en philosophie, je ne m'en serais pas douté. Vous me paraissez déjà un maître dans l'art d'observer les insectes. Puisque vous voulez bien

vous dire mon élève, vous êtes un élève que je me ferai toujours gloire d'avouer. Il faut que vous ayez une raison bien supérieure à celle qu'on a coutume d'avoir à votre âge pour préférer des plaisirs qui n'en peuvent être que pour l'esprit, à tant d'espèces d'amusements qu'on ne pourrait pas vous reprocher, quoiqu'ils ne soient pas de ceux qui peuvent augmenter nos connaissances. » On devine la joie du jeune observateur : « Je me sentis, dit-il, embrasé du désir de mériter les éloges dont M. de Réaumur me comblait, et rien ne me paraissait préférable aux plaisirs qui accompagnent l'étude de la nature et à la gloire réservée aux découvertes. Hélas! je ne prévoyais pas que j'achèterais un jour cette gloire au prix d'un des plus grands biens de la vie, et que j'aurais un jour à regretter d'avoir trop vu. »

Au printemps de 1740, Charles Bonnet entreprend de répéter une expérience que Réaumur avait tentée sans succès, pour découvrir si les pucerons se reproduisent sans mariage. Il s'enferme avec une puceronne androgyne pendant trente-quatre jours; Argus plus vigilant que celui de la fable, c'est lui qui parle, il ne perd pas de vue son captif et constate cette découverte importante pour l'histoire naturelle, que la loi de l'accouplement n'est pas une loi générale. Dans un récit plein d'intérêt, digne de Réaumur lui-même, il a raconté ensuite ses observations sur ces fécondes puceronnes, qui, vierges et solitaires, accouchèrent sous ses yeux de tant de générations successives.

Réaumur avait communiqué cette découverte si curieuse du naturaliste genevois à l'Académie des sciences, qui, sans s'arrêter à l'âge du jeune auteur, comme nous l'avons déjà dit, le nomma son correspondant. Les lettres de nomination étaient signées de la main de Fontenelle,

tout charmé de récompenser chez un savant de vingt ans « l'exemple d'une patience dans le travail et d'une constance héroïque qui, disait-il, n'est pas toujours accordée à ceux qui ont beaucoup d'esprit. »

Une distinction si flatteuse était faite pour tourner la tête d'un simple étudiant qu'elle venait surprendre sur les bancs de l'école. Bonnet fut enivré, et il s'en accuse en termes touchants : « Vous vous imaginez assez, mon excellent ami, quelle émulation une distinction littéraire si précoce dut faire naître dans l'âme d'un jeune homme de vingt ans. Je me sentis embrasé de la soif de la réputation et du désir de mériter de nouvelles distinctions littéraires. Il s'en fallait peu que je me crusse déjà sur le chemin de l'immortalité. Je vous ouvre mon âme et vous y voyez un amour trop vif de la gloire qui devait bientôt me conduire à des excès nuisibles à ma santé. » En effet, à partir de ce moment, une ardeur de recherches que rien ne peut arrêter, qu'un rien peut exalter encore, s'empare de Bonnet. Un de ses compatriotes, autre observateur de génie, Trembley, alors à la Haye, ayant eu le malheur de lui écrire : « Qui sait si un accouplement ne suffit pas à plusieurs générations de pucerons? » le jeune naturaliste troublé, recommence toutes ses expériences, les multiplie, les entoure de précautions exagérées, l'œil constamment appliqué au microscope et poussant la folie jusqu'à dresser des tables exactes des jours et heures des accouchements. Puis vient la découverte de Trembley lui-même sur les polypes d'eau douce qui se reproduisent de bouture. Bonnet reprend pour son compte les expériences que son ami lui communique, et en fait de pareilles sur les vers. Ce n'était pas tout ; selon l'usage des jeunes gens de sa condition, il faisait laborieusement son droit,

et apercevait encore mieux que ses professeurs que l'élève de Réaumur n'était pas celui de Justinien. Reçu enfin docteur, il se vit libre de donner toute carrière à ses goûts et publia l'*Insectologie*, son premier ouvrage. Comme naturaliste il s'y attachait aux pas de Réaumur, et comme écrivain s'efforçait d'atteindre à l'exposition élégante de Fontenelle son auteur favori. L'ouvrage fut bien accueilli et loué par de bons juges.

L'auteur cependant payait chèrement le succès de ses recherches et sa célébrité précoce. Plus tôt et plus cruellement frappé que Pascal, il voyait, comme le grand géomètre, sa santé défaillir : il souffrait des mêmes maux et de la même langueur, auxquels s'ajoutaient des infirmités redoutables. Comme Pascal aussi, dans sa détresse la religion le secourut. Laissons Bonnet raconter lui-même à Haller cette belle et douloureuse époque de sa vie : « Ma santé, que j'avais trop peu ménagée, avait commencé à s'altérer en janvier 1744. J'étais devenu maigre et je paraissais menacé d'une langueur. Mes yeux, que j'avais mis à de si rudes épreuves et à des épreuves si longtemps continuées, me faisaient souffrir des douleurs plus ou moins vives à chaque variation du baromètre. En 1745, je ne pouvais plus lire ni écrire sans une extrême fatigue et même sans douleur. Il était survenu dans l'organe un dérangement dont je ne pouvais déterminer le siége et la cause prochaine. J'en vins à craindre une cataracte sur mes deux yeux. Je fus forcé de renoncer à toute espèce de travail et ce qui fut pour moi un sacrifice bien plus douloureux, je fus contraint de renoncer entièrement à l'étude des insectes et à l'usage du microscope. Je fus donc privé en entier de ce qui avait fait jusqu'alors mes plus chères délices. Cette belle nature que j'aimais avec tant de pas-

sion sembla s'anéantir à mes yeux et avec elle la source la plus féconde de mon bonheur. Je tombai dans une sorte de mélancolie qui m'aurait probablement jeté dans une maladie dangereuse, si la religion à laquelle j'étais très-attaché ne fût venue à mon secours. Il y avait déjà plusieurs années que j'en avais étudié les preuves dans quelques-uns des meilleurs apologistes, et cette étude chère à mon cœur avait produit chez moi l'heureuse conviction de la vérité et de la beauté de cette doctrine de vie. J'y puisai des consolations qui furent bien plus efficaces que n'auraient pu l'être celles que j'avais puisées dans la seule philosophie : c'est qu'il me fallait la bonne parole du maître, et ce fut cette parole, dont je me saisis, qui ramena le calme dans mon âme et m'inspira une résignation réfléchie qui me rendit supérieur à mon infortune. »

Bonnet passa ainsi deux années dans une abstinence totale de travail, tourmenté de maux d'yeux et de maux de dents cruels, ne regardant plus ses insectes que du coin de l'œil, et trop légitimement brouillé avec son microscope, dont la vue, avoue-t-il, réveillait toujours en lui un sentiment douloureux. Il trouva quelque temps une distraction heureuse à tenter des essais sur la végétation des plantes dans la mousse, et la science doit à cette crise, des recherches sur l'usage des feuilles, qui marquent une date importante dans l'histoire de la physiologie végétale. Déjà cependant la curiosité de son esprit commençait à se porter sur d'autres objets; la méditation des éternels problèmes de la philosophie offrait d'assez vifs plaisirs à son intelligence pour lui faire oublier ceux qu'elle avait perdus. L'observateur avait fait place au penseur, le naturaliste au philosophe; Charles Bonnet était converti à la métaphysique. Il

revenait de loin, comme on va le voir. « J'étais entré, avait-il écrit quelques années auparavant, dans une société d'amis où l'on s'était mis à lire, la plume à la main, l'*Essai sur l'entendement humain*, du célèbre Locke. J'assistai quelquefois à ces savantes conférences de métaphysique, et j'y bâillais toujours. Je ne pouvais comprendre quel profit on pouvait tirer de l'examen de cette ténébreuse question, si la substance s'identifie ou non avec ses attributs. Je ne comprenais rien à tout cela et ne voulais rien y comprendre. Je ne comprenais pas mieux ce qui constitue l'essence des facultés de notre âme, et je déplorais le temps que mes amis perdaient à discourir sur des sujets si creux. Je leur disais en haussant les épaules, qu'ils apprendraient plus de vérités en se plaçant un quart d'heure à mon microscope qu'en discourant des mois sur les substances et sur les attributs. » Maintenant il ne tenait plus le même langage, et les vérités qu'il cherchait du regard de la pensée dans les profondeurs de l'âme humaine, offraient à sa curiosité un attrait bien autrement puissant que les mœurs des chenilles et le célibat fécond de ses puceronnes solitaires. Les faits nouveaux dont Bonnet a enrichi les sciences naturelles sont sûrs et prouvés : « Je sais, lui disait le président de Brosses, que vous mettez dans la physique la même exactitude et la même droiture que dans la morale, et qu'il n'est pas besoin de répéter une expérience que vous avez faite. » Les découvertes qu'il espérait avoir faites en psychologie ne sont au contraire que des systèmes sujets à contradiction, comme tous les systèmes de métaphysique : mais aussi à quelles hauteurs ne s'est pas élevée l'intelligence de Bonnet dans cette contemplation intérieure qui, de vue en vue, d'induc-

tion en induction, acheminant sa raison vers les convictions les plus consolantes, lui faisait rejoindre à la fin sur les sommets de la philosophie, les enseignements du christianisme, les persuasions et les espérances de la foi! Et de son temps, combien d'âmes ébranlées n'a-t-il pas consolées et raffermies avec lui, combien d'esprits n'a-t-il pas enlevés au scepticisme et à l'incrédulité? Quelles que soient les erreurs de la route, de tels résultats valent bien les conquêtes du microscope. Respectons la joie de Bonnet à la vue du monde intérieur que la métaphysique ouvrait à son intelligence.

Comme tant d'autres avant lui, il rencontra le doute à l'entrée de ces pays nouveaux. Ce fut Leibnitz, qui tout à la fois le délivra du funeste assaillant et lui révéla son aptitude pour les méditations de la philosophie. Il a raconté ce qu'il appelle une des principales époques de sa vie pensante. « Dans l'hiver de 1748, il m'arriva de lire pour la première fois la fameuse Théodicée, que je ne connaissais un peu que par le bel éloge que l'historien de l'Académie des sciences avait fait de son immortel auteur. Cette lecture agrandit merveilleusement le champ de ma vision et me fournit une riche matière pour des spéculations d'un ordre plus relevé. Vous pensez bien pourtant mon illustre ami, que je ne saisissais pas également toutes les parties de la Théodicée : il y en avait où je ne comprenais à peu près rien, et d'autres où je n'entrevoyais que confusément la pensée de l'auteur. Ce ne fut proprement que la liberté et l'optimisme que je saisis fortement dans la Théodicée; une doctrine si consolante était bien faite pour s'incorporer à mon être, car elle était merveilleusement appropriée à mes circonstances individuelles. Je la goûtais même d'autant

plus qu'elle me donnait les plus hautes idées de la sagesse et de la bonté du grand Être qui avait réglé de toute éternité les destinées de tous les êtres. J'étais enchanté d'entendre notre Platon moderne déclarer dans les sentiments de la piété la plus éclairée, que c'était très-philosophiquement, et même dans toute la rigueur philosophique que le Sauveur du monde avait dit qu'un passereau ne tombait pas en terre sans la permission de notre Père, et que tous les cheveux de notre tête étaient comptés. Au reste, quoique les parties les plus transcendantes de la Théodicée ne fussent pas encore à ma portée, elles ne laissèrent pas de me familiariser un peu avec les abstractions, et mon entendement en acquit une certaine force qui ne tarda pas à se déployer dans d'autres méditations. Je voudrais que les gens de lettres qui écrivent leur propre vie ne négligeassent pas de faire connaître tous les auteurs auxquels ils ont dû quelque chose; ce ne serait pas seulement un tribut de reconnaissance qu'ils payeraient à leurs bienfaiteurs, ce seraient encore des particularités intéressantes pour les lecteurs philosophes qui se plaisent à contempler dans l'histoire littéraire la marche de l'esprit humain. »

Bonnet a raison, mais lui-même est là pour nous apprendre par son exemple combien cette marche est quelquefois tortueuse et difficile à suivre. C'est au sortir de cette lecture du plus spiritualiste des philosophes qu'il conçut un système de psychologie qui l'était bien peu, du moins à en presser les rigoureuses conséquences. L'*Essai de Psychologie* qu'il termina en 1753 et publia à la Haye en 1754, mais qu'il n'avoua que bien des années après, était l'esquisse hardie, presque brutale de toutes les idées que Bonnet a exposées ensuite avec plus de réserve et de précaution

dans son *Essai analytique sur les facultés de l'âme.* Il s'est expliqué depuis, sur cette première tentative. Il avait eu la prétention de combattre les fatalistes modernes avec leurs propres armes, en montrant que lors même qu'on admettrait, et c'est le rôle qu'il prenait, cette nécessité des actions humaines dont ils abusent, « la morale n'en serait pas ébranlée, la vertu n'en serait pas moins tôt ou tard source de bonheur et le vice source de malheur; que la sagesse éternelle du grand Être, cause première et unique de toutes les existences, n'en serait pas moins l'arbitre suprême des destinées de l'homme, l'Évangile, le tableau le plus fini de la perfection humaine, et son adorable auteur, le restaurateur de la raison et le philosophe par excellence. »

C'était là, il faut en convenir, le langage anticipé du Vicaire Savoyard[1]. Ce point n'était pas le seul où Bonnet se fût rencontré d'avance avec Rousseau; plusieurs idées de l'*Émile* se retrouvent dans la partie la plus intéressante et la plus neuve du livre, celle où le psychologue applique à l'éducation des enfants le résultat de ses observations. Comme Rousseau, il veut que l'éducation s'attache à exercer agréablement les forces de l'esprit, inévitablement énervées ou affaiblies par l'ennui : « Écartez le dégoût, dit-il, il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les facultés. Imitez la nature : elle parvient par la voie du plaisir à une fin nécessaire. »

Charles Bonnet, on ne s'y serait peut-être pas attendu, se prononce avec énergie contre l'usage admis d'enseigner de bonne heure la religion aux enfants;

1. C'était si l'on veut celui de Marie Huber. En ce qui touche aux peines et récompenses de la vie future, il parle précisément comme elle.

huit ans avant Rousseau, il s'exprime d'une manière encore plus explicite que lui sur ce point. On se souvient de la sentence portée par le précepteur d'Émile, contre l'emploi prématuré du catéchisme : « Si j'avais à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrais un pédant enseignant le catéchisme à des enfants; si je voulais rendre un enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. » Eh bien! il y a tout un chapitre de l'*Essai*, le quatre-vingt-deuxième, qu'on prendrait pour la paraphrase raisonnée et même éloquente de cette boutade : « Je voudrais ne parler de Dieu et de la religion à l'enfant que lorsque sa raison aurait atteint une certaine maturité. Il me semble que l'idée assez claire et toujours présente du pouvoir paternel suffit pour diriger cet âge tendre.... Quand je vois un enfant joindre les mains à demi et lever vers le ciel des yeux qui ne disent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux et d'une voix mal articulée une prière qu'il a apprise avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune singe qui répète sa leçon.... Je voudrais donc n'entretenir d'abord l'enfant que des choses les plus sensibles, que des objets qui s'offriraient à lui tous les jours. Je l'intéresserais à l'observation de ses devoirs principalement par le bien naturel qui en résulte, je les lui ferais goûter en les lui rendant toujours utiles, et en bannissant avec soin la gêne, le dégoût et le chagrin. La table, le jeu, la promenade seraient l'école où il recevrait ses instructions. Je saisirais toutes les occasions qui s'offriraient naturellement de glisser dans son âme quelque vérité, de développer dans son cœur quelque sentiment. Je ferais rencontrer sous ses pas, comme par hasard, une de ces merveilles de la nature dont tous les yeux sont frappés : je lui en développerais peu à peu les particu-

larités les plus curieuses et les plus à sa portée. Je lui ferais désirer de voir d'autres objets de ce genre. Je l'acheminerais ensuite insensiblement à s'enquérir de l'auteur de ces choses. Je lui ferais chercher, et je chercherais avec lui cet esprit invisible qui semble nous dire partout : me voici. Je m'attacherais à lui rendre Dieu aimable, à imprimer pour lui dans son cœur le même amour et s'il était possible un amour plus vif que celui qu'il ressentirait pour ses parents les plus chers. Je me ferais une espèce de devoir de ne jamais parler de Dieu qu'avec un air de recueillement et en accompagnant la prononciation de ce nom auguste, de gestes propres à faire sur l'esprit de l'enfant une impression mêlée de joie et de respect. Je lui montrerais ce tendre père pressé sans cesse du soin de ses créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement et le domicile. Un gâteau d'abeilles, la coque d'un verre à soie, le nid d'un oiseau seraient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferais remarquer le nombre et l'excellence des biens par lesquels Dieu a voulu distinguer l'homme de tous les animaux. Je lui découvrirais enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la bonté divine. Je lui produirais Jésus-Christ sous la relation simple et tout à fait intelligible d'un envoyé, dont la mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au pécheur qui se repent et de mettre en évidence la vie et l'immortalité. J'aplanirais à ses yeux la route du salut. Je ferais des lois du Seigneur un joug facile et un fardeau léger.... Je voudrais que cette idée riante : *je serai éternellement heureux*, l'accompagnât partout, qu'elle assistât à son coucher et à son lever; qu'elle le suivît dans la compagnie et dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pour-

raient s'élever dans son âme. Je ferais souvent retentir à ses oreilles ce chant d'allégresse : Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes! »

A part l'intervention de l'idée chrétienne plus accusée, la ressemblance avec les conseils de Rousseau est frappante. On peut croire qu'elle n'échappa point à Bonnet lorsque parut l'*Émile*, mais alors il n'était pas disposé à se prévaloir d'aucune communauté d'idées avec son illustre concitoyen, et peut-être ne s'en rappelait-il que plus vivement les reproches que certaines hardiesses fort analogues à celles du *vicaire* avaient attirés à l'auteur de la *Psychologie*. En effet les amis qu'il avait mis dans sa confidence s'en étaient montrés très-émus, comme aussi des endroits du livre où il semblait faire une part bien considérable à l'organisme dans des sentiments de nature essentiellement spirituelle; n'allait-il pas jusqu'à dire, par exemple, « qu'un genre nerveux délicat constitue le matériel de la piété! »

Bonnet plus tard se reprocha ce langage imprudent, rassuré pourtant par le témoignage que rendait sa conscience à l'innocence de son dessein et gardant en son cœur un certain fond de tendresse pour ce premier fruit des méditations philosophiques, qui avaient été la première jouissance de sa raison.

Le temps était bien passé où le jeune naturaliste bâillait de si bon cœur aux entretiens de ses amis sur la métaphysique. Genève possédait alors deux sociétés de philosophie sans caractère académique ni public, où de solides esprits débattaient familièrement entre eux des questions de philosophie. L'une de ces sociétés, la plus ancienne, comptait quelques-uns des hommes les plus distingués de l'aristocratie de Genève, qui était alors avant tout une aristocratie vraiment brillante de

talents et d'esprits supérieurs. Tels étaient, avec Bonnet, les professeurs Calandrini, Cramer, Jallabert, physicien connu par des observations importantes sur l'électricité, et enfin le procureur général Tronchin. L'autre plus intime et plus active et qui nous est mieux connue, se composait, à l'origine, de Bonnet et de trois de ses amis : le pasteur Benelle son voisin, le docteur Butini, médecin de grand talent et l'avocat Beaumont. Nous aurons à mentionner quelquefois cette société qu'on appelait dans Genève la Société des Quatre B, à cause du nom de ses premiers fondateurs, car elle s'étendit fort dans la suite. Remarquons seulement que Bonnet était l'âme de ces réunions où chacun pensait tout haut sur les sujets les plus importants de la philosophie, de la morale et de la religion. Les grands lecteurs de la société rendaient compte aux assistants des systèmes philosophiques qui venaient à éclore, comme celui du docteur Berkeley, et des ouvrages qui paraissaient, tels que celui de Condillac, suppléant ainsi très à propos pour Bonnet aux lectures que sa vue lui interdisait, et tenant sa méditation en haleine. Un jour que les quatre amis étaient réunis dans leur cénacle philosophique, on apporta quelques chapitres d'un ouvrage que l'auteur, dont on taisait le nom, faisait imprimer à Genève : c'étaient les chapitres de l'*Esprit des Lois*, où Montesquieu traite de la religion[1]. A cette lecture, Bonnet

1. Montesquieu avait confié son manuscrit au syndic Mussard, qui, envoyé à Paris par la république, pour arranger ses affaires avec la cour de France, s'y était lié d'amitié avec le président. Le professeur Jacob Vernet corrigeait les épreuves. Bonnet place la date de cette lecture à la fin de 1749. Ainsi la première édition de l'*Esprit des Lois*, qui parut sans date ni nom d'auteur, n'aurait été terminée qu'alors, et non à la fin de 1748, comme on le lit dans toutes les Préfaces ; mais la mémoire de Bonnet peut l'avoir trompé.

sentit, nous dit-il, se développer chez lui cette belle faculté par laquelle nous généralisons de plus en plus nos idées de tout genre ; la *Théodicée* de Leibnitz ne lui avait pas causé tant de joie et de transports.

« Je ne vous dis point combien on y applaudit : vous l'imaginez assez ; mais ce qu'il m'est impossible de vous exprimer, c'est l'impression que cette lecture fit sur mon esprit et sur mon cœur. Il me semblait que j'écoutais les instructions d'une intelligence supérieure à l'homme et qui me faisaient passer tout d'un coup de l'état d'enfance à celui d'homme fait. Je me persuadai que je n'avais encore rien lu, rien pensé, rien écrit. J'étais tout en feu et comme possédé de l'esprit de l'auteur. Je ne trouvais point qu'on eût assez applaudi : tous mes confrères me paraissaient froids en comparaison de ce que je sentais intérieurement, et, faut-il ajouter que je dévorai le livre lorsqu'il parut ? Je le lus et relus bien des fois, sans me flatter jamais d'en saisir l'ensemble. Je voyais bien la chaîne d'or qui liait les principes fondamentaux et leurs conséquences les plus immédiates, mais cette chaîne devenait çà et là un fil si délié qu'il échappait à ma vue. Je le supposais néanmoins lors même que je ne l'apercevais plus, et je ne m'avisais pas de présumer que là où je ne découvrais point de liaison, il n'y en eût point en effet.... Je ne me lassais point d'admirer la merveilleuse fécondité du petit nombre de principes que l'auteur avait fait entrer dans la composition de son ouvrage et l'art prodigieux avec lequel il savait les appliquer. Que vous dirai-je enfin ? il me semblait que je saisissais au moins jusqu'à un certain point cet art secret de l'écrivain, je dirai mieux, la sorte de magie par laquelle il attache si fortement. J'entrevoyais assez qu'elle consistait principa-

lement à substituer les images aux abstractions, à faire sentir autant que penser, et à flatter l'esprit en ne lui montrant qu'un des côtés d'une chose et en lui laissant deviner tous les autres. Un écrivain médiocre offusque l'idée principale par tous les accessoires. Le grand écrivain ne présente que cette idée, mais de manière qu'elle réveille tous ses accessoires. Il ne frappe qu'un seul coup, et ce coup va résonner dans l'âme par une multitude d'impressions qu'elle sent à la fois, et qu'elle aime d'autant plus à sentir, qu'elles sont plus claires, plus vives et plus multipliées. »

L'enthousiasme de Bonnet pour Montesquieu marque bien par quels côtés et quelles dispositions de son esprit il appartient à son siècle. Il y a plus d'une manière d'être de son temps, l'esprit d'aucune époque n'est tout d'une pièce. Cette impétuosité d'opinion, qui, en France, nous permet de transporter subitement nos prédilections d'un point extrême d'une idée sur l'idée opposée, trouve son compte à ces excès de généralisation qui personnifient une époque dans un homme, ou, ce qui revient au même, noient un écrivain dans son temps. Il faut pourtant bien reconnaître qu'on peut être du dix-huitième siècle et assez différemment, suivant qu'on l'est avec Montesquieu, avec Jean-Jacques Rousseau ou avec Voltaire. Des vœux communs, des tendances analogues rapprochent ces écrivains; mais que de différences aussi les séparent! comme ils obtiennent notre sympathie par des motifs divers et souvent opposés! Bonnet, qui exaltait Montesquieu, n'avait de goût ni pour Rousseau, son compatriote, ni pour Voltaire, son voisin; il a été maltraité par l'un et par l'autre, et ne le leur a pas rendu en indulgence. Rousseau, par certaines préférences de sentiment et d'imagination lui

aurait convenu davantage, mais les dissentiments politiques, on le verra ailleurs, tracèrent tout de suite entre eux un fossé profond. Quant à Voltaire, il inspirait au philosophe de Genthod un éloignement invincible. En définitive, Charles Bonnet, s'il était bien de son siècle, l'était à sa manière, et tout un ordre d'esprits contemporains le fut à la sienne.

Au milieu de ses travaux et de ses souffrances, Bonnet était arrivé à trente-six ans, lorsqu'il se maria, non sans avoir, selon la coutume genevoise de ce temps, cherché à obtenir d'abord le cœur de la jeune personne objet de son choix, Mlle de La Rive, femme distinguée par l'esprit et des premières familles de l'aristocratie genevoise. A cette époque, il était plus du monde qu'il ne le fut à aucun autre moment de sa vie. Membre des conseils, il s'occupait avec activité du gouvernement de la république, et c'est à dater de son mariage qu'il commença à habiter Genthod où la famille de Mme Bonnet possédait la belle campagne qu'il devait rendre célèbre[1]. Il jouissait vivement de son bonheur, lorsqu'un jour, faisant une promenade en voiture avec Mme Bonnet, une roue du carrosse se rompit. Cet accident ébranla la santé délicate de la jeune femme, et la jeta dans une langueur dont elle ne se remit jamais tout à fait. La philosophie chrétienne vint encore une fois au secours de Bonnet, et lui montra des dédommagements

1. Genthod n'est point sorti de la famille où était entré Charles Bonnet. Il est toujours terre savante, habitée aujourd'hui par un naturaliste éminent, petit-neveu du célèbre philosophe, M. Pictet de La Rive, connu par de beaux travaux sur la Paléontologie

Avant son mariage, Bonnet passait l'été à Thonex, dans une petite campagne qui était depuis trois siècles dans sa famille. C'est là qu'il fit ses premières observations, et qu'il écrivit ses premiers ouvrages auprès de son vieux père et d'une sœur aînée qu'il aimait avec tendresse.

lement à substituer les images … qui parle, sans faire sentir autant que penser … Ces dédommagements lui montrant qu'un des c… l'observation intérieure laissant deviner tous les … longue épreuve et dans une offusque l'idée princi… me retirais dans mon cerveau grand écrivain ne p… rations de mon âme, je sentais nière qu'elle réve… privations de mon cœur et les im- qu'un seul coup … qu'il recevait du dehors. » En une multitude … publication de sa *Psychologie*, Bonnet qu'elle aime … le cœur net de toutes les vues qu'il avait claires, pl… dans cet écrit, avait repris le sujet en sous-

L'en… nouvel effort produisit l'*Essai analytique des* bien … *de l'âme*, qui fut regardé comme son premier il a… la carrière de la philosophie spéculative. Il d'… s'attacha d'abord à chercher comment des sensations t… naissent les idées, car il n'admettait pas un instant, avec le pieux Berkeley, leur spiritualité parfaite. Il disait, dès l'entrée, que l'homme est un être mixte, que c'est sur son corps et par son corps que l'homme agit; qu'il faut donc toujours en revenir au physique comme à la première origine de tout ce que l'âme éprouve; il déclarait sans détour que par cette raison il avait mis dans son livre beaucoup de physique et assez peu de métaphysique.

Bonnet place le siége de l'âme dans le corps calleux, mais on le placera ailleurs si l'on veut, cela est indifférent à son but : là est l'instrument immédiat du sentiment, de la pensée et de l'action. Maintenant que se passe-t-il dès que la créature a reçu la vie ? par quel enchaînement d'impressions l'être grandissant passe-t-il de la condition d'être sentant à celle d'être pensant ? Sans se douter que l'abbé de Condillac l'avait prévenu, il imagina une statue humaine qu'il animerait à

volonté pour suivre ce qui se passerait en elle, à mesure qu'il éveillerait l'un ou l'autre de ses sens, jusqu'à ce qu'enfin le langage vînt mettre en action toutes les fibres du cerveau. Le *Traité des sensations* parut sur ces entrefaites ; Bonnet se décida néanmoins à garder sa statue qui, bien qu'elle s'éveille en respirant le parfum d'une rose, n'est guère moins de marbre que celle de Condillac. Il ne manquait ni de sentiment ni d'imagination, mais, selon sa propre remarque, un dessin d'anatomie ne saurait être un tableau. Ce qu'il se proposait, c'était simplement de présenter, à l'aide de cette image, le résultat de ses observations sur les sensations psychologiques, « car, disait-il, je n'ai pas été chercher mes principes, ils sont venus me trouver. » C'était là à ses yeux le mérite original de son Essai, d'être avant tout une œuvre d'observation, et, en effet, si elle tient beaucoup de la synthèse, cette analyse de nos facultés, c'est bien l'observation psychologique qui en a réuni les matériaux. Le côté spéculatif y est moins intéressant d'ailleurs que les inductions qu'en tire Bonnet pour l'éducation de l'âme humaine.

A Genève, l'ouvrage fut d'abord accueilli avec hésitation. Il inquiétait les scrupules dogmatiques et la susceptibilité d'opinion toujours en éveil chez les compatriotes de Bonnet. Le rôle si considérable accordé à la sensation et à l'organisation ; ces fibres et ces paquets de fibres correspondant à autant d'idées simples et d'idées composées, tout, dans ce système, semblait tendre et aboutir au matérialisme. Autour de Bonnet, parmi ses amis mêmes, on n'admirait pas sans un peu de consternation cet édifice si naïvement élevé à la sensation par un tel esprit, si éloigné des opinions qu'une pareille doctrine suppose. Vainement, après la mort,

faisait-il survivre la subtile matière de l'âme : l'agréable et facile idée qu'il présentait de la résurrection ne balançait pas l'impression produite par ces malheureuses fibres qui revenaient continuellement dans son langage, où, en réalité, elles occupaient plus de place que dans son système[1]. On voit par leurs lettres, que ses amis éprouvaient plus d'embarras que de satisfaction ; et Bonnet put se dire aussi que le goût de la métaphysique les abandonnait bien mal à propos pour lui, car ils semblaient s'être donné le mot pour écrire à l'auteur de l'*Essai analytique*, l'un, « qu'il avait vu l'abus et l'inutilité de ces questions, qu'elles commençaient à ne plus lui plaire; » l'autre, « que depuis trente ans et plus qu'il s'était attaché à la métaphysique, il avait vu trop peu de fruit de ces spéculations, et qu'il avait renoncé entièrement à toute illusion de ce genre. »

Au dehors, des juges moins timides rangèrent l'*Essai analytique* parmi les meilleurs traités de métaphysique, quelques-uns le mettaient hardiment au-dessus du livre de Condillac. Le président de Brosses, toujours franc avec ses amis, lui écrivait : « Je n'ai pas laissé que de lire votre analyse de l'âme avec d'autant plus de satisfaction que j'ai eu autrefois aussi la passion de la métaphysique; votre traité est exact, didactique, bien suivi et très-profond, sans que la clarté m'ait paru

1. Bonnet s'expliqua ensuite de la manière la plus catégorique sur le sens qu'il donnait à cette notion de fibres qui effarouchait tant le public. « Je fais profession d'ignorer profondément la véritable nature de ces organes infiniment petits qui ont été appropriés aux sensations et aux idées de tout genre, et par lesquels l'âme déploie toutes ses facultés. Je déclare donc bien expressément, que je n'emploie partout les mots de fibres, de molécules de fibres et de faisceaux de fibres, etc., que comme Newton a employé celui d'abstraction, c'est-à-dire pour exprimer un effet dont la véritable cause ou le comment m'est entièrement inconnu. »

manquer en ce sujet si abstrait, et où elle est si difficile à donner. Vos idées se rencontrent en divers points avec celles de l'abbé Condillac, qui a fait aussi sur cette matière un ouvrage qui a de la réputation, mais auquel le vôtre me paraît préférable, comme moins hypothétique, plus simple, plus complet et mieux déduit. » Condillac lui-même reçut avec bonne grâce l'envoi de l'*Essai analytique* : « Je vous suivrai avec plaisir, monsieur, dans la nouvelle route que vous vous êtes frayée, et je serai charmé d'y faire des découvertes, fussent-elles contre les observations que je crois avoir faites, car j'aime mieux une vérité dans mon esprit que des erreurs dans mes livres. »

Dans les *Considérations sur les corps organisés*, qui suivirent de près l'*Essai analytique*, Bonnet aborda le grand et mystérieux problème de la génération. C'était revenir à l'histoire naturelle, mais cette fois avec l'imagination pour microscope, car, bien qu'il s'appuyât sur ses anciennes expériences et qu'il ait eu pour lui les observations de son ami Haller, sa théorie de l'emboîtement des êtres, brillante expansion de l'idée de Malebranche sur la préexistence des germes, échappe à la démonstration physique, et Bonnet entrait ici, comme Buffon, toutes voiles déployées, dans l'océan sans rives et sans port des hypothèses philosophiques. En son ancienne qualité d'observateur exact et consciencieux, s'il avait jamais eu quelques doutes sur l'usage légitime de l'hypothèse dans les sciences expérimentales, il s'était bien défait de ces scrupules : il était persuadé et déclarait hardiment que les conjectures sont les étincelles au feu desquelles la bonne physique allume le flambeau de l'expérience. Et au moment d'exposer ce qu'il appelle lui-même ses songes sur la

génération, il se justifie d'avance : « Inquiète, ardente, active, la raison ne peut s'arrêter aux effets. Elle veut voir au delà. Craignons de la trop gêner dans ses mouvements. Son activité pourrait en recevoir de fâcheuses atteintes. Il vaut mieux que la raison s'écarte quelquefois en cherchant le vrai que si elle était moins ardente à le chercher. Ne nous refusons donc point à l'esprit de système, cultivons même cet esprit jusqu'à un certain point : c'est souvent une très-bonne lunette qui nous aide à découvrir des objets fort éloignés[1]. » C'est bien parler pour la science : elle doit beaucoup aux écarts des génies aventureux, mais ces utiles téméraires payent d'un grand prix les services qu'ils lui rendent ; leurs erreurs ne restent pas, ou l'on ne s'en souvient qu'aux dépens de leur mémoire ; les molécules organiques, l'emboîtement des germes, l'échelle des êtres, où Buffon et Bonnet ont épuisé les efforts de leur grande intelligence, n'ont laissé ni à l'un ni à l'autre toute la gloire qu'ils méritaient.

Le système de Bonnet venait se heurter tout droit contre les molécules organiques de Buffon, doctrine que l'illustre historien de la nature préférait à tous les autres enfants de sa magnifique et vaste imagination. Le président de Brosses, à qui Bonnet avait annoncé d'avance son travail sur les corps organisés, écrivait : « J'attends votre traité et vos expériences avec autant d'impatience que de curiosité. Je serais bien fâché

1. Comme correctif, Bonnet dit ailleurs : « Laissons agir l'imagination, mais que la raison tienne toujours la bride de ce coursier dangereux. Tournons-nous de tous côtés, formons de nouvelles conjectures, enfantons de nouvelles hypothèses, mais souvenons-nous toujours que ce ne sont que des conjectures et des hypothèses, et ne les mettons jamais à la place des faits. »

qu'elles vous missent en dispute avec M. Buffon. C'est mon intime ami. C'est sans prévention que je le regarde comme le plus beau génie, l'esprit le plus sublime, le plus net, le plus métaphysique, qui voit et saisit le mieux les choses dans le grand et dans l'ensemble, et qui excelle à généraliser les idées, comme l'écrivain le plus éloquent et le plus clair qu'il y ait aujourd'hui en France ; mais je voudrais (et je le lui ai dit) qu'il se livrât moins à sa riche imagination et qu'il fût moins ambitieux d'être chef de secte. » On voit que le président n'était pas très-rassuré, et en effet, Buffon, troublé dans ses molécules, fut toujours de glace pour Bonnet ; il ne lui pardonnait pas sa contradiction. Cependant il faut dire à la louange des deux concurrents, qu'ils ne firent ni l'un ni l'autre de leurs divergences en cette matière, un sujet de dispute et de ressentiments à traîner avec éclat devant le public. Il y eut même échange de courtoisie entre les deux savants, Bonnet faisant les avances, Buffon, il est vrai, n'y répondant pas toujours et gardant ses préventions[1].

1. « Tout homme, disait Buffon, qui n'a pas assez de lumières dans l'esprit pour voir évidemment que la supposition des germes préexistants, renfermés à l'infini les uns dans les autres, est une absurdité, n'est pas un philosophe. » (*Lettre à M. Perri*, publiée récemment par M. Nadault de Buffon, dans la *Correspondance* de son grand-oncle, Paris, 1860, t. II, p. 17.) Au fond, l'historien de la nature faisait peu de cas de Bonnet ; et cela ne tenait pas seulement à leurs dissentiments sur la génération. Buffon ne pouvait se défendre d'une sorte de dédain et d'antipathie pour les observateurs minutieux des petites merveilles de la création, et en particulier pour l'exactitude de « ces écorcheurs d'insectes, » si différente de la sienne qui était celle du géomètre voué à l'ordre et aux proportions. Il est très-vif sur ce sujet dans ses ouvrages, et plus vif encore dans sa correspondance. Dans la lettre citée plus haut, il avance nettement « que le microscope a produit plus d'erreurs qu'il n'a produit de vérités, » et il déclare ne faire aucun cas des prétendues découvertes de Spallanzani sur les animalcules infusoires.

CHAPITRE II.

LA CONTEMPLATION DE LA NATURE.

L'*Essai analytique* avait été publié à Copenhague en 1760, sous les auspices et aux frais du roi de Danemarck, qui partageait l'admiration du comte de Bernstorf, son ministre, pour le naturaliste philosophe. Bonnet témoigna sa gratitude dans une dédicace digne et simple : « Les louanges d'un bon roi, disait-il, sont bienséantes à un républicain. Le républicain, ajoute-t-il avec un sentiment d'orgueil patriotique peu dissimulé, envierait le sort du Danois, si un citoyen de Genève pouvait envier quelque chose. » Le moment approchait cependant où des regrets amers devaient succéder à cette effusion de patriotisme, à ce contentement du républicain. Bonnet était attaché dans l'âme à la constitution de son pays; il la défendit aussi de toute son influence dans le conseil des Soixante, où il remplaçait, depuis 1752, Cramer, son illustre maître. Lorsque tomba enfin cet établissement qui, dans sa conviction, avait fait le bonheur de la république, il crut que sa place

n'était plus dans les conseils, et il fit entendre une dernière fois sa voix respectée en venant déposer des fonctions qu'il ne pouvait plus conserver. Il commença son discours par une réflexion religieuse, écho des graves pensées qui l'occupaient alors : « Il est un temps marqué dans les décrets de l'Ancien des Jours pour l'élévation et l'abaissement des États, pour la prospérité et l'adversité des peuples. Les causes qui doivent opérer cette révolution, que l'histoire consacre dans ses annales, ont été ménagées de loin par cette intelligence adorable pour qui le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un instant, qui ne prévoit pas l'avenir, mais qui le voit, qui ne prépare pas dans les temps, mais qui a préparé de toute éternité les destinées des États. » En terminant, Charles Bonnet supplia ses collègues de le rendre à la liberté et à ses travaux : « En me soumettant avec la plus profonde résignation à tout ce que la Providence juge à propos d'ordonner de moi, et en me condamnant à la vie de l'homme privé, je ne me condamne pas à une honteuse oisiveté qu'on aurait justement à me reprocher. Me sera-t-il permis de le dire ici ? Je crois avoir payé à la société mon petit contingent, un contingent proportionné à ma faible portée. Vos Seigneuries feront de moi un beaucoup meilleur emploi en me laissant dans mon cabinet : j'y servirai plus utilement ma patrie que je ne le ferais dans le conseil. J'ai entrepris des recherches sur la matière la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un philosophe, je parle de cette religion dont le sentiment s'affaiblit trop parmi nous. Si la faiblesse de ma santé me permet d'achever cet ouvrage, je le consacrerai à l'utilité de la patrie et à celle du public. »

Tous ses amis du dehors apprirent sa retraite avec une satisfaction qu'ils ne lui cachèrent pas, au risque de blesser ses sentiments patriotiques. Par le fait, il était moins qu'on ne le croyait, absorbé par les préoccupations politiques. Il n'avait jamais perdu de vue les ouvrages qu'il avait mis sur le métier; les méditations philosophiques et religieuses étaient toujours son repos et les jouissances préférées de sa vie incomplète. « Au milieu de ces occupations que m'imposait le patriotisme, je ne laissais pas, disait-il à de Saussure, de me retirer de temps en temps dans mon cabinet pour y méditer sur des sujets philosophiques, et quand je vous parle de mon cabinet, je vous parle aussi de la campagne, qui était toujours pour moi un grand cabinet où je rêvais plus à mon aise encore. Je promenais mes rêves dans les jardins, dans les prairies, sur les grands chemins, et je ne rentrais point chez moi sans avoir composé quelques paragraphes ou même quelques pages de méditations que j'allais dicter à mon secrétaire. » C'est ainsi que la *Contemplation de la Nature*, la *Palingénésie* et les *Recherches sur les preuves du Christianisme*, c'est-à-dire ses plus importants ouvrages, ont été composés en partie pendant les cinq années que dura cette période des troubles de Genève.

De tous les ouvrages spéculatifs de Bonnet, la *Contemplation de la Nature* est celui qui a le mieux tenu contre les révolutions inévitables de la curiosité et de la science. Le naturaliste et le philosophe y ont réuni et présenté, sous une forme dépouillée d'appareil scientifique et intelligible à tous les esprits, l'un ses recherches et ses découvertes, ses théories et ses hypothèses physiologiques, l'autre ses systèmes sur l'origine de nos idées, le jeu des facultés, la destinée de tous les

êtres de la création, enfin l'avenir de nos âmes. Si Bonnet avait voulu exprimer par le titre de son livre toute sa pensée, ou, si l'on veut, toute son ambition, il l'aurait appelé l'Esprit de la nature, comme Montesquieu avait appelé le sien l'Esprit des lois. C'est une remarque très-juste de Cuvier, que la plupart des conceptions du naturaliste métaphysicien se retrouvent en germe chez ses devanciers, obscurément entrevues ou ébauchées à peine, mais qu'il les a rendues siennes en toute propriété par l'étendue et la précision des développements que sa méditation leur a donnés. Avant lui, l'idée d'une échelle continue des êtres s'était présentée à l'esprit d'Aristote, de Leibnitz, de Buffon, de Linné; mais avant lui personne n'avait entrepris de construire l'immense pyramide où s'étagent, enchaînés les uns aux autres, tous les ordres de la création, tous les règnes de la nature, liés par des transitions dont les polypes d'eau douce et les vers observés par Bonnet lui-même laissent entrevoir l'étonnante variété. C'est ainsi encore que Réaumur l'avait mis sur la trace de sa première découverte, qui le conduisit à édifier le système de l'emboîtement des germes dont Malebranche s'était montré avant lui le partisan. De même encore ce fut évidemment l'*Esprit des Lois* qui lui inspira le dessein de tracer, comme il a essayé de le faire dans la *Contemplation*, le plan général de la nature. Peut-être n'est-ce pas le louer beaucoup, de dire que dans la construction de cette vaste synthèse il se montre comme architecte supérieur à Montesquieu; tout du moins y est heureusement agencé; l'œil, loin de s'égarer, remonte si facilement et par une série d'objets si sensibles de la base au sommet de l'édifice qu'on a regret de savoir que le dernier mot de la science n'est pas là. Quelle grande

hypothèse jamais philosophe a-t-il tracée d'une main plus sûre, en un tableau mieux composé, que cette théorie de l'échelle des êtres que la science a renversée, que l'imagination regrette et qui en définitive, à l'image près, n'est-peut-être pas si éloignée de la vérité :

« Entre le degré le plus bas et le degré le plus élevé de la perfection corporelle ou spirituelle, il est un nombre presque infini de degrés intermédiaires. La suite de ces degrés compose la *chaîne universelle*. Elle unit tous les êtres, lie tous les mondes, embrasse toutes les sphères. Un seul être est hors de cette chaîne, et c'est celui qui l'a faite. Un nuage épais nous dérobe les plus belles parties de cette chaîne immense et ne nous en laisse entrevoir que quelques chaînons mal liés, interrompus, et dans un ordre très-différent, sans doute, de l'ordre naturel. — Nous la voyons serpenter sur la surface de notre globe, percer dans ses entrailles, pénétrer dans les abîmes de la mer, s'élancer dans l'atmosphère, et s'enfoncer dans les espaces célestes où nous ne la découvrons plus que par les traits de feu qu'elle jette çà et là. — Mais si nos connaissances sur la chaîne des êtres sont très-imparfaites, elles suffisent au moins pour nous donner les plus hautes idées de cette magnifique progression de la variété qui règne dans l'univers. — Il n'est point de sauts dans la nature, tout y est gradué.... Si entre deux êtres quelconques il existait un vide, quelle serait la raison du passage de l'un à l'autre? — Ces distributions ne sauraient trancher. Il est toujours entre deux classes ou entre deux genres voisins, des productions *moyennes* qui semblent n'appartenir pas plus à l'un qu'à l'autre et les lier. — Le polype enchaîne le végétal à l'animal. L'écureuil volant unit l'oiseau au quadrupède. Le singe touche au qua-

drupède et à l'homme. — Mais si rien ne tranche dans la Nature, il est évident que nos distributions ne sont pas les siennes ; celles que nous formons sont purement nominales et nous ne devons les regarder que comme des moyens relatifs à nos besoins et aux bornes de nos connaissances. Des intelligences qui nous sont supérieures découvrent peut-être entre deux individus que nous rangeons dans la même espèce, plus de variétés que nous n'en découvrons entre deux individus de genres éloignés. Ainsi ces intelligences voient dans l'échelle de notre monde autant d'échelons qu'il y a d'individus. Il en est de même de l'échelle de chaque monde et toutes ne composent qu'une seule suite qui a pour premier terme l'atome, et pour dernier terme, le plus élevé des *Chérubins*. »

Ce tableau déroulé par une main religieuse, commençant par Dieu qui pourvoit chaque être sorti de ses mains des éléments de son existence présente et de son existence à venir, et couronné par une promotion universelle des âmes ressuscitées avec la mémoire du passé ; ce tableau de l'œuvre divine où nous tenons tous notre place, n'a rien qui éveille d'abord l'inquiétude et la répugnance ; le matérialisme et le fatalisme qui s'y montrent ont un aspect de candeur et de spiritualisme parfait. Qu'importe, en effet, pour l'édification, que l'âme ne soit pas d'essence spirituelle pourvu qu'elle ne meure pas et qu'elle possède en elle-même les éléments de résurrection sans fin? La philosophie ne saurait accepter les conséquences rigoureusement logiques d'une telle doctrine, mais les âmes qui se sentent édifiées par ces belles erreurs en font leur profit, surtout quand un cœur religieux comme celui de Bonnet les épure et les sanctifie.

L'univers physique occupe naturellement une place considérable dans l'ouvrage ; les lois qui le régissent, les éléments qui le composent dans l'harmonieuse variété de leurs phénomènes, les êtres de tout ordre qui l'habitent et les modifications infinies de la matière créée, tout ce grand ensemble se développe sous la main du naturaliste, qui sur chaque point reproduit consciencieusement les découvertes de la science. C'est cette partie de la *Contemplation* qui fut surtout admirée des contemporains et qui a maintenu la popularité du livre jusqu'au moment si récent encore, où les sciences physiques ayant pris un développement immense, le tableau de Bonnet s'est trouvé incomplet. Son œuvre alors a été reprise avec toutes les ressources de nos connaissances modernes ; le *Cosmos* a remplacé la *Contemplation ;* mais le livre de Bonnet n'en conserve pas moins dans l'histoire littéraire une place honorable.

Dirons-nous, toutefois, que dans ses descriptions de naturaliste, Bonnet est grand peintre et grand poëte? Ce serait donner une idée bien inexacte du genre particulier de talent qu'il déploie dans cette partie de ses écrits ; ce serait surtout l'exposer à une comparaison trop périlleuse avec Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, dont, comme écrivain, il n'a certainement ni la puissance, ni l'éclat, ni la couleur, ni le charme. Admirablement clair, facile et coulant, son style est en général prolixe, trop fleuri, et à force d'onction, manque de nerf. Comme l'auteur des *Études de la Nature*, quelquefois il semble s'approcher d'un écueil que lui avait signalé le président de Brosses : le trop d'admiration dans les récits, et la disposition à solenniser les petites merveilles. On le dirait, par exemple, tout près

d'attribuer à ses chenilles l'intelligence et les desseins que d'autres écrivains naturalistes accordaient de son temps aux animaux industrieux avec un enthousiasme qui révoltait Buffon ; mais ce sont de pures licences de langage et d'imagination : sur le fond de la question, il pense en philosophe et s'explique en observateur [1].

De même que Buffon et séduit par l'éclat de sa grande manière, il aime la majesté, mais il la conçoit trop riche et trop ornée. Ainsi décrivant le lion des pucerons qui, non content d'en être l'impitoyable ennemi, se fait encore un habit et un trophée de la peau de ses victimes. « On s'imagine voir, dit-il, Hercule revêtu de la peau du lion de Némée. » Racontant ses premières expériences sur les puceronnes, il décrit les précautions qu'il a employées pour élever chaque captive dans la solitude, « moyennant quoi, ajoute-t-il, j'étais plus assuré de la conduite de mon prisonnier que ne le fut Acrisius de celle de Danaë, quoique enfermée par son ordre dans une tour d'airain. » Ces petites allusions mythologiques sont dans le goût du temps et agréables à rencontrer; mais on n'en demande pas tant à l'observateur, ou plutôt on aime bien mieux qu'il se contente de peindre les objets tels qu'il les voit avec la palette qu'il a sous les yeux.

1. « Ce ne serait pas, dit-il quelque part, du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un animal industrieux que je voudrais partir pour rendre raison de cet ouvrage. Je ne dirais pas : L'araignée tend une toile pour prendre des mouches ; mais je dirais : L'araignée prend des mouches parce qu'elle tend une toile, et elle tend une toile parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident ; seulement ce n'est pas l'animal qui se l'est proposé, c'est l'auteur de l'animal. Par cette manière philosophique de raisonner, que perdrait la théologie actuelle ? N'y gagnerait-elle pas au contraire plus d'exactitude, plus de précision ? Raisonnons donc sur les opérations des animaux comme sur leur structure. »

Naturellement et de son propre fond, Bonnet n'est pas un peintre : il est essentiellement un historien de la nature, et tel doit être, en effet, le naturaliste. Ce qu'on lui demande, c'est de raconter avec précision et fidélité le petit drame des existences que sa curiosité observe. S'il a vraiment de l'imagination, la poésie vient alors d'elle-même guider sa plume; son imagination intéressée intéresse la nôtre. Il y a beaucoup de ce mérite dans l'*Insectologie* de Bonnet, et il a fait par là autant de naturalistes que Réaumur son maître. On trouvera un bon exemple de sa manière à lui de raconter et de décrire, dans les chapitres sur les mœurs des chenilles qui vivent en société temporaire ou perpétuelle, sur les chenilles processionnaires que l'on voit sortir de leurs nids au soleil couchant et marcher en procession sous la conduite d'un chef dont elles suivent tous les mouvements, et sur ces autres chenilles qu'il appelle républicaines, vivant réunies, mais sans chef, qui se construisent des hamacs ou campent à la manière des Arabes, sous des tentes, et vont recommencer plus loin quand elles ont dévoré tout le pays d'alentour. Mais où nous le préférons encore, c'est dans le récit original des expériences que tout jeune homme alors, et contemplateur naissant, il envoyait à Réaumur. Telle est l'histoire tragique d'une mère qui se laisse ensevelir toute vive plutôt que de survivre à sa progéniture. Il s'agit de cette araignée qui renferme ses œufs dans une sorte de bourse de soie blanche :

« On voit souvent, dit Bonnet, de ces araignées courir dans les allées des jardins : le sac aux œufs les fait remarquer, et on le prend pour le ventre de l'araignée, parce qu'elle le porte partout avec elle. Cette

araignée ne file point de toile, elle bat la campagne, et s'élance sur les petits insectes qui lui servent de nourriture. Elle a cet air sauvage et presque féroce qu'on remarque dans la plupart des araignées. Elle court et saute avec agilité, et l'on a de la peine à la saisir. Mais si on lui enlève le précieux dépôt qu'elle porte partout avec elle, on sera surpris du changement qui s'opérera chez elle. Cette araignée, auparavant si sauvage, paraîtra s'apprivoiser sur-le-champ : on la verra rester immobile à la même place, puis se mettre à marcher d'un pas lent, et à chercher de tous côtés la bourse qui lui a été enlevée....

« Dans la vue de mettre à une épreuve nouvelle l'attachement singulier de cette araignée pour ses œufs, il me vint un jour en pensée d'en jeter une des plus sauvages dans la fosse d'un grand fourmilion. Elle se tira bientôt du précipice et remonta avec agilité au haut de la fosse. Je l'y précipitai de nouveau : le fourmilion plus leste cette fois que la première saisit avec ses cornes le sac aux œufs, et l'entraînait sous le sable pour en faire curée. De son côté l'araignée s'efforçait de tirer à elle le sac et de l'enlever au ravisseur invisible qui s'en emparait. L'espèce de glue qui collait le sac à l'araignée, ne put tenir contre des secousses aussi violentes : le sac se sépara, mais l'araignée le reprit aussitôt avec ses pinces et redoubla ses efforts pour l'arracher au fourmilion. Ce fut en vain : le fourmilion continua à entraîner le sac sous le sable ; l'infortunée mère pouvait au moins dérober sa vie à l'ennemi ; elle n'avait qu'à lâcher le sac et à regagner le haut de la fosse. Mais, chose étonnante, elle préféra se laisser enterrer toute vive. La tendre mère, privée de ses œufs, ne voulut point quitter la fosse où elle venait de les perdre. J'avais

beau la piquer à plusieurs reprises avec le bout d'un brin de bois pour l'obliger à sortir de la fosse, elle s'opiniâtrait toujours à y demeurer. Il semblait que la vie lui fût devenue à charge, et qu'il n'y eût plus pour elle de plaisir à espérer. »

Le style de Bonnet, dans ses œuvres philosophiques, a d'autres qualités et d'autres défauts.

On sait comment il composait; lui-même a décrit plus d'une fois sa méthode : « J'écris dans mon cerveau, disait-il, comme sur du papier. Je transcris ensuite de mon cerveau sur le papier en dictant à mon secrétaire. Ainsi peu ou point de ratures sur le papier, elles se font dans mon cerveau. Le croiriez-vous? Il n'y a pas une seule rature dans le manuscrit original de mon *Essai analytique.* » Ces détails, que Bonnet aimait à rappeler, laissent entrevoir que la composition était pour lui une véritable improvisation oratoire, avec tous les avantages de facilité, d'abondance cadencée et aussi tous les inconvénients de prolixité, de diffusion, qui appartiennent à la parole improvisée. Après cela, on doit moins s'étonner peut-être de rencontrer dans les pages dictées par Bonnet, l'emphase pathétique et l'onction sentimentale chères à son temps, mais dont les grands écrivains du dix-huitième siècle ont su mieux se défendre. Ce n'est pas un écrivain de génie qui, voulant annoncer avec majesté le chef-d'œuvre de la création terrestre, l'homme pour tout dire, n'a trouvé que cette exclamation faible et banale : « Contemplateurs des œuvres du Tout-Puissant, votre admiration s'épuise à la vue de ce merveilleux ouvrage. Pénétrés de la noblesse du sujet, vous voudriez en exprimer fortement toutes les beautés; mais votre pinceau trop faible ne répond pas à la vivacité

de vos conceptions.... » Et lorsque le contemplateur, frappé de tout ce que l'âme reçoit du sens de la vue, faisant un retour sur lui-même, déplore la destinée des hommes dont les yeux sont fermés à la lumière, ce sujet douloureux ne lui inspire qu'une amplification travaillée où les mots n'ont rien gardé de l'émotion trop naturelle qui devait les dicter. « Aveugles infortunés qu'un sort trop rigoureux a privés dès la naissance de l'usage de cet incomparable sens, je ne puis assez m'attendrir sur votre malheur! Hélas! le plus beau jour ne diffère point pour vous de la nuit la plus sombre. La lumière ne porta jamais la joie dans vos cœurs.... »

C'est assez insister sur les imperfections de l'écrivain. Elles ont contribué bien plus que les erreurs du métaphysicien à faire descendre Charles Bonnet au-dessous du rang qui lui appartient légitimement dans l'histoire littéraire de son siècle [1]. Mais il y a dans la *Contemplation de la Nature* des qualités rares et même des beautés qui ne permettront pas à cette grande œuvre de tomber dans l'oubli. Au dix-huitième siècle elle obtint plus que du succès et du respect, elle excita l'enthousiasme, non en France à la vé-

1. Au jugement de Grimm, Bonnet aurait mérité la réputation d'un grand écrivain, s'il avait vécu à Paris : « Il ne manque à ses écrits que cet atticisme qu'on ne prend qu'à Athènes, que M. de Voltaire seul a su conserver hors de sa patrie, et que les autres perdent quand ils en sont longtemps absents. » Bonnet aurait été bien surpris d'apprendre que ses écrits manquaient d'atticisme ; il croyait certainement en avoir beaucoup. Il s'était fait de la noblesse, de l'élégance et de la chaleur du style des idées peu justes, qu'il suivait en conscience et qui l'éloignaient de la simplicité. Il trouvait J. de Müller sec et presque froid : « Je ne l'écoute pas, disait avec raison le jeune historien. J'aime mieux en croire les Commentaires de César. »

rité, mais dans le reste de l'Europe, surtout en Allemagne [1].

Cinq ans après la *Contemplation de la Nature*, parut la *Palingénésie* qui en était comme une suite nécessaire. Dans ce nouvel ouvrage, Bonnet reprenait ses idées sur la résurrection, les développait en les étayant d'une argumentation serrée, en un mot, en faisait un système complet. L'œuvre est édifiante par son objet, et l'auteur s'appuie sur la Révélation ; mais c'est une œuvre essentiellement philosophique, et la théologie ne doit pas se formaliser si, non content des promesses de l'Écriture sainte, l'auteur ose suivre du regard de la raison toutes les créatures du monde présent au delà de leur fin terrestre. D'ailleurs, il ne faut jamais perdre de vue lorsqu'on lit Bonnet, qu'à ses yeux, la foi est complétement désintéressée dans les recherches dela philosophie et de la science sur les ressorts de la machine humaine et les facultés de l'âme qui la dirigent.

Essayons de résumer les idées de la *Palingénésie*.

Quand il serait vrai que l'homme tout entier n'est que matière, il n'en serait pas moins appelé à être heureux ou malheureux dans une autre vie : tel est le nœud du système de Bonnet. Quoi donc, pense-t-il, l'auteur de l'univers qui sait conserver cette grande machine si prodigieusement composée, manquerait-il de moyens pour perpétuer dans son unité l'homme purement matériel? Non! Ce corps grossier et terrestre que nous voyons et que nous palpons, renferme comme en un étui le germe d'un nouveau corps déjà pourvu de son âme et destiné dès l'origine des choses à

1. L'ouvrage fut traduit en allemand par Lavater, et en italien, par Spallanzani qui le prit pour texte d'un cours à l'Université de Pavie.

perfectionner toutes ses facultés dans une nouvelle vie. Les animaux eux-mêmes contiennent les éléments de l'état perfectionné qui leur est réservé dans la nouvelle révolution que notre planète doit subir après toutes celles qu'elle a déjà subies. Tous les êtres organisés recevront à chaque révolution une organisation supérieure à la précédente : en un mot, comme on l'a dit spirituellement, « il y aura de l'avancement pour tout le monde [1]. » L'homme ressuscitera donc, et il ressuscitera tout entier, c'est-à-dire avec le souvenir de ses états passés, capable par conséquent de les juger et de comprendre le jugement qui en sera porté. Veut-on savoir quel est le fondement de cette personnalité? c'est la mémoire, laquelle ayant son siége dans le cerveau, lie par des nœuds secrets le cerveau périssable au germe impérissable [2]. Au reste, le religieux penseur s'avance dans son système les saintes Écritures en main. Loin d'y rien trouver qui contrarie ses vues, il n'y voit que des preuves dont il s'empare avec respect. La foi personnelle de Bonnet n'est pas marquée au coin de l'orthodoxie calviniste : il destine l'homme à être jugé dans l'éternité sur le mérite de ses actions et il ne cherche pas à concilier le dogme de la rédemption avec sa théorie; mais l'on conçoit après tout que le fond du système en est indépendant. Tout ce qu'il permet à sa raison, c'est d'expli-

1. M. Villemain, dans son Cours sur la littérature française au dix-huitième siècle.

2. Dans les dernières années de sa vie, nous apprend son disciple J. Trembley, Bonnet s'aperçut du rôle considérable que joue l'âme dans la conservation des impressions de la mémoire. Il aurait voulu revoir son *Essai analytique* en ce sens, il n'en eut pas le temps, et sans doute il était trop tard : ce changement eût entraîné avec lui d'autres pièces de son système.

quer philosophiquement le dogme chrétien de la résurrection, et de donner aux espérances de l'homme cet appui nouveau que la philosophie ne s'était pas mise en peine de lui procurer.

En tirant du christianisme une partie de ses arguments, Bonnet s'était d'avance obligé à établir les preuves de la religion chrétienne ; il n'y a pas manqué. Au milieu des ténèbres croissantes qui allaient s'épaississant devant ses regards, les derniers efforts de sa forte et sereine intelligence furent consacrés à la défense de la révélation. Sans descendre un instant des hauteurs où se complaisait sa calme intelligence, aux récriminations et aux réfutations amères contre les incrédules, il développa avec netteté et simplicité les raisons philosophiques de sa foi et les résuma dans cette conclusion : « Je ne dirai point que la vérité du christianisme est démontrée ; cette expression, admise et répétée avec trop de complaisance par les meilleurs apologistes, serait assurément impropre ; mais je dirai simplement que les faits qui fondent la crédibilité du christianisme me paraissent d'une telle probabilité, que si je les rejetais, je croirais choquer les règles les plus sûres de la logique et renoncer aux maximes les plus communes de la raison. »

Les *Recherches sur le Christianisme* sont le couronnement de la *Palingénésie* et des travaux de Charles Bonnet[1]. En repos sur les grandes questions qui

1. A bien dire, les *Recherches sur le christianisme* n'étaient qu'une partie de la *Palingénésie*. Bonnet les en détacha à la prière de son beau-père qui avança cent louis au libraire pour publier à part un ouvrage dont il attendait une grande édification pour le public. Quant à Bonnet, il n'a jamais retiré un écu de ses nombreuses éditions qui se trouvèrent en définitive lui avoir coûté 115 louis d'or, à ce que nous apprend Bonstetten.

intéressaient son âme, et bien abrité désormais dans l'édifice de ses convictions, contre les doutes et les vents du siècle, il ne s'occupa plus que de revoir attentivement ses œuvres pour l'édition qu'on en publiait à Neuchatel.

Cette révision, qui ne prit pas moins de six à sept années au consciencieux Bonnet, ne lui laissa ni le temps ni les forces d'écrire un ouvrage dont il avait l'esquisse dans la tête : c'était un essai sur l'histoire de la Providence. Retraçant rapidement la suite des révolutions physiques et morales qu'a subies notre planète, il aurait tenté de découvrir les vues de la sagesse divine dans ces révolutions[1]. Ce dernier et trop conjectural témoignage de la pieuse philosophie de Bonnet eût-il ajouté beaucoup à la portée et à l'utilité religieuse de ses autres ouvrages, en particulier de sa *Contemplation de la Nature*? Il est permis d'en douter. Mais un monument qui intéresserait bien plus les lecteurs d'aujourd'hui et qui manque à la collection des œuvres du philosophe de Genthod, c'est ce qu'il appelait lui-même son Commerce épistolaire, non-seulement avec d'illustres savants, mais encore avec les amis qu'il avait acquis au loin sans être jamais sorti de la patrie. Il serait difficile de nommer quelque pays où Bonnet n'eût pas des enthousiastes et des correspondants ; il en avait en Suède, en Danemark, en Russie, à Berlin, à la Haye, à Hambourg. En France il en avait aussi, les plus importants à l'Académie des sciences, et les plus intéressants en Bourgogne, Lalande en tête avec le président de Brosses.

1. Voyez une lettre de Bonnet à J. de Müller dans les Œuvres complètes de l'historien allemand, t. XV, p. 324.

Cette vaste correspondance nous fait encore mieux connaître que ses ouvrages la place que tint Bonnet dans son siècle comme penseur et son influence sur toute une classe d'esprits ; vers la fin de sa vie il en rassembla avec soin les débris ; n'avait-elle pas été une des distractions les plus douces de sa longue carrière d'infirmités et de travail? Elle lui rappelait le souvenir d'amitiés précieuses, et aujourd'hui nous y retrouvons pleines de vie et de sentiment, des physionomies de penseurs dont notre âge a oublié le nom, mais qu'il s'honorerait d'avoir connues. Au centre de ce groupe d'amis particuliers qui font un échange familier d'idées, le philosophe de Genthod lui-même n'est pas celui dont les lettres intéressent le moins. Sa manière est prolixe, on trouve rarement chez lui le trait vif et la rapidité qui sont la grâce de la langue épistolaire, mais l'homme n'y dément pas le philosophe, et l'on y retrouve toujours ce sage, qui pour emprunter les paroles d'un éloquent historien des lettres, « s'étant partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. »

Nous avons souvent puisé dans cette riche correspondance, dont rien jusqu'à ces dernières années n'avait été publié que les lettres à Réaumur, à Spallanzani et quelques autres fragments[1] ; nous y puiserons souvent encore dans le cours de cet ouvrage, car l'on retrouve Bonnet partout dans l'histoire morale et philosophique de l'Europe au dix-huitième siècle. Nous en

1. M. Ch. Eynard dans sa *Vie de Tissot*, M. le professeur Humbert dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, et plus récemment M. de Caraman dans son ouvrage sur Ch. Bonnet, en ont donné des extraits.

signalerons dès à présent un caractère qui est un trait expressif de la physionomie de ce sage illustre. On pouvait tout lui dire, et il pardonnait tout. Les lettres de ses amis sont d'une franchise et quelquefois d'une rigueur à ne laisser aucun doute sur ce point. Bien que très-auteur sur le chapitre de la composition et du style, il écoutait les contradictions, et sensible à la gloire, il supportait la critique de ses idées les plus chères avec une sérénité et une déférence que l'amour-propre, si habile qu'il soit à ce jeu, ne saurait contrefaire sans se trahir quelquefois, et qui ne se démentirent jamais.

Entre le dernier ouvrage de Charles Bonnet et la fin de sa vie, vingt-trois années s'écoulèrent encore, qui ne furent pas remplies seulement par la révision de ses œuvres et l'entretien de sa correspondance. L'intelligence aussi active, la curiosité aussi ardente que jamais, il suivait avec attention les mouvements même lointains de sa science préférée. Mérian le tenait au courant des travaux des philosophes allemands, il lui parlait de Moses Mendelsohn et de Kant : il arriva même que loin d'être rebuté par les abords effrayants de la doctrine du philosophe de Kœnigsberg, que son correspondant traitait d'hypermétaphysique, Bonnet eut le courage de pénétrer dans les profondeurs de cette forêt germanique, guidé par un jeune homme de grande espérance, Ancillon, que le désir de voir Bonnet avait attiré à Genève ; car on venait de tous côtés à Genthod, comme à l'oracle, les métaphysiciens d'Allemagne et de Suisse comme les physiciens de Genève. L'excellent homme ne s'offensait nullement de la préférence manifeste que donnaient la plupart des savants genevois au naturaliste observateur et penseur sur le

raisonneur spéculatif. Il savait reprendre dans ses entretiens avec eux, l'ancienne ardeur qui lui avait coûté si cher, et il mettait alors l'observation circonspecte, le dévouement à la vérité au-dessus des qualités les plus brillantes de l'esprit. C'est sans fausse modestie qu'il se regardait « comme un enfant perdu de la petite armée de philosophes dont son cher Pline était un des généraux. » Le cher Pline c'était de Saussure, à qui il écrivait, avec un sentiment d'affection gracieux : « Non-seulement vous savez voir, mais vous savez encore réfléchir profondément. Que ne puis-je me nicher dans votre corps calleux ou votre moëlle allongée ! car nous en sommes encore à ne savoir précisément dans lequel des deux l'âme réside. Quand je songe à vous, je me persuade facilement qu'elle réside dans le cœur... »

Toutes les distractions d'ailleurs n'étaient pas bannies de Genthod, qui recevait souvent des hôtes étrangers, les mêmes quelquefois qui venaient de se montrer à Ferney. Malgré leurs infirmités, les maîtres de la maison ne voulaient pas que l'on s'ennuyât sous leur toit. On y entendait, à l'occasion, de bonne musique, et Aufrêne, le rival genevois de Lekain, y récitait ses rôles. Mais rien ne valait le charme des entretiens familiers de Bonnet. « Il avait, nous dit un des habitués de Genthod, une facilité à exprimer ses idées, il leur trouvait si heureusement, selon son expression favorite, l'habit qui leur était propre, que sa conversation était très-supérieure à ses écrits, bien qu'elle y ressemblât par une certaine grâce affectueuse [1]. »

1. « Il était d'un caractère si doux, ajoute Le Sage, qu'on ne pouvait le comparer à cet égard qu'à son excellent ami, M. Benelle son pasteur, son voisin et le confident de ses pensées. Et même cette extrême douceur était accompagnée d'un ton beaucoup plus onctueux et de façons

La vieillesse de Bonnet fut troublée et attristée par les malheurs de sa patrie ; mais une dernière épreuve lui était encore réservée. La fin de sa vie fut une lutte pleine d'angoisses contre les maladies graves et douloureuses qui vinrent se joindre à ses infirmités. « Souvent nous avons cru l'avoir sauvé, disait son neveu de Saussure, témoin de ses souffrances et de sa résignation. Ah ! qu'il était touchant, qu'il était intéressant de le suivre pendant ce long et pénible combat ! Comme son cerveau avait été fatigué par une contention soutenue pendant toute sa vie, il lui arriva ce que Newton, Pascal et tant d'autres beaux génies ont éprouvé : sa maladie se portait quelquefois sur les nerfs ; alors il avait des visions qui le trompaient d'abord, mais dont ensuite il reconnaissait l'illusion. Mais au milieu de ces affligeantes erreurs, la bonté de son cœur brillait toujours de l'éclat le plus pur. Son intelligence même, quoique alors couverte d'un voile sur quelques-unes de ses parties, avait dans tout le reste conservé la plus parfaite clarté. Souvent, dans ces moments pénibles, je lui communiquais pour le distraire quelques observations nouvelles de physique ou d'histoire naturelle, ou quelque idée de métaphysique : alors, si son attention se portait sur ces objets, il en parlait avec une suite, une présence d'esprit admirables, rappelant ce que les savants avaient pensé sur ces objets et comparant leurs opinions aussi bien et peut-être mieux qu'il ne l'aurait fait dans la santé la plus parfaite. Cependant, quoiqu'il eût encore quelques moments vraiment heureux, ses angoisses devinrent si fréquentes et si pénibles, qu'il

beaucoup plus affectueuses qu'on n'en rencontre, je crois, chez aucun autre homme. » Manuscrits de G. Le Sage. Bibliothèque publique de Genève.

en désirait ardemment la fin, et que malgré la résignation la plus religieuse, il demandait souvent à Dieu de le rappeler à lui. »

Ses vœux furent exaucés : Charles Bonnet mourut en 1793; il était né en 1720. Une longue carrière de soixante-douze ans, tout entière écoulée sur un théâtre si borné pour une intelligence de cet ordre, une jeunesse laborieuse, souffrante, suivie de quarante années passées dans la retraite, au milieu des ombres croissantes de la cécité et du silence plus redoutable que la surdité fait autour de nous; — quelle image d'une vie heureuse! Telle fut pourtant la vie que Bonnet accepta sans murmure, et qui parut douce et belle à son âme, soutenue par la religion et satisfaite de penser. Nous voudrions savoir une plus certaine et plus rayonnante démonstration de la spiritualité de notre âme, une plus belle victoire du roseau pensant. Quelque sceptique soupçonnera peut-être Bonnet d'avoir joué au sage et mis plus de philosophie dans ses livres qu'il n'en avait au fond du cœur; d'avoir été soutenu, dans le vide d'une existence si dépouillée, par la vanité ordinaire des esprits systématiques bien plus que par des convictions et des principes. Au besoin, le témoignage de ses contemporains et la tradition qui en est restée répondraient pour lui. Sa conduite politique a été quelquefois accusée par l'esprit de parti, ses systèmes ont été vivement attaqués; mais dans les écrits si passionnés d'alors nous n'avons jamais rencontré la moindre insinuation contre la sincérité de ses sentiments religieux, l'inébranlable sérénité de son âme, la vérité de son caractère et la bonté de son cœur. Pas un murmure ne s'éleva pour contredire de Saussure, lorsque devant ses concitoyens

de tous les partis, rassemblés entre deux prises d'armes pour entendre l'éloge funèbre de Charles Bonnet, il en vint à cet endroit de son discours : « Il fut heureux par la source du plus grand bonheur dont l'homme soit susceptible, celui d'aimer et d'être aimé. Il n'y eut jamais de cœur plus aimant que le sien : les amis de son enfance ont été ceux de sa vieillesse; jamais aucun nuage, aucun trouble n'a terni son amitié, ni sa vie domestique. »

Tel fut Bonnet jusqu'à la fin de sa vie, penseur hardi, esprit sage, candide et humble cœur, digne à tous les titres de l'admiration et du respect qui entourèrent au dix-huitième siècle, son nom et sa personne. Cette belle renommée ne lui a pas survécu; il la méritait, cela doit suffire. Qui regrettera que ce sage utile ait été payé de ses services présents par la gloire présente? On aime à penser que le plus religieux des philosophes, a été dédommagé par la gloire, des privations et des maux de sa vie. « Comme il est oublié! disait Bonstetten, en visitant moins de vingt ans après la mort de Bonnet, ce vieux manoir de Thonex où s'était passée sa jeunesse; son nom est aussi mort que lui, mais il a vécu avec la postérité! »

CHAPITRE III.

ABRAHAM TREMBLEY. — LE DOCTEUR TRONCHIN.

Le souvenir de Charles Bonnet est étroitement lié à celui d'un autre naturaliste genevois, son parent, son ami et son émule, Abraham Trembley, né aussi avec l'amour de la nature et le génie de l'observation.

Trembley appartenait à une famille originaire de Bourgogne et l'une des plus anciennes et des plus distinguées, mais non des plus riches de Genève. Son père avant d'exercer une des premières charges dans la magistrature de son pays, avait fait la guerre sous Guillaume d'Orange. Il destinait son fils à l'état ecclésiastique, mais sa philosophie terminée, Trembley renonça à la théologie et partit pour la Hollande avec le double désir de s'y créer un état et d'étudier aux universités de ces savantes provinces. Obligé à la plus stricte économie, il donnait courageusement des leçons de belles-lettres et de philosophie, en même temps qu'il suivait avec ardeur les cours de S'Gravesande, d'Albinus et d'autres illustres professeurs. Sa physionomie ouverte,

son esprit distingué lui eurent bientôt procuré des liaisons précieuses. Le comte de Bentink, représentant de la cour d'Angleterre à la Haye, lui confia l'éducation de ses enfants. Le jeune précepteur devint l'ami du père de ses élèves et aussi de leur parent, M. Charles de Bentink, très-grand personnage de Hollande, et aussi dévoué à la constitution républicaine de sa patrie que son grand oncle, le comte de Portland, l'avait été aux intérêts et à la fortune de Guillaume d'Orange.

C'est à la campagne, en causant avec le père de ses élèves des *Observations* de Réaumur qui commençaient à paraître, que la curiosité vint à Trembley d'observer la nature pour son compte. Apprenant alors que son jeune parent Bonnet, plus jeune que lui de deux ans, marchait sur les traces de Réaumur, il entra en commerce de lettres avec le curieux investigateur des générations puceronnes. On a vu ce qu'il en coûta à Bonnet d'avoir eu pour confident de ses expériences, un observateur aussi difficile à satisfaire et dans quel excès de précautions le jeta un *qui sait?* hasardé par Trembley. Mais la même lettre qui exprimait ce doute si fatal pour les yeux de Bonnet, apprenait à celui-ci un fait bien plus étrange que ceux qu'il avait signalés, bien plus contraire à toutes les lois connues alors de la physique animale.

Trembley racontait qu'un jour, en se promenant avec ses élèves le long d'une pièce d'eau, il avait remarqué à la surface de l'étang un être dont la nature singulière l'avait frappé. Était-ce un animal, était-ce une plante? Voilà ce qu'il se demandait déjà depuis six mois, six mois remplis par des expériences minutieuses et difficiles que M. de Bentink lui-même suivait avec anxiété. « Je ne sais presque, écrivait Trembley, si je dois appeler

plante ou animal l'objet qui m'occupe le plus à présent. C'est un petit être aquatique. Dès qu'on le voit pour la première fois, on s'écrie que c'est une petite plante. Mais si c'est une plante, c'est une plante sensitive et ambulante; et si c'est un animal, il peut venir de bouture comme plusieurs plantes. J'en ai coupé un en trois parties : il est revenu à chacune ce qui lui manquait pour être telle que cet être était avant d'être partagé, et chacune a marché et fait jusqu'ici tous les mouvements que j'ai vu faire à l'animal complet. — Une autre singularité que présente cet animal, c'est sa manière de multiplier. Les jeunes sortent du corps des vieux comme les branches d'un arbre sortent du tronc. On ne voit d'abord qu'une petite excroissance qui croît chaque jour; ensuite paraissent les jambes, et au bout de plus ou moins de temps lorsque l'animal est complet il se détache de la mère, etc. [1].

M. de Réaumur, consulté en même temps par Trembley, n'hésite pas à prononcer que c'est là un animal et il apporte à l'Académie cette grande nouvelle. Mais le consciencieux observateur n'était pas aussi pressé; il multipliait les expériences et chacune lui révélait encore chez ces êtres des mœurs et des propriétés dont rien dans le monde connu n'avait encore donné une idée.

Cependant, le bruit de la découverte se répandait et des naturalistes plus alertes se préparaient à prendre les devants et à en recueillir les premiers l'honneur et le fruit. Trembley leur céda tranquillement le pas et ne perdit rien pour avoir attendu, car, dans l'intervalle, il eut la bonne fortune de trouver un excellent graveur pour les planches dont il était nécessaire d'accompa-

1. Corr. de Bonnet. Manuscrits de la Bibl. de Genève.

gner ses *Mémoires pour servir à l'histoire d'une espèce de polypes d'eau douce.* Le graveur n'était pas moins que Lyonnet lui-même, destiné à être un naturaliste aussi. Dessinateur à ses loisirs, mais déjà dessinateur admirable, Lyonnet apprit en deux mois l'art de graver lui-même pour faire mieux honneur à ces étonnants inconnus et à leur sage historien. Sage est bien le mot. Rien de sage, en effet, comme ces *Mémoires*, rien de plus dépouillé d'apprêt, et aussi d'imagination. Trembley ne cherche ni à vanter ni à amoindrir l'intérêt de sa découverte; quant au mérite, il en fait honneur au hasard tout seul : « M. Bernard de Jussieu connaît depuis longtemps les polypes, et en a même fait dessiner, comme nous l'apprend M. de Réaumur. Je sais, outre cela, qu'ils ont été vus avant moi par d'autres personnes; et il est même à présumer qu'ils se sont rencontrés sous les yeux d'un plus grand nombre de curieux, lorsqu'ils faisaient des recherches sur les plantes ou sur les animaux aquatiques. Aucun de ceux dont je viens de parler n'a aperçu cette reproduction remarquable qui se fait dans les différentes parties du polype, après qu'on les a séparées, parce que cette découverte devait être par sa nature, non le fruit d'une longue patience et d'une grande sagacité, mais un présent du hasard. C'est à cet heureux hasard que je dois cette découverte, que j'ai faite sans y penser, et même sans avoir eu de ma vie aucune idée qui y eût le moindre rapport. »

Faisant allusion à l'échec si instructif que les règles générales jusque-là adoptées en histoire naturelle venaient de recevoir de la découverte des pucerons androgynes : « Je sentais vivement, ajoute-t-il, que la nature était trop vaste et trop peu connue pour qu'on

pût décider sans témérité, que telle ou telle propriété ne se trouvait pas dans telle ou telle classe de corps organisés. Je me tins dans la réserve, et je me contentai de travailler à pousser mes recherches sur les polypes, sans oser décider encore s'ils étaient des animaux ou des plantes. »

S'expliquant ensuite sur les effets qu'il était permis d'attendre de cette découverte pour le progrès des sciences, il n'en voyait pas de plus désirable que de nous jeter dans une grande défiance à l'égard de ces règles générales auxquelles on a prétendu borner la nature et qui ne pouvaient servir qu'à mettre obstacle à nos connaissances : « Nous ne pouvons mieux travailler à expliquer les faits que nous connaissons qu'en tâchant d'en découvrir de nouveaux. La nature doit être expliquée par la nature et non par nos propres vues, qui sont trop bornées pour envisager un si grand objet dans toute son étendue. » Ni le conseil, ni l'exemple n'ont été perdus ; Bonnet rappelant à de Saussure tout ce que l'histoire naturelle devait à la découverte de Trembley, a pu dire de ces belles observations : « Elles feront époque dans l'histoire des sciences naturelles. Combien n'ont-elles pas étendu, rectifié et perfectionné nos idées sur le règne organique et en particulier sur l'animalité ! Que de vérités aussi neuves qu'intéressantes n'ont-elles point fait naître dans ces derniers temps, lorsque des mains habiles ont entrepris de remanier les mêmes sujets et d'étendre les expériences à des animaux de classes très-différentes ! Combien la physiologie n'a-t-elle point gagné et ne gagnera-t-elle point encore à tout cela[1] ! »

1. Lettres de Ch. Bonnet à de Saussure. Nous devons la communi-

Le comte de Bentink, quittant la Haye, emmena avec lui le précepteur maintenant illustre de ses enfants, qui trouva en Angleterre d'autres sujets à étudier que les polypes à bras, car il vivait dans le grand monde politique et il fut employé aux négociations d'Aix-la-Chapelle en 1748. A la paix, il revit enfin la patrie qu'il avait quittée depuis seize ans, mais un pieux devoir le rappela bientôt en Angleterre, où son ami le duc de Richemond venait de mourir, et il se consacra à son fils aîné, qu'il fit voyager avec lui plusieurs années dans toute l'Europe. A Paris, où il séjourna à deux reprises, l'Académie des sciences le nomma son correspondant, honneur qu'il avait décliné au début de ses expériences. Il ne tint qu'à lui d'être à la mode, comme ses polypes, car les polypes étaient à la mode et les gens du monde refaisaient ses expériences, comme au siècle précédent les belles dames répétaient celles de Descartes sur l'insensibilité des animaux; mais il eût fallu bien d'autres succès pour tourner cette tête sensée. Un académicien d'un grand nom avec qui il causait un jour ne pouvait comprendre qu'il ne fût pas très-fier de sa découverte : *Il s'étonnait*, disait Trembley, *que je ne fusse pas glorieux d'avoir écorché des polypes!* Son esprit solide jouissait bien plus de l'entretien de Fontenelle, de Jussieu, de Réaumur, de M. de Malesherbes et surtout de Montesquieu. Ses relations avec l'illustre président remontaient au séjour de celui-ci en Angleterre : ils s'étaient vus alors. Montesquieu l'invita à venir passer quelques jours avec lui dans sa terre; c'était dans l'automne de 1752. Trembley comptait les trois jours

cation de cette correspondance pleine d'intérêt, à M. Th. de Saussure-Pictet, petit-fils de l'illustre historien des Alpes.

qu'il avait passés alors avec ce grand homme excellent parmi les plus délicieux de sa vie : « Je ne puis, disait-il à Bonnet, vous exprimer, mon cher ami, les délices que j'ai goûtées pendant ce séjour. Que de belles, que d'agréables choses j'ai entendues ! Que penserez-vous de conversations qui commençaient à une heure après midi et qui ne finissaient qu'à onze heures du soir ? Tantôt vous auriez entendu traiter les sujets les plus relevés, et tantôt vous auriez entendu rire de grand cœur à l'occasion de quelque conte exquis. Nous avons traité quelques matières qui m'ont bien fait penser à vous. J'ai beaucoup parlé agriculture avec M. de Montesquieu. Si Mlle votre sœur savait comment il pense sur la vie des champs, elle serait bien glorieuse. Dans une conversation que nous avions sur ce sujet, il s'écria : *O fortunatos!...* Il ajouta ensuite : « J'ai souvent pensé à mettre ces paroles au frontispice de ma maison. »

Enfin le moment arriva où Trembley put venir se reposer de sa vie errante dans son pays natal. Il avait quarante-sept ans. Un mariage heureux lui donna le bonheur qu'il avait espéré, et l'éducation de ses enfants devint l'occupation et le charme de sa vie : éducation systématique pour laquelle il a écrit de vrais ouvrages qu'il nous reste à apprécier.

Trembley était précepteur par vocation ; tout jeune encore il avait assisté son père dans l'éducation de ses nombreux enfants, et homme mûr déjà il s'était dévoué tout entier à l'éducation des fils de son ami le duc de Richemond, qui lui avait légué en mourant la tâche d'en faire des hommes de bien. Il s'était, de tout temps, dirigé, dans cette carrière, sur des principes fermes et arrêtés : « Je me suis exercé à préparer la

jeunesse à combattre les tentations, en tâchant de former son goût, d'exciter le sentiment de l'honneur, et de fortifier les principes de la vertu.... J'ai vu les moments où il fallait combattre, et j'ai vu ce que peuvent sur l'homme l'honneur et les belles affections que la nature lui a données, pour l'éloigner du mal et pour le conduire au bien. C'est dans ces différentes occupations que j'ai passé ce qu'on appelle les plus belles années de la vie, et je les ai trouvées belles. »

Ce qu'il avait fait pour ses élèves, Trembley le fit pour ses propres enfants, avec plus de suite encore et de goût. Il entreprit l'éducation de leur âme par l'étude de la nature et celle de la religion. Il écrivait d'avance des entretiens sur ces grandes matières et les donnait à méditer à ses élèves. Bonnet, à qui il soumit ces cahiers, le pressa de les publier à l'usage des pères de famille qui désiraient un autre guide que l'Émile pour disputer leur fils à l'incrédulité et au relâchement moral du siècle. C'est à ce conseil que l'on doit les *Instructions d'un père à ses enfants*, ouvrage composé de trois parties, qui furent publiées successivement (1775-82).

La première roule sur la nature et la religion. Qu'on se représente un traité de théologie naturelle écrit, non par un théologien ou un philosophe superficiellement éclairé sur les lois générales de l'univers, mais par un naturaliste difficile en preuves, observateur aussi profond que scrupuleux, maître d'ailleurs du savoir le plus étendu en tout genre de connaissances humaines! On se fera d'avance une haute idée d'un tel ouvrage. Ouvrons donc le livre de Trembley : quel désappointement! C'est que, si le fond est excellent, la composition est diffuse, le style sans dessin

et sans couleur, la langue courte, monotone et négligée. C'est dans toute la signification du mot, non un livre mal fait, mais un livre mal écrit. Rien ne prouve mieux combien la forme a d'importance en toute œuvre d'écrivain et particulièrement dans les plus sérieuses. Ici l'auteur est un savant du premier ordre, un penseur pénétré, un père plein de sagesse et de tact, et l'on n'oserait affirmer que son livre substantiel peut se lire sans ennui d'un bout à l'autre. Les meilleurs chapitres sont ceux qu'il a consacrés au récit détaillé de ses expériences sur les polypes, et encore leur préférons-nous les sobres mémoires où il les exposa pour la première fois.

Les *Instructions sur la religion naturelle et révélée* et les *Instructions sur le principe du bonheur*, sans avoir plus de mérite littéraire sont une œuvre très-supérieure à la première, sous le rapport de l'intérêt même, et de l'utilité. Le profond sentiment religieux qui y circule et s'y fait sentir, donne à cette nouvelle apologie du christianisme par un naturaliste du dix-huitième siècle, une valeur que l'on ne peut méconnaître. — Le point de départ en est tout pratique : c'est le bonheur de l'homme, tant en ce monde que dans les jours sans fin qui succéderont à son existence terrestre. Ce bonheur procède des belles affections que Dieu a mises en notre âme : la bienveillance, la compassion, la justice ; du contentement délicieux que ces sentiments nous procurent par eux-mêmes et de la vertu qui en est la suite. Tel est l'ordre établi par le maître de la nature, dans le présent ; et s'il doit y avoir pour nous un avenir éternel, n'avons-nous pas lieu de penser que le « grand Être dirigera tout dans cet avenir, suivant les mêmes principes ; que de plus en plus et toujours la vertu sera heureuse et que le vice

ne pourra jamais avoir que de malheureuses conséquences? » Or, cet avenir éternel nous est assuré; la raison nous disait de l'espérer, et la lumière de l'Évangile a confirmé les espérances de la raison; elle a fait plus, elle nous a amenés jusqu'à la certitude : *La grâce salutaire à tous les hommes a été manifestée, et elle nous enseigne de renoncer à l'impiété et aux passions mondaines, afin que nous vivions dans le siècle présent, selon la tempérance, la justice et la pieté, dans l'attente du bonheur que nous espérons et de la manifestation du grand Dieu et de notre Sauveur.* Ce qu'est cette grâce dont parle l'apôtre et à quel prix elle nous est acquise, Trembley le cherche dans les Écritures, avec un cœur simple et une intelligence éclairée, les yeux fixés sur le but et le prix de la vie, sans détourner ses regards de ces sereines clartés, pour chercher avec un amour-propre inquiet si son opinion a pour elle ou contre elle le sentiment de saint Anselme, de saint Athanase ou de saint Augustin! Il ne cherche pas davantage à pénétrer ces profondeurs impénétrables aux hommes comme aux anges, que nous offre la religion de même que la nature; il ne cherche point à comprendre le mystère de la rédemption, et sa retenue sur ce point est d'un chrétien encore plus que d'un philosophe : « Nous savons avec certitude que Jésus-Christ a opéré notre salut par sa prédication, par son exemple, par sa mort, par sa résurrection, mais nous ne devons point chercher à expliquer dans le détail la manière dont ce salut a été opéré, et ce qui a rendu nécessaire le moyen qu'il a plu à Dieu d'employer pour sauver les hommes. Ce serait vouloir entrer dans les conseils de Dieu, ce serait vouloir être son conseiller, ce serait vouloir pénétrer, au moyen de notre intelli-

gence très-bornée, dans ce plan immense qui embrasse toutes les œuvres de la nature et de la grâce, qui se développe peu à peu depuis le commencement des siècles, et qui se développera aux siècles des siècles. Voilà, mes enfants, les grandes idées que l'Évangile nous présente et dont nous devons remplir notre esprit. Des idées plus particulières, des connaissances plus détaillées ne nous sont pas nécessaires à présent : elles ne sont pas nécessaires pour nous porter à la repentance, à la conversion, à toutes les vertus chrétiennes qui font l'objet de la tâche que l'Évangile nous prescrit, et celui qui doit surtout nous occuper pour notre bonheur. Nous ne ferions que nous distraire en cherchant à approfondir ce qui n'a pas été mis à notre portée; en substituant aux belles idées générales que la révélation nous donne, des idées particulières, qui pourraient n'être pour la plupart que nos propres idées et servir, comme elles ne l'ont fait que trop souvent, à diviser les hommes et à séparer ces chrétiens qui devraient être tous et toujours unis; ces chrétiens qui ne sont chrétiens que pour être frères, que pour vivre entre eux dans la paix et dans la charité. »

Il faut lire tout ce discours (le 61ᵉ des *Instructions sur la religion naturelle et révélée*), pour prendre de ce sage si chrétien, si rempli d'espoir et d'humilité, la plus grande leçon dont notre temps ait besoin, partagé comme il l'est, en matière de foi, entre l'indifférence et la hauteur dogmatique. Qui, d'ailleurs, après avoir lu le volume consacré par Trembley au ministère de Jésus-Christ et des apôtres, osera dire que le christianisme montré par le père à ses enfants dans la révélation n'est bon qu'à inspirer l'orgueil et le relâchement, quand il n'inspire au pieux instituteur que la plus

douce charité, la bienveillance pour les hommes, la reconnaissance envers Dieu et la vigilance sur lui-même? De quelque façon qu'on soit chrétien : que l'on se sache avec confiance racheté de toute éternité, ou que l'on n'espère son rachat que d'une pieuse ardeur à bien faire, en un mot, que l'on attende tout de la doctrine ou que l'on espère tout des œuvres ; si le cœur est humble, ne craignons point que l'esprit soit superbe. Que les doctrines opposées cessent donc de s'imputer mutuellement le péché d'orgueil. Apprenons de l'histoire des sentiments humains à honorer la sainteté chrétienne sous tous les drapeaux où nous la rencontrons et acceptons d'elle, avec reconnaissance, l'exemple et l'édification.

L'exemple et l'édification abondent dans ce dernier ouvrage de Trembley ; mais pour nous, délicats et lassés que nous sommes, quel bienfait si ce livre, vraiment riche en idées et en raisonnements lumineux, réunissait seulement en quelque degré l'attrait de la forme à la solidité du fond! Pourtant, le dirons-nous, dans leur rédaction sans art et sans charme, il s'en faut de bien peu que les chapitres sur les lumières des nations anciennes et des nations modernes, morceau considérable des *Instructions*, où est présentée l'histoire des opinions religieuses de l'antiquité avant l'établissement du christianisme, ne forment à eux seuls un livre attachant, digne d'un homme aussi versé dans la connaissance des grands écrivains de l'antiquité que paraît l'avoir été l'ami de Montesquieu [1].

1. On regrettera qu'un esprit si sage n'ait pas consacré quelques-uns de ces calmes discours à l'exposition des divergences qui divisent le christianisme : il les eût réduites à leur valeur au profit de la charité. Mais il faut respecter la répugnance qui l'a arrêté sur le seuil des tristes controverses entre chrétiens : « J'aimerais pouvoir tou-

A côté de Charles Bonnet et d'Abraham Trembley, et de la même génération, un autre Génevois, dont le nom est plus connu en France, prenait une part brillante aux conquêtes de l'observation dans le vaste champ des sciences physiques et naturelles. Le docteur Tronchin n'a pas publié une œuvre de quelque importance, mais la tradition qui est restée de sa longue pratique, et les fragments que nous avons pu recueillir de sa correspondance, laissent assez entrevoir ce qu'il y avait de l'esprit cultivé et de l'écrivain chez ce médecin moraliste. Peut-on s'en étonner? En dehors des lettres proprement dites, il n'y a pas de profession en soi plus littéraire que celle du médecin; et peut-être est-il permis d'affirmer que l'on ne naît pas grand médecin sans apporter avec soi le don de pénétrer les hommes et de lire dans leurs cœurs. L'âme humaine n'est-elle pas toujours au centre des lettres comme de la nature et l'éternel objet de leur curiosité?

Tronchin commença comme Trembley, sous les auspices d'une mère féconde en courageux efforts, la nécessité [1]. Ses premières études terminées à l'académie de Genève, il se rendit en Angleterre, comptant, pour obtenir un emploi, sur l'appui de milord Bolingbroke, son parent par alliance. Bolingbroke, sans aucun crédit et alors négligé, ne put rien de plus pour lui que

jours écarter ce triste objet de la présence de mes écoliers, comme j'aimerais à le voir disparaître de dessus la terre. J'ai conduit mes élèves à l'école de Jésus-Christ, à cette école où l'on reçoit les leçons les plus simples, les plus claires et les plus touchantes, à cette école où la voix du grand Maître qui y enseigne la fait toujours retentir des exhortations à l'union, à la concorde, à l'amour fraternel, à la charité. Pouvais-je tirer ensuite mes enfants de cette école, dont je ne pourrais me tirer moi-même? »

1. Le système de Law, qui enrichit tant de ses concitoyens, avait ruiné son père, riche banquier de Genève.

de lui faire voir Swift, Pope et Addison[1]. Comprenant qu'il était venu chercher ce qu'il n'obtiendrait jamais, le jeune Genevois ne se laissa point abattre et retournant aux études, il se rendit à Cambridge. C'est là que sa vocation se révéla tout à coup à lui. Sans perdre de temps, il partit pour Leyde, où il avait résolu d'apprendre la médecine sous Bœrrhave. Il profita si bien des leçons du grand maître, qu'il devint son élève favori et qu'à vingt-trois ans il était déjà compté au premier rang des médecins de Hollande. C'est alors qu'il commença sa longue et laborieuse campagne en faveur de l'inoculation. La tâche demandait chez le médecin assez hardi pour l'entreprendre, beaucoup de courage pour affronter l'opposition d'aussi puissants adversaires que les facultés, le clergé et les gouvernements eux-mêmes; beaucoup d'esprit pour imposer aux préventions, et beaucoup de tact pour ménager les amours-propres; beaucoup de grâce aussi pour séduire les gens du monde, et enfin un génie médical, libre lui-même des préjugés d'école et certain d'avoir la nature et l'expérience de son côté. Tronchin possédait tout cela relevé encore par les avantages de sa personne. Voltaire l'a peint : « C'est un homme haut de six pieds, savant comme Esculape et beau comme Apollon. »

A quarante-cinq ans, laissant les honneurs et les places dont il jouissait, Tronchin revint dans sa patrie. On y créa pour lui une chaire de médecine. Sa réputation avait passé en France, il fut en peu de temps l'oracle auquel on vint de partout. Genève était rem-

1. Il vit aussi Newton : le grand homme vivait encore, mais l'intelligence était éteinte, et le futur médecin n'oublia jamais ce triste spectacle.

plie de ses malades. L'arrivée de Voltaire qui vint se fixer à Genève, « pour être plus près de M. Tronchin, » ajouta encore au prestige du célèbre successeur de Bœrrhave. La mode s'en mêla bientôt : on fit le voyage de Genève pour voir M. de Voltaire, et consulter son médecin.

Ceux qui venaient pour Tronchin, et ce fut là encore un des bonheurs de ce médecin heureux, lui apportaient des santés délabrées par les fatigues, par les mollesses de la vie du grand monde, ou par les travaux de l'esprit. Ces malades subtils et énervés que les drogues eussent tués, étaient sauvés par la manière tout hygiénique et morale dont Tronchin entendait et pratiquait son art. Son grand principe était que la nature est le seul vrai médecin du malade, et que la médecine n'est que sa servante. « *C'est à la nature de guérir les maux et à l'art de lever les obstacles*, disait-il. Celui qui a fait notre corps l'a doué de tout ce qui est nécessaire pour qu'il se conserve quand il est sain, et pour qu'il se rétablisse quand il est malade [1]. » Parmi les obstacles qui se mettent entre le malade et la nature, Tronchin savait bien que les obstacles moraux étaient les premiers à écarter, puisqu'ils vont souvent jusqu'à modifier l'essence même des affections, mais ce n'est pas avec la diagnostique de l'école et les ressources de la pharmacopée que l'on vient à bout de ceux-là. En pareil cas, c'est à l'esprit de tâter le pouls de l'âme, et à la parole d'administrer les topiques nécessaires. Cette partie si délicate de l'art de guérir était celle où excellait Tronchin : « Il connaît l'âme, il est grand médecin, » disait

1. Lettre du docteur Tronchin à J. J. Rousseau. (Manuscrits de Neuchâtel.)

de lui Voltaire, qui a vanté aussi son éloquence : « Personne ne parle mieux et n'a plus d'esprit. »

Tronchin n'avait pas attendu l'*Émile* pour exhorter ses clientes à être les seules nourrices de leurs enfants et pour recommander la gymnastique. C'était encore de la médecine naturelle. « Je renvoie, écrivait-il une fois, le jeune M. T.... bien portant. La lame de son âme n'est pas de la trempe la plus forte, et son fourreau n'est que de carton. Pour le durcir, je lui ai conseillé de s'exercer à faire des armes pendant quelques mois. Dites à son cher oncle que ce remède, dans le cas dont il s'agit, quoique la pharmacopée n'en dise mot, est à mes yeux un spécifique dont les maîtres du monde, les anciens Romains, connaissaient tout le prix, tandis que nos sibarites, de crainte de déranger leurs toupets, négligent toutes les parties de la gymnastique et n'escriment plus que contre la religion et les mœurs. »

Il était facile aux préventions et à la jalousie, de fonder sur tout cela contre le médecin génevois une accusation de charlatanisme. N'est-ce pas Rousseau qui écrivait à Mme d'Épinay : « Il a tant de réputation qu'il pourrait bien n'être qu'un charlatan [1] »? Les succès soutenus de Tronchin répondirent pour lui auprès de ses contemporains, et ses consultations le défendraient encore mieux auprès de la postérité, si, malheureusement, la plupart n'avaient disparu des papiers de sa famille. C'est une perte des plus regrettables, si nous en jugeons

1. « On a imprimé dans Paris, écrit Voltaire en 1757, une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape Tronchin de charlatan et de coupeur de bourses. Il y a répondu par une lettre au doyen de la Faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours. »

par celles que contiennent quelques-unes de ses lettres que nous avons eues entre les mains. Un style élégant, orné quelquefois, une certaine vérité dans la description des symptômes et l'explication ingénieuse des causes, justifient tous les éloges de Voltaire. Malheureusement il ne reste de lui, à part ces fragments de sa correspondance, que quelques thèses et une préface aux œuvres de Baillou. Cette préface offre un tableau rapide, mais vigoureusement buriné et plein de choses à faire frémir, de l'histoire de la médecine et des médecins. On y voit après Hippocrate les médecins sortir de la voie qu'il leur avait tracée, abandonner l'observation candide de la nature, y revenir et s'en éloigner encore pour des chemins plus commodes, jusqu'au moment où paraissent des hommes qui savent lire dans le vrai livre, les Vésale, les Eustathe, les Pecquet ; la circulation du sang entrevue par Servet et d'autres est démontrée par Hervey : « Le jour semblait venu enfin de reprendre et d'avancer l'édifice de l'art ; les fondements étaient jetés, et sur ces assises quel monument n'eût pas élevé un Hippocrate ! mais la vanité et la sottise des médecins perdirent tout. Aveuglés par leurs petites argumentations, ils aimèrent mieux donner des lois à la nature que de lui en demander. Aux vrais, clairs et éternels principes qu'ils auraient puisés à la source hippocratique, ils préférèrent les visions trompeuses de leur propre imagination. En vain la France posséda Duret, Jacot, Baillou, ces hérauts d'Hippocrate, — les *ferments*, les *acides*, l'*alcali*, les *sels* et autres inutilités vinrent dispenser les médecins d'étudier laborieusement la nature. Hélas ! l'étude de la nature requiert du courage, des forces, de l'abnégation, et il est des sentiers moins ardus où il n'est pas besoin pour marcher d'avoir le pas ferme et

le jarret nerveux. Et c'est ainsi que la médecine, cela répugne à dire, est exposée à demeurer, ce qu'elle fut toujours, le fléau du genre humain [1]. »

Tout médecin, qu'il soit philosophe ou non, a par devers lui sa philosophie. Celle de Tronchin était celle de Bonnet et de Trembley; tous trois, ils sont de la même école. L'intime liaison du corps et de l'âme, qui domine les vues de l'*Essai analytique*, est encore plus étroite aux yeux de Tronchin. De même qu'il voyait tous les jours chez ses malades la disposition morale réagir sur leur état physique, de même il voyait la machine humaine peser misérablement sur l'état de l'âme; mais ses convictions religieuses n'en étaient pas troublées. Si c'était du matérialisme, c'était celui de Bonnet : Dieu toujours présent, le ciel en vue et la vertu pour obligation. « Des hommes parfaits, mais où en trouve-t-on ? Vous et moi le sommes-nous, mon bon ami, et pouvons-nous espérer de l'être ? Je dis plus, si nous l'étions, pourrions-nous espérer de l'être toujours ? Une fièvre tierce mal guérie, le plus petit dérangement de l'organe qui sert à la sécrétion de la bile, la plus légère atteinte de notre cerveau, ne peut-elle pas ébranler l'édifice de notre sagesse et nous rendre dans un instant plus petits et plus faibles que ceux dont nous plaignons la faiblesse et la petitesse ? La plus profonde humilité est le seul état qui convient à l'homme. Les héros sont des fous ou des forcenés; les philosophes extravaguent; les beaux esprits font pitié. Il n'y a d'homme respectable que celui qui est pénétré de sa petitesse et de la grandeur de Dieu. Tâchons de l'être, mon bon ami, et

1. « Erit medicina, dicere pudet, uti semper fuit, flagellum quo plectentur mortales. »

conduisons nous de façon que nous puissions attendre la mort sans la désirer ni la craindre[1]. »

Le « bon ami, » c'était Jean-Jacques Rousseau, qui était venu visiter sa patrie l'année même où Tronchin y ramenait ses pénates et où Voltaire vint s'établir à ses portes[2]. Date mémorable dans les annales politiques et littéraires de Genève, car, depuis ce moment, les deux génies les plus puissants du dix-huitième siècle s'y trouvent mêlés par leurs luttes et par leurs œuvres.

En vain nous avons cherché à laisser en dehors du chemin que nous suivions ces deux esprits si souvent jugés : à tous les pas Voltaire et Rousseau se présentaient à nous. L'un est né à Genève et bien que, depuis sa célébrité, il n'ait revu que quelques jours sa ville natale, il l'a constamment remplie de ses passions, et son nom dès lors a été attaché au sien. L'autre a vécu à ses portes les vingt dernières années de son règne philosophique et les plus militantes. Comment décliner la périlleuse obligation d'aborder un sujet si difficile à rajeunir? Que nos lecteurs se rassurent toutefois, nous serons attentif à ne pas étendre au delà de l'indispensable les limites naturelles de cet épisode, lié si singulièrement à l'histoire générale de la philosophie des lettres et de la politique du dix-huitième siècle.

1. Lettre du docteur Tronchin à J. J. Rousseau. (Manuscrits de la bibliothèque de Neuchâtel.)

2. La carrière de Tronchin s'acheva à Paris, où nous le retrouverons à la fin de cet ouvrage.

———

CHAPITRE IV.

J. J. ROUSSEAU CITOYEN DE GENÈVE.

C'est dans l'été de 1754 que J. J. Rousseau revit Genève, qu'il avait quittée en fugitif vingt-quatre ans auparavant; c'est vers la fin de ce séjour, dans l'automne de la même année, que Voltaire, cherchant une retraite libre et sûre pour sa vieillesse opulente, vint aux Délices et voulut s'y fixer. Le spectacle que Genève offrait alors d'une république lettrée et commerçante, aristocratique et populaire, prospère et agitée, était fait pour intéresser les deux philosophes. Chacun n'y vit alors que ce qu'il lui plaisait d'y rencontrer : Voltaire, une société élégante et cultivée, où les gens d'esprit ne manquaient pas, ni les bonnes têtes, où son génie trouvait des admirateurs, et sa curiosité universelle des savants à faire parler; Rousseau des citoyens, l'image officielle de la liberté politique, des vertus, des mœurs et quelques cœurs de jeunes gens qu'enflammaient déjà les idées d'égalité républicaine.

Qu'était alors Genève en réalité?

Entre le jour où J. J. Rousseau était né (1612) et celui où, parvenu à la maturité de l'âge, il revoyait sa patrie, la vieille cité de Calvin avait bien changé de physionomie. Le dernier flot de l'émigration française en avait fait une ville remplie de commerce et d'industrie, où s'agitait une population intelligente, médiocre en nombre et offrant néanmoins toutes les nuances imaginables de rang, de fortune et de culture, auxquelles s'ajoutaient des distinctions plus profondes, déterminées par l'institution politique. Au sommet du petit édifice un sénat dont les membres, assistés de nombreux conseillers tantôt législateurs et tantôt juges, gouvernaient gratuitement la république sous l'autorité du souverain. Le souverain, c'était le corps des citoyens, composé d'un millier tout au plus de bourgeois, qui, l'épée au côté, s'en allaient solennellement à certaines occasions faire acte de souveraineté dans la cathédrale, pour l'élection des magistrats, l'adoption ou le rejet des lois. Tout le jeu politique de la communauté était entre les mains de ces quelques centaines de Génevois, qui de plus se réservaient jalousement le privilége des maîtrises, celui des professions libérales, des grades militaires et bien d'autres encore. Le reste de la population, composé en grande proportion d'originaires français, dont les pères n'avaient pas voulu ou n'avaient pu acquérir le droit de bourgeoisie, n'intervenait ni de près ni de loin dans les affaires de la république. Beaucoup d'entre eux étaient fort riches, tandis que plus d'un bourgeois fier de son épée était plus près de la misère que de la fortune[1]. Mais ces distinctions politiques, devenues la

1. Telle famille de natifs mettait sa fierté à ne pas acheter des droits qu'elle prétendait lui appartenir en vertu des anciennes lois effacées de la république.

source de violents tumultes où le sang coula plus d'une fois, n'acquirent une si fatale importance que parce qu'elles avaient fini par répondre à des distinctions sociales toujours fécondes en périls dans les petites communautés. A le bien prendre, en effet, les conseils, le gouvernement, c'était la société aristocratique; le souverain, c'était la société marchande et bourgeoise; le peuple sans droits, c'était la foule artisane et ouvrière confinant à la fière bourgeoisie par les associés que les souverains avaient la faculté et ne dédaignaient pas de se choisir parmi eux pour leur industrie ou leur commerce. Dans cette étroite enceinte, que de distinctions déjà et de motifs d'émulation jalouse! Cependant tant que l'inégalité fut aux yeux des citoyens un simple fait politique; tant que la simplicité générale des mœurs en éteignit le contraste, la séparation ne se révéla point aussi odieuse et profonde qu'elle le parut lorsque les derniers réfugiés français eurent apporté dans Genève, avec leurs capitaux et leur industrie, les éléments d'une prospérité aussi brillante que nouvelle. Dès cette heure, les mœurs changèrent rapidement avec l'agrandissement des fortunes et le goût des spéculations financières, excité par les gains considérables qui récompensèrent les hardies opérations des Génevois. Le luxe, comme toujours, devait suivre de près l'enrichissement. Les magnifiques hôtels, les belles maisons de campagne s'élèvent de toutes parts. La ville se partage en deux : en haut, la rentière opulence et les familles de la magistrature; en bas, l'activité industrielle, les marchands et les artisans. Les rapports s'éloignent, on se voit de trop loin et trop rarement pour s'entendre encore; les préventions naissent, les griefs grossissent, et sous le nom de cercles, de nombreuses coteries achèvent l'ouvrage dissolvant du luxe

en rassemblant les préjugés communs dans des camps opposés, où ils croissent et se fortifient pour la guerre.

C'est ainsi que l'inégalité politique payait pour l'inégalité des conditions, rendue plus sensible par l'espèce d'égalité intellectuelle qu'entretenaient naturellement, dans une population recrutée depuis deux siècles par l'émigration religieuse, une ardeur générale d'apprendre, des habitudes de lecture et l'amour de la discussion. C'est ce qu'exprimait Rousseau à sa manière quand il écrivait au docteur Tronchin : « Un horloger de Genève est un homme à présenter partout; un horloger de Paris n'est bon qu'à parler de montres. » Non que Genève fût le moins du monde une sorte d'université, ni même que le collége institué par Calvin réunît sur ses bancs tous les citoyens devant les chaires de ses professeurs; les études étaient fort simples, et les fils des artisans n'allaient pas beaucoup au delà de la palette et du rudiment; mais il y avait toujours un fond d'idées et de sentiments en mouvement dans la vie courante de cette république, et c'est à leur contact que s'aiguisaient véritablement la raison et le cœur des jeunes gens, et que se formaient pour la vie orageuse des républiques des citoyens à la fois réfléchis, raisonneurs et passionnés.

Telle fut la première éducation de J. J. Rousseau qui d'ailleurs, remontant, par une suite d'ascendants tous Français d'origine, jusqu'à l'un des premiers réfugiés protestants du seizième siècle, pouvait tenir de ses aïeux calvinistes cette véhémence d'opinions, ce mélange d'insoumission et de gravité, traits dominants de son caractère[1].

1. Didier Rousseau, de qui descend le philosophe, était un libraire de Paris qui vint s'établir à Genève dès 1549. Six ans après, il reçut, avec d'autres réfugiés qui appuyaient Calvin, le don de la bourgeoi-

On a contesté l'exactitude du récit tracé par Rousseau des premières années de son enfance. Tacite, Plutarque sur l'établi d'un horloger ont paru invraisemblables, l'horloger étant, par-dessus le marché de son état, maître à danser, et ayant autre chose à faire qu'à passer les nuits à lire de si grands livres avec un enfant. On a cru deviner que le futur auteur du *Devin du village* devait son goût pour la musique « aux airs de danse raclés sur la pochette paternelle, plutôt qu'aux chansonnettes de sa tante Suzon ; » enfin l'on a mis sur le compte de la vanité du philosophe l'erreur qu'il a commise en faisant de sa mère la fille du pasteur Bernard, dont elle n'était que la nièce. Que l'imagination de Rousseau se soit plu à embellir ces réminiscences vagues et à demi effacées d'un passé si lointain, cela se reconnaît sans peine à la lecture de ces pages charmantes ; mais que Mme Rousseau ait été la fille d'un horloger ou d'un ministre, il n'y a rien d'invraisemblable à ce que son fils ait grandi auprès de gens cultivés, et trouvé dans l'héritage de son oncle et de sa mère des livres à faire de lui un Romain de Plutarque. Peut-être n'est-il arrivé qu'une fois que l'horloger ait dit tout honteux à son petit compagnon de lecture : « Allons nous coucher, j'entends les hirondelles ; » mais Rousseau n'a pas plus inventé ce souvenir que le *Plutarque* de l'oncle Bernard et les romans de sa mère, que les mauvais livres loués par lui chez la Tribut. Ses œuvres portent en mille endroits l'empreinte visible de ces lectures disparates.

On peut en dire autant des souvenirs qu'il emporta avec lui dans sa fuite, et qui le suivirent dans toutes les

sie, que la république leur décerna pour fortifier le parti des honnêtes gens. (*Notices biographiques* du baron de Grenus. Genève, 1849.)

situations de sa vie aventureuse et errante ; souvenirs patriotiques, souvenirs de famille, souvenirs des amitiés et des amours de son enfance, tous ont surnagé dans le naufrage successif de ses illusions et de ses espérances, et tous ont reparu dans ses écrits qui leur doivent ce qu'ils ont de plus poétique et de plus gracieux, ce qu'ils ont aussi de dangereux et de chimérique. Il n'est pas jusqu'au personnage médiocrement estimable de son père, et jusqu'à la constitution politique de Genève, qui n'aient subi dans sa tête de ces transformations romanesques. L'horloger, décoré par les souvenirs de son fils de toutes les vertus de l'homme et du citoyen, répondait à ses yeux pour les aptitudes démocratiques de ses compatriotes; et sa fiction du *Contrat social* n'est pas autre chose que la théorie idéalisée du gouvernement de sa patrie. Ce mélange de vérité et de chimère, de poésie vraie et d'exagération, n'est nulle part plus frappant que dans une page éloquente et pittoresque où l'enthousiaste adorateur de l'égalité républicaine a retracé un souvenir de son enfance :

« Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, et dont pourtant l'impression m'est toujours restée malgré le temps et la diversité des objets. Le régiment de Saint-Gervais avait fait l'exercice, et, selon la coutume, on avait soupé par compagnies: la plupart de ceux qui les composaient se rassemblèrent, après le souper, dans la place de Saint-Gervais, et se mirent à danser tous ensemble, officiers et soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étaient montés les tambours, les fifres et ceux qui portaient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas semblerait n'offrir rien de fort intéressant à voir; cependant l'accord de cinq ou six cents

hommes en uniforme, se tenant tous par la main, et formant une longue bande qui serpentait en cadence et sans confusion, avec mille tours et retours, mille espèces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animaient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formait une sensation très-vive, qu'on ne pouvait supporter de sang-froid. Il était tard, les femmes étaient couchées; toutes se relevèrent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnaient un nouveau zèle aux acteurs; elles ne purent tenir longtemps à leurs fenêtres, elles descendirent; les maîtresses venaient voir leurs maris, les servantes apportaient du vin, les enfants même, éveillés par le bruit, accoururent à demi vêtus entre les pères et les mères. La danse fut suspendue; ce ne furent qu'embrassements, ris, santés, caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne saurais peindre, mais que, dans l'allégresse universelle, on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon père, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir et partager encore. « Jean-Jacques, me disait-il, « aime ton pays. Vois-tu ces bons Génevois? ils sont « tous amis, ils sont tous frères, la joie et la concorde « règnent au milieu d'eux. Tu es Génevois; tu verras un « jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerais au- « tant que ton père, tu ne trouveras jamais leurs pareils[1]. »

Si les idées politiques de Rousseau sur la souverai-

1. *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. Ce souvenir patriotique n'a pas empêché Rousseau d'en consigner dans ses *Confessions* un autre bien différent : « .... Lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Genève, le père et le fils Barillot sortir de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel de ville, l'autre pour se rendre à son quartier, sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre exposés à s'entr'é-

neté du peuple, et sa passion d'égalité ont leur origine dans les premières impressions républicaines du fils de l'horloger génevois, c'est aux années de sa jeunesse, qui s'écoulèrent dans ces lieux pittoresques de la Savoie, à Annecy, à Chambéry ; c'est à la société aimable et spirituelle de la noblesse du pays, au naturel et à la bonhomie piquante des mœurs savoyardes que l'écrivain dut ensuite le charme original et ineffaçable de ses meilleures pages, de celles où s'est révélé le côté le plus pur de son génie littéraire. Quelle fraîcheur, quel soleil, quelle jeune et poétique émotion dans les peintures qui servent de fond à ses récits ! Quelques mots lui suffisent pour décrire les lieux, mais c'est assez : le paysage jusqu'au bout prête le charme harmonieux de sa lumière et de ses ombres à la scène qu'il raconte. Qui ne relira plus d'une fois le récit de cette journée passée à la campagne, vers la fin du printemps :

« L'aurore un matin me parut si belle que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

gorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, et de ne soutenir jamais au dedans la liberté par les armes, ni de ma personne ni de mon aveu, etc. »

« Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon, le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas de moins bon cœur. Je me retourne. On m'appelle par mon nom; j'approche : je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance, Mlle de Graffenried et Mlle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau, etc.... »

L'attrait ravissant de ces souvenirs de Savoie s'étend aux personnages qu'ils rappellent à Rousseau. Rien de gai, d'éclairé et de vivant comme plusieurs de ces portraits, d'aimable et de touchant comme quelques autres. Parmi toutes ces figures que Rousseau, vieilli et chagrin, retrouvait dans sa mémoire, colorées encore des reflets de sa jeunesse, une pourtant, celle de Mme de Warens, éveille le regret et plus que le reproche. Par quel excès de sincérité cruelle autant qu'inutile a-t-il eu le courage de déshonorer le nom de sa bienfaitrice? Ceci tient à tout le système de conduite que sa raison, perdue de soupçons et obscurcie de noirs chagrins, lui fit adopter depuis ses malheurs. Nous ne tenterons pas d'excuser l'égoïsme impitoyable de cet orgueil révolté, qui le pousse à chercher dans l'héroïsme d'une confession sans réserve, un reproche sanglant contre la société et une preuve éclatante de sa propre supériorité sur tous les hommes; mais nous devons indiquer quelle fut, à l'égard du développement intérieur de son caractère et de son génie, la portée de sa liaison avec cette belle fugitive du Pays de Vaud, qui lui fit abandonner, à son exemple, la religion de ses pères.

Dévote et philosophe, crédule et esprit fort, invoquant de bonne foi la religion et les plus étranges sophismes pour excuser sa conduite, l'amante et l'élève de M. de Tavel, Mme de Warens, précepteur à son tour du jeune échappé de Genève, a singulièrement dressé Rousseau pour le paradoxe et les contradictions. On est, en vérité, moins surpris que Rousseau ait à la fois tant donné aux intérêts de sa nature sensuelle et plaidé avec tant d'éloquence la cause du spiritualisme, lorsqu'on réfléchit aux vicissitudes de cette éducation étrange, mêlée de raisonnement et de folie, où les sens et l'esprit ne se disputent jamais l'empire, où, pour tout dire, les élans de la prière se mêlent à d'autres transports.

Mme de Warens, toute zélée convertie qu'elle était et docile aux abbés, avait ce que Rousseau appelle le goût un peu protestant : elle ne parlait que de Bayle et faisait grand cas de Saint-Evremond. Ce fut par elle que son protégé ressentit pour la première fois l'influence des nouveautés philosophiques et de la libre critique qui avait pénétré le protestantisme. Mais ce qui est plus intéressant à remarquer, c'est le caractère très-religieux de Rousseau à ce moment décisif de sa vie. Soit que Mme de Warens n'exigeât pas de lui une observance très-ponctuelle des pratiques catholiques et qu'il lût peu dans le bréviaire, soit que sous ce rapport le relâchement fût grand en Savoie comme ailleurs, le fait est que dans ce qui nous est resté des premiers écrits de Rousseau, il n'y a pas de trace soit des termes, soit des idées exprimées dans les exercices usités de l'Église romaine[1]. Sa religion d'alors est déjà la religion natu-

1. Le testament que fit Rousseau à Chambéry, à la suite de l'accident qui faillit lui coûter la vie (Voir, dans ses *Confessions*, le mauvais succès de ses expériences de physique expérimentale), commence, à la vé-

relle réduite à l'idée d'un Être suprême. Ainsi le fond des croyances exprimées dans la profession de foi du vicaire savoyard date de loin; il existe déjà dans les prières que Rousseau composa à son usage pendant son séjour aux Charmettes, alors qu'il se croyait menacé d'une mort prochaine.

Les plus fermes apologistes de Rousseau ont cru qu'en parlant des principes religieux de Mme de Warens, il avait voulu, après coup, atténuer, par une sorte de pieux mensonge, l'aveu qu'il venait de faire des dégradantes faiblesses de sa protectrice. Il n'en est rien. Rousseau n'a point fait le calcul qu'on lui suppose et son récit est d'une véracité entière. Loin de mépriser en son cœur la pauvre femme qui se donnait à lui, il ne cessait jamais, dans ses lettres à son père, de demander pour elle avec force et sentiment le respect dont elle était digne à ses yeux, et si, dans ses retours aux pensées religieuses, sa bienfaitrice ne l'avait pas en effet soutenu et encouragé, son âme n'aurait point goûté les extases qu'il a décrites dans ce passage des *Confessions :*

« Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin, dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement des lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le

rité, par un formulaire tout catholique, mais c'est un formulaire d'usage. M. Musset-Pathay a donné dans son *Histoire de J. J. Rousseau* un extrait de ce testament.

contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir [1]. »

Ces prières qu'à vingt-quatre ans Rousseau élevait à Dieu dans la ferveur de son âme et l'attente de sa fin prochaine, il se plaisait à les écrire, obéissant peut-être à quelque appel lointain de sa future éloquence. La plus remarquable et la plus étendue est celle qui n'a pas été publiée. La main de l'écrivain s'y reconnaît déjà. Il y a du prône, de fréquentes réminiscences de la liturgie de Genève, mais aussi des élans soudains et vrais, et une étonnante harmonie. Voici le début de cette élévation :

« Dieu tout puissant, Père éternel, mon cœur s'élève en votre présence, pour vous offrir les hommages et les adorations qu'il vous doit; mon âme, pénétrée de votre immense majesté, de votre puissance redoutable et de votre grandeur infinie, s'humilie devant vous, avec les sentiments de la plus profonde vénération et du

1. C'est en souvenir de ce temps des Charmettes, où il priait pour Mme de Warens, que Rousseau, renversant les rôles, fait dire par Julie à son amant : « Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la religion. Il me semble même que ces conversations avaient pour nous des charmes. La présence de l'Être suprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnait plus d'espoir que d'épouvante, elle n'effraye jamais que l'âme du méchant. Nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous disions, en déplorant nos faiblesses : « Au « moins il voit le fond de nos cœurs, » et nous en étions plus tranquilles. »

plus respectueux abaissement. O mon Dieu! je vous adore de toute l'étendue de mes forces, je vous reconnais pour le créateur, le conservateur, le maître et le souverain absolu de tout ce qui existe, pour l'être absolu et indépendant qui n'a besoin que de soi-même pour exister, qui a tout créé par sa puissance, et sans le soutien duquel tous les êtres rentreraient aussitôt dans le néant. Je reconnais que votre divine providence soutient et gouverne le monde entier, sans que ces soins pleins de bontés soient capables d'altérer le moins du monde votre auguste tranquillité; enfin, quelque magnificence qui règne dans la construction de ce vaste univers, je conçois qu'il n'a fallu pour le sortir du néant dans toute sa perfection qu'un instant de votre volonté, et que bien loin d'être le dernier effort de votre puissance, toute la vigueur de l'esprit humain n'est pas seulement capable de concevoir combien vous pourriez étendre au delà les effets de votre pouvoir infini. J'adore tant de grandeur et de majesté, et puisque la faiblesse de mes lumières ne me permet pas de concevoir toute l'étendue de vos perfections divines, mon âme pleine de soumission et de respect en révère l'auguste et immense profondeur, se reconnaissant incapable de la pénétrer. »

Après la puissance, c'est la bonté du Créateur : « O sublime bienfaiteur! vos bienfaits sont infinis comme vous; vous êtes le roi de la nature, mais vous êtes le père des humains. » Vient ensuite la contrition, le repentir et les promesses :

« Ma conscience me dit combien je suis coupable; je sens que tous les plaisirs que mes passions m'avaient représentés dans l'abandon de la sagesse sont devenus pour moi pires que l'illusion, et qu'ils se sont changés en

d'odieuses amertumes; je sens qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux qu'on goûte dans l'exercice de la vertu et dans la pratique de ses devoirs. Je suis pénétré de regret d'avoir fait un si mauvais usage d'une vie et d'une liberté que vous ne m'aviez accordées que pour me donner les moyens de me rendre digne de l'éternelle félicité. Agréez mon repentir, ô mon Dieu! Honteux de mes fautes passées, je fais une ferme résolution de les réparer par une conduite pleine de droiture et de sagesse. Je rapporterai désormais toutes mes actions à vous, je vous méditerai, je vous bénirai, je vous servirai, je vous craindrai; j'aurai toujours votre loi dans mon cœur, et toutes mes actions en seront la pratique; j'aimerai mon prochain comme moi-même, je le servirai en tout ce qui dépendra de moi, tant par rapport au corps que par rapport à l'âme; je me souviendrai toujours que vous ne voulez pas moins son bonheur que le mien propre; j'aurai pitié des malheureux et je les secourrai de toutes mes forces; je tâcherai de bien connaître tous les devoirs de mon état et je les remplirai avec attention. »

Enfin, après une sorte de paraphrase de l'Oraison dominicale, il termine par une pensée sur la mort, et en demandant à Dieu pour sa chère maman et pour son père les grâces qu'il a implorées pour lui-même; et ici, ce qui est bien de Rousseau, le respect ni l'affection ne l'empêchent pas de supposer qu'ils ont beaucoup péché et qu'ils ont beaucoup à se faire pardonner :

« Je me préparerai à la mort comme au jour où je devrai vous rendre compte de toutes mes actions, et je l'attendrai comme l'instant qui doit me délivrer de l'assujettissement au corps et me rejoindre à vous pour jamais. En un mot, ô mon souverain Maître! j'emploie-

rai ma vie à vous servir, à obéir à vos lois et à remplir mes devoirs. J'implore vos bénédictions sur ces résolutions, que je forme de tout mon cœur avec un ferme propos de les exécuter, sachant par une triste expérience que sans le secours de votre grâce, les plus fermes projets s'évanouissent, mais que vous ne la refusez jamais à ceux qui vous la demandent du cœur, et avec humilité et ferveur.

« J'implore les mêmes grâces, ô mon Dieu ! sur ma chère maman, sur *ma chère bienfaitrice*, et sur mon cher père. Accordez-leur, Père des miséricordes, tous les secours dont ils ont besoin ; pardonnez-leur tout le mal qu'ils ont fait ; inspirez-leur le bien qu'ils doivent faire, et leur donnez la force de remplir et les devoirs de leur état et ceux que vous exigez d'eux ; souvenez-vous généralement de tous mes bienfaiteurs, faites retomber sur leurs têtes tous les biens qu'ils m'ont faits ; accordez de même l'assistance de vos bénédictions divines à tous mes amis, à ma patrie, à tout le *genre humain en général ;* souvenez-vous, ô mon Dieu ! que vous êtes le père commun de tous les hommes, et ayez pitié de nous tous dans la plénitude de vos miséricordes [1]. »

Sommes-nous dupe d'une illusion ? L'accent de ces prières respectueuses et un peu solennelles où Rousseau

1. Nous devons à l'obligeance de M. Th. de Saussure la communication de cette prière. Elle est écrite de la main de Rousseau, et faisait partie du résidu des pièces employées dans la première édition genevoise des *OEuvres de J.-J. Rousseau.*

Nous ne savons pourquoi les éditeurs laissèrent de côté ce remarquable monument des sentiments de leur compatriote. Plus tard on a publié une autre courte prière pour Mme de Warens. Mais on a fait un mauvais raisonnement en conjecturant que cette prière était d'une date antérieure à l'époque « où il ne devait plus y avoir de prières entre Rousseau et Mme de Warens. »

exprime avec une candeur sincère tous les sentiments qui remplissaient alors son âme, prouve que ceux dont il a rempli ses livres n'étaient pas le fait d'un calcul d'auteur et les inventions adroites d'un philosophe hypocrite. Ils étaient le fond primitif, persistant, de sa nature, et l'écrivain a pu y puiser sans mensonge. Il y a de si grandes misères dans le caractère de Rousseau, et tant d'abaissements dans sa vie, qu'il ne faut pas du moins disputer à son éloquence la noble source d'où elle coulait, nous voulons dire la sincérité des opinions et la vérité des sentiments. Non, le siècle qu'il a enchanté, séduit, égaré, n'a pas été du moins la dupe d'un charlatan !

C'était trop peu, sans doute, de ces accès d'élévation religieuse pour soutenir Rousseau dans la route glissante où la nécessité, la mauvaise fortune et son caractère romanesque allaient bientôt l'engager ; mais c'est assez pour expliquer comment l'élève de Mme de Warens, dans les occasions trop fidèlement racontées par lui-même, où ses principes cédèrent à ses instincts, put faillir si souvent sans lâcher prise, et déchoir sans être corrompu.

Portant avec lui, dans toutes les positions où sa fortune errante le place, une fierté et une timidité extrêmes, un esprit raisonneur et une sensibilité profonde qui, se repliant sur elle-même, ne produisait qu'un égoïsme immense, jouet enfin d'une imagination ardente qui met entre lui et la réalité une humanité idéale et un monde de fantômes, Rousseau arrive, ayant tout rêvé, à l'heure tardive de sa vie où va commencer pour lui la célébrité littéraire. Il a déjà trente-sept ans, et il n'a pas encore reconnu sa voie. Il a l'honneur de rendre à M. de Voltaire, alors son héros, le petit service d'écrire les vers

ra que le grand poëte ne se souciait pas de faire. tous les dons qui ont été accordés à son génie, le ndre de tous éveille ses espérances : il n'attend la ire que de ses opéras, dont il s'exerce à devenir le tastase.

Un jour dans les allées de Chenonceaux, rêvant à ordinaire d'amour et de sagesse, épicurien et stoï-n, ce qu'il sera toujours et tout à la fois sans le vou-, il rencontre d'abord quelques accents de Chaulieu :

Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer! etc.

Mais bientôt cette allée de Sylvie, où Rousseau pro-ne son cœur troublé et sa philosophie, c'est déjà le quet de Clarens, et l'on croit entendre la voix de nt-Preux :

Passions, source de délices,
Passions, source de supplices;
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix serait dans tous les cœurs.

. . . .

Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour;
J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une âme plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asile,
Philosopherait beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomenter l'ardeur :
Hélas! n'est-il pas temps encore
Que la paix règne dans mon cœur?

La passion est là, la philosophie essaye de la suivre, et même le Rousseau des prières se retrouve à la fin

Dans cet hommage pur et tendre
Que tous les cœurs auraient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu.

Lorsque Rousseau soupirait ces aveux d'une âme honnête et passionnée, il n'était qu'apprenti philosophe; mais bientôt lié avec les encyclopédistes, et sous ces maîtres nouveaux, sous Diderot surtout, qui subjuguait son esprit par son éloquence, et son cœur par la chaîne de l'amitié, il parut avancer de si bonne foi dans la connaissance de la nouvelle philosophie, qu'il est naturel que le *Discours sur les sciences* ait été une surprise pour ses amis et leur ait paru une trahison. Cependant, de quelque manière qu'on ait expliqué alors et depuis le parti adopté par Rousseau et le choix de sa thèse, qu'il ait ou non emprunté ses arguments à un ouvrage italien, il n'a pas eu, en réalité, à chercher bien loin de lui l'idée dominante du *Discours*, c'est-à-dire le contraste entre la simplicité des mœurs naturelles et le luxe raffiné de la richesse. Huit ans auparavant, il avait déjà chanté en mauvais vers « ces antiques temps »

Où des moindres apprêts nos ancêtres contents,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur parure,
Ne sentaient de besoins que ceux de la nature[1].

Au surplus, à quarante ans toutes les expériences étaient faites pour Rousseau. Son existence vagabonde le promenait d'une condition à une autre, le mettant en rapport avec toutes les espèces de mœurs et de sociétés, de l'ancien régime; ses goûts, comme ses dégoûts,

1. Épître à M. Bordes.

étaient fixés, ses idées arrêtées sur le peuple et sur les grands, avec une énergie qui s'exaltait encore au souvenir et que bien assurément il n'avait pas trouvée, qu'il n'allait plus chercher dans les livres. Les livres fournissaient à sa mémoire des arguments qu'il savait bien retrouver à l'occasion, mais ce n'est pas de là que lui venait la pensée. Toute opinion chez Rousseau lui venait d'un sentiment, et ce sentiment il ne fallait qu'une ligne dans un page, un regard, une rencontre pour le faire jaillir. Il l'a avoué plus d'une fois, celle-ci entre autres. Il raconte dans ses *Confessions* que s'en retournant à pied de Paris à Lyon, heureux d'être débarrassé du colonel Godard, s'enfonçant à son gré dans le pays des chimères et ravi de perdre souvent son chemin, un jour, las et mourant de soif et de faim, il entra chez un paysan. « .... La maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après m'avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que

tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent, il ne voulait pas de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats de cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, en déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. »

Rousseau ne songe guère à s'adresser d'importunes questions sur l'aisance réelle de son hôte, il n'a vu que la terreur du paysan et son apparente misère, mais c'en est fait, une révolution est en germe dans le souvenir de « ce bon dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en fit jamais. »

Il n'y a pas si loin qu'il semble du Discours couronné par l'académie de Dijon, au *Devin du village* venu peu après. On se prit d'enthousiasme pour les amours naïves de ces *bonnes petites gens*, comme on l'avait fait pour

la prosopopée de Fabricius. On trouvait un parfum de Suisse dans cette pastorale d'un goût tout neuf. La musique elle-même, malgré la prédilection déclarée de Rousseau pour la musique italienne, n'a du goût italien que la simplicité de l'harmonie, et la première place donnée à la mélodie; les thèmes du *Devin* font penser bien plus aux chansonnettes de la tante Suzon qu'aux airs des maîtres d'Italie. Le tour en est suranné et le style vieillot, et ils n'auraient pas eu tant de succès, sans la chaleur qui s'y fait sentir et les accents touchants qui par endroits les relèvent.

Ainsi, des impressions républicaines reçues au sortir du berceau dans sa ville natale, un sentiment profond de l'inégalité des conditions, né de ses propres expériences, une sympathie exaltée pour les souffrances et les plaisirs du peuple, comme lui pauvre, comme lui près de la nature, et comme lui encore digne d'un sort meilleur que ses maîtres; ajoutez-y ce qu'il avait apporté avec lui en venant au monde, un enthousiasme sincère pour Dieu, la nature et l'humanité, l'horreur de l'assujettissement, un amour-propre superbe qui le balançait perpétuellement d'un orgueil immense à un égoïsme inexorable, et qui n'a de pair en son âme qu'une soif brûlante de tendresse et d'amour, toujours excitée et jamais satisfaite ; voilà avec quelle provision de sentiments tous profonds et énergiques, J. J. Rousseau venait d'entrer à quarante ans dans la carrière des lettres. Et c'est par eux que, rhéteur par la nature de son talent et de son génie ampoulé, il fut éloquent d'une éloquence nouvelle à la fois philosophique et politique comme les causes qu'il allait défendre. Tourmenté dès longtemps d'un désir véhément de ne pas mourir sans avoir contribué au bonheur de l'humanité, Rousseau, à qui le

succès venait de révéler tout à coup sa puissance, aspira dans le secret de son cœur à la gloire de devenir le réformateur de la morale et de la politique du monde. Il en convient dans les *Confessions* sur le ton d'un homme qui se croit revenu des illusions de son orgueil : « Mon début me mena dans une route nouvelle qui me jeta dans un autre monde intellectuel dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple et fière économie. Bientôt, à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges. Jusque-là j'avais été bon : dès lors je devins vertueux ou du moins *enivré de la vertu.* Cette ivresse avait commencé dans ma tête, mais elle avait passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; et, durant quatre ans au moins que dura cette effervescence, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. »

C'est précisément dans ces années de méditation et d'enthousiasme que Rousseau voulut revoir Genève[1]. Ce séjour devait être bien funeste à tous deux par ses suites, mais rien d'abord ne put le faire pressentir. Le célèbre auteur du *Discours* et du *Devin* fut accueilli avec distinction par l'aristocratie, avec faveur par le clergé, avec enthousiasme par la jeunesse de la bourgeoisie qui avait reconnu avec transport dans le *Discours sur les sciences* l'écho sonore et harmonieux de

1. Dans l'intervalle, il n'avait fait à Genève que de courts voyages pour voir son père et régler avec lui les affaires de la succession maternelle.

ses préjugés et de ses vœux démocratiques. Afin de reconquérir le droit de siéger avec le souverain dans le Conseil général, Rousseau déclara son intention de reprendre sa place dans l'église qu'il avait abandonnée. Il ne lui en coûta aucun sacrifice d'opinion, pas plus qu'il ne lui avait coûté d'être catholique chez Mme de Warens. La religion qu'il s'était arrangée n'était pas à quelques cérémonies près. Redevenu protestant pour être citoyen, il fut citoyen à sa manière qui malheureusement n'était pas la plus patriotique qu'un sage citoyen eût choisie. Ne trouvant pas les notions des lois et de la liberté assez justes ni assez nettes à son gré, il se promit à lui-même d'apprendre un jour à ses compatriotes la vraie essence de leur état et l'esprit de leur république.

Il avait promis de revenir bientôt et pour toujours se fixer à Genève. C'est Mme d'Épinay s'il fallait l'en croire, par ses instances qui le força de renoncer à ce projet assurément très-naturel; mais d'autres considérations avaient d'avance ébranlé son dessein, une surtout. Il est convenu ailleurs qu'étranger et vivant en France, sa position lui semblait bien plus favorable pour dire la vérité, qu'à Genève où le magistrat aurait *épilogué;* et comme enfin il lui est arrivé plus qu'à personne de chercher après coup des motifs à ses résolutions, il a cru se rappeler en écrivant ses mémoires, que la froideur avec laquelle ses compatriotes avaient accueilli la dédicace du *Discours sur l'inégalité des conditions*, lui avait donné à réfléchir. Il ne prend pas garde, que ces raisons qu'il se donnait à lui-même pour renoncer à se fixer dans sa patrie, rendent Mme d'Épinay bien innocente du parti qu'il met à sa charge.

Le fait est qu'en affirmant que la *Dédicace* ne fit

que lui attirer des ennemis dans le Conseil et des jaloux dans la bourgeoisie, Rousseau fait une transposition de souvenirs. Quoiqu'il eût dédié son Discours non au gouvernement de Genève, mais à la république, le Conseil ne l'en remercia pas moins, et si la lettre du syndic Chouet ne fut qu'honnête, c'est que l'enthousiasme n'est pas le fait des chancelleries [1]. Peut-être le Conseil trouva-t-il qu'on exaltait trop le souverain et le souverain que l'on magnifiait trop le magistrat, mais ce n'étaient là que des impressions légères, des germes qui ne grandirent pas tout de suite. On se montra très-flatté de la Dédicace. Bonnet seul, et dans un journal étranger, signala la contradiction flagrante qui existait entre cette apothéose de la république et cette apothéose bien différente de l'état sauvage qui est le fond du Discours lui-même [2]. Il fit très-bien remarquer que l'établissement des sociétés et tout ce qui en découle sont une suite nécessaire de la perfectibilité que l'au-

1. « Les registres du petit Conseil des 18 juin et 28 juillet 1755 portent, dit l'exact Grenus, qu'on a fait témoigner au sieur Jean-Jacques Rousseau, citoyen qui a dédié à la République son ouvrage sur l'origine et les causes de l'inégalité des conditions, que le Conseil voit avec satisfaction un de nos citoyens s'illustrer par des ouvrages qui manifestent son génie et des talents distingués. » Le syndic Chouet, chargé de la commission par le Conseil, écrivit à Rousseau la lettre suivante: « Monsieur, M. le syndic Saladin m'a remis, selon votre intention, le nouvel ouvrage que vous venez de faire imprimer. J'ai fait au magnifique Conseil le rapport de l'épître dédicatoire, comme vous l'avez désiré. Il a vu avec plaisir les sentiments de vertu et de zèle pour la patrie que vous exprimez avec tant d'élégance. C'est toujours avec beaucoup de satisfaction que les pères de la patrie apprennent que leurs concitoyens s'illustrent, comme vous le faites, par des ouvrages qui ne peuvent être que le fruit d'un rare mérite et de talents distingués. Agréez, Monsieur, qu'en mon particulier je vous témoigne combien je suis touché des beautés de cette pièce, et recevez l'assurance que je suis avec toute l'estime que vous méritez, Monsieur, votre, etc. »

2. *Mercure de France*, octobre 1755. — Lettre de Philopolis.

teur du Discours envisageait lui-même comme le caractère essentiel qui le distingue de la bête, que par conséquent c'est l'homme en société qui est l'homme naturel et non pas l'homme sauvage, et que le développement des facultés qu'il a reçues de Dieu s'oppose absolument à ce que l'état de réflexion soit, comme ose le dire Rousseau, un état contre nature et l'homme qui médite, un animal dépravé. « Il y a lieu de s'étonner, disait Bonnet, qu'un écrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon gouvernement et qui les a si bien peints dans sa belle Dédicace à notre république, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait sitôt et si parfaitement perdus de vue dans son Discours[1]. »

La correspondance de Rousseau avec les amis qu'il s'était faits à Genève, nous le montre à son retour à Paris et dans les premiers temps qui suivirent, content de ses concitoyens comme ses concitoyens étaient contents de lui. L'un d'eux, ministre et professeur voudrait qu'il fût là pour lire, avant qu'on l'imprime, la nouvelle version de la Bible par les pasteurs de Genève!

De son côté, le docteur Tronchin lui propose la place de bibliothécaire honoraire, il sait que le conseil s'empresserait de la lui offrir; Rousseau répond : « Quant au projet que vous inspire votre amitié pour moi, je commence par vous déclarer qu'on ne m'en a jamais

1. Les idées du fameux discours, et en général les doctrines morales et politiques de J. J. Rousseau ont été jugées, il y a quelques années, par M. Saint-Marc Girardin, dans la *Revue des Deux-Mondes*, avec toute l'autorité que donnent à l'illustre écrivain la haute sagacité de son esprit, la finesse de ses vues et la forme spirituelle de sa discussion. Si dans la suite, nous avons à exprimer sur un ou deux points des opinions un peu différentes des siennes, c'est que M. Saint-Marc Girardin, moraliste et critique, juge les idées de Rousseau en elles-mêmes, tandis que placé au point de vue moins élevé de la simple histoire littéraire, nous nous bornons à les expliquer par leurs origines.

proposé qui fût autant de mon goût, et que ce que vous imaginez est précisément ce que je choisirais s'il dépendait de moi. Mais où prendrai-je les talents nécessaires pour remplir un pareil emploi; je ne connais aucuns livres, je n'ai jamais su qu'elle était la bonne édition d'aucun ouvrage, je ne sais point de grec, très-peu de latin et n'ai pas la moindre mémoire? Ne voilà-t-il pas de quoi faire un illustre bibliothécaire? Ajoutez à cela ma mauvaise santé qui me permettrait difficilement d'être exact, et jugez si vous avez bonne grâce à comparer vos fonctions à celles que vous me proposez, et si la probité devait même me permettre de les accepter, quand même elles me seraient offertes, quelque honoré que j'en pusse être! Je sais bien que M. Bignon ne connaît pas mieux que moi les livres et n'est pas plus exact que je pourrais l'être; mais à Dieu ne plaise que j'introduise dans notre patrie l'usage de se charger d'un emploi qu'on ne remplit pas [1]. »

Vient enfin la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, qui, loin de dénoter un refroidissement entre Rousseau et ses compatriotes, atteste que son cœur est plus que jamais dans sa patrie; elle porte même jusqu'à l'enthousiasme les dispositions favorables du clergé génevois, pour l'avocat officieux qui prenait de si haut la défense des pasteurs de Genève, loués par l'Encyclopédie d'être Sociniens. Mais la *Lettre sur les spectacles* étant l'origine de la guerre qui éclata entre J. J. Rousseau et Voltaire, nous devons revenir sur les commencements du séjour de Voltaire aux Délices.

1. Collection de M. le colonel Tronchin.

CHAPITRE V.

VOLTAIRE AUX DÉLICES.

Rousseau quittait à peine Genève, nous l'avons dit, lorsque Voltaire, après avoir essayé de différents séjours depuis sa fuite de Berlin, vint, dans l'automne de 1754, chercher une retraite à son gré sur les bords du lac de Genève, à deux pas de la France et en pays de liberté. Il ne voulait d'abord qu'un asile, il posséda bientôt trois résidences : Monrion près de Lausanne, les Délices à deux pas de Genève, et peu après, Tournay que lui céda le président de Brosses[1]. C'est aux Délices qu'il lui convenait d'avoir son quartier général à portée des soins de Tronchin; mais il lui importait encore davan-

1. Deux hommes distingués du Pays de Vaud, M. Polier et M. Clavel de Brenles, inspirèrent à Voltaire le désir de voir Lausanne; Gabriel Cramer, libraire génevois, homme du monde et magistrat, alla en personne à Colmar pour attirer à Genève l'illustre écrivain. Voltaire vint à Genève peu de temps après, sous les auspices de M. Jean Tronchin, banquier de Lyon, dont la famille fit au poëte un accueil hospitalier. Le Conseiller, frère du banquier, mit à sa disposition la terre de Saint-Jean qu'il venait d'acheter, que Voltaire trouva charmante, qu'il appela *les Délices* et qu'il voulut aussitôt acquérir. Mais

tage d'être bien accueilli et il ne négligea rien pour se ménager auprès de ses ombrageux voisins un accueil convenable à sa renommée et à ses projets de vie libre et opulente. La lettre suivante fut mise sous les yeux du magnifique Conseil : « On me propose vingt-deux maisons des portes de Lausanne aux portes de Genève. Je suis vieux, je suis malade, j'attends péniblement quel tombeau le sort me donnera, il me sera doux de vivre et de mourir auprès de vous, dans le sein de la liberté, du repos et du bon esprit qui fait le caractère de vos concitoyens. Je révère votre gouvernement, j'adore la liberté, j'aime la retraite, mon corps a besoin de M. Tronchin le médecin ; mon esprit a besoin de la société qu'on trouve à Genève. J'ai toujours dit qu'à vingt-cinq ans, il fallait vivre ici[1]. »

Voltaire reçut l'assurance qu'il était le bienvenu et il eut bientôt subjugué les Génevois par la séduisante bonhomie de ses manières et ce brillant hommage rendu à leur lac et à leur liberté :

Que le chantre flatteur du tyran des Romains
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac est le premier, c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle, etc.

Jamais hospitalité ne fut saluée par des vers plus

les lois de la République ne permettaient pas à un étranger de posséder. Un bail à vie avec faculté de rétrocession tourna la difficulté. En même temps, Voltaire acheta à Lausanne maison de ville et maison de campagne. Voir *Voltaire et les Tronchins*, articles publiés par M. Gaullieur, dans la *Revue suisse* de 1855, d'après des lettres inédites de Voltaire, dont la plupart ont été insérées depuis dans les deux volumes de lettres inédites recueillies par M. de Cayrol.

1. Collection des Manuscrits de M. le colonel Tronchin.

flatteurs. Voltaire aurait conquis à moins les cœurs de ses hôtes et vaincu leurs préventions. Mais il fit mieux. Comme un bon châtelain, qui voulait faire oublier le philosophe, il bâtissait, plantait de sa main des espaliers et ne parlait que des douceurs de la retraite et de la vie champêtre. On eût dit qu'il avait dépouillé à jamais toute malice et abjuré les opinions qui auraient pu alarmer la circonspection génevoise.

Cependant le bruit ne tarda pas à se répandre dans la ville que Voltaire méditait de faire jouer la comédie chez lui, et que des Génevois de sa société consentaient à être ses acteurs : grande inquiétude. Depuis dix ans, le Consistoire gardien des mœurs publiques avait eu fort à faire pour arrêter le goût des représentations dramatiques qui s'était glissé dans la population de Genève[1], et tout récemment il avait fait refuser par le Conseil au résident de France l'autorisation d'établir un théâtre en ville. Le magnifique Conseil fut invité à faire respecter ses anciens arrêtés qui défendaient toutes représentations de comédies tant publiques que particu-

1. En 1744, le Consistoire avait censuré un maître à danser qui avait prêté sa salle pour jouer la tragédie de *Mahomet*. Les acteurs, tous futurs adhérents de Rousseau, avaient fait opposition aux censures, mais on avait passé outre. L'année suivante, quatre jeunes filles et leur jeune frère sont censurés et exhortés par le Consistoire. Les représentations continuant néanmoins, le 30 janvier 1749, « il est mandé à M. le Lieutenant et au vénérable Consistoire d'être attentifs à faire appeler devant eux, sans aucune distinction d'âge et de qualité, tous ceux qui contreviendraient aux arrêtés du magnifique Conseil par lesquels toutes comédies tant publiques que particulières sont interdites. » Ce qui n'empêche pas, trois ans après, quinze garçons barbiers et perruquiers français de représenter chez un tailleur *La mort de César*, sur quoi ils furent appelés et exhortés à s'attacher à leur profession sans s'amuser au jeu et à d'autres excès. (*Recueil d'extraits des registres du Consistoire de Genève*, publié en 1853, par M. Cramer, ancien syndic de la république de Genève.)

lières, et les pasteurs des quartiers furent chargés d'avertir les acteurs désignés d'avoir à s'abstenir. Mais Voltaire, averti, prit les devants et s'excusa fort sur son ignorance des règlements, protestant qu'à présent qu'il était instruit, il se garderait bien d'y manquer, son intention ayant toujours été d'observer avec respect les sages lois du gouvernement. Ainsi parla-t-il, se promettant bien d'avoir raison de ces *sages lois* qu'il trouvait les plus sottes du monde.

En attendant il redoubla d'attention et de déférence pour Leurs Seigneuries, cultivant avec soin leurs dispositions favorables. Aussi sa contrariété fut-elle vive lorsqu'il apprit qu'un libraire, nommé Grasset, menaçait de publier à Lausanne le poëme de *Jeanne* dont il s'était procuré un manuscrit. L'éditeur fut sacrifié aux terreurs du poëte, qui remua l'univers contre lui, prenant le ciel à témoin de son innocence. En envoyant à Tronchin une lettre pour le premier syndic, il ajoutait en style qui a bien de la peine à être sérieux. « Il y a de jeunes insensés qui, parce qu'on peut rire impunément de saint Denis qui porte sa tête, croient qu'on peut rire de tout. Mais il y a dans Genève plus que dans aucune autre ville de l'Europe des hommes justes, éclairés, et j'ai tout lieu de croire qu'on préviendra le mal que Grasset fait à la religion, aux mœurs et à l'innocence [1]. »

C'est à ce moment que J. J. Rousseau, toujours rempli d'admiration pour le grand écrivain dont « les ouvrages avaient allumé son génie, » lui fit hommage de son *Discours sur l'origine de l'Inégalité des conditions*. Voltaire ne fut pas fâché de saisir cette occa-

1. Collection de M. le colonel Tronchin.

sion de déplorer publiquement les infâmes manœuvres auxquelles les gens de lettres sont en butte sans pouvoir se défendre, et remerciant gaiement Rousseau de son nouveau livre contre le genre humain : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, lui dit-il ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on a lu votre ouvrage. Sans doute, ajoutait-il, les sciences et les lettres ont causé quelquefois beaucoup de mal, mais c'est à ceux qui avaient le malheur de les cultiver. » Arrive alors le chapitre des *infamies* de La Beaumelle qui mène à l'*infamie* toute fraîche encore de Grasset, et cette conclusion : « Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. » Rousseau pouvait penser que pour un homme persécuté, M. de Voltaire, choyé, fêté et très-riche, seigneur de Prangins, de Monrion et des Délices, « le premier poëte qui eût bâti des maisons, » avait une vieillesse bien douce, mais il ne le lui dit point. Il répondit avec gravité aux arguments un peu légers et ironiques de Voltaire, avec politesse à ses offres hospitalières, avec beaucoup d'esprit à ses doléances : « Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents.... Méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables ? »

Un an après, au mois d'août 1756, paraît le poëme sur le Désastre de Lisbonne ; c'est Voltaire qui veut

persuader à l'homme qu'il est condamné au malheur et que tout est mal dans ce monde; et c'est Rousseau qui prend contre le poëte la défense de l'optimisme de Pope et de Leibnitz : « Je vous dirai sans détour, lui écrit-il de l'Hermitage, les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenais à vos leçons; et je vous les dirai, encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître, me flattant enfin que vous reconnaîtrez dans mes intentions la franchise d'une âme droite, et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. D'ailleurs plus votre second poëme m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier; car, si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrais-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentiments que vous réfutez si bien. »

Cette lettre, très-belle et d'un raisonnement serré, porte l'empreinte des sentiments qui remplissaient alors Rousseau tout occupé de la *Nouvelle Héloïse*, de son *Émile* et du *Contrat social*. Cette perpétuelle antithèse du riche et du pauvre, du faible et des grands, qui est le fond de tous ses écrits comme le fond de sa pensée, est exprimée avec force dans ce passage curieux : « Vous pensez, avec Érasme, que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haut qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela? des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie et toujours tremblants de la perdre; peut-être des gens

de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant et par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, consultez un honnête bourgeois, qui aura passé une vie obscure et tranquille sans projet et sans ambition ; un bon artisan qui vit commodément de son métier ; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays par exemple où vous êtes, et généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas, dans le Haut-Valais, un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qu'il attend et qui lui est dû, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge ; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi, ut frustra me natum non existimem.* Cela n'empêche pas que le sage ne puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui porte bien distinctement l'ordre de mourir. Mais, selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas à tout prendre un mauvais présent ; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre. »

Rousseau terminait en proposant à Voltaire un sujet de poëme, qui, embelli par son génie, ne manquerait pas de porter dans tous les cœurs « ces sentiments de douceur et d'humanité qui brillent dans tous ses écrits. »

Il s'agissait d'une espèce de profession de foi civile, qui contiendrait les maximes sociales que chacun est tenu d'admettre, et les maximes intolérantes que l'on serait tenu de rejeter, non comme impies, mais comme séditieuses. Du nombre des intolérants, il ne met pas seulement ces fidèles toujours prêts à damner tous ceux qui ne pensent point comme eux, et, qui, en leur qualité de saints, « croyant vivre avec des damnés, anticipent volontiers sur le métier du diable; » il y place hardiment les incrédules intolérants qui voudraient forcer le peuple à ne rien croire.

Voltaire ne voulut pas se risquer contre un adversaire dont le jeu lui était si nouveau. Quelque prise que Rousseau donnât sur lui par ses exagérations ordinaires et ses inconséquences, il sentait bien qu'en face d'un tel jouteur il ne se tirerait pas d'affaire avec le persiflage. Le persiflage fut ajourné, et une indisposition de Mme Denis servit de prétexte à Voltaire pour esquiver le débat. « Votre lettre est très-belle, mais je suis garde-« malade et malade moi-même. J'attendrai que je me « porte mieux et que ma nièce soit guérie pour penser « avec vous; » et répondant à l'effusion admirative de Rousseau par des protestations d'amitié : « Comptez, « disait-il, que de tous ceux qui vous ont lu personne « ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises « plaisanteries, et que, de tous ceux qui vous ver-« ront, personne n'est plus disposé à vous aimer ten-« drement. »

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Rousseau, très-naïf dans ses premiers mouvements, prit l'excuse au mot; il trouvait un peu osée la liberté qu'il avait prise avec le grand homme et s'attendait à de nouvelles railleries. Il écrivit à Tronchin : « J'ai été charmé de la

réponse de M. de Voltaire ; un homme qui a pu prendre ma lettre comme il a fait mérite le titre de philosophe, et l'on ne peut être plus porté que je le suis à joindre à l'admiration que j'eus toujours pour ses écrits l'estime et l'amitié pour sa personne[1]. » D'ailleurs, à ce moment, lorsque Rousseau parle de Voltaire à ses autres correspondants de Genève, c'est sur le même ton d'hommage. Ainsi, il n'y avait encore entre ces deux hommes que froideur et secret éloignement d'un côté, et admiration de l'autre; mais c'étaient deux génies trop discors, trop opposés pour que la guerre ne finît pas par éclater entre eux, s'ils venaient à se rencontrer encore une fois sur quelque terrain de dispute. C'est ce qui ne tarda pas à arriver. L'article *Genève* de l'Encyclopédie, écrit par d'Alembert pendant un séjour aux *Délices*, en août 1756, rompit la paix. Cet article, visiblement écrit sous l'inspiration de Voltaire, lança dans Genève deux pommes de discorde : d'abord l'éloge donné au clergé genevois de s'être affranchi des préjugés calvinistes; ensuite l'exhortation adressée à la République, que l'on invitait à ne pas repousser plus longtemps la gloire de posséder un théâtre, qui serait le premier du monde, le plus libre et le plus vertueux.

On verra ailleurs que le clergé accueillit les éloges de l'Encyclopédie par une protestation solennelle. Quant à Rousseau, blessé par le conseil de d'Alembert dans ses susceptibilités les plus vives, car il croyait l'article concerté avec des Genevois du haut étage, il laissa tout pour le combattre; et dans son donjon de Montmorency, alors glacé « et sans autre feu que celui de son cœur, » il composa dans l'espace de trois semaines

1. Collection de M. le colonel Tronchin.

sa Lettre à d'Alembert sur les spectacles, œuvre d'émotion où les sentiments qui remplissaient alors l'âme de l'écrivain, sa passion pour Mme d'Houdetot, l'attendrissement sur lui-même, le regret douloureux des amitiés perdues, répandent sur la discussion en règle d'un point de morale et de politique, une sorte de pathétique étrange et pour lors bien nouveau. Le patriotisme dont Rousseau croit s'inspirer n'est qu'à la surface. On a bien sous les yeux un Lycurgue austère, adjurant ses concitoyens de préférer les fêtes viriles de la liberté aux arts qui la perdent, mais c'est un poëte que l'oreille entend et que l'imagination écoute.

Il y a deux parties distinctes dans la Lettre à d'Alembert. La première reproduit contre la tragédie et la comédie tous les arguments généraux de Tertullien et de Bossuet contre les spectacles, renforcés de jugements littéraires pleins d'esprit et d'invectives passionnées contre la poésie, dont Rousseau s'accuse d'être le premier à subir le charme. On a tout dit sur cette question ; on convient que si le plaisir du théâtre est un des plus nobles et des plus délicieux qui puissent être offerts à l'esprit, le théâtre n'est pas à beaucoup près une chaire de morale, qu'il peut enflammer toutes les passions, qu'il n'en guérit aucune, qu'il fait rire des ridicules et ne les corrige pas. Aux yeux de Rousseau, le théâtre est assez vicieux pour être le digne plaisir des sociétés monarchiques; dans une république, il ne serait bon qu'à efféminer les mœurs et à tuer la liberté. C'est le thème de la seconde partie, tableau imaginaire, mais éclatant de couleur, des vertus et des mœurs républicaines; tableau plein à la fois de vérité, d'illusions et de poésie, gâté ici et là par la déclamation, mais qu'a-

nime une émotion sincère et entraînante[1]. Ce n'est plus seulement l'antithèse du peuple et des grands; cette fois, c'est l'apothéose même du citoyen et des vertus populaires. Genève est encore une Sparte, et quel plus grand éloge aux yeux de Rousseau; mais qu'elle tremble pour ses mœurs et sa liberté; les intentions sont encore bonnes, mais des symptômes alarmants se révèlent : « Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'était autrefois, ce qui pourtant ne peut guère se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfants font mieux la révérence, qu'ils savent plus galamment donner la main aux dames, et leur dire une infinité de gentillesses pour lesquelles je leur ferais, moi, donner le fouet. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes, qu'ils sont destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elles; on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussière, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela.

« On était plus grossier de mon temps. Les enfants, rustiquement élevés, n'avaient point de teint à conserver et ne craignaient point les injures de l'air, auxquelles ils s'étaient aguerris de bonne heure. Les pères les menaient avec eux à la chasse, *en* campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides et modestes devant les gens âgés, ils étaient hardis, fiers, querel-

1. C'est là que se trouve un des morceaux les plus célèbres de Rousseau, la peinture des *Montagnons*, c'est-à-dire des horlogers montagnards du pays de Neuchatel. Métastase, ravi de la description des mœurs de ce peuple simple, disait naïvement à Deleyre : *Eh! comment ne va-t-il pas demeurer avec eux?* Lettre de Deleyre à Rousseau, 14 juillet 1759. Manuscrits de la Bibliothèque publique de Neuchatel.

leurs entre eux; ils n'avaient point de frisure à conserver; ils se défiaient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battaient à bon escient, se blessaient quelquefois, et puis s'embrassaient en pleurant. Ils revenaient au logis suant, essoufflés, déchirés : c'étaient de vrais polissons; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie et du sang à verser pour elle.... »

« Il est temps encore, continue Rousseau; prenons exemple sur les républiques anciennes; prenons leurs spectacles, puisqu'il en faut aux hommes; mais qu'ils soient utiles et publics. Ainsi rappelait ses concitoyens par des fêtes modestes et des jeux sans éclat cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer. »

La *Lettre sur les Spectacles* produisit l'effet que tous les ouvrages de Rousseau étaient destinés à produire. Ce nouveau paradoxe de l'auteur des Discours ravit et irrita. A Genève, les sentiments furent divers. Le clergé se montra reconnaissant de la défense que Rousseau avait prise de son honneur, quoiqu'on eût désiré qu'il s'expliquât davantage, et fier du secours que son éloquence venait d'apporter à l'antique discipline ; mais dans le public et surtout parmi les membres des Conseils, tel qui désapprouvait l'établissement d'un théâtre n'approuvait pas d'aussi bon cœur les arguments politiques de Rousseau. L'éloge des cercles surtout déplut. On ne pardonnait pas à Rousseau de présenter comme le palladium de la liberté ces réunions dont il embellissait singulièrement l'objet, et où commençait à fermenter d'une manière alarmante un esprit funeste à la concorde des citoyens et menaçant pour la constitution de

l'Etat[1]. « Il n'y a que le plus farouche despotisme, disait Rousseau, qui s'alarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roule sur leurs misères. » Tronchin s'en expliquant opposa la réalité à l'enthousiasme chimérique de Rousseau, qui ne se rendit pas et fut bientôt brouillé avec son contradicteur [2].

En écrivant sa *Lettre sur les Spectacles*, ce n'est pas à d'Alembert que pensait Rousseau, qui le regardait tout au plus comme le père putatif de l'article de l'Encyclopédie ; c'est à Voltaire, dont il voyait l'ascendant s'accroître dans Genève, et qu'il brûlait de traverser dans ses projets de théâtre. La lettre arriva à son adresse. Indigné de trouver encore sur son chemin l'éternel Jean-Jacques avec ses prophéties et ses sermons patriotiques, Voltaire le prit en horreur et, résolu à ne pas se laisser battre par ce petit cuistre, il mit toute son ardeur et sa malice à faire jouer la comédie chez lui, à Tournay, puis à Châtelaine, par des fils de syndics. « Pour Jean-Jacques, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court

1. Près de dix années auparavant, le Consistoire avait adressé au magnifique Conseil, au sujet des Cercles, une représentation portant en substance : « que le mal va croissant depuis trente à quarante ans; qu'il y a actuellement plus de cinquante Cercles tant dans la ville que dans la banlieue; que s'il y a des Cercles de gens de mérite, il y en a d'artisans de bas étage, d'autres où il n'y a que des enfants mineurs, qu'on y boit et mange, qu'on y joue aux cartes, qu'on y perd le temps et même les nuits, qu'on y puise l'esprit de dissipation, d'oisiveté et d'irréligion, que les femmes et les filles sont poussées par l'abandon où on les laisse, à faire des sociétés, entre elles où règne aussi l'esprit de dissipation. » Le Consistoire conclut en recommandant diverses mesures. Il n'y a pas de suite indiquée au registre comme si le Conseil avait gardé le silence sur cette représentation. » (Extrait des registres du Consistoire, *Recueil Cramer*.)

2. Voir la Lettre de J.-J. Rousseau au docteur Tronchin, du 26 novembre 1758.

en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Nous venons de répéter *Fatime*.... un Ramire admirable. Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs ; les prédicants enragent. Je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres intolérants et de tous cagots [1]. »

Cependant l'éloquence de Jean-Jacques allait produisant son effet : un accès d'austérité spartiate s'empara de la bourgeoisie, les têtes se montèrent contre le séducteur et ses prosélytes du haut parage, et le Consistoire, poussé par la clameur publique, se décida à adresser au Conseil de solennelles représentations [2]. Le Conseil répondit qu'il les prenait en bonne part, et qu'il aviserait selon son droit et son autorité. Ne pouvant empêcher Voltaire de jouer à Tournay sur ses terres, il crut tourner la difficulté en lui enlevant ses acteurs genevois. Le châtelain s'en plaignit, c'est-à-dire s'en vengea

1. On jouait à Tournay, mais on répétait aux Délices. Voltaire, qui du reste aimait avec passion la comédie, et à Paris, faisait déjà jouer ses pièces chez lui, avait communiqué son infatigable entrain à sa société. « On attend M. de Chauvelin pour jouer *Tancrède* à Tournay, écrivait une Genevoise du cercle de Voltaire; on marche, aux Délices, sur les casques et les cuirasses.... Je crois qu'il faudra aller à la première représentation, parce que les ministres ont déjà un peu grouillé!.. » La pièce est jouée avec bien d'autres. « *Tancrède*, raconte un de ces acteurs de condition que nous ne nommerons pas, a fait grand plaisir, mais Narbas (Voltaire), je n'oublierai jamais l'impression qu'il m'a faite; Mme d'Épinay en serait morte. Nous comptons monter cet hiver un autre théâtre et quatre ou cinq tragédies; je dois m'habiller à la turque le lendemain de Pâques... » Le même Genevois qui menait de front les affaires très-sérieusement et les plaisirs très-gaiement, écrivait à Paris : « J'ai vingt lettres à faire, cinq ou six rôles à apprendre, des femmes à répéter, etc... » On voit que Voltaire n'exagérait pas trop.

2. « On représente qu'il est contre la décence publique et bien affligeant pour tous les citoyens que des personnes destinées par leur naissance, leur éducation et leurs talents au gouvernement de l'État, se produisent sur un théâtre presque public pour mériter des éloges de

sur tous les tons dans sa correspondance : « Je n'aime point ces maudits huguenots. La petite Église de Calvin, qui fait consister la vertu dans l'usure et dans l'austérité des mœurs, s'est imaginé qu'il n'y avait de c.... dans le monde que parce qu'on jouait la comédie. Ces maroufles s'en sont pris aux jeunes gens de leur ville qui avaient joué sur mon théâtre de Tournay, et ils ont eu l'insolence de leur faire promettre de ne plus jouer avec ces Français, qui pourraient corrompre les mœurs de Genève. Vous voyez, monsieur, qu'on est aussi sot à Genève qu'on est fou à Paris. Mais je pardonne à ces barbares, parce qu'il y a chez eux dix ou douze personnes de mérite. »

En vain les magistrats et le clergé luttaient contre l'envahissement d'un goût que le séjour de Voltaire contribuait sans doute à développer, mais qui s'était introduit à Genève, on l'a vu, bien avant l'arrivée

vrais comédiens, et que de jeunes dames qui devaient donner des exemples de modestie osent se mettre au rang des comédiennes ; que ce genre de vie peut exciter des passions déréglées, troubler la paix et l'union domestiques, faire négliger des devoirs essentiels, et que le malheureux penchant pour le théâtre, se généralisant, pousse à la dissipation, à la frivolité, au luxe et fait naître des sentiments d'indifférence pour la religion et la patrie. Que si l'ordre des personnes qui ont représenté semble rassurer sur une partie de ces inconvénients, leur exemple peut être suivi par gens de tout état et sans principes ; qu'ainsi la société a un intérêt pressant à ce que les conducteurs de l'Église et de l'État s'unissent pour s'opposer à des plaisirs aussi dangereux qui causent depuis longtemps beaucoup de mouvements parmi nous. Que le moyen de couper le mal par la racine paraît devoir être : 1° d'intimer au sieur de Voltaire une défense expresse de jouer et de permettre que l'on joue dans sa maison de Saint-Jean, aucune pièce de théâtre, soit par représentation publique ou par répétition ; 2° qu'il plaise au magnifique Conseil de rendre un arrêt de défense plus étendu que les précédents et qui interdise expressément à toutes personnes de cet État de représenter aucune pièce de théâtre tant sur le territoire de cette ville que sur les terres étrangères qui sont dans notre voisinage. » (Extraits des registres du Consistoire. *Recueil Cramer.*)

de Voltaire aux Délices, et qui, après tout, ne méritait pas ces rigueurs outrées. Aussi, le premier effet de la lettre de Rousseau effacé, on recommença à jouer comédies et tragédies avec une véritable fureur contre laquelle le consistoire usa considérablement son influence. Un théâtre ouvert dans Genève eût causé moins de scandale et moins ajouté au relâchement des mœurs, que ces représentations clandestines qui ne se bornaient pas toujours à une simple récréation de société [1].

Ce qui est trop évident, c'est que l'austère cité de Calvin ne traversait pas impunément un siècle de licence. Rousseau lui-même savait mieux que personne sur quelle pente couraient ses concitoyens, dans le temps même qu'il exaltait leurs vertus : « Si j'ai bien voulu devant le public, écrivait-il à Tronchin moins de trois ans après la Dédicace à la république, rendre honneur à ma patrie, je ne prévoyais que trop que ce qui était vrai ne le serait pas longtemps. Je m'efforçais de retarder ce triste progrès par des considérations utiles ; mais tant de causes l'ont accéléré que le mal est désormais sans remède. Loin d'aller être témoin de la décadence de nos mœurs, que ne puis-je fuir au loin pour ne pas l'apprendre ! J'aime mieux vivre parmi les Français que d'en aller chercher à Genève. Dans ce pays où les beaux esprits sont si fêtés, Jean-Jacques Rousseau ne le serait guère. Tel que je suis, je ne me plains ni de mon sort, ni de mon séjour. Je suis l'ami du genre humain, et l'on trouve partout des hommes [2]. »

1. Voltaire fit bâtir un théâtre à Châtelaine, près de Genève ; et en 1766, le Conseil, à la demande des plénipotentiaires français et suisses qui s'y trouvaient réunis, permit que les acteurs vinssent jouer en ville dans un théâtre qu'on éleva à cet effet.

2. Lettre de Rousseau au docteur Tronchin, 28 août 1759. (Collec-

En mettant sur le compte du voisinage de Voltaire la décadence des mœurs de Genève, Rousseau tout à ses chagrins soupçonneux, oubliait que l'origine du mal était plus ancienne. Il ne se disait pas que si les visites d'un petit nombre de Genevois aux Délices avaient pu produire en si peu de temps une crise si funeste, c'est que le mal était déjà fait dans les cœurs. Mais il était mieux dans son caractère de s'en prendre à un personnage tel que Voltaire, qui lui représentait le gentilhomme heureux, corrompu et insolent, et cette persuasion fermentant dans son esprit, sans autre provocation que les bruits qui lui revenaient des fêtes de Tournay et des méchancetés du maître sur son sujet, il lui écrivit : « Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. »

Voltaire fut outré, ce n'était pas sans raison, mais il ne garda aucune dignité dans sa colère, pourquoi ne dirions-nous pas sa fureur, se montrant à ses amis plus blessé dans sa vanité que dans son honneur, et saisissant toute occasion de représenter Rousseau à l'univers

tion de M. le colonel Tronchin.) Voltaire a écrit de sa main sous la signature de Rousseau : « *L'extrême insolence est une extrême sottise, et rien n'est plus sot à un Jean-Jacques que de dire : le genre humain et moi.* »

comme le fou le plus méprisable et le plus ridiculement inconséquent des prétendus philosophes : « Qu'un Jean-Jacques, un valet de Diogène, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (et même détestables) ; que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie ; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui) ; qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de Genevois qui ont des talents, de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève) : tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aie jamais connu. »

C'était, de la part de Rousseau, une inconséquence bien vénielle, de crier du fond de son tonneau contre la comédie après avoir fait des comédies. Dans le for de sa conscience, dans son passé et même dans son existence présente, Rousseau avait bien d'autres inconséquences à se reprocher, qui auraient dû lui conseiller un langage moins sévère. Il s'autorisait de l'amertume de ses regrets, de la simplicité de sa vie, de son enthousiasme pour la vérité et de son amour sincère autant que malheureux pour le bien et le juste ; il n'en paraîtra pas moins toujours extraordinaire qu'il se crût un personnage à prêcher à sa patrie l'austérité des mœurs et les vertus domestiques, lui qui savait, à la vérité, trouver ses plus grandes délices à goûter en tête-à-tête avec Thérèse à la fenêtre d'un cinquième étage, mais qui sans être marié vivait avec elle en mari sans amour, et, père de cinq enfants, avait écarté de lui et écartait encore dans le moment même les affections comme les

charges de la famille. Autre inconséquence de Rousseau, non moins singulière : dans le temps même qu'il montrait avec tant de force, à ses concitoyens, quelles dangereuses émotions fait naître dans les cœurs les plus innocents, le spectacle poétique des passions, il composait la *Nouvelle Héloïse*.

Il n'y avait pas au théâtre une tragédie, fût-ce *Zaïre* et *Bérénice*, si redoutées par Rousseau pour la sagesse de ses compatriotes, qui fût aussi propre à porter le trouble dans leur imagination et dans leurs cœurs. Rousseau ne l'ignorait pas; il déclarait lui-même que toute fille qui lirait ce livre écrit pour une société qui n'avait plus d'innocence à perdre ni de vertu à conserver, était perdue d'avance, et il prenait gravement la résolution de ne pas envoyer un seul exemplaire à ses compatriotes. Précaution puérile dont sa conscience se payait à bon marché. A peine terminée, la *Nouvelle Héloïse* était lue avidement dans Genève et y faisait plus de ravages que partout ailleurs. Bien des choses qui pouvaient étonner le goût et paraître vulgaires, certains défauts de terroir, comme le ton monté et bourgeoisement romanesque, étaient là un attrait de plus, et Voltaire tout bondissant d'impatience avait beau crier à ses voisins : « Le roman de Jean-Jacques, à mon gré, il est sot, bourgeois, impudent, ennuyeux; » il avait beau dicter au marquis de Ximénès une critique violente de ce roman suisse, Voltaire lui-même trouvait le morceau sur le suicide admirable :« Il donne appétit de mourir, disait-il. » Et de son côté le public, passant les digressions éloquentes, allait droit au roman où, excepté la passion, tout est hors du vrai et du naturel mais plein d'une émotion contagieuse, d'un charme de style tout nouveau et d'une harmonie que rien n'égale. Comme

roman et surtout comme œuvre de morale, la *Nouvelle Héloïse* est jugée depuis longtemps ; les héros du livre manquent totalement de ce qui pourrait faire excuser leur faute ; ils n'ont pas plus de jeunesse que d'innocence, leur amour n'est pas celui de leur âge, c'est la passion qui brûlait Rousseau à quarante-six ans, et, « consumant son être, lui ôtait à la fois la raison, l'honneur et la vie »[1]. Telle pensée, tel langage qui, dans la *Lettre à Sophie*, supérieure encore en éloquence à toutes celles de la *Nouvelle Héloïse*, convient à l'âge raisonneur, à la sensibilité expérimentée de l'homme mûr comme aussi à ses rapports avec l'amante de Saint-Lambert, forme une tache déplaisante sous la plume d'une héroïne de dix-huit ans et d'un héros de vingt-cinq. Jamais jeunes Suisses n'eussent trouvé l'incroyable métaphysique que Saint-Preux et Julie mêlent à leurs transports. D'ailleurs, de telles amours si passionnées mais si peu innocentes, rendent impossible et insupportable le périlleux retour de Saint-Preux et ce ménage étrange où Julie s'exerce à la vertu entre son mari et son ancien amant.

Rousseau se flattait d'un espoir impossible, lorsqu'il disait à Duclos : « Si Wolmar pouvait ne pas déplaire aux dévots et que sa femme pût plaire aux philosophes, j'aurais peut-être publié le livre le plus salutaire qu'on pût lire dans ce temps-ci. » Mais il n'eût pas suffi de ce miracle, pour faire des *Lettres de Julie* un livre salutaire, au sens où l'entendait Rousseau. Le seul effet moral qu'elles pouvaient produire, c'était de relever l'idée de l'amour et de montrer la supériorité littéraire de l'amour passionné sur la galanterie corrompue qui régnait alors dans la société française ; c'était

1. *Lettre à Sophie* (Mme d'Houdetot).

de relever les femmes elles-mêmes du rôle déshonorant que les romans à la mode leur faisaient jouer ; c'était enfin de présenter à cette société brillante et libertine la peinture de mœurs relativement simples et honnêtes : « Que je trouve beau tout ce que vous dites au sujet des femmes, lui écrivait-on de toutes parts. Quel plaisir de les aimer si elles étaient telles que vous les voulez ! » C'est bien là le mot de l'étonnante impression que produisit la *Nouvelle Héloïse*, quand cette pastorale demi pathétique, demi philosophique, parée d'un style si nouveau, apparut tout à coup aux lecteurs du libertin Crébillon et du subtil Marivaux. Aujourd'hui une réputation de sentimentalité et d'ennui s'attache à ce roman jadis si séduisant et si dangereux ; mais aussi que de beautés dans ce livre, beautés d'expression, beautés de sentiment que la littérature française ne rejettera jamais de son écrin, le feront toujours ouvrir aux bonnes pages, même alors qu'on ne le lira plus ! C'est là, pour la première fois, que Rousseau a trouvé la prose pittoresque qui replace sous nos yeux les scènes de la nature, avec tout le charme de la couleur et de la vie. Dans cette variété d'objets et de tableaux qui remplissent la *Nouvelle Héloïse*, il n'y a de faible que les peintures imaginées. Vevey, le lac, ses bords, Meillerie, les montagnes du Valais, tout ce qu'il a vu est ravissant : l'Élysée de Mme de Wolmar qu'il a imaginé si malheureusement de placer au milieu de tels sites, est une des erreurs du goût de Rousseau ; ce bocage sentimental et prétentieux fait penser au plaisant conseil qu'il donne quelque part aux peintres, d'employer la magie de leur pinceau, à faire paraître planes des surfaces en relief.

Comme peintre de la nature, Bernardin de Saint-Pierre est un élève direct de Rousseau, un élève de

génie et quelquefois supérieur à son maître; mais il lui doit beaucoup de ses procédés, en particulier la hardiesse à nommer les objets de leur nom populaire et l'adresse à intéresser l'imagination par des détails familiers[1]. Comme tous les grands écrivains, Rousseau sait puiser avec bonheur aux antiques sources, et au besoin s'emparer en maître des traits qui s'offrent à lui, dans le hasard de ses lectures. Il emprunte quelquefois des figures à la Bible qu'il lisait beaucoup. Vers la fin de la lettre délirante, écrite du rocher de Meillerie, Saint-Preux donne un accent passionné aux vers connus d'Horace sur la fuite du temps : « Le temps fuit, l'occasion s'échappe, la beauté même aura son temps, » et il continue, mais avec l'Écriture : « elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie. O amante aveuglée.... tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes épuisées d'amour se fondent et coulent comme l'eau[2] ».

Mais ces imitations sont rares, et en général le plus pittoresque des écrivains en est le moins imagé. Il a trop l'expérience et l'instinct de la passion pour oublier que l'éloquence est la seule poésie qui lui convienne;

1. N'y a-t-il pas un des secrets de la palette de l'auteur de *Paul et Virginie*, dans ce passage du récit de la promenade sur le lac : « J'avais pris un fusil pour tirer des besolets, mais elle me fit honte de tirer des oiseaux à pure perte et pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusai donc à rappeler de temps en temps des gros sifflets, des tiou-tious, des crenets, des sifflassons, et je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grèbe que je manquai. »

2. *Sicut aqua effusus sum- Omnes morimur et quasi aqua dilabimur in terram.* A propos d'une petite fille de Mme Levasseur qui allait se marier et se désolait à l'approche d'un époux, Deleyre disait à Rousseau : « C'est une eau pure qui commence à se troubler au premier souffle du vent, dites de belles choses là-dessus. » Rousseau n'y a pas manqué et il le note en marge de la lettre de son ancien ami : « J'ai répondu à son invitation en employant cette pensée dans la *Nouvelle*

mais comme dans le roman, les impressions de la nature sont étroitement associées au sentiment, le langage, sans affecter les procédés de la poésie, en a tous les effets; et l'harmonie, achevant le miracle de cette prose qui n'a d'analogue dans notre littérature que les vers de Racine, justifie ce qu'a dit une illustre femme à propos de l'accord naturel des accents le plus harmonieux avec les sentiments les plus tendres: « Ah! que Rousseau le savait bien, quelle heureuse harmonie dans ses morceaux de tendresse! Aucun mot ne se fait remarquer, aucune pensée recherchée n'interrompt le cours des sentiments qui viennent inonder votre cœur. Ce n'est pas une lecture, c'est un songe enchanteur; le calme du lac, le bruit des rames, cette nuit si belle et si sombre, tout se peint à votre âme attendrie, tout, jusqu'à l'amour dont on ne peut prétendre ignorer ni les charmes, ni les combats quand on a lu cet ouvrage [1]. »

La cité officielle de Calvin liée encore pas ses institutions à son passé austère essaya de lutter contre la *Nouvelle Héloïse;* un arrêt du tribunal des mœurs, précurseur des sévérités dont la patrie de Rousseau allait s'armer contre lui, frappa le dangereux ouvrage [2].

Héloïse, et en vérité elle est si belle que j'aurais cru la gâter en y changeant autre chose que quelques termes, quoi qu'elle en dise. » Voici le passage. C'est à propos de Claire d'Orbe qui rit le jour et pleure la nuit à l'approche de son mariage ; « Comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort. »

1. Mélanges inédits de Mme Necker de Saussure.

2. Le Conseil, en suite de cette délibération, se décida, non sans hésiter, « à faire défense aux loueurs et loueuses de livres, de louer et prêter ce livre dont, au rapport des membres du Consistoire, les tableaux étaient peints avec un crayon si hardi et des couleurs si vives, que la lecture n'en pouvait être que très-dangereuse aux mœurs des jeunes gens. » Quoique des livres de ce genre ne fussent que trop com-

C'est la seule rigueur dont il fut l'objet. En France, malgré la grande indignation de Voltaire qui signalait le roman de ce Diogène à bonnes fortunes « comme un insolent libelle contre la nation qui lui donnait de quoi vivre, » et dénonçait l'insolence d'un Jean-Jacques qui osait imprimer, qu'il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon, le roman fut le plus fort.

muns, cependant le nom de l'auteur, sa célébrité, sa qualité de citoyen, méritaient l'attention du Consistoire. — Cramer. *Registres du Consistoire.*

CHAPITRE VI.

L'ÉMILE.

Au milieu du ravissement général et ayant toutes les femmes pour lui, Rousseau s'avançait vers l'heure de sa plus éclatante popularité et de ses plus tristes infortunes: on imprimait en Hollande le *Contrat social* et l'*Émile*. Ses anciens amis s'étaient séparés de lui, à la suite de tracasseries que son imagination transformait en complots, et de procédés que son âme exaltée et irritée lui peignait comme des crimes. Prompt à se croire trahi, et l'ayant été quelquefois, tracassier lui-même sans le savoir et poussé à l'être par ses soupçons et ses regrets perpétuels; mettant son orgueil et attachant son repos à la possession jalouse de sa liberté, mais se livrant par la première chaleur de ses amitiés aux exigences de ses relations, et à leurs reproches par ses accès de susceptibilité; tout excès et tout feu, il était le moins indépendant des hommes et plus esclave que personne de cette société qu'il s'imaginait tenir à distance de sa vie et de sa pensée: « Vous avez beaucoup

vécu dans la jussion des autres, lui disait le marquis de Mirabeau, et vous cherchez encore dans le maintien de ceux qui vous font visite, si vous êtes heureux.[1] » Lorsqu'on a lu les pièces du procès que se sont intenté mutuellement, Rousseau et Mme d'Épinay, dans leurs confessions respectives, il reste pour impression dernière, s'il nous est permis d'en juger par la nôtre, qu'en se plaçant au point de vue de chacune des parties, on est assuré de faire tort à l'autre. Mme d'Épinay et ses amis, Diderot, Grimm surtout, ont trop abusé des sentiments de Rousseau. Impatientés par ses fougues, ses pleurs d'enfant et ses brusqueries oursonnes, ils ont joué avec sa sensibilité. S'il n'avait pas fallu compter avec sa réputation, ils auraient continué à s'amuser de l'homme comme ils l'avaient fait d'abord ; mais la célébrité de l'écrivain rendant sérieuses à la fin les boutades de l'humoriste, et l'irritation succédant à la plaisanterie, on finit par traiter le malheureux à la rigueur. Son inconséquence parut de la fausseté, ses résistances de l'égoïsme, sa plainte de l'insolence, on taxa de révoltante indélicatesse des démarches de mauvais goût, et bientôt il ne resta plus de l'*ermite* naguère si caressé qu'un ingrat et un misérable. De son côté, Rousseau, comme les âmes faibles, sentant le joug et voulant le secouer, se cabrait mal à propos, déchirait ce qu'il eût fallu découdre et discernait des symptômes de haine jurée dans les inégalités d'humeur d'une grande dame, et une trame ourdie contre lui dans des rapprochements que son expérience lui eût expliqués à moins de frais que son imagination. Il a été cruel à son tour, impi-

1. Lettre du marquis de Mirabeau à J. J. Rousseau. — Manuscrits de Neuchâtel.

toyable, car rien dans les mémoires de Mme d'Épinay n'excuse les insinuations des *Confessions* sur le compte d'une femme qui avait été son amie et dont il devait à ses souvenirs de ménager généreusement les erreurs [1]. En dernière analyse, s'il fallait porter sentence sur ce procès que chacun juge selon ses inclinations, nous dirions que si les derniers torts sont à Rousseau, les premiers sont à Mme d'Épinay et à ses amis, ou, pour tout dire, au peu d'innocence de cette société sans principes, vouée à la fois à la galanterie et aux prétentions philosophiques. Contre ceux qui mettent à son compte toute l'indignité des procédés et de la rupture, Rousseau a pour se défendre, parmi d'autres amitiés du grand monde qui lui demeurèrent fidèles, celle d'une des femmes les plus respectables assurément, et l'une des plus spirituelles de son siècle, la marquise de Créqui. Ses lettres à Rousseau attestent chez elle, pour le philosophe, un sentiment d'estime vrai et réfléchi. Elle eut sa part des boutades de l'ombrageux écrivain mais elle les recevait avec indulgence et bonne grâce, témoin l'histoire des poulardes qu'elle lui avait envoyées un jour: « En vérité, madame, s'il ne fallait pas vous remercier de votre souvenir, avait écrit Rousseau, je crois que je ne vous remercierais point de vos poulardes. J'ai commencé par en envoyer deux à gens dont

1. A l'égard du motif précis qui aurait engagé Mme d'Épinay à se rendre auprès de Tronchin, la vérité oblige de dire que rien de ce qu'on sait à Genève du séjour de Mme d'Épinay dans cette ville, où elle vécut dans le monde, ne confirme les allégations de Jean-Jacques. Mme d'Épinay resta près de deux ans à Genève. C'est beaucoup plus qu'il n'en fallait pour le dessein qui l'aurait amenée. Il est plus simple de supposer que c'est l'état de sa santé qui lui avait fait désirer les soins de Tronchin, supposition qui aurait dû se présenter d'autant plus naturellement à Rousseau, que lui-même avait dès longtemps consulté Tronchin sur les maux de son amie, ainsi que le prouve une de ses lettres au docteur.

je ne me souciais guère. Cela m'a fait penser combien il y a de différence entre un présent et un témoignage d'amitié. Le premier ne trouvera jamais en moi qu'un ingrat, le second, etc.... » Mme de Créqui répond : « Jamais femme ne fut moins généreuse que moi. Ainsi, monsieur, voila une sûreté de plus dans la société ; les pauvres bêtes venaient du Mans et ont quelque réputation à cause de leur patrie. Je voulais savoir de vos nouvelles, et je les envoyai chemin faisant, mais, comme vous dites fort bien, quand on les a mangées, le meilleur est de ne s'en point souvenir. » A quelque autre bagatelle que Mme de Créqui lui avait envoyée, en le remerciant de l'envoi d'un de ses ouvrages, Rousseau recommence : « Je suis pénétré de respect et de reconnaissance pour vous ; mais je ne puis accepter un présent de l'espèce de celui que vous m'avez envoyé. Je ne vends pas mes livres ; et si je les vendais je ne les vendrais pas si cher. Si vous avez retiré vos anciennes bontés pour moi au point de dédaigner un exemplaire des écrits que je publie, vous pouvez me renvoyer celui-là ; je le recevrai avec douleur, mais en silence. » Pour le coup, Mme de Créqui répond comme Cinna : « Je demeure stupide ! Comment, monsieur, vous imaginez que je veux payer votre livre ? Oh ! vous m'avouerez que voilà la grossièreté d'un sauvage. Je n'ai jamais compris que l'amitié proscrivît d'aussi légères bagatelles ; je songeais, au contraire, que l'on pouvait recevoir de pareilles minuties quand l'occasion s'en présentait. Vous n'aurez point votre livre ; je ne sais encore l'usage que j'en ferai, mais tout ce qui me rappellera votre amitié me sera cher et agréable[1]. »

1. Ces lettres de la marquise de Créqui, qui n'ont jamais été publiées,

Quel eût été le sort du nouveau bail d'amitié que Rousseau, libre de la veille, avait déjà signé avec le maréchal et la maréchale de Luxembourg, car ce fut la destinée singulière de cet apôtre de l'égalité d'être recherché par des grands seigneurs, des princes et des rois ? La fortune ne lui donna pas le temps d'en abréger la durée par ses susceptibilités et ses inquiétudes. Au printemps de 1762, *Émile* paraît et l'orage éclate; les amis de J. J. Rousseau, le maréchal de Luxembourg et M. de Malesherbes lui-même n'ont pu conjurer la foudre qu'ils avaient attirée sans le vouloir. L'ouvrage est condamné par le parlement à être lacéré et brûlé au pied du grand escalier, et l'auteur décrété de prise de corps. On l'oblige à quitter en fugitif la France qu'il

font partie des pièces que Rousseau avait gardées de sa correspondance pour écrire ses *Confessions* et que Dupeyrou son ami, à qui il les avait confiées, déposa à la bibliothèque publique de la ville de Neuchâtel où elles sont aujourd'hui, avec une foule de notes de la main du philosophe, et les manuscrits originaux de plusieurs de ses ouvrages. Cette correspondance fut, il y a plusieurs années déjà, l'objet d'une longue et sagace étude de la part de M. Ravenel, aujourd'hui Conservateur à la Bibliothèque impériale. Le savant bibliothécaire passa plusieurs mois à Neuchâtel, occupé sans relâche à faire transcrire et collationner les pièces de cette vaste correspondance, et parvint à retrouver non-seulement des fragments des lettres de Rousseau supprimés dans sa correspondance imprimée, mais des lettres entières et la clef de la plupart des initiales. Ce travail précieux qui était destiné à préparer une édition critique, raisonnée et vraiment complète des œuvres de J. J. Rousseau, a été mis tout entier à notre disposition par l'auteur, avec la plus rare obligeance. Il nous permettra de lui en exprimer ici toute notre reconnaissance. Cette libérale communication nous a épargné beaucoup de temps et de recherches, car on sait qu'il n'y a pas à chercher après M. Ravenel. On a pu voir déjà, on verra bientôt encore mieux, quel jour vif et nuancé répandent sur la correspondance un peu monotone de J. J. Rousseau, et de là sur son caractère, les lettres de ses nombreux correspondants de toutes conditions. Un certain nombre de ces lettres, celles entre autres de la marquise de Créqui, de Deleyre, du marquis de Mirabeau, ont en elles-mêmes un grand intérêt littéraire.

aime, sévérité cruelle dont le souvenir persécuteur ne cessera plus de troubler son âme et sa raison[1]. Il se hâte vers la Suisse; il franchit le Jura et baise avec transport le sol de la liberté. A quelques lieues de sa ville natale, il apprend coup sur coup qu'*Émile* a été dénoncé aux fidèles par l'archevêque de Beaumont et brûlé à Genève neuf jours après l'avoir été à Paris. Le Conseil n'avait, il est vrai, prononcé aucune sentence définitive contre sa personne; mais l'auteur, s'il se présentait sur le territoire de la république, devait être arrêté et conduit aux syndics pour répondre sur ses livres. Tel était le sens du décret prononcé contre lui. Le malheureux Jean-Jacques ne se laissa pas consoler par cette distinction. A ses yeux, la menace lancée par le pouvoir qui venait de condamner son œuvre à être déchirée par les mains du bourreau, équivalait à une condamnation sentenciée. L'opinion, qui rarement s'arrête

1. Dans ses *Confessions*, Rousseau, sous l'empire de son idée fixe d'une persécution dès longtemps ourdie contre lui, donne à entendre que les Luxembourg et M. de Malesherbes, inquiets de l'appui qu'ils lui avaient donné et impatients d'être soulagés d'un patronage compromettant, exagérèrent la portée de l'arrêt du parlement pour le décider à fuir. C'est là encore une vision, l'arrêt était sérieux et Mme de Créqui qui n'avait aucune liaison avec les Luxembourg, et n'avait aucune raison personnelle pour lui donner le conseil de s'éloigner au plus vite, le lui donna. Elle lui envoya, le 7 juin, ce billet écrit à la hâte : « Il n'est que trop vrai que vous avez un décret de prise de corps sur le dos. Au nom de Dieu, allez-vous-en. Il ne faut point juger de ses intentions dans les choses publiques, il faut se conduire selon les circonstances. Votre livre brûlé ne vous fera nul mal; votre personne ne peut soutenir la prison. Consultez vos voisins, je suis sûre qu'ils seront de mon avis. L'amitié le dicte, que la prudence y réponde. » (Manuscrits de Neuchâtel.) Les amis de Rousseau le conseillèrent, sous l'impression des mêmes craintes que la marquise; ils savaient bien que le pauvre Rousseau avec ses maux et sa sensibilité ombrageuse ne supporterait pas la Bastille. Ils n'avaient pas eu de tels soucis pour Marmontel et pour Diderot.

aux subtilités du droit, en jugea comme lui, et le gouvernement de Genève passa dès lors, quoi qu'on pût faire, pour avoir condamné Rousseau sans l'entendre, comme il avait flétri son livre sans l'avoir lu. D'ailleurs jamais mesure ne fut plus inutile, il aurait toujours été temps d'en venir à cette rigueur lorsque l'auteur d'*Émile* aurait paru dans Genève.

Rousseau prétend que le Conseil fut enlevé par le réquisitoire de l'avocat général du parlement de Paris. Rousseau se trompe. Sa religion était déjà toute connue et compromise dans sa patrie par l'abrégé qu'en offrait la dernière partie de la *Nouvelle Héloïse* et par ses lettres aux jeunes théologiens de Genève; en sorte qu'à la première manifestation nouvelle de ces opinions dangereuses, l'explosion était inévitable[1]. Elle était prévue par les amis du philosophe; Moultou, le plus chaud et le plus clairvoyant de tous, ne lui cachait pas ses alarmes. « Quels cris, quelles clameurs vous allez exciter à Genève! Que vos amis auront de peine à vous défendre; comptez pourtant sur leur zèle; mais réussiront-ils? Je ne le crois pas[2]. » Ils étaient impuissants contre l'orage qui se déchaîna. On voulait montrer à l'univers que la religion de Genève n'était pas la religion de Rousseau. Rousseau fut, comme l'avait été Servet, sacrifié à l'honneur de l'Église genevoise et à la bonne réputation de la république. Cette fois on ne brûla que le livre, mais on crut que ce hardi holocauste remettrait en bonne odeur la dogmatique de Genève.

1. Quatre ans auparavant, Rousseau écrivant au pasteur Vernes, disait déjà ce qu'il a mis dans la bouche du Vicaire : « Nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Évangile, c'est à mon gré le plus sublime de tous les livres, mais enfin c'est un livre. »

2. Manuscrits de Neuchâtel.

Comment en était-on venu là? C'est ce qu'il peut être utile de montrer.

Charles Bonnet défendant ses amis du gouvernement génevois contre les reproches d'un respectable Hollandais, qui n'était point un enthousiaste vulgaire de Rousseau et n'hésita pas à se prononcer pour lui contre ses juges, lui disait : « Vous ne sauriez imaginer tout le mal que Rousseau a fait ici et combien il a renversé de petites têtes qui ne savent plus que croire. » Bentink répondit : « Je crois que tous ceux à qui le livre a fait du mal, à Genève, et qui, depuis qu'ils l'ont lu, ne savent plus que croire, avaient déjà le mal tout fait dans leur esprit et dans leur cœur, et que certainement ils n'avaient auparavant jamais su ce qu'ils devaient croire et pourquoi ils devaient le croire [1]. » C'est là le mot, le grand secret, la cause vraie de l'effet immense produit sur une multitude d'esprits, par la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Cette éloquente exposition d'une religion naturelle, retenant du christianisme sa morale et rejetant ses dogmes, tombait sur une société destituée de fortes croyances. Dans la Rome protestante, l'antique ardeur religieuse s'était éteinte peu à peu, remplacée chez les hommes d'élite par une foi calme et réfléchie, dans le peuple par l'habitude. Elle se réveilla chez les premiers lorsque les dangers que l'esprit de la philosophie nouvelle faisait courir à l'institution protestante aussi bien qu'aux autels catholiques, se montrèrent tout à coup présents et redoutables; se recueillant alors, ils reconnurent, un peu après coup, l'étroite liaison des miracles à la morale chrétienne. La foule, au contraire, ne sortit de son indifférence qu'à la voix de Rousseau,

1. Manuscrits de Bonnet. Bibliothèque de Genève.

pour se jeter avec enthousiasme d'un christianisme imposé par la règle et soutenu par la coutume, dans le culte facile de la religion naturelle. Il faut bien le reconnaître: tout comme son spiritualisme, la religion naturelle de Rousseau fut bien plus une réaction qu'une révolution; elle ne fit que continuer, en la popularisant, la tentative de Marie Huber. A prendre les choses dans leur réalité, elle renversa des autels d'où la divinité était descendue depuis longtemps; elle ne séduisit pas, elle ne pouvait séduire les âmes foncièrement chrétiennes; elle amena même, par réflexion, plus d'un esprit judicieux à se rattacher au dogme chrétien que Rousseau montrait comme une pièce indifférente du christianisme, bonne à garder, tout aussi bonne à laisser. Le christianisme du Vicaire savoyard leur faisait l'effet du pont Neuf dont un architecte perfide aurait adroitement enlevé les piles sans faire tomber la voûte, laissant ce soin au premier piéton qui oserait se confier à ces arches sans appui.

Assurément Rousseau était innocent d'une pareille intention, et à cet égard on l'a calomnié; il était dupe lui-même d'une illusion. Son esprit rebelle aux explications des théologiens les écartait par des difficultés de croire dont il ne s'avisait pas du tout pour son propre système. En effet, son point de départ était celui de Pascal : la double nature de l'homme, l'une voulant le bien et l'autre faisant le mal. Se refusant à expliquer ce contraste, comme Pascal, par le péché originel, il l'expliquait par l'état de société ou, pour parler avec lui, « par notre ordre social qui, de tout point contraire à la nature que rien ne détruit, la tyrannise sans cesse et lui fait sans cesse réclamer ses droits[1]. » Or, si le péché

1. Lettre à M. de Beaumont.

originel est un mystère théologique, l'état de nature est un mystère philosophique contre lequel la raison élève de bien autres objections et sur lequel il est plus que permis d'être sceptique. Il faut même reconnaître que, mystère pour mystère, le mystère théologique a du moins pour lui l'avantage d'offrir une base solide à la morale, avantage qui manque à l'autre, l'homme ne pouvant guère se faire une idée de cet état naturel auquel il doit tendre sans cesse et qui contient ses devoirs, que d'après sa nature présente, nature complexe, contradictoire, moitié matérielle, moitié spirituelle dont les instincts ont une voix pour le moins aussi impérieuse que celle de la conscience. Cette objection fondamentale lui fut présentée dès le premier jour par la pieuse marquise de Créqui. Elle venait de lire l'*Émile*, et louant l'ouvrage à sa manière, y trouvait à apprendre et à méditer : « J'ai lu votre roman de l'éducation, je l'appelle ainsi parce qu'il me paraît impossible de réaliser votre méthode, mais il y a beaucoup à apprendre, à méditer et à profiter. Il m'a donné des maux de nerfs insupportables : c'est le meilleur signe du monde pour votre ouvrage. Lorsque mes lectures ne me font point crisper le nez, c'est une preuve que tout est froid : mais lorsque je ne puis remuer ni pieds, ni pattes, que mes yeux clignotent et surtout que le bout de mon nez tire, alors c'est une preuve de style supérieur. Voilà donc l'état présent où je suis, et que je ne vous reproche pas, parce que je prévoyais le danger et que je m'y suis exposée. » Mais sur l'article de la religion elle aurait beaucoup à dire, ayant beaucoup étudié la faiblesse humaine dans son propre cœur. Laissons-la parler :

« Je vous avoue que le manuscrit dont vous avez tiré de pareilles choses ne me paraît bon qu'à mettre les

passions à l'aise, et que le frein d'un doute sur les objets les plus sérieux est aisé à rompre par les goûts les plus passagers, car enfin ne prétendez pas que j'immole mon caprice, ma fantaisie, mon humeur, beaucoup moins encore mon amour, mon ambition, mon orgueil, ma paresse, etc., à l'idée que peut-être j'en serai punie, peut-être ne le serai-je pas.... La source de toutes les méprises en ce genre, c'est de sauter à pieds joints par-dessus le péché originel, et d'avoir trop de confiance dans des principes qui partent d'une nature corrompue. Vous la voyez cette nature mieux que moi, mais je la sens apparemment mieux que vous, et je vous jure de bonne foi que l'idée du bien charme mon âme, mais que la pratique m'en déplaît si fort que j'ai besoin de grands motifs pour faire des choses communes. J'ai remarqué que la jeunesse agissait quelquefois fort bien par des vues intéressées, mais qu'à mesure que l'illusion tombe, que le cœur se détache et qu'enfin on connaît les hommes, leurs jugements deviennent indifférents, l'esclavage de l'opinion tombe, et on voit alors clairement qu'on n'a jamais obligé qu'à *usure*, comme vous dites fort bien, et que la sagesse, la vertu, la bonne conduite ont eu pour principe l'orgueil d'être meilleurs que les autres et peut-être de le leur faire sentir. Comme leur intention n'est pas de reconnaître ce mérite, mais bien plutôt de l'amoindrir, les amours-propres se braquent les uns contre les autres, et si l'amour de Dieu ne s'en mêle pas alors, je doute fort que la vertu ne se fatigue et je suis certaine de la plaie que cette découverte fait dans le cœur. Dès que le péché originel est admis, je trouve que je ne vaux pas mieux que les autres, et je cherche à me corriger et à me travailler sur ma corruption. Il est vrai que je fuis les

occasions de faire des épreuves de ma faiblesse, mais je cherche toujours à faire le bien, parce que Dieu me l'ordonne et m'en donne l'exemple. Il me fera miséricorde à ce prix : c'est, en vérité, bon marché, mais il ne me faut pas moins. En un mot, je connais ma misère et je vois d'où elle vient. Source d'indulgence pour les autres, la loi parle et m'ordonne : je me soumets. Si la pratique n'est pas parfaite, la volonté est entière [1]. »

Quoi ! disaient déjà alors les partisans de Rousseau, quand le dogme défiguré par les théologiens et livré au mépris par des philosophes, était sur le point d'entraîner avec lui dans sa ruine la morale du christianisme, ne faut-il pas louer Rousseau d'avoir sauvé la morale en faisant la part du feu ! — « La belle raison, répliquait Bonnet, que de dire que le siècle est si corrompu qu'il a cru que le temps était venu de tout ramener à la morale. Le siècle du Fondateur était-il moins corrompu ? » A cet argument de bon sens, il n'y a rien à répondre, et, à vrai dire, ces apologies de Rousseau, tirées du but qu'il se proposait, nous semblent bien superflues : il reste toujours à se demander si l'éloquence du Vicaire employée à la défense du christianisme évangélique y eût rattaché tous ceux qu'elle en éloignait à jamais ? Sur ce point, il n'y a pas d'illusion à se faire. La doctrine de Rousseau, si c'en est une, n'était autre chose que sa passion d'indépendance érigée en système, en religion. Et c'est pourquoi son éloquence fut si puissante : il combattait pour sa chair et son sang. Que d'hommes entre *Dieu* et *moi !* Toute la pensée de la *Profession de foi* est dans ces mots

1. Manuscrits de Neuchâtel.

échappés comme un cri de l'âme de Rousseau : *Dieu*, c'est-à-dire la Nature qui a fait l'âme immortelle et l'homme à son image ; *Moi*, c'est-à-dire l'homme né bon, corrompu par la société, mais toujours assez vertueux et assez bon si ses sentiments ont gardé l'empreinte de la nature.

Un concitoyen de Rousseau qui l'avait observé de près, le physicien de Luc, attribuait les préventions de Rousseau contre la divinité de la révélation à ses relations avec Buffon, « dont la *Théorie de la Terre*, quoique aujourd'hui renversée par l'observation, l'avait néanmoins frappé comme démonstrative contre le récit de Moïse sur les premiers âges du genre humain [1]. » Ces préventions nous paraissent avoir une origine plus ancienne, ou plutôt, il est évident, d'après ce que nous avons vu de la jeunesse de Rousseau, que jamais les idées positives de rédemption et d'adoration du Christ ne firent partie de sa religion. On le voit assez par les entretiens avec Mme de Warens, indiqués dans les *Confessions*, et par la prière que nous avons citée. L'instruction religieuse qu'il avait reçue au séminaire de Turin n'était pas propre d'ailleurs à lui inspirer beaucoup de sympathie et de respect pour la lettre des dogmes chrétiens. Pour être juste, enfin, ce ne sont pas, comme le veut encore de Luc, les incrédules qu'il trouva parmi ses premières relations de Paris, qui l'ébranlèrent sur la révélation. Ses doutes, tels qu'ils sont exprimés dans l'*Émile*, n'ont au surplus rien de commun avec les sarcasmes et les invectives de l'incrédulité systématique. On n'a jamais pressé l'objection d'une main plus respectueuse, ni rendu un plus

1. *Lettres du professeur Blumenbach.*

magnifique hommage aux doctrines qu'on va combattre; mais, d'aucune part, on ne tint compte à Rousseau de ménagements qui ajoutaient à la séduction de ses idées une sorte de gravité touchante. La seconde partie de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, fit oublier au clergé des deux églises les secours puissants qu'apportait la première à la cause du spiritualisme, et rendit de très-bons esprits aveugles mêmes aux beautés réelles de l'ouvrage [1].

Comme œuvre rigoureuse de philosophie, l'*Émile*, ne laisse pas seulement à désirer sous le rapport du raisonnement; le langage lui-même manque de cette précision, de cet enchaînement qui caractérisent l'écrivain vraiment philosophique, et ce défaut choquait à l'excès les métaphysiciens, surtout les métaphysiciens prévenus. Bonnet avoue que n'ayant pas de temps à donner à la lecture d'ouvrages aussi diffus, il s'est contenté des trente pages qui roulent sur la religion [2]. D'autres qui n'en avaient peut-être pas lu davantage, traitaient indistinctement d'extravagances ou de plagiats toutes les idées avancées par Rousseau sur l'éducation.

Il est tout démontré assurément que Rousseau n'est pas le premier inventeur de la plupart des vues théo-

1. Vernet pourtant condescendit, pour ramener Rousseau, à y voir le témoignage d'une âme naturellement chrétienne : *testimonium animæ naturaliter christianæ*. — Lettre de Moultou à J. J. Rousseau. Manuscrits de Neuchâtel.

2. Lettre à Bentink, 4 novembre 1763. Manuscrits de la Bibliothèque publique de Genève. — Le style de l'*Émile*, le français de Rousseau, trouvèrent à Genève des censeurs sévères. On lit dans un article sur *Émile* et le *Contrat social* envoyé de Genève au *Journal helvétique* : « Ce n'est pas que l'élocution de M. Rousseau soit parfaite; il a des tours de phrase presque aussi extraordinaires que ses pensées, il semble mépriser les mots propres et d'usage, pour en chercher de singuliers, ou nouveaux, ou ambigus; quelquefois il en fabrique lui-même, comme si son autorité seule suffisait pour les faire recevoir. »

riques qu'il a mises en avant dans son ouvrage, pas plus que La Fontaine ne l'est du sujet de ses fables, et Bossuet de tant de magnifiques mouvements d'éloquence dont la première idée se retrouve facilement chez les Pères de l'Église; mais là n'est pas l'originalité de Rousseau. Qu'il n'ait pas lu impunément le livre de l'Institution dans les *Essais* de Montaigne, les ouvrages de Locke et bien d'autres encore; que ses compatriotes, le médecin Balexert et le docteur Tronchin aient, comme lui, conseillé aux mères d'allaiter leurs enfants; que Bonnet lui-même, huit ans avant l'*Émile*, se soit élevé contre la méthode de parler de Dieu aux enfants; enfin, que les livres de Mlle Huber aient fourni au Vicaire savoyard plus d'une idée et plus d'un argument, il serait difficile et superflu de le nier. Rousseau demandant un jour à Mme de Créqui de jeter sur le papier, à ses moments perdus, quelques réflexions sur l'éducation, ajoutait : « bien entendu pourtant que je ne m'approprierais que ce que vous me feriez penser et non pas ce que vous auriez pensé vous-même. » C'est ainsi qu'il en a usé dans ses emprunts plus ou moins nombreux, et il ne serait pas le premier écrivain qu'on ait loué d'en avoir fait autant. La vraie originalité de Rousseau, c'est la puissance de l'écrivain : ce ne sont pas les considérations hygiéniques de M. Balexert qui ont ramené les femmes à la maternité et rendu l'enfance aux soins de la famille, et quel écrivain ressemble moins à Montaigne que l'auteur d'*Émile* ! *Émile* est bien à Rousseau, avec ses idées justes et ses idées romanesques, avec sa morale austère et ses choquantes indélicatesses, sa misanthropie et son enthousiasme pour l'humanité. Les beautés comme les bizarreries, la chaleur vraie et les exagérations glaçantes du langage,

le coloris charmant de ses tableaux et le mauvais goût qui se glisse trop souvent sous son magique pinceau, enfin et surtout l'ardeur brûlante et l'afféterie raisonneuse de la passion, tout cela n'appartient qu'à lui.

Nous ne discuterons pas les vues éducatives de l'*Émile ;* la discussion est épuisée sur ce sujet ; d'ailleurs, Rousseau s'est toujours défendu d'avoir voulu écrire un traité d'éducation : « Vous dites très-bien, répondait-il aux objections d'un de ses compatriotes, qu'il est impossible de faire un Émile, mais pouvez-vous croire que çait été là mon but et que le livre qui porte ce titre, soit un vrai traité d'éducation ? C'est un ouvrage assez philosophique sur ce principe avancé par l'auteur dans d'autres écrits, que l'homme est naturellement bon. Pour accorder ce principe avec cette autre vérité non moins certaine que les hommes sont méchants, il fallait, dans l'histoire du cœur humain, montrer l'origine de tous les vices. C'est ce que j'ai fait dans ce livre, souvent avec justesse et quelquefois avec sagacité. Dans cette mer des passions qui nous submergent, avant de boucher la voie, il fallait commencer par la trouver [1]. »

Quoi qu'il en soit du vrai but de Rousseau, jamais plan d'éducation n'eut tant d'adhérents enthousiastes, ni de si graves conséquences pratiques. Ne parlons pas des essais ridicules de quelques pères qui imaginèrent de suivre à la lettre cette nouvelle Cyropédie. La plupart des Émile que nous avons connus manquaient éminemment du bon sens qui avait manqué à leurs pères, et quelques-uns de ces faux Spartiates, après avoir

1. Lettre de J. J. Rousseau à Philibert Cramer. Manuscrits de Neuchâtel.

commencé par être, selon le vœu du maître, « d'intraitables polissons, » un peu menuisiers, un peu savants, renvoyant toujours l'heure d'apprendre ce qu'ils ont fini par ignorer toujours, en revanche grands raisonneurs, ont tourné à peu près aussi heureusement qu'Émile. Mais il est incontestable que Rousseau, par le sentiment énergique que tout son livre respire, a retrempé l'éducation qu'il avait trouvée amollie comme les mœurs, et rendu du ressort et de la force aux âmes comme aux corps. A ce moment critique du dix-huitième siècle, où des philosophes étourdis mettaient leur esprit et leur gloire à tarir la source féconde de la morale, et travaillaient avec enthousiasme à avilir les titres de l'esprit humain, Rousseau remit en honneur, sous le nom de vertus, les sentiments les plus élevés de notre nature et leur rendit le courage. Il ne pouvait faire ce qui est l'œuvre seule du christianisme, relever les âmes par l'humilité; il fit même tout le contraire, c'est par l'orgueil qu'il les releva, mais cela même était un miracle, qu'il ne fallait plus attendre de mœurs corrompues et d'autorités ébranlées. Un siècle ne s'est pas écoulé et déjà nous avons quelque difficulté à nous expliquer les effets prodigieux de l'éloquence d'un homme. Consentons à ne pas les juger sur l'impatience que nous donne aujourd'hui ce qu'il y a d'exagéré, de déclamatoire et d'inconséquent dans le langage du philosophe; jugeons-en comme il convient, sur le témoignage des contemporains ravis, éperdus à l'ouïe de ces accents nouveaux. « Vous avez, lui disait l'un d'eux, esprit sceptique d'ailleurs, vous avez une âme qui pénètre et attache; on la sent passer en soi quand on vous lit, on pleure d'admiration, de regret et de désir, on se passionne pour le bien, on en fait quelquefois, on croit du moins

possible et vrai ce qu'on n'a jamais vu réalisé.... Pour vous, qui nous avez révélé pour ainsi dire les droits d'époux et de père sans être ni l'un ni l'autre, continuez à nous éclairer du fond de la solitude. Frappez-nous comme la nue qui crève en tonnant, et se dissout pour féconder la terre après un peu de bruit [1]. » C'est un géomètre, vieilli dans l'étude et l'enseignement des mathématiques, qui écrivait à Rousseau : « J'ai dévoré toute la profession de foi du vicaire savoyard, et j'en ai été touché comme son jeune ami. Je ne puis douter que vous ne semiez d'excellents principes dans de jeunes têtes, puisqu'une vieille âme comme la mienne se sent déjà améliorée par la lecture du morceau si beau et si intéressant que je viens de citer [2]. » Et, dans un autre sens : « Que je me sais bon gré, lui disait La Condamine, de penser avec vous que la voix de la conscience, sorte d'instinct irrésistible, est un guide plus sûr qu'une raison orgueilleuse dont nous sentons à chaque moment les bornes [3]. »

1. Lettre de Deleyre à J. J. Rousseau. Manuscrits de Neuchâtel. Le marquis de Mirabeau exprimait la même idée : « Je vous ai beaucoup lu, je ne connais de morale qui pénètre que la vôtre; elle s'élance à coups de foudre, elle marche avec l'assurance de la vérité, car vous êtes toujours vrai selon votre conscience momentanée. »
2. Lettre de Clairaut (Manuscrits de Neufchâtel).
3. Ibid.

CHAPITRE VII.

J. J. ROUSSEAU AU VAL-TRAVERS.

En apprenant les résolutions prises contre lui par les magistrats de Genève, Rousseau ne manqua pas de reconnaître la main de Voltaire au coup qui le frappait. Il se trompait; les approbateurs déclarés du Sénat, tels que Bonnet, n'étaient pas des complaisants de Ferney; et de fait, Voltaire, que les procédés éducatifs de Jean-Jacques divertissaient beaucoup, trouvait fort de son goût certaines opinions du Vicaire savoyard, et fort attentatoires aux droits de la philosophie les condamnations qui de toutes parts frappaient son ennemi. En effet, un décret du gouvernement bernois vint bientôt contraindre Rousseau à quitter Yverdun et le Pays de Vaud, pour aller chercher un asile à quelques lieues de là, au Val-Travers, dans un agreste village de la principauté de Neuchâtel.

Il s'éloigna encore une fois, l'esprit agité et l'âme ulcérée. Cependant l'accueil de milord Keith, au nom du roi de Prusse, les lieux pittoresques où il trouvait une

retraite, l'air des montagnes, les promenades, les longues herborisations dans ces vallées paisibles adoucirent d'abord l'amertume de ses sentiments ; mais le mandement de l'archevêque de Paris, M. de Beaumont et les *Lettres de la campagne*, véritable apologie des premiers juges d'*Émile* devant l'opinion publique, vinrent le rappeler au combat quand l'apaisement du dangereux débat devenait le plus désirable. Ce fut un grand malheur, car Rousseau, provoqué à soutenir des objections qu'il n'avait jusqu'alors avancées qu'avec une réserve respectueuse, dans sa Lettre à l'archevêque de Paris et dans ses *Lettres écrites de la montagne*, aborda de front et sans ménagement la discussion des dogmes et des miracles, sans rejeter cette fois l'arme de la dialectique populaire ni celle d'une sorte de plaisanterie grave, plus terrible en ses coups que les flèches légères de Voltaire. Sa réponse fière et sans merci au mandement de M. de Beaumont mit les rieurs eux-mêmes du côté de Rousseau, car il y avait beaucoup de rieurs dans le public qui assistait à cette lutte si funeste à la foi. Quant aux *Lettres de la montagne*, non-seulement en religion elles achevèrent l'œuvre commencée par les doutes du Vicaire savoyard, mais en politique elles attisèrent dans Genève un feu qui ne devait plus s'éteindre.

Il n'a pas entièrement dépendu de Rousseau, il faut bien l'avouer, que ce dernier ouvrage, le plus dangereux de ses écrits, ne fût jamais tombé de sa plume. En s'efforçant de justifier publiquement la flétrissure infligée déjà avec assez d'éclat à l'*Émile* et à son auteur, on mettait Rousseau dans l'obligation d'employer toute son éloquence à la défense de sa personne, de son honneur et aussi de son amour-propre. Malheureuse-

ment, le parti du Sénat génevois de son côté n'avait pas eu, on va le voir, le choix de parler ou de se taire.

Après avoir attendu vainement pendant une année que quelqu'un de ses concitoyens se levât pour le défendre, Rousseau apprenant que les pasteurs exigeaient pour prix de leur retour à lui, la rétractation de ses doutes au sujet de Jésus-Christ et des miracles, avait rompu solennellement les liens qui l'attachaient encore à sa patrie, et déclaré au premier magistrat de la république qu'il abdiquait son droit de bourgeoisie et de cité. « Vous devez sentir, écrivait-il à de Luc, que rester volontairement maître d'un État où l'on ne sait ni ne veut réparer les affronts publics qui m'ont été faits, serait consentir à mon déshonneur, et c'est ce qu'un honnête homme ne doit jamais faire à quelque prix que ce soit[1]. » Ce reproche direct adressé à la tiédeur de ses amis avait été entendu, et le parti populaire, comprenant l'avantage qu'il pouvait tirer de la faute du gouvernement et de la célébrité de sa victime, était sorti de son silence, et avait adressé des représentations aux magistrats sur les abus de pouvoirs commis dans cette affaire et sur le danger qu'ils faisaient courir à la Constitution. Il en demandait en conséquence le redressement, qui lui avait été nettement refusé. Rous-

1. On a un autre témoignage de l'amertume de ses sentiments d'alors, dans ce passage d'une lettre à Moultou, qui contrairement au conseil d'autres amis, était d'avis qu'il ne vînt point à Genève. « Votre avis est fort bon, mon cher ami, de ne point aller. Je vous avoue même qu'en quelque temps que ce soit, je n'irais là qu'avec la plus mortelle répugnance. Les Génevois sont naturellement épilogueurs et tracassiers; moi j'aime souverainement mon repos : d'ailleurs je connais trop le cœur humain pour ignorer qu'ils ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait et que les autres ont souffert qu'on me fît. »

seau avait blâmé ces démarches tardives et confirmé son abdication. Mais le gouvernement, mis en demeure par les auteurs des représentations de s'expliquer sur ses droits et sur l'usage qu'il avait cru devoir en faire à l'égard du citoyen Rousseau, ne pouvait reculer. Il s'expliqua devant l'opinion par la plume habile du procureur général Tronchin. Ce magistrat, dans une suite de lettres *écrites de la campagne*, s'appliqua à montrer que les lois de l'État elles-mêmes avaient obligé le Sénat d'agir comme il l'avait fait à l'égard de M. Rousseau, qu'il n'avait pas à juger ces lois, mais à les appliquer; et comme les représentants contestaient l'interprétation donnée à la loi par le Conseil, Tronchin répondait en leur développant tout l'édifice de la Constitution génevoise, solide établissement de la liberté patriotique, qui ne demandait pour durer et pour produire le bonheur des citoyens que leur confiance. La pierre angulaire de cet édifice, c'était, selon lui, le droit des citoyens de faire des représentations, et le droit absolu des Conseils de n'y obtempérer qu'autant qu'ils le jugeaient bon aux intérêts de la république. Toute cette partie est traitée de main de maître, claire, pleine d'esprit, de modération et du meilleur style. Aussi l'effet de cet écrit sur l'opinion fut tel que personne n'imagina d'abord qu'il y eût quelque chose à répondre à des raisonnements si serrés et pleins d'un esprit si sage. *Siluit terra*, dit Rousseau, mais lui il ne pouvait pas se taire, car c'était, en ce qui touchait sa cause, un renchérissement sur le premier décret. Il riposta donc par les *Lettres écrites de la montagne*.

Dans les premières, il reprend une à une les accusations et les insinuations dirigées contre le caractère irréligieux de ses écrits, et il faut reconnaître que c'est là un

chef-d'œuvre de polémique. Rousseau y déploie une souplesse de mouvements et une variété de ressources dialectiques, qui ne sont surpassées que par l'énergie des pages où il maintient contre ses juges l'innocence de ses intentions, le titre de chrétien qu'ils veulent lui ôter, mais surtout et avant tout, la grandeur du service qu'il a voulu rendre à l'humanité en écrivant l'ouvrage objet de leurs flétrissures : « Et comment me résoudrais-je à justifier cet ouvrage, moi qui crois effacer par lui les fautes de ma vie entière, moi qui mets les maux qu'il m'attire en compensation de ceux que j'ai faits, moi qui plein de confiance espère un jour dire au Juge suprême : « Daigne juger dans ta clémence un homme « faible ; j'ai fait le mal sur la terre, mais j'ai publié cet « écrit ? »

C'était assurément trop exiger des juges qui venaient de condamner *Émile*, que de leur commander de voir une apologie du christianisme dans un livre qui, à leurs yeux en ébranlait la base. Il aurait fallu au moins ne pas aggraver aussitôt le « bienfait » qu'il leur reprochait de méconnaître, en s'acharnant à développer les doutes sur les miracles, déjà exposés dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et en y ajoutant, comme disait l'un d'eux, « cet étrange portrait de Jésus-Christ, présenté comme une espèce d'agréable qui voyait les femmes, aimait les parfums et jouait avec les enfants, toujours pour lui captiver le cœur des incrédules, » Bonnet disait avec raison : « En travaillant pour les incrédules, fallait-il révolter les chrétiens ? » Rousseau devait se borner à exposer les vrais principes de la tolérance religieuse, comme il l'a fait avec une puissance de raisonnement et de conviction qui n'a pas peu servi à leur victoire, et partant de là, se contenter de

montrer que le gouvernement génevois n'avait point à s'occuper de l'auteur et des opinions religieuses d'un livre publié en Hollande, quand même le Conseil eût commencé par prendre l'avis du Consistoire, ce qu'il n'avait point fait [1].

Quoi qu'il en soit, Rousseau avait amplement exercé le droit qu'il avait de se défendre devant l'opinion, et il pouvait en rester là ; mais ce n'était pas assez pour satisfaire son orgueil blessé, et d'ailleurs ses amis les représentants lui demandaient quelque chose de plus : il écrivit donc la seconde partie des *Lettres de la montagne*, œuvre de vengeance et de faiblesse où, du rôle légitime de défenseur de sa propre cause, il passe au rôle que tous ses sentiments condamnaient, celui d'un tribun populaire. Ce n'est plus l'honneur de ses écrits que son éloquence protége, c'est le flambeau des haines civiles qu'elle agite. Montrer aux citoyens génevois dans les actes d'un passé qu'il fallait leur faire oublier et dans quelques abus du présent, les symptômes, la menace même d'un asservissement prochain, c'est ce que fait Rousseau dans ces dernières lettres. Rien ne saurait l'en excuser que les illusions funestes dont sa raison était troublée.

Au nombre des fantômes qui s'élevaient devant lui toutes les fois qu'il était ramené au sentiment de ses malheurs, il faut placer la conspiration ténébreuse

1. Rousseau et les représentants soutenaient que le Conseil avait violé, en ceci, un des articles de l'ordonnance ecclésiastique. Mais le Consistoire venant en aide au Conseil, déclara que le magnifique Conseil « n'avait donné aucune atteinte aux droits du Consistoire dans l'affaire du sieur Rousseau, et que le silence qu'il avait gardé dans cette occasion devait être regardé comme une preuve non équivoque de ses sentiments à cet égard. » Cramer. Extraits des registres du Consistoire, p. 426.

ourdie par les Tronchin en connivence avec Voltaire pour asservir Genève sa patrie. Il suivait cette idée avec l'acharnement et la sagacité particulière aux idées fixes. Quels ressorts cachés ne découvre-t-il pas dans cette Constitution naguère tant vantée par lui, et placés là comme tout exprès pour jouer en temps utile au profit de ces noirs desseins. A l'entendre, ils ont joué déjà, détruisant la liberté qui n'est plus qu'une vaine idée dont l'image abuse encore le citoyen trompé. « Mon livre portait témoignage contre l'attentat qu'on allait faire. Voilà ce qu'on ne m'a pas pardonné. Rien n'est plus libre que votre état légitime, rien n'est plus servile que votre état actuel. Quatre heures par an, souverains subordonnés, vous êtes sujets le reste de la vie et livrés sans réserve à la discrétion d'autrui. » Et, suivant jusqu'au bout cette image visionnaire : « Tels sont, dit-il après une peinture emphatique de l'esprit qui anime les bourgeois de Genève, tels sont les hommes vraiment dignes de la liberté, parce qu'ils n'en abusent jamais, qu'on charge pourtant de liens et d'entraves comme la plus vile populace! Tels sont les citoyens, les membres du souverain qu'on traite en sujets, et plus mal que des sujets mêmes! »

Ces traits enflammés étaient faits pour porter l'incendie là où ils tomberaient. Quelles paroles à adresser à des hommes déjà montés que ces amers reproches : « Vos citoyens, tout absorbés dans leurs occupations domestiques et toujours froids sur le reste, ne songent à l'intérêt public que quand le leur propre est attaqué. Trop peu soigneux d'éclairer la conduite de leurs chefs, ils ne voient les fers qu'on leur prépare que quand ils en sentent le poids. Toujours distraits, toujours trompés, toujours fixés sur d'autres objets, ils se laissent

donner le change sur le plus important de tous, et vont toujours cherchant le remède, faute d'avoir su prévenir le mal. A force de compasser leurs démarches, ils ne les font jamais qu'après coup. Leurs lenteurs les auraient déjà perdus cent fois, si l'impatience du magistrat ne les eût sauvés, et si, pressé d'exercer ce pouvoir suprême auquel il aspire, il ne les eût lui-même avertis du danger. »

Rousseau peut avoir souvent raison contre l'auteur des *Lettres écrites de la campagne*, dont la cause était compromise d'avance par quelques maladresses ou quelques hauteurs de conduite de la part du gouvernement, mais il a toujours tort lorsqu'il substitue la dénonciation au raisonnement et appelle toutes les défiances des citoyens sur les desseins de leurs magistrats. Le ressentiment qui l'aveugle lui ôte le jugement. Il n'y a pas une page dans ces véhémentes lettres qui annonce le vrai politique et l'homme d'État. Loin de calmer les ressentiments soulevés contre Rousseau, cette œuvre fatale eut pour résultat de lui enlever les derniers partisans qu'il avait conservés jusqu'alors dans les Conseils[1].

Les *Lettres de la montagne* donnèrent lieu à un épisode que nous ne pouvons passer sous silence. Elles

1. Rousseau se justifiait aux dépens des représentants et du caractère politique de ses anciens concitoyens. « Quant à mon dernier écrit, loin de l'avoir fait par animosité, je ne l'ai fait qu'avec la plus grande répugnance et vivement sollicité : c'est un devoir que j'ai rempli sans m'y complaire : mais je n'ai qu'un ton ; tant pis pour ceux qui me forcent de le prendre, car je n'en changerai sûrement pas pour eux. Du reste, ne craignez rien de l'effet de mon livre ; il ne fera du mal qu'à moi. Je connais mieux que vous la bourgeoisie de Genève ; elle n'ira pas plus loin qu'il ne faut, je vous en réponds.

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent. »

achevaient de paraître, lorsqu'un petit écrit vint, sous le titre de *Sentiments des citoyens*, dénoncer aux gens de bien et aux rigueurs des magistrats les *impiétés* que renfermait le libelle du sieur Rousseau. Dans cette espèce de réquisitoire où la personne de Rousseau était déchirée et traitée avec le dernier mépris, où la vérité était mêlée habilement à la calomnie, et une critique fine à la diffamation éhontée, on lisait : « La démence ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes. Il (Rousseau) aurait beau dire à présent : « Reconnaissez ma maladie du cerveau à mes inconséquences et « à mes contradictions, » il n'en demeurera pas moins vrai que cette folie l'a poussé jusqu'à insulter Jésus-Christ, jusqu'à imprimer que l'Évangile est un livre scandaleux, téméraire, impie, dont la morale est d'apprendre aux enfants à renier leurs mères et leurs frères, etc. Je ne répéterai pas les autres paroles, *elles font frémir*. S'il a cru préparer dans son style obscur une excuse à ses blasphèmes en les attribuant à un délateur imaginaire, il n'en peut avoir aucune pour la manière dont il parle des miracles de *notre Sauveur*. Il dit nettement, sous son propre nom : « Il y a des miracles dans l'Évangile qu'il n'est pas possible de prendre au pied de la « lettre sans renoncer au bon sens ; » il tourne en ridicule tous les prodiges que *Jésus-Christ daigna opérer pour établir la religion*. Venons à ce qui nous regarde particulièrement, à notre ville qu'il voudrait bouleverser, parce qu'il y a été repris de justice. Dans quel esprit rapporte-t-il nos troubles assoupis? Pourquoi réveille-t-il nos anciennes querelles et nous parle-t-il de nos malheurs? Veut-il que nous nous égorgions, parce qu'on a brûlé un mauvais livre à Paris et à Genève? Veut-il renverser notre Constitution en la défigurant,

comme il veut renverser le christianisme, dont il ose faire profession ? Il suffit d'avertir que la ville qu'il veut troubler le désavoue avec horreur. S'il a cru que nous tirerions l'épée pour le roman d'*Émile*, il peut mettre cette idée dans le nombre de ses ridicules et de ses folies. Mais il faut lui apprendre que si on châtie légèrement un romancier impie, *on punit capitalement un vil séditieux.* »

Qui était l'auteur de cet appel au glaive des lois? Les soupçons de Rousseau s'arrêtèrent sur Vernes, qu'il accusa publiquement avec la plus inexcusable précipitation[1]. Hélas! ce zélateur si ardent du christianisme, c'était Voltaire qui avait trouvé plaisant de prendre le personnage du citoyen et du protestant pour se venger de Jean-Jacques, en le désignant aux rigueurs de sa patrie. Avant d'avoir lu les *Lettres de la montagne*, il en parlait gaiement : « Jean-Jacques met tout en combustion dans sa petite république, il traite le petit conseil de Genève comme il avait traité l'Opéra de Paris. Il avait voulu persuader au parterre que nous n'avions point de musique, et il veut persuader à la ville de Genève qu'elle n'a que des lois ridicules. Je n'ai point encore lu son livre que les magistrats trouvent très-séditieux et que le peuple trouve très-bon. » Mais Voltaire a lu enfin, et il a bondi lorsque ses yeux sont tombés sur la piquante prosopopée où, très-spirituellement, Rousseau lui fait prêcher la tolérance aux Génevois, les exhortant à avoir pour *Émile* la même indulgence qu'ils avaient montrée pour le *Sermon des cinquante*, et « les jeux badins de sa vieillesse. » Alors il n'est plus

1. En faisant réimprimer le pamphlet, à Paris, sous le nom de Vernes.

question que de l'affreuse conduite de Jean-Jacques, on ne connaît pas ce monstre, et il écrit tout exprès à Mme la maréchale de Luxembourg pour lui dénoncer l'horrible ingratitude de son protégé, qui l'a payé lui, Voltaire, de ses généreux procédés par la délation et la calomnie. « Je n'ai jamais parlé de M. Rousseau que pour le plaindre. Je fus très-fâché que M. le marquis de Ximénès l'eût tourné en ridicule. J'ai été outragé par lui, sans jamais répondre ; et aujourd'hui il me *calomnie* dans le temps même que je prends publiquement son parti[1]. »

Cette lettre à la maréchale était destinée à circuler parmi des amis que Voltaire trouvait un peu tièdes. Ce qui l'afflige le plus, à l'entendre, dans la conduite de Jean-Jacques, c'est que Jean-Jacques est un traître à la philosophie et l'opprobre du parti. « Le malheureux ! Quel temps, grand Dieu, a-t-il pris pour rendre la philosophie odieuse ! Le temps même où elle allait triompher. Je vous avoue que tous ces attentats contre la philosophie par un homme qui se disait philosophe me désespèrent. Pourtant toutes les apparences sont qu'on le fera repentir d'avoir voulu mettre le feu dans la parvulissime qu'il a quittée. »

C'est à changer ces apparences en réalités que Voltaire ne s'épargna pas. Les *Sentiments des citoyens* devaient donner du cœur et de l'aide au petit conseil, qui mollissait, s'apercevant trop bien dans quels dangereux embarras l'enveloppaient chaque jour les conséquences de son décret précipité contre l'*Émile*. Mais la colère trompait Voltaire. Sa violente brochure n'était

1. Une des calomnies de Rousseau, c'était d'avoir désigné Voltaire comme l'auteur du *Sermon des cinquante*, « libelle le plus violent qu'on ait jamais fait contre la religion chrétienne. » Il en est ainsi de quelques autres griefs de Voltaire tout aussi fondés que celui-là.

pas seulement une noirceur sans excuse, c'était une maladresse ; personne dans Genève ne voulut donner à croire qu'il approuvait l'appel de ce dénonciateur furieux[1]. Le petit conseil tout prêt à faire lacérer publiquement les *Lettres de la montagne* recula. De leur côté les citoyens du parti représentant protestèrent contre la brochure, dans le style solennel que leur avait appris Rousseau et qu'ils ne quitteront plus : « Il serait au-dessous des citoyens, disait-on, de se justifier d'une pareille production. Conformément à l'art. 3 du tit. XI de l'édit, ils l'ont jeté au feu comme un infâme libelle[2]. »

1. « Tout ce que je puis vous dire, mon cher philosophe, écrivait Gabriel Cramer à Grimm qui avait tout de suite deviné le véritable auteur du libelle, c'est que depuis que je me connais, je n'ai rien vu, rien lu, ni ouï parler de rien qui m'ait autant déplu, dégoûté, repoussé, que l'infâme petit libelle dont vous vous plaignez. Il a été très-peu répandu ici ; il a révolté et je crois que personne n'a eu le même soupçon que vous : j'ai été deux ou trois fois à Ferney depuis l'apparition de cette vilainie, je n'en ai pas ouï parler, et je n'ai rien dit ; je n'en pense rien non plus, faites de même et renvoyez votre idée sur cela le plus loin que vous pourrez. » Lettre inédite de Cramer le libraire qui fait ici de la pure générosité ; on voit bien qu'il partage les soupçons comme l'honorable indignation de Grimm.

2. Les *Sentiments des citoyens* n'ont été recueillis dans les œuvres de Voltaire que depuis que son secrétaire a avoué que le patriarche de Ferney en était l'auteur. De Luc avait déjà dit dans ses *Lettres à Blumenbach*, Disc. CXII : « Peu de temps après, j'appris par des personnes qui avaient fréquenté Voltaire plus familièrement que moi, qu'en effet cette pièce était de lui et qu'on s'était bien réjoui dans sa coterie des effets de cette pomme de discorde entre un déiste et un croyant. » Cependant tant de motifs rendaient improbable une telle origine, que nous aurions hésité à imputer cette pièce à Voltaire, si nous n'avions vu l'original écrit de la main de Wagnères lui-même. Voltaire a beaucoup menti sur cet incident peu avouable. Quant à Rousseau, obligé enfin de reconnaître l'innocence de Vernes, il ne parut pas encore avoir découvert le véritable auteur ; ses soupçons se tournèrent de quelque autre côté qu'il ne dit pas, peut-être sur les Tronchin, qu'il appelait *les jongleurs* et à qui son indignation imputait toutes les trames qu'il croyait pénétrer.

Cette démarche ne paraît pas avoir beaucoup touché Rousseau. Satisfait d'avoir donné carrière à ses visions politiques sur le prochain asservissement de la République par son aristocratie, il se calma tout à coup et déclara à ses amis qu'il se retirait de la lutte : « Puisque avec des intentions aussi pures, puisque avec tant d'amour pour la justice et pour la vérité, je n'ai fait que du mal sur la terre, je n'en veux plus faire, et je me retire au dedans de moi, je ne veux plus entendre parler de Genève ni de ce qui s'y passe[1]. » On insiste, on le consulte, et il recommande alors qu'on se contente de se prémunir pour l'avenir contre l'interprétation arbitraire des lois, sans exiger des magistrats des rétractations humiliantes. Enfin l'année ne s'est pas écoulée, que Rousseau écrit de Paris à l'un de ses partisans : « Je suis très-fâché que vous n'ayez pas été voir M. de Voltaire. Avez-vous pu penser que cette démarche me ferait de la peine? que vous connaissez mal mon cœur! Eh ! plût à Dieu qu'une heureuse réconciliation entre vous, opérée par les soins de cet homme illustre, me faisant oublier tous ses torts, me livrât sans mélange à mon admiration pour lui ! Votre sort est presque entre les mains de M. de Voltaire. S'il est pour vous, les jongleurs vous feront fort peu de mal. Livrez-vous donc à lui rondement et franchement; gagnez son cœur par cette confiance, prêtez-vous à tout accommodement raisonnable. Assurez les lois et la liberté; mais sacrifiez l'amour-propre à la paix. Surtout aucune mention de moi, pour ne pas aigrir ceux qui me haïssent; et si M. de Voltaire vous sert comme il le doit, s'il entend

1. Faisant allusion aux dernières démarches des représentants : « On ne saurait aller plus loin, écrit-il à Moultou, sans exposer la patrie et le repos public, ce que le sage ne doit jamais. »

sa gloire, comblez-le d'honneurs, et consacrez à Apollon pacificateur, *Phœbo pacatori*, la médaille que vous m'aviez destinée. »

Ainsi Rousseau compte sur l'homme qu'il accuse d'avoir corrompu de patrie, pour lui sauver sa liberté. Ce mouvement très-inconséquent était, de la part de Rousseau, moins de la générosité qu'un reste de rancune contre les juges d'*Émile*, sentiment qu'entretenaient de leur mieux ses amis politiques de Genève; mais éloigné d'eux, il revint peu à peu de lui-même aux anciens sentiments qui lui avaient dicté sa *Dédicace*. Dans le temps que les puissances médiatrices s'interposaient pour la seconde fois entre les partis, et que l'exaltation des citoyens ne connaissait plus de bornes, Rousseau partant de ce principe, qu'il ne s'agissait « de donner gain de cause, ni à un parti ni à l'autre, mais de faire le plus grand bien de la chose commune sans songer si l'on est Rutule ou Troyen, » leur tint ce langage que n'eût pas désavoué son ancienne partie, le procureur général Tronchin : « Les meilleures institutions humaines ont leurs défauts, la vôtre excellente à tant d'égards a celui d'être une source éternelle de divisions intestines. — L'autorité et la liberté, dans un conflit perpétuel portent leurs querelles jusqu'à la guerre civile : j'ai vu vos concitoyens armés s'entr'égorger dans vos murs ; en ce moment même, cette horrible catastrophe est prête à renaître ; et, quand, dans vos plans de réforme, vous devriez, par des moyens de concorde et de paix, par des établissements doux et sages, tâcher de couper la racine à ces maux, vous allez comme à plaisir les attiser, en excitant parmi vous de nouvelles animosités, de nouvelles haines, par la plus dure de toutes les censures, par l'inquisition du grabeau. Cela,

messieurs, permettez-moi de le dire, n'est assurément pas bien pensé. » Ces sages conseils ne furent pas entendus, pas plus qu'après la victoire des représentants en 1768, cette républicaine exhortation du philosophe génevois, dernière trace de la part que prit Rousseau aux affaires de sa patrie, ne toucha les vainqueurs : « Je voudrais à présent que de votre côté vous ne fissiez pas à demi les choses, et que la concorde une fois rétablie ramenât la confiance et la subordination aussi pleine et entière que s'il n'y eût jamais eu de dissension. Le respect pour les magistrats fait dans les républiques la gloire des citoyens, et rien n'est si beau que de savoir se soumettre après avoir prouvé qu'on savait résister. »

Lorsque Rousseau parlait ainsi, lui-même était à la veille de faire sa paix avec la France. Il y était revenu chassé de sa retraite de Wootton par ses éternelles chimères et l'empressement peu généreux de Hume à publier les preuves de son ingratitude, qui ne l'étaient que de sa sombre folie.

Il eût passé tranquille et heureux les dix années qu'il lui restait à vivre, si ses idées fixes et ses accès de mélancolie ne l'avaient persécuté plus cruellement que n'aurait pu faire la conspiration dont son imagination lui dévoilait partout les indices, sans pouvoir lui en découvrir le ténébreux mystère : accusant le monde entier, le duc de Choiseul, les philosophes, presque tous ses amis d'autrefois, il n'oubliait que la créature vulgaire dont il avait fait la compagne de sa vie, et qui ne cessait de nourrir la source de ses infortunes par ses tracasseries et ses basses indiscrétions.

Personne n'a mieux observé ni mieux peint l'âme de Rousseau à cette époque de sa vie, que le marquis de

Mirabeau, dont il fut l'hôte à son retour d'Angleterre. Si la vérité pouvait guérir de la folie, Rousseau eût guéri de la sienne, en lisant les lettres pleines de franchise et d'originalité que lui écrivait l'Ami des hommes sur son ton ordinaire de brusquerie. On ne pouvait mieux s'y prendre, par exemple, que le marquis, pour ramener Rousseau au bon sens à l'égard de Hume : « Après examen des faits, croyez, je vous prie, faisait-il dire au philosophe écossais parlant à Rousseau, qu'il n'y a que votre imagination, échauffée par un foyer inextinguible, qui ait pu produire tout ce beau roman de machinations dont vous m'accusez et me faites trop d'honneur. » — « Je connais Hume, continuait Mirabeau, il est bonhomme et bâille au nez de tout le monde sans se gêner.... j'en bâille encore. C'est un homme superficiel qui ne doit fâcher ni vous ni moi, pas même un poulet. Je vous le cautionne honnête homme, non pas peut-être selon vos définitions, mais un père de la Trappe aurait-il bonne grâce de damner un chartreux parce qu'on met du beurre dans sa soupe[1]. »

« Abandonné, détesté, persécuté, vous? lui écrit une autre fois Mirabeau, vous n'êtes rien de tout cela; mais vous êtes tout excès et tout feu. Vous pourriez bien dire comme Despréaux :

C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose :

Mais il ne faut pas vous prendre au mot vous-même, car vous seriez votre propre dupe, vous qui n'en avez jamais fait d'autres sciemment. »

Le malheur était précisément que Rousseau prenait plaisir à être sa propre dupe. D'ailleurs, la justice qu'il

1. Manuscrits de Neuchâtel.

attendait des autres en tout et sur tout n'est pas de ce monde, et lui-même l'a-t-il beaucoup rendue à personne passé le premier jour de ses attachements? Le marquis lui parlant « à cœur déboutonné de son *âme écorchée,* » traita ce sujet délicat avec une vérité piquante. Après lui avoir accordé cette louange vraiment méritée, de n'avoir jamais attaqué personne le premier et d'avoir toujours été au-dessus du vil intérêt, des trames et des bassesses : « Vous aimez la vertu, lui dit-il, mais vous aimez un être fantastique, car il n'est pas beaucoup d'hommes vertueux absolus, et il n'en est point qui n'ait quelque vertu. Car au lieu de pardonner à la ville entière en faveur de quelques justes qui y demeurent cachés, au lieu de pardonner à chaque caractère en particulier en faveur des parcelles de vertu que chacun d'eux renferme, vous n'avez voulu connaître qu'une vertu pleine et entière selon vos idées, c'est-à-dire rigide, vraie, forte, agissante : *parcere subjectis et debellare superbos*[1]. — Vous n'avez imaginé l'amitié que comme un dévouement, la justice sur un tribunal, la sensibilité que comme un frisson et un spasme.... Dieu voit l'injustice en pitié sans doute; faisons-en de même, mon maître, et comptons que sans être injustes, nous sommes néanmoins fabricants en injustice sept ou huit fois par jour[2]. »

Le clairvoyant Ami des hommes s'apercevait trop bien que les meilleures raisons n'avaient plus de prise sur le malade, et son dernier mot, dans ce commerce,

1. C'est ce que Rousseau avouait lui-même : « La comparaison de ce qui est à ce qui doit être m'a donné l'esprit romanesque et m'a toujours jeté loin de tout ce qui se fait. » (Lettre au prince de Wurtemberg.)

2. Manuscrits de Neuchâtel.

fut le mot de l'énigme qu'offrait déjà l'existence bizarre de l'auteur d'*Émile*, copiant de la musique pour vivre, tantôt ouvrant, tantôt fermant sa porte à tous; bonhomme un jour, farouche le lendemain. Dès 1768, Mirabeau ne cherchait l'explication de ces contrastes ni dans l'orgueil, ni dans les calculs vaniteux de Rousseau : « Je vous le dis, parce que je le crois; vous avez des vapeurs permanentes, et cela ne peut pas être autrement; la solitude était votre maîtresse et vous l'avez prise à femme, voilà tout ; c'est le mécompte de tout le monde et surtout des gourmands, on me l'a dit souvent. »

Rousseau ne pardonna point à l'Ami des hommes d'avoir fait de ses malheurs une maladie et de sa solitude un poison. C'était lui rappeler le trait cruel de Diderot : « Il n'y a que le méchant qui soit seul [1]. » Étonnant privilége de cette nature singulière en tout! la noire folie qui finit peut-être par tuer Rousseau à Ermenonville dans un dernier accès, n'avait pas tué en lui le

1. La folie de Rousseau, c'est-à-dire son idée fixe d'un complot, cause ténébreuse de toutes ses infortunes, n'est bien caractérisée qu'à partir de son séjour en Angleterre. Mais à dater de ce moment, elle éclate dans sa conduite et dans ses écrits, et si les contemporains s'y méprirent, c'est que le trouble de son intelligence, circonscrit à cette idée particulière, avait laissé à son talent toute sa lucidité et à sa pensée sur les autres points toute son énergie. La fameuse lettre à Hume n'était pas le fait d'une âme noire et ingrate, mais d'un esprit dérangé; avec un peu plus de générosité ou de réflexion, Hume s'en serait douté et n'aurait pas mis si peu de scrupule à livrer un pauvre insensé aux clameurs de ses ennemis. Il est impossible de conserver le moindre doute sur le caractère de cette fameuse lettre et sur la folie de Rousseau, lorsqu'on a lu les lettres qu'écrivit J. J. Rousseau au prince de Conti après son retour en France, sur « l'affreuse découverte » qu'il venait de faire dans l'âme de son ami Dupeyrou, et encore une certaine note sur la mort de M. Deschamps, concierge du château de Trye. Nous donnons en appendice à la fin de ce volume, un aperçu de ces lettres et de quelques autres preuves de la folie, ou si l'on veut de la monomanie de Rousseau.

poëte. Elle lui fait place encore, mais non sans se montrer par instants, dans ses *Promenades et Rêveries*, toutes remplies du souvenir de sa jeunesse et d'un sentiment encore si vif de la nature. Rousseau, composant ses *Lettres sur la Botanique* pour Mme Delessert, témoignage touchant de sa fidèle amitié pour Mme de Boy-de-la-Tour, sa mère; Rousseau, dans son modeste logis de la rue de la Plâtrière, copiant de la musique pour vivre, entre son herbier, ses pots de fleurs et son épinette où il chevrote ses vieilles romances, herborisant et rêvant dans la campagne, dînant avec Bernardin de Saint-Pierre d'une omelette au cabaret, n'est pas un comédien arrangeant sa vieillesse pour produire un suprême effet : c'est bien Rousseau tel qu'on l'a vu en tous ses ouvrages et dans tous les accidents de sa vie moins romanesque que lui : sincère, tendre, mobile et ombrageux, passionné, égoïste par excès de sensibilité, fier et bonhomme, digne de toute pitié par le terrible sentiment toujours prêt à envahir son âme. Se croire des ennemis n'est pas la pire amertume qu'ait connue Rousseau vers la fin de sa carrière, mais se croire l'objet du dédain des hommes, la victime de leur lâcheté ou le jouet d'une curiosité féroce, quand on s'est cru le bienfaiteur de l'humanité et le prophète des temps nouveaux, quand on s'est décerné au nom du genre humain des couronnes civiques et des statues, c'est là un rare supplice et ce fut celui de Rousseau. Il était commencé le jour où, dans une chambre d'auberge, en proie à l'une de ces crises et pensant avec douleur aux sentiments du public sur son compte, l'ami des peuples et l'ennemi des rois traçait au crayon, derrière une porte, l'aveu de ses illusions perdues:

« Les rois et les grands ne disent pas ce qu'ils pensent; mais ils me traiteront toujours généreusement.

« La vraie noblesse, qui aime la gloire et qui sait que je m'y connais, m'honore et se tait.

« Le peuple qui fut mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée et un homme crotté.

« Le magistrat de Genève sent ses torts, sait que je les lui pardonne, et les réparerait s'il l'osait.

« Les chefs du peuple, élevés sur mes épaules, voudraient me cacher, si bien que l'on ne vît qu'eux.

« Les gens de bien, s'il en existe encore, gémissent tout bas de mon sort; et moi je le bénis s'il peut instruire un jour les mortels. »

Et plus tard : « Me voilà, écrit-il au comte de Saint-Germain, me voilà devenu le mépris, la dérision, l'horreur de cette même nation dont j'avais, il y a deux ans, l'estime et la bienveillance, j'oserais dire la considération. »

Rousseau mourut donc, persuadé qu'il mourait martyr de la vérité sur la croix du mépris public, victime expiatoire du genre humain qu'il était venu, de sa voix éloquente, dégoûter du mal et appeler au bien. Il était loin de se douter que l'heure fût si prochaine où le fanatisme révolutionnaire lui élèverait de sanglants autels, où ses écrits deviendraient le livre des peuples et le levier des révolutions.

Cette gloire, s'il eût assez vécu pour en être le témoin, eût-elle caressé l'orgueil de son cœur ? Un de ses compatriotes, qui l'a jugé sévèrement, de Luc, n'a pas hésité à dire non; et, si l'on se rend compte avec sang-froid du fond naturel de ses opinions, qui sont chez lui des sentiments, on décidera comme de Luc. Le philosophe qui disait que sa main fût-elle pleine de vérités il se garderait de l'ouvrir, n'avait que trop raison s'il voulait dire que le plus sage penseur ne peut prévoir ce que fera de ses idées la raison ou la sottise

humaine. Celles de Rousseau ont fait bien plus de chemin qu'il ne pensait et qu'il n'eût voulu. Ce qui à ses yeux devait être et ce qui n'était pas, ce qu'il voulait dans toute la sincérité de son cœur, ses livres le disent clairement pour lui à travers leurs contradictions, c'était : les hommes égaux d'abord, bons ensuite et enfin religieux. Austère dans ses vœux comme Calvin, dont il exaltait le génie en plein *Contrat social*, il ne concevait pas la liberté sans la simplicité des mœurs, le bonheur du peuple sans le respect du magistrat, de même qu'il ne comprenait pas l'État sans la volonté souveraine des citoyens.

L'idée qu'il s'était formée de sa personne et de sa mission, et plus encore le langage qu'il emploie à les peindre, autorisent à supposer que dans l'ivresse de son âme déjà alors que, selon son expression, il n'était rien de grand qu'il n'eût rêvé entre Dieu et lui, il osa par instants se sentir l'égal du divin modèle et destiné à faire prévaloir dans son siècle sa morale épurée et la liberté. Est-ce de Jésus-Christ ou de Jean-Jacques que parle Rousseau dans ces lignes tout empreintes de son système :

« Le vol sublime que prit sa grande âme l'éleva toujours au-dessus de tous les mortels, et, depuis l'âge de douze ans jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que la plus infâme de toutes les morts, il ne se démentit pas un moment. Son noble projet était de relever son peuple, d'en faire derechef un peuple libre et digne de l'être ; car c'était par là qu'il fallait commencer. L'étude profonde qu'il fit de la loi de Moïse, ses efforts pour en réveiller l'enthousiasme et l'amour dans les cœurs, montrèrent son but, autant qu'il était possible, pour ne pas effaroucher les Romains. Mais ses

vils et lâches compatriotes, au lieu de l'écouter, le prirent en haine précisément à cause de son génie et de sa vertu qui leur reprochaient leur indignité. Enfin ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, et que, ne pouvant faire par lui-même une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. »

N'est-ce pas là aussi ce qu'avait rêvé Rousseau quand il écrivait sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, *Julie* et l'*Émile?* Quel espoir et quelle méprise! et pourtant cet espoir qui, à le prendre en lui-même semble révoltant d'orgueil et d'extravagance, s'est réalisé en une mesure qui effraye la raison. Oui, le scepticisme moderne dans sa forme la plus générale et la plus élevée, le scepticisme des esprits modérés et respectueux, celui qui rejette en silence le dogme fondamental de la révélation et garde toutefois du christianisme sa morale, l'immortalité de l'âme qui est à sa base et la confiance sans bornes en l'indulgence du juge suprême de nos actions; il est la religion tacite de beaucoup de gens et l'œuvre de Rousseau. Ceux qu'on a appelés les enfants de Voltaire réclament cet honneur pour leur maître. Illusion de parti! ce n'est pas le moqueur étourdi dont on est obligé de prouver, sans persuader toujours, qu'il croyait en Dieu, ce n'est pas l'auteur de tant de facéties meurtrières contre toute religion qui a pu en fonder une dans les cœurs. Osons le dire : les fils de Voltaire qui n'ont pas rompu avec les immortelles espérances, sont à leur insu des fils de Rousseau. C'est sur eux que le réveil, dirons-nous chrétien ou théologique, de notre temps a eu le moins de prise. Le retour au christianisme positif et à ses dogmes n'a pas de plus

grand obstacle à vaincre que ce scepticisme d'un nouveau genre semé par Rousseau dans les entrailles de la société moderne, et il le vaincra lentement, car ce scepticisme ne fait qu'un avec le besoin d'indépendance personnelle, autre vanité ou autre conquête de notre siècle. Heureux l'avenir, si de cette base flottante et légère, support vacillant de ses espérances et de ses devoirs, l'humanité réussit enfin à s'élancer sur les rivages solides de la foi, non pour y toucher un jour seulement, mais pour y jeter l'ancre à jamais. Aujourd'hui le monde vit comme vécut Rousseau, connaissant le bien, honorant la vertu et réglant sa conduite sur ses appétits.

De même que la religion naturelle de Rousseau a filtré dans les veines de la société française, ainsi encore ses idées politiques ont pénétré à jamais le corps social; tout le sang versé en son nom et qui l'eût fait mourir de honte et de douleur, n'en a pas effacé la trace : elles n'ont pas cessé de travailler les peuples, et leur œuvre n'est pas achevée. Peut-être refuserait-il aujourd'hui de les reconnaître dans le programme révolutionnaire de l'Europe radicale. Un jour n'écoutant que son bon sens, le lendemain obéissant à une impression soudaine, tour à tour entraîné par sa logique et ses sentiments, tantôt ne voyant que ce qui est, et tantôt ce qui doit être; législateur sage et politique chimérique, il faisait le peuple souverain; et préférait l'aristocratie à la démocratie, posait énergiquement le droit des révolutions et non moins énergiquement les maudissait. Vains correctifs! seules, les idées simples pénètrent dans l'esprit des masses, et l'idée pure de Rousseau, dépouillée de ses distinctions et de ses nuances, c'était l'égalité, non pas seulement l'égalité des citoyens devant la loi, mais l'égalité sans bornes des droits de tous à tout.

C'est par là qu'il lui revient une part si immense dans la révolution que le monde subit depuis près de trois quarts de siècle. Rousseau a rendu à l'individu ses titres et au peuple ses droits à compter dans la société, c'est le beau et touchant côté de son influence, mais il en a fait des souverains sacrés jusque dans leurs erreurs, et c'est là une notion féconde en terribles conséquences, et que l'on a vue couvrir du droit divin de l'humanité une tyrannie populaire sans bornes et les plus sanglantes injustices.

N'oublions pas toutefois, pour être justes, que de main d'homme ici-bas, rien ne se produit sans alliage: la vérité ne permet pas de faire un crime à Rousseau des germes de mal que contenait à son insu le bien qu'il a fait et celui qu'il a voulu faire. Assez de reproches plus justes et d'inconséquences plus graves pèsent d'ailleurs sur la mémoire de l'homme et la responsabilité de l'écrivain.

Nous excuserons-nous d'avoir parlé avec indulgence de cet homme extraordinaire? Après trente ans d'opinions superficielles sur l'écrivain du monde le plus difficile non pas à connaître mais à juger de sang-froid, une étude attentive et plus d'une fois répétée de tout ce qui nous reste de lui, a modifié des jugements abstraits formés sur des traits épars de son caractère. Aujourd'hui, comme avant, sa manière tranchante, son enthousiasme impérieux, sa pitié injurieuse pour les opinions contraires aux siennes, ses exagérations déclamatoires, enfin les écarts révoltants de sa plume sensuelle et ses révélations égoïstes, découragent notre admiration pour l'écrivain comme notre sympathie pour l'homme, et nous sommes tenté de nous joindre à ceux qui lui refusent toute élévation dans l'âme, toute

vérité dans la caractère, et toute réelle grandeur dans l'esprit; mais la réflexion et le souvenir nous ramènent. Sa véracité désormais démontrée à nos yeux comme sa folie, nous est devenue un gage de sa bonne foi. Or, dès que Rousseau n'est plus un charlatan de philosophie, une espèce de comédien quinteux et bizarre, il n'y a plus équitablement à voir en lui qu'un homme extraordinaire et chimérique, digne de respect pour ses intentions, de pitié pour ses malheurs et d'admiration pour son génie.

Le chapitre que l'on vient de lire était écrit depuis longtemps, lorsque nous avons lu les fragments inédits de Rousseau, publiés récemment[1]. L'un de ces fragments nous a confirmé dans l'opinion que nous avons exprimée sur le rapprochement qu'osait faire Jean-Jacques, de sa personne et de sa tâche, avec la personne et la mission de Jésus-Christ. C'est ici d'autant mieux la place de remettre sous les yeux de nos lecteurs cette pièce remarquable qu'elle a été donnée comme preuve d'un changement considérable qui se serait opéré dans les idées religieuses de Rousseau sur la fin de sa vie.

Dans ce fragment, Rousseau trace de sa plume éloquent un tableau de la venue du Christ, où la figure du Messie est peinte avec amour. Pour ce portrait du juste persécuté, c'est Rousseau lui-même qui a posé devant le peintre, on ne peut s'y tromper :

1 Par M. le pasteur Gaberel, à qui la famille de Moultou a communiqué ces papiers. Voir la *Bibliothèque universelle de Genève*, juillet 1858, et l'opuscule intitulé : *Rousseau et les Génevois*.

« Tout à coup une voix se fait entendre dans les airs, prononçant distinctement ces mots : « C'est ici le Fils « de l'homme ! que les cieux se taisent et que la terre « écoute sa voix ! » Alors, levant les yeux, il aperçut sur l'autel, dans le temple de l'humanité, un Être dont l'aspect imposant et doux le frappa d'étonnement et de respect. Son vêtement était semblable à celui d'un artisan, mais son regard était céleste ; il y avait chez lui je ne sais quoi de sublime où la simplicité s'alliait avec la grandeur, et l'on ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'une émotion vive et délicieuse qui n'avait sa source dans aucun sentiment connu des hommes.... « O mes enfants, dit-il, je viens expier et « guérir vos erreurs. Aimez celui qui vous aime et con« naissez celui qui est. » A l'instant saisissant les statues des fausses divinités, il les renverse sans effort. Puis il prêche la morale divine. Les vendeurs du temple sont irrités jusqu'à la fureur ; mais l'homme populaire et ferme entraîne tout. Tout annonce une révolution ; il n'y avait qu'un mot à dire et ses ennemis n'étaient plus. Mais celui qui venait détruire la sanguinaire intolérance n'avait garde de l'imiter, et le peuple dont toutes les passions sont des fureurs, négligea de le défendre en voyant qu'il ne voulait point attaquer. Après le témoignage de force et d'intrépidité qu'il venait de donner, il reprit ses discours avec la même douceur qu'auparavant. Il peignit l'amour des hommes et toutes les vertus, avec des traits si touchants et des couleurs si aimables, que, hors les officiers du temple, ennemis par état de toute humanité, nul ne l'écoutait sans être attendri, et sans mieux aimer ses devoirs et le bonheur d'autrui. Son langage était simple et doux, et pourtant profond et sublime. Sans étonner l'oreille, il remplis-

sait l'âme; c'était du lait pour les enfants et du pain pour les hommes. Il animait le fort et consolait le faible, et les génies les moins proportionnés entre eux le trouvaient tous également à leur portée. Il ne haranguait point d'un ton pompeux et soutenu, mais ses discours familiers brillaient de la plus ravissante éloquence. Ses instructions étaient des fables et des apologues pleins de profondeur. Rien ne l'embarrassait; les questions les plus captieuses avaient à l'instant des solutions dictées par la sagesse; il ne fallait que l'entendre une fois pour être persuadé. On sentait que le langage de la vérité ne lui coûtait rien, parce qu'il en avait la source en lui-même. »

Ce n'est pas la première fois, on l'a vu, que Rousseau a osé se comparer au Fils de l'homme, et sa correspondance offre de fréquents et obstinés retours à cette même comparaison entre le sort du sage hébreu et celui du sage génevois, qui semble tantôt consoler et tantôt irriter sa peine. Nous pourrions citer entre autres nouvelles preuves la lettre à Moultou, 14 fév. 1769 : « Non, non, Moultou, Jésus que ce siècle a méconnu, etc., » et la lettre à M. D. E*** de la même année. C'est donc gratuitement, à notre avis, qu'on a voulu voir dans le morceau cité tout à l'heure une preuve de la conversion de J. J. Rousseau au christianisme réel dans les dernières années de sa vie. Il est d'ailleurs, quant au fond des idées, impossible d'y voir autre chose qu'une répétition nouvelle des idées exposées dans la *Profession de foi du vicaire savoyard.* Le portrait de Jésus-Christ serait même moins concluant dans le sens chrétien que le beau passage si connu : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus, sont d'un Dieu. » Sur la fin de sa vie, les espé-

rances religieuses de Rousseau s'accrurent : cela ressort de toute sa correspondance; mais ces espérances reposaient sur la même base qu'aux jours où il priait pour Mme de Warens.

CHAPITRE VIII.

GENÈVE A FERNEY.

Revenons à Genève, et à Voltaire demeuré maître du terrain. On a vu Rousseau, quittant la Suisse pour toujours, conseiller à ses amis les Genevois du parti représentant de se jeter dans les bras de M. de Voltaire. Il parlait à des gens tout persuadés d'avance. C'était en effet le moment où, rejetant systématiquement les magistrats proposés à l'élection du conseil général, ils venaient de mettre le gouvernement dans la nécessité, ou d'abandonner son droit négatif (le *veto*) ce qui aurait rendu la Constitution démocratique, ou d'appeler à s'expliquer sur les points en litige, les puissances garantes de ce règlement de 1738 sous lequel Genève avait vécu si longtemps en paix. Le Conseil avait choisi ce dernier parti, et le plénipotentiaire français, ainsi que les envoyés de Berne et de Zurich, s'occupaient dans Genève à procurer un arbitrage entre les partis. Il importait donc beaucoup aux représentants d'obtenir l'appui de Voltaire auprès du plénipo-

tentiaire de la cour de France, le chevalier de Beauteville, notoirement prévenu en faveur de leurs adversaires, ainsi que son secrétaire le chevalier de Taulés[1]. Sans attendre le conseil de Rousseau on s'était rapproché de Ferney dont on avait affecté un temps de se tenir éloigné. Le châtelain avait ses raisons pour ne pas repousser ces avances : il se montra accessible et même prévenant avec les meneurs du parti jusqu'à flatter leur attachement pour Rousseau. Ce fut une curieuse scène, lorsque l'un d'eux vint lui lire la lettre où Jean-Jacques pressait ses amis de se confier à M. de Voltaire, *Phœbo pacatori*.... « Il porta ses mains sur sa tête et dit d'un ton qui parut partir d'un homme à sentiments (style des cercles genevois du temps) : Vous m'accablez, monsieur. — Hé ! pourquoi ? répondis-je. — Il faut, expliqua-t-il, faire revenir ici M. Rousseau ; faites-lui savoir qu'il court quelques chiffons de papier où il est question de lui, s'ils lui tombent sous la main qu'il n'y fasse pas attention, ils étaient écrits avant que je connusse ses sentiments [2]. » Puis le

1. Rousseau écrivit lui-même au chevalier de Beauteville qu'il avait connu chez le maréchal de Luxembourg. Il lui recommandait avec chaleur les raisons et les droits des représentants. La réponse du chevalier est sévère. Tout en se joignant aux applaudissements de l'Europe qui admire ses talents et son génie, il ajoute : « Plût à Dieu que vous ne les eussiez jamais employés que pour le bien de votre patrie ! Vous l'aimez sans doute, et c'est à force de l'aimer que vous avez peut-être contribué à son malheur. Je répète souvent ce que vous en avez écrit vous-même, que son bonheur était tout fait, qu'il ne fallait qu'en jouir, et qu'elle n'avait plus besoin pour devenir parfaitement heureuse que de savoir se contenter de l'être ; mais la part que vous avez eue aux tristes dissensions qui agitent aujourd'hui cet État, m'interdit de m'en entretenir avec vous. » (Manuscrits de Neuchatel.)

2. Lettre de d'Yvernois à Rousseau. (Manuscrits de Neuchatel.) Les pièces auxquelles Voltaire fait allusion sont sans doute les dernières *Lettres sur les miracles*, qu'il avait chargé Dupeyrou de faire imprimer à Neuchatel.

citoyen négociateur, avec la morgue civique d'un dévot du *Contrat social*, ayant procédé à l'interrogatoire de Voltaire, celui-ci sommé de répondre s'il n'avait point coopéré aux injustices du gouvernement envers M. Rousseau, parut saisi d'un étonnement non joué : « Chacun, répondit-il, parle des torts d'autrui et personne n'avoue les siens. » Là-dessus, après avoir vivement répété tous ses griefs contre Rousseau, il termina ainsi : « J'ai offert une maison à M. Rousseau, écrivez-lui, monsieur, que je la lui offre toujours, et que, s'il veut, je me fais fort auprès des médiateurs de le faire rentrer dans tous ses droits à Genève. J'offre de vous donner cette déclaration signée de ma main, que vous pourrez rendre publique si vous le trouvez à propos ; je ne rougis ni de ce que j'écris, ni de ce que je pense, ni de ce que je fais. »

On entrevoit très-bien la pensée de Voltaire. Rousseau, l'intraitable Rousseau, se jetant dans les bras du généreux Voltaire, quel aveu de ses torts ! quel coup de théâtre à étonner l'Europe ! Rousseau vit le piége et répondit de Chiswick où l'histoire lui parvint : « Vous n'avez pas dû penser que je voulusse être redevable à M. de Voltaire de mon rétablissement. Qu'il vous serve utilement et qu'il continue, au surplus, ses plaisanteries sur mon compte ; elles ne me feront pas plus de chagrin que de mal. »

Voltaire a joué de malheur dans toute sa conduite avec Rousseau. Le conseil donné par celui-ci à ses amis était un traité de paix, il eût été digne de Voltaire de le signer de bonne foi, en se jurant à lui-même de laisser désormais en repos ce loyal adversaire. S'il en fit le serment il ne le tint pas, et, lorsque de jeunes enthousiastes du parti représentant, la lettre de Rousseau sur les spectacles à la main, mirent le feu au théâ-

tre que Voltaire avait réussi à faire établir dans Genève, et où Grétry fit jouer son premier opéra [1], il accusa tout haut Jean-Jacques d'avoir été l'instigateur de cet acte de fanatisme [2], et se vengea de ce nouvel outrage par la *Guerre civile de Genève.*

Le sujet de cette épopée burlesque est un épisode des dernières luttes du tribunal des mœurs contre l'insoumission et l'irrévérence croissantes du peuple genevois. Un citoyen, appelé devant le Consistoire pour entendre, à genoux, la censure qu'il avait encourue pour crime de séduction, s'était refusé avec hauteur à la génuflexion traditionnelle, et cet incident compliqué de démarches politiques, envenimé surtout par des brochures et des chansons, avait porté le dernier coup à la vieille discipline.

Tel est le sujet ou le prétexte de ce poëme rempli d'allusions plus que profanes, de peintures licencieuses, de déplorables impiétés et de fictions allégoriques sans intérêt, qui se termine par l'incendie du théâtre de Genève, allumé par la noire fureur du roux Rousseau. Triste inspiration de la rancune, que ce couple du *roux* Rousseau et de sa *gaupe,* amenée là on ne sait pourquoi. Ce qui est plus plaisant et plus digne du talent et de l'esprit de Voltaire, c'est le début du poëme, qui est dans le grand ton de la satire :

> Au pied d'un mont que les temps ont pelé
> Sur le rivage où, roulant sa belle onde,
> Le Rhône échappe à sa prison profonde,
> Et court au loin par la Saône appelé,

1. *Isabelle et Gertrude.* Il avait commencé à travailler sur une pièce de Mme Cramer, le *Savetier philosophe.*

2. Rousseau, alors au château de Trye, tout occupé de se débattre contre les accusations de la conspiration imaginaire, écrivait à Dupey-

On voit briller la cité genevoise ;
Noble cité, riche, fière et sournoise,
On y calcule et jamais on n'y rit;
L'art de Barême est le seul qui fleurit, etc.

Voltaire a retrouvé toute la verve comique du *Pauvre diable* dans le portrait du politique genevois :

Quand deux partis divisent un empire,
Plus de plaisir, plus de tranquillité,
Plus de tendresse et plus d'honnêteté;
Chaque cerveau, dans sa moelle infecté,
Prend pour raison les vapeurs du délire,
Tous les esprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les inspire.

En vain Tronchin appelé, va tâtant le pouls de ses concitoyens :

O vanité! ô fatale science!
La fièvre augmente, un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau.
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone,
Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins :
L'onde s'irrite, et, brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins,
Et des melons la couche printanière.
Telle est Genève ; elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir.
. . . .
Genève alors est en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'insulte,

rou : « On prétend aussi que M. de Voltaire m'accuse d'avoir brûlé la salle de la comédie à Genève. Voilà, sur mon Dieu, une autre accusation dont certainement je ne me défendrai pas. Il faut avouer que depuis mon voyage d'Angleterre me voilà travesti en assez joli garçon. » (Lettre à Dupeyrou, 29 avril 1768.)

Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun fait un écrit, chacun fait un projet,
On représente, et puis on représente,
A penser creux tout bourgeois se tourmente.

Tant de traits à leur adresse purent apprendre aux représentants ce qu'ils avaient à espérer de cet *Apollon pacificateur* qui se moquait d'eux. Voltaire avait si bien joué la comédie avec les deux partis, qu'aucun ne se douta d'abord que leur auxiliaire, intéressé lui-même dans le débat, poursuivait un but personnel qui les eût peu touchés et un but politique qui eût révolté leur patriotisme. Ce fameux droit de *veto* qui était le prix de la lutte, Voltaire était bien d'avis de l'enlever au gouvernement, sur ce point il était *représentant* décidé, ce qui le brouilla avec le docteur Tronchin, mais par-dessous jeu il poussait de toutes ses forces la France à prendre amiablement ce droit pour elle ou l'équivalent. Dès 1766, il écrivait au duc de Choiseul : « Ah! si j'osais, je vous supplierais d'engager M. de Beauteville à demeurer, en vertu de la garantie, le maître de juger toutes les contestations qui s'élèveront toujours à Genève. Vous seriez en droit d'envoyer un jour, à l'amiable, une bonne garnison pour maintenir la paix, et de faire de Genève, à l'amiable, une bonne place d'armes, quand vous aurez la guerre en Italie. Genève dépendrait de vous, à l'amiable.... » Ce petit plan était d'un bon Français, sinon d'un intermédiaire bien loyal[1]; mais Voltaire s'aperçut bientôt qu'il

1. Voltaire y trouvait d'ailleurs son compte personnel et ne le cachait pas au ministre : « Je dois vous dire que mes petites terres étant enclavées en partie dans leur petit territoire, ayant continuellement des droits de censive, et de chasse, et de dixième à discuter avec eux, ayant du bien dans la ville, et même un bien inaliénable, j'ai plus d'intérêt que personne à voir la fourmilière tranquille et heureuse. Je suis sûr qu'elle ne le sera jamais que quand vous daignerez être son protecteur principal et qu'elle recevra des lois de votre médiation permanente. »

n'avait pas à attendre des bourgeois la moindre docilité aux conseils qu'il pourrait leur donner dans ce sens. Il ne tarit plus dès lors sur le ridicule de cette comédie de la *parvulissime*, « pièce compliquée et froide, » qui commence à l'ennuyer beaucoup : « J'ai été, pendant quelque temps avocat consultant, écrit-il à M. d'Argental, j'ai toujours conseillé aux Genevois d'être plus gais qu'ils ne sont, d'avoir chez eux la comédie et de savoir être heureux avec quatre millions de revenu qu'ils ont sur la France. L'esprit de contumace est dans cette famille. Les natifs disent que je prends le parti des bourgeois; les bourgeois craignent que je ne prenne le parti des natifs. Les natifs et les bourgeois prétendent que j'ai eu trop de déférence pour le Conseil. Le Conseil dit que j'ai eu trop d'amitié pour les natifs et les bourgeois. Les bourgeois, les natifs et le Conseil ne savent ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent. Les médiateurs ne savent encore où ils en sont; mais j'ai cru m'apercevoir qu'ils étaient fâchés qu'on fût venu me demander mon avis à la campagne. J'ai donc déclaré au Conseil, bourgeois et natifs, que, n'étant point marguillier de leur paroisse, il ne me convenait pas de me mêler de leurs affaires, et que j'avais assez des miennes. »

Il n'était pas si dégoûté de son métier d'avocat consultant qu'il veut le faire entendre ici. Seulement il avait, quoi qu'il en dise, reporté son amitié et sa faveur des bourgeois sur les natifs, peuple ouvrier dans lequel il comptait trouver des instruments plus dociles, et, en cas d'insuccès, les éléments d'une colonie qui apporterait avec elle en France toute l'industrie et la prospérité de Genève. Ce peuple d'artisans qui formait la partie la plus considérable de la population gene-

voise, provoqué par le bruit que faisaient les fiers représentants, à comparer sa nullité avec l'importance que prenait dans la république le corps bien moins nombreux des citoyens, se sentait humilié et commençait à chercher autour de lui les moyens de sortir de son anéantissement. Parmi eux plusieurs étaient hommes de ressource et d'esprit. Voltaire en connaissait plus d'un. Tous ces natifs, Français d'origine, avaient à ses yeux, un mérite particulier, ils étaient passionnés de théâtre et jouaient ses tragédies. Il faut le dire aussi, le sentiment de la justice publique si vif chez lui était ici en jeu; et enfin la perspective de faire le redresseur de torts, d'être dans la coulisse le tribun de ces plébéiens mécontents, l'amusait d'avance. Il n'eut pas de peine à se faire donner ce rôle, eut l'air de l'accepter, et le joua d'abord avec tout son esprit et son bon sens, prêchant la paix comme il convenait à un patriarche, donnant de bons conseils, toujours affable, plein d'une encourageante bonhomie et ne renvoyant jamais les natifs qui venaient à Ferney l'entretenir de leurs griefs et de leurs espérances. Un chef de ce parti, qui en a été aussi l'historien et sur lequel nous aurons à revenir, a raconté d'une manière piquante ce va-et-vient des natifs entre Genève et Ferney, et leurs premiers rapports avec Voltaire, qu'ils appelaient entre eux le *Juge de paix*, pour dépister la curiosité de leurs adversaires. La figure du vieil auteur de la *Mort de César*, au milieu de ces têtes d'horlogers conspirateurs qui ruminent des projets à la romaine, est curieuse à observer.

Un jour, deux natifs genevois, horlogers de leur état, se présentent au château de Ferney. Ils sont bien accueillis. Voltaire écoute leurs plaintes. « Quoi! disent-ils, imitant le style emphatique de leurs souverains, les

griefs des citoyens, griefs uniquement fondés sur des opinions, agitent toute la République, tandis que l'injuste dépendance par laquelle on tient enchaînés notre industrie et nos moyens d'existence n'a pas encore ému un seul particulier. Les droits de la nature sont-ils moins pressants, moins respectables que les droits politiques! » Ils s'exprimèrent avec modération sur les magistrats et leurs partisans, dont ils reconnaissaient les dispositions bienveillantes, et dont, au surplus, ils prévoyaient la défaite : « Les natifs redoutent encore plus, ajoutaient-ils, les effets de l'orgueil de leurs égaux et l'avidité d'une aristocratie nombreuse, mercantile, et dont ils ont déjà éprouvé l'injustice[1]. »

Voltaire écoutait avec intérêt, et paraissait chercher le moyen de faire prévaloir les justes réclamations de ce corps maltraité. Enfin, il leur démontra que les natifs avaient le droit, aussi bien que les autres ordres, de s'adresser aux puissances médiatrices qui avaient autrefois garanti leurs droits mercantiles. Apportez-moi, leur dit-il enfin, un mémoire instructif sur vos griefs, et je vous servirai de tout mon crédit. Les deux amis reviennent à Genève le cœur plein de joie et d'espérance. Le soin de rédiger le mémoire demandé par M. de Voltaire est confié à Sylvestre : « Ce natif, teneur de livres de sa profession, était, dit notre historien, un homme instruit, ayant une teinture des lettres, une imagination pleine de feu mais peu réglée; il se serait contenté de l'établissement d'une magistrature chargée de défendre les intérêts des natifs. » Cette magistrature c'était le Tribunat qu'il rêvait et n'osait pas nommer. Ses vœux

1. Mémoires inédits d'Isaac Cornuaud. Nous devons à l'obligeance de M. Joël Cherbuliez la communication de ces curieux mémoires.

même ne reculaient pas devant l'agrandissement de la République par la conquête de la Savoie ; on ne pouvait être plus romain ; moyennant qu'on voulût prendre les mœurs et les institutions politiques de Rome, la chose lui paraissait toute simple.

Ce ne fut pas sans froissements qu'on parvint à se mettre d'accord sur l'important mémoire. Enfin, l'on part pour Ferney. Auzières s'est chargé d'introduire ses amis, Auzières, « aimable, enjoué, semant toujours des fleurs sur les sujets les plus arides.... » — La députation compte encore un autre orateur : Rival, frère aîné d'Aufrène, le célèbre tragédien. « A une belle figure, à un extérieur imposant et sentimental, il joignait une élocution grave, abondante, facile ; et ces dehors peu communs chez un homme du peuple, aidés de la réputation que son père (un poëte dont nous parlerons) avait laissée, et dont il savait se prévaloir, le distinguaient aux yeux de la multitude. » Quant à Sylvestre, l'homme au Tribunat, on ne put jamais le décider à mettre les pieds chez Voltaire qu'il regardait comme un impie.

Voltaire fit le meilleur accueil à la députation : « Mes amis, leur dit-il (on n'oubliera pas que c'est Cornuaud qui le fait parler), vous faites la partie la plus nombreuse d'un peuple libre, industrieux, et vous êtes dans l'esclavage ; vous ne demandez que de pouvoir jouir de vos avantages naturels, il est juste que l'on vous accorde une demande si modérée. Je vous servirai de tout mon crédit auprès des seigneurs plénipotentiaires, et si l'on vous force à quitter une patrie que vous faites prospérer par votre travail, je pourrai vous servir et vous protéger ailleurs. » Voltaire ne perdit pas de temps pour tenir sa promesse : il remit aux plénipotentiaires les

mémoires des natifs, annotés de sa main, il composa même un compliment pour servir de passe-port à ses protégés auprès des médiateurs [1]. Le compliment n'arriva pas sans encombre à l'oreille du plénipotentiaire français, mais Leurs Excellences de Zurich le trouvèrent *fort joli et bien tourné*, « et il est vrai de dire, remarque l'historien, qu'on ne leur en avait pas souvent adressé en si beau français. »

Le lendemain fut une vive journée bien commencée, mais dont le dénoûment fit plus grand honneur à la patience de Voltaire qu'à la modestie de ses protégés : « Le lendemain, de grand matin, le copiste de M. de Voltaire arrive chez Auzières, avec l'ordre à ce dernier de se rendre incessamment à Ferney. Auzières monte à cheval, part, arrive, est introduit tout botté, auprès du lit de l'oracle. M. de Voltaire, avec un visage gai, se fait rendre un compte exact de tout ce qui s'était passé le jour précédent chez l'ambassadeur. Le *Juge de paix*, après avoir ri de bon cœur, annonce à Auzières qu'il était temps d'ouvrir la scène, que le compliment n'était que le prélude d'un coup de théâtre qu'il fallait opérer incessamment : « Voici, continua-t-il, « une requête que j'ai composée cette nuit. Prenez-la,

1. « Ce compliment *fin, fin*, comme l'appelait son auteur, était un chef-d'œuvre d'adresse et d'élégance, le voici :

« Très-illustres et très-excellents seigneurs,

« Les natifs prennent bien tard la liberté de présenter leurs pro« fonds respects à Vos Excellences. Daignez n'imputer qu'à notre ti« midité le délai d'un si juste hommage. Votre affabilité, votre indul« gence nous ont enfin enhardis. Nous nous flattons que Vos Excel« lences daigneront jeter sur nous les regards de bonté dont elles favo« risent tous les ordres de l'État. Nous sommes les derniers à vous offrir « nos vœux, mais nous n'avons pas été les derniers à les former, et à « remercier le ciel qui a remis en vos mains les intérêts de notre « patrie. » (Mémoires de Cornuaud.)

« allez et rassemblez, s'il se peut, tous les natifs. Faites-« leur en la lecture, et sur toutes choses *ne me nom-« mez point.* Seulement affectez de dire, avec un air « mystérieux, qu'elle vient de main de maître, et d'un « protecteur puissant, qui vous vaudra plus que tous « les seigneurs médiateurs ensemble. Je connais le peu-« ple, ces grands mots lui en imposent : les faibles ef-« forts des raisonneurs sont étouffés par les clameurs de « la multitude, qu'un sentiment subtil et flatteur en-« traîne. Il arrivera, préparez-vous-y d'avance, que le « gouvernement sévira contre vous ; mais ne craignez « rien, comptez sur mon crédit : je vous sauverai, fus-« siez-vous même dans les fers de l'inquisition. »

« Auzières électrisé vole à Genève. Quinze des plus notables d'entre les natifs, rassemblés à la promenade du Bastion, attendaient la réponse de l'oracle. Le ton, les paroles d'Auzières, et je ne sais quoi qui annonçait un moment de crise, passent avec rapidité dans l'âme de ses auditeurs. Ils ne répondent point, ils se dispersent. On court, on va, on revient, on brûle d'impatience, le mouvement se communique de proche en proche ; il n'est pas deux heures que les natifs commencent à filer sur Carouge, et, avant quatre heures, ils se trouvent rassemblés dans la maison du comte de Viri au nombre d'environ quinze cents, natifs et habitants. »

La requête de M. de Voltaire, sans doute, va être adoptée d'une voix par ce peuple accouru ? C'est ce qui fût arrivé, peut-être, si les chefs avaient eu plus d'expérience des assemblées démocratiques ; mais distribués par leurs conducteurs en trois groupes, et harangués par des orateurs différents, ces quinze cents hommes se partagèrent entre trois avis contraires. On discuta, on ergota, on distingua, et l'œuvre de Voltaire, épluchée sans

merci par des épilogueurs suffisants, ne passa qu'amendée et corrigée. Le soir, après cette belle opération, les principaux natifs se réunirent en ville fort embarrassés et fort divisés. Rival ouvrit un avis qui couronna dignement le vote de l'assemblée; il déclara que ce serait manquer à M. de Voltaire, de retoucher son ouvrage sans l'en avertir, et opina à *lui faire connaître ses fautes et à le prier de les corriger lui-même*. Il nous en saura gré, ajoute-t-il, car il nous veut du bien, et puisqu'il désire la fin, il voudra les moyens. « Ce serait une chose fort plaisante, remarque ici notre auteur, que de voir l'amour-propre de Rival faire abstraction de celui de ce poëte célèbre, si ces sortes d'élisions étaient rares. »

Contre toute attente, le *Juge de paix* écouta sans impatience les observations dont on lui donna lecture. Il répondit par un discours rempli de conseils prophétiques : « Mes amis, leur dit-il enfin, vous ne ressemblez pas mal à ces poissons volants qui, hors de l'eau, sont mangés par les oiseaux de proie, ou qui, se replongeant dans l'onde, sont dévorés par les grands poissons. Vous êtes entre deux partis également puissants; vous serez victimes des intérêts de l'un ou de l'autre, et peut-être de tous les deux ensemble. » Il finit en protestant que c'était avec le regret le plus amer qu'il se voyait enchaîné à leur égard par les tracasseries qu'on lui avait suscitées, et qu'il ne pouvait plus servir les natifs que dans l'étranger, où il leur ferait obtenir les meilleures conditions, au cas que, par la nature des circonstances, ils se vissent obligés d'émigrer. « Il est remarquable, observe Cornuaud, que M. de Voltaire terminait toujours ses discours aux natifs par des offres pareilles. »

Les prédictions de Voltaire allaient s'accomplir. L'é-

dit de pacification préparé par les médiateurs réunis à Soleure, devait être présenté à l'adoption du conseil général des citoyens. La plupart des natifs, cédant aux avances des représentants qui avaient fini par comprendre tout le poids que donnerait à leur agitation celle du peuple lui-même, rendirent plus grave et plus redoutable par leur attitude la rejection (comme on disait alors) d'un édit qui, à la vérité, n'était fait pour contenter personne.

Les plénipotentiaires se retirent alors à Soleure et *prononcent* contre les prétentions des représentants; mais le Conseil, qui n'a cessé de marcher de concessions en concessions, n'ose se prévaloir de ce *prononcé* en présence de la fermentation générale de la bourgeoisie qui campe dans ses cercles, résolue à tout. Il cède. Un édit arraché au Sénat fait passer l'autorité, nous l'avons dit ailleurs, de ses mains dans celles des représentants ou plutôt de leurs chefs, car tel fut le résultat de cette conquête, non de la liberté, mais d'un parti qui, sous prétexte de rétablir l'harmonie des différents ordres de l'État, établissait l'indépendance d'un seul.

Toute révolution qui triomphe est la dernière aux yeux de ses auteurs; les représentants se livrèrent à cette illusion avec une orgueilleuse complaisance, et bientôt ils repoussèrent avec dureté les prétentions des natifs, qui réclamaient les droits qu'avant la victoire on avait promis de leur reconnaître. Ce déni de justice soulève les natifs, et le parti vaincu lui laisse voir qu'il ne refuserait pas une alliance contre l'ennemi commun. Mais Voltaire et le duc de Choiseul ont pris les devants; ils n'épargnent rien pour provoquer les natifs à l'émigration et pour attirer leur industrie sur le territoire français. Par les ordres du ministre, une ville va

s'élever à Versoix, et un vaste port, dont les jetées subsistent encore, est destiné à enlever aux Genevois tout le commerce du lac. En attendant, Voltaire, plus prompt encore, a organisé à Ferney une station d'émigrés et une fabrique de montres qu'il vante à tous ses amis et soutient de son argent. En même temps il attaque de front les trop superbes adversaires de ses protégés, et couvre de ridicule dans toutes ses lettres et dans ses écrits « ces dominateurs pédants de la bicoque et les rogues sectaires de Jean Chauvin. »

Les nouveaux maîtres de. Genève se vengèrent de Voltaire en traitant les natifs avec une rigueur jalouse qui les souleva. Quelques-uns furent tués dans une prise d'armes, plusieurs furent exilés, un plus grand nombre s'exilèrent. « Toute la ville est en armes, écrit Voltaire le lendemain de l'événement à Élie de Beaumont, tout est en combustion dans cette sage république; il y a quatre ans qu'on s'y dévore. Nos philosophes ont vraiment bien pris leur temps pour faire l'éloge de ce beau gouvernement. » Et à Mme du Deffand : « On s'est mis à tirer sur les passants dans la sainte cité de maître Jean Calvin. On a tué tout roides quatre ou cinq personnes en robe de chambre, et moi qui passe ma vie en robe de chambre, comme Jean-Jacques, je trouve fort mauvais qu'on respecte si peu les bonnets de nuit. » Mais toujours plaisantant, il ne perd pas une minute, et pour éviter l'air conseiller, qui est quelquefois dangereux, il adresse à M. de Choiseul, en style apocalyptique plus que profane, cet avis pressant à Messala Atticus :

« La voix de Jean criant dans le désert vous dit ces choses : « Ce n'est pas assez que vous ayez fait des pactes « de famille, donné un royaume à l'aîné de la famille, « fait un pape madré ou non madré, et mis les soldats

« d'Israël sur un meilleur pied qu'ils n'ont jamais été;
« tout cela n'est rien sans la charité. Le Dieu d'Israël est
« irrité contre les enfants de Jacob, qui assassinent dans
« les rues des vieillards de quatre-vingts ans, des inno-
« cents destitués d'armes, blessent des femmes grosses et
« se préparent à pendre ceux qu'ils n'ont pu assassiner.
« C'est une des suites de l'insolence avec laquelle ils en
« ont usé envers l'ambassadeur de l'oint du Seigneur et
« envers Messala-Atticus, premier ministre de cet oint.
« Le sanhédrin n'est pas moins coupable d'avoir fo-
« menté, préparé, autorisé les abominations des enfants
« de Bélial.

« Voici ce que dit le Seigneur : Si vous aviez seulement
« fait bâtir à Versoy une cinquantaine de maisons de
« boue, vous auriez actuellement dans Versoy quatre
« cents habitants qui ne savent où coucher, qui vous
« seraient attachés pour jamais, et qui probablement
« iront habiter l'Angleterre que mon cœur réprouve,
« ou la Hollande que je vomis de ma bouche parce
« qu'elle est tiède.

« J'ai ordonné à mon serviteur François V., capucin
« indigne, d'avoir soin de ces malheureux, en atten-
« dant que votre rosée puisse les consoler. Je sais que
« mon serviteur chargé de la bourse commune loge le
« diable dans sa bourse, c'est-à-dire rien, et qu'il ne
« pourra donner cent mille sicles pour bâtir des mai-
« sons. Mon serviteur François V. est encore plus
« pauvre pour le moment présent; mais vous pourriez
« trouver quelque bon ami, non pas de cour, mais
« de finance, qui prêterait des sicles pour bâtir des
« maisons. Il n'est pas besoin d'édit pour donner à qui
« voudra de quoi reposer sa tête.

« Vous avez une galère dans un port qui n'est pas fait,

mais des familles ne peuvent coucher dans une galère, à moins que ce ne soit la famille de Fréron.

« L'esprit de charité pourrait vous porter encore à empêcher qu'on ne pende plusieurs de vos serviteurs qui se sont engagés à vous, dont vous avez la signature, qui se sont soumis à coucher dans les maisons que vous n'avez pas bâties, qui se sont déclarés Français, et qui, pour cette raison, sont présumés avoir incessamment la hart au corps. Je vous dirai donc : faites comme vous voudrez; car vous avez l'œil de l'aigle et la prudence du serpent. »

L'avis fut entendu; des ordres furent donnés, mais la chute du ministère Choiseul rompit toutes les suites de ce coup si bien concerté. Voltaire seul n'abandonna pas son ouvrage. Lorsqu'il vit l'établissement de Versoix délaissé par le gouvernement français, il appela à Ferney tous les exilés ou les fugitifs qui n'avaient pas repris le chemin de leur ville aimée. « Comme s'il se fût senti responsable de leur malheur, il les reçut à bras ouverts, raconte leur historien; il leur bâtit des maisons, leur avança des fonds pour travailler, protégea leur commerce en France de son crédit, et en Russie de ses recommandations auprès de l'impératrice; il fut leur bienfaiteur et leur soutien. Il fut même leur ami; il prenait part à leurs plaisirs et à leurs fêtes, recevait avec bonté celles qu'ils lui donnaient, et vivait avec eux dans une douce familiarité qui ajoutait beaucoup à ses bienfaits. »

Ce qu'il y eut de sincèrement généreux dans la conduite de Voltaire avec les natifs genevois ne saurait effacer ce qu'il y avait de peu loyal dans ses calculs. Ce n'étaient pas des étrangers qui étaient venus à lui, soupirant après leur patrie et brûlant de quitter une ville détestée : c'étaient des Genevois qui se plaignaient de

ne l'être pas assez au gré de leur patriotisme. Ils ne demandaient qu'à devenir citoyens de l'État, Voltaire ne demandait qu'à en faire des émigrés. Cette politique ambiguë ne doit pas lui être tenue à gloire. En cette occasion, comme dans toutes les circonstances de la vie de cet homme extraordinaire, le calcul est à côté de la générosité, la duplicité à côté de la plus noble ouverture, les conseils de la malice se font entendre avec ceux de la raison. Jamais homme n'eut un si grand bon sens, tant de sensibilité et d'humanité; jamais âme médiocre et vaniteuse ne céda aussi souvent à de misérables mouvements et à de plus mesquines passions; tous les actes de son existence, toute son œuvre durant les années qu'il passa soit aux Délices, soit à Ferney, offrent de cet alliage des preuves qui confondent. Mais nous n'avons point à juger Voltaire. Il ne nous reste qu'à indiquer quelle sorte d'influence a pu exercer sur sa manière de penser et sur le caractère de ses écrits, ce long séjour à la frontière de son pays, entre un royaume et des républiques.

Cette partie de notre tâche ne sera pas longue. A soixante ans, le génie ne change pas de trempe. Assurément Voltaire ne pouvait ni rien gagner, ni rien perdre de ses admirables dons d'écrivain, fût-il comme Ovide exilé, tombé parmi des barbares? La flamme de son esprit ne brûla ni moins vive, ni moins lumineuse pour briller au contact d'esprits lents, doués généralement de peu de souplesse, et peu brillants; il resta ce qu'il était, le plus élégant et le plus naturel des écrivains sans glisser jamais, est-il besoin de le dire, dans le style solennel, abstrait et diffus des brochuriers du voisinage. Mais il n'y a pas de ridicule à demander, de quelles idées particulières, de quelles observations, de

quelles expériences, si l'on veut, s'était augmenté le fonds d'opinions et de sentiments, où puisa le « Suisse » Voltaire durant cette dernière partie de sa carrière et aussi lesquels de ses ouvrages en sont nés.

Il est remarquable que la croisade philosophique, prêchée par Voltaire contre le christianisme, date de cette époque, avec une multitude de productions impies et de facéties irréligieuses, si funestes au monde et à sa propre renommée. *Candide*, le *Cantique des Cantiques*, le *Sermon des Cinquante*, le *Dictionnaire philosophique*, les *Questions sur les Miracles*, *Dieu et les hommes* et tant d'autres écrits qui sont la monnaie de ceux-là, ont été composés entre 1756 et 1770.

Assurément, Voltaire n'en était pas à ses premières hardiesses et à ses premières irrévérences sur l'article de la religion. Incroyant de vieille date, il n'avait pas trente ans (1722), lorsque sa philosophie apprenait déjà à Mme de Rupelmonde, dans l'*Épitre à Uranie*

. . . . . à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.

Mais de l'audace du disciple de Bayle et de l'ami du prince de Prusse aux colères et au rire impies du vieillard de Ferney, il y a loin. Et même aux premiers temps des Délices, quelle réserve encore, dans ce poëme sur le *Désastre de Lisbonne*, terminé par de beaux vers où la pensée du sage, repoussant le murmure, se réfugie dans le doute respectueux qui n'exclut pas l'espérance !

A quoi donc attribuer cette rage d'incrédulité belliqueuse qui s'empare de Voltaire, au fort de sa vieillesse, à l'âge où d'ordinaire l'esprit se tempère sur les questions qui intéressent un avenir devenu si prochain?

A plus d'une cause, et d'abord à l'apparition de Jean-Jacques Rousseau sur la scène philosophique du monde, où Voltaire entendait ne partager le premier rôle avec personne. Lorsqu'il vit le nouveau venu affecter d'emblée l'empire des esprits, et déclarer la guerre à la philosophie, se faire écouter avec ravissement et exciter bientôt l'enthousiasme, il frémit d'indignation. Quoi! dans le moment même, où après quarante ans de travaux et de succès, de difficultés combattues et surmontées, de dangers affrontés et vaincus, de gloire et d'espérances trompées, il venait enfin de toucher au port, assuré contre tout accident par une fortune habilement amassée et ses établissements en pays de liberté, maître désormais de tout oser et de tout dire au monde qui l'écoute, être condamnée à voir sa réputation du premier des écrivains balancée et le crédit de ses opinions menacé par un extravagant oseur de paradoxes! c'était plus que n'en pouvait supporter l'impatient Voltaire, si avide, si jaloux d'encens[1]. La vanité l'emporta sur le bon sens. Rallier autour de son drapeau l'armée des écrivains, demeurer à tout prix le chef souverain et consenti des lettres et de la philosophie, tenir l'opinion constamment en haleine, se montrer toujours sous les armes, le premier sur la brèche, gouverner Paris par l'Académie et l'Académie par ses amis, enfin, payer ses

1. La satisfaction de Voltaire, seigneur de fiefs et possesseur d'une belle fortune indépendante, éclate dans ces lignes écrites en 1759, alors que pourtant il n'avait pas encore Ferney ; « Je suis né assez pauvre; j'ai fait toute ma vie un métier de gueux, celui de J. J. Rousseau. Et cependant me voilà avec deux châteaux, deux jolies maisons, soixante et dix mille livres de rente, deux cent mille livres d'argent comptant, et quelques feuilles de chêne et effets royaux que je me donne garde de compter. » Lettre à M. Tronchin de Lyon, 6 mars 1759, publiée par M. Gaullieur. (*Revue suisse* 1855.)

amis eux-mêmes de leur alliance et de leurs hommages, par la flatterie et une complaisance sans bornes, tel est le plan qu'on le vit suivre dès lors avec la ténacité d'un chef de parti ambitieux. Vers la fin, sa tactique n'était guère plus que de l'habitude, et le vieux roi, payant le tribut à la timidité de son âge et tombé dans la servitude de ses courtisans, ne faisait encore du bruit que par obéissance. Mais au début, c'est avec toute la verve de son esprit et tout l'entrain de sa passion, qu'il ouvrit cette longue et fatale campagne contre les préjugés religieux, contre l'Église chrétienne et « ses suppôts » de toute communion. Il n'épargna ni Calvin ni sa descendance, et les *prédicants* genevois trouvèrent encore moins grâce à ses yeux que les jésuites et les jansénistes. Il ne leur pardonnait pas d'avoir refusé les éloges qu'il leur avait fait décerner par d'Alembert et surtout d'avoir avec Rousseau sonné le tocsin contre la comédie. Il se donna même le plaisir de défendre tout haut, contre le clergé de Genève, les doutes du Vicaire savoyard et il en aurait fait autant des *Lettres de la Montagne*, à cause des Miracles, sans la prosopopée sur la tolérance que Rousseau avait placée dans sa bouche. Satisfaction donnée à sa rancune par le triste pamphlet des *Sentiments des citoyens*, il prit occasion des démêlés de Rousseau avec le pasteur de Montmolin et les ministres de Neuchatel, pour jeter le mépris et le ridicule sur la théologie protestante, dans ses *Questions sur les Miracles* et dans bien d'autres pièces du même genre, telles que les *Remontrances du corps des pasteurs du Gévaudan*, où il traite d'ingrats, mordant la main qui les protége, les prédicants qui écrivent contre lui : « Vous attaquez nos sauveurs, ceux qui ont prêché la tolérance; ne voyez-vous pas qu'ils

n'ont pu obtenir cette tolérance pour les calvinistes paisibles, sans inspirer l'indifférence pour les dogmes, et qu'on nous pendrait encore si cette indifférence n'était pas établie. Remercions nos bienfaiteurs, ne les outrageons pas [1]. »

Est-ce à Leibnitz ou à Rousseau que pensait Voltaire en écrivant *Candide?* On ne saurait douter que ce ne fût à Rousseau, quand on se rappelle comment naissaient les projets littéraires de Voltaire. Rousseau venait de lui adresser sa belle lettre optimiste, sur la bonté de Dieu et le bonheur des hommes. Contre cette grave et forte éloquence, quelle arme plus sûre que la parodie moqueuse et la gaieté légère? Les raisonnements bouffons de cet insolent et par malheur trop amusant plaidoyer contre la Providence, dispensaient le malicieux vieillard de l'ennui d'une discussion sérieuse et du désagrément d'être battu.

Avec les philosophes genevois, qui se rangèrent franchement parmi les défenseurs du sentiment religieux, Voltaire était moins à son aise qu'avec les *prédicants*, et il les ménagea longtemps. Avant qu'ils eussent pris parti contre l'incrédulité, il témoignait faire d'eux le plus grand cas, quoique Bonnet, le plus considérable de tous, déjà célèbre, entouré de respect, et d'un mérite avec lequel il fallait compter, ne montrât aucun empressement à lui faire sa cour, et que leurs relations se fussent bornées à une visite du naturaliste aux Délices [2]. Mais vinrent les *Recherches sur*

1. *Remontrances à Antoine-Jacques Rustan.* 1768.

2. Nous avons raconté ailleurs d'après Bonnet (*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1855) l'entretien des deux philosophes. Nous ferons remarquer ici que Bonnet, atteint de surdité, tenait seulement d'un des amis qui l'accompagnaient dans cette visite, le singulier tour de

les preuves du christianisme. Bonnet avait gardé la plus grande mesure en réfutant les adversaires de sa cause. Voltaire ne lui sut aucun gré d'une modération qui donnait trop d'avantages au respectable défenseur de la religion chrétienne. Il se souvint que Bonnet était l'ami de ce Haller qui lui avait donné une si vive leçon de philosophie pratique; qu'il l'était aussi de « ce singe de président de Brosses » qui n'avait pas voulu lui faire un présent de fagots; il perdit donc patience et dans son écrit de *Dieu et les hommes,* se livra, en passant, à un indécent persiflage sur « les idées palingénésiques du rêveur Bonnet. » Mais c'est là à peu près le seul écart que se soit permis Voltaire à l'égard du philosophe de Genthod. Il se dédommageait sur le compte de l'indiscret Needham.

A vivre en pays protestant, Voltaire n'apprit donc qu'à envelopper l'Église chrétienne tout entière dans son aversion; encore les capucins l'amusaient-ils parfois, et il trouvait plaisant de les obliger [1]; mais l'opposition protestante aux excès de la philosophie le transportait de colère. *Misopriest* s'égayait sur le capuce, il était sans merci pour le rabat, tout en cherchant à le séduire. C'est un ministre genevois pourtant qui lui mit entre les mains la cause des Calas et des Sirven : Moultou, l'ami de J. J. Rousseau et qui doit équitablement partager avec Voltaire l'honneur de ces réhabilitations laborieuses Mais ce n'est ni Moultou ni Genève qui lui révélèrent

force auquel se serait livré Voltaire en se servant d'une conversation entre les deux Genevois, dont les paroles arrivaient à sa fine oreille, pour causer avec Bonnet du système de Condillac sans l'avoir lu.

1. On sait qu'en récompense de ses bons offices, il reçut en 1770 le brevet de Père temporel des Capucins, et que depuis ce temps, il s'amusait à en prendre le titre avec ses correspondants.

le prix de la tolérance religieuse. Née de sa tête ou de son cœur, la tolérance avait été de tout temps la passion de Voltaire et elle ne s'était pas refroidie à la cour du roi de Prusse. Elle était même le moins factice des liens qui unissaient l'écrivain et le prince [1].

En vivant, au contraire, auprès d'une république troublée par des discordes politiques, mais qui développait sa prospérité intérieure à l'abri de l'égalité civile et de lois de bon sens [2], non-seulement il ne perdit rien de son goût pour la liberté, mais le spectacle de la liberté même turbulente qu'il avait sous les yeux, le confirma encore dans les notions qu'il s'en était formées, pen-

1. La part de Moultou et son initiative dans les démarches qui furent tentées en faveur des Calas, est constatée par la correspondance de ce Genevois avec Rousseau et par celle de Voltaire. C'est bien lui qui prit feu le premier pour la cause de cette infortunée famille. Il n'eut pas de peine à communiquer sa chaleur et son indignation au vieillard de Ferney; mais à moins d'effacer toute l'histoire de Voltaire, on ne peut sérieusement prétendre, comme on a essayé de le faire, que c'est le voisinage de Genève, le commerce de ses ministres et les récits de ces descendants de réfugiés, qui ont fait de Voltaire l'avocat éloquent de la tolérance religieuse. On oublie d'ailleurs que Londres, la Hollande, Berlin où Voltaire avait vécu bien des années avant de se fixer près de Genève, renfermaient des colonies de réfugiés français chez qui le souvenir et la rancune des persécutions n'étaient pas éteints.

2. Les lois qui assurèrent à Genève dès le seizième siècle le bienfait de l'égalité civile, furent l'œuvre de deux intelligences françaises, Calvin et Germain Colladon, réfugié du Berry et profond jurisconsulte. Ces lois très-simples étaient fondées sur des principes qui n'ont prévalu en France que plus tard (tels que ceux que fit admettre L'Hôpital, quant aux donations) et quelques-unes trois siècles après seulement. Elles réglèrent les rapports dont se compose la vie des individus et des familles dans un État policé et commerçant, les successions, les donations, les contrats, avec une sagesse si pratique et surtout des formes si simples, que quoique la justice fût accessible aux plus pauvres citoyens, elle ne coûtait pas par année plus de vingt-cinq mille livres de France, si peu nombreux étaient les procès. — Le respect des citoyens de tout parti pour ces lois bienfaisantes (il faut excepter les règlements politiques sur les natifs) qui subsistaient depuis trois siècles, n'avait pu que frapper Voltaire.

dant les années qu'en sa jeunesse il avait vécu en Angleterre, notions exemptes de chimères et toutes pratiques. Aussi personne n'eût-il été plus capable que lui d'apaiser les querelles intestines de la petite république, si, par malheur, il ne se fût créé un intérêt personnel dans ses discussions. Il a manqué là comme lors du premier partage de la Pologne, une belle occasion de montrer autrement que par des lazzis sa vive intelligence des choses de gouvernement. Bien différent de Rousseau, qui s'était fait de la liberté un roman, il allait au fait, et d'un sûr et rapide coup d'œil, voyait au fond des choses [1].

Sans les théories de l'auteur du *Contrat social*, qui enflammèrent les imaginations et passionnèrent la multitude, peut-être l'égalité politique n'eût-elle pas installé ses droits et ses conquêtes, aussitôt et aussi complétement qu'il est arrivé; mais c'est Voltaire qui, le premier, a fait sentir aux esprits raisonnables, le prix de la justice sociale et les avantages sans bornes de l'égalité civile. Il a sinon défini le premier, du moins établi dans les esprits, le droit des hommes à la justice, en sorte qu'il est le patron de ce qu'on appelle les conquêtes de 1789, bien plus que Rousseau à qui remonteraient plutôt l'établissement et les vicissitudes de l'égalité politique, déduite du dogme de l'égalité universelle. L'égalité telle que l'entend Rousseau est une pièce de sa religion naturelle, la première; l'égalité telle que l'entend Voltaire est un principe à la fois de justice et d'utilité, et il en a développé les conséquences et montré la pratique devant l'opinion de son pays, non-seule-

1. Voir les *Idées républicaines d'un citoyen genevois*, excellente critique du *Contrat social*.

ment par ses écrits, mais en quelques occasions, comme dans l'affaire Calas et celle des serfs du mont Jura, par des démarches actives qui n'ont pas tourné uniquement au profit de sa gloire. Rousseau très-inconséquent par tempérament avec l'idéal qu'il s'était fait de l'humanité, n'a guère appuyé l'éloquence de ses écrits par l'éloquence de ses actions. Tandis que Voltaire prenait feu pour la famille Calas, le philosophe genevois répondait avec humeur à ceux qui lui demandaient de plaider la cause des protestants : « Je l'ai assez plaidée, eh, messieurs, chacun à son tour, je vous prie. Si vous êtes si curieux des coups, allez en chercher votre part. Quant à moi, j'en ai bien la mienne, il est temps de songer à la retraite ; mes cheveux gris m'avertissent que je ne suis plus qu'un vétéran ; mes maux et mes malheurs me prescrivent le repos, et je ne sors point de la lice sans y avoir payé de ma personne. *Sat patriæ Priamoque datum*. Prenez mon rang, jeunes gens, je vous le cède [1]. » Ici, il faut en convenir, la comparaison est à l'avantage de Voltaire qui, assurément, était fort autorisé à dire aussi : « J'ai assez prêché la tolérance pour mon repos ; à d'autres de la faire triompher. »

1. En 1761, répondant à une lettre de M. Ribotte publiée il y a quelques années dans le *Bulletin de la Societé de l'histoire du protestantisme français*, concernant les assemblées des protestants, après avoir dit un peu froidement mais sensément : « Je sens combien il est dur de se voir sans cesse à la merci d'un peuple cruel, sans appui, sans ressource et sans avoir même la consolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant, cette même parole de Dieu est formelle sur le devoir d'obéir aux lois des princes. Après tout, les assemblées n'étant pas de l'essence du christianisme, on peut s'en abstenir sans renoncer à sa foi. » Il ajoutait, en refusant de faire encore des démarches et de solliciter personne : « Chacun a sa vocation sur la terre, la mienne est de dire au public des vérités dures mais utiles... du reste je me suis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités générales. »

Dirons-nous, enfin, que l'enthousiasme de Rousseau pour l'homme de la nature et les mœurs agrestes des peuples non corrompus par la civilisation, semble avoir gagné Voltaire par contre-coup, parce que ses dernières tragédies qu'on pourrait appeler sociales, les *Scythes*, les *Lois de Minos*, les *Guèbres* sont conçues dans cet ordre d'idées ? Il est certain, du moins, que les Scythes, dans la pensée de Voltaire, c'étaient les Suisses, et que dans les *Lois de Minos* l'Archonte Dictime pense comme Rousseau et dit en des vers qui sont les meilleurs de la pièce :

Nos grecs sont bien trompés : je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux ;
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature ;
Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds
Sans autels et sans trône, errants et vagabonds,
Mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles ;
La nature est leur règle et nous la corrompons[1].

Mais n'insistons pas sur des rapprochements de peu d'intérêt. La muse, quelle qu'elle soit, qui inspirait au « Suisse » Voltaire les faibles productions de son génie vieilli, n'est pas la muse qui lui dictait dans sa jeunesse les vers de *Brutus* et d'*OEdipe*.

1. Les *Scythes* sont de 1767, et les *Lois de Minos* de 1773.

CHAPITRE IX.

PUBLICISTES.

La politique et la religion sont, à tout prendre, les seuls points par lesquels Rousseau et Voltaire ont été en contact avec la vie intellectuelle de Genève ; ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir donné beaucoup d'attention à son activité scientifique. Les allures prudentes de la philosophie expérimentale n'étaient pas le fait de leur génie prompt à généraliser et plus capable de devination rapide que d'induction circonspecte. De son feu d'un moment pour la physique de Newton, Voltaire n'avait gardé que l'habitude d'attaquer Descartes à tout propos. Chez Rousseau, la botanique n'était que le goût poétique d'un amant de la nature. Ils demeurèrent étrangers à la curiosité philosophique qui possédait les naturalistes genevois. C'est chez un autre ordre d'écrivains que l'influence littéraire des deux princes du siècle se fit sentir à Genève : les publicistes, les critiques théologiens et les prédicateurs.

La science du droit public, nous l'avons déjà dit,

était ancienne dans Genève. Au seizième et au dix-septième siècle, la plupart des hommes distingués qui enseignèrent la jurisprudence à l'Académie instituée par Calvin, étaient des hommes politiques, associés aux affaires de la République, et qui devaient en partie à cette circonstance une intelligence vive, personnelle et pratique du droit, et par là échappaient à la routine des écoles. Tel avait été Colladon, tels furent ensuite Godefroy et Burlamaqui. A cette race de publicistes observateurs, pleins de bon sens, au langage simple, précis et direct, devait succéder, vers le milieu du dix-huitième siècle, une nouvelle école née de J. J. Rousseau, plus occupée de théories que de faits, passionnée, emphatique en ses écrits, diffuse mais habile au raisonnement, se piquant surtout de remonter aux principes métaphysiques du droit public, subtile et ergoteuse, mais non dépourvue d'esprit, de chaleur et de nerf.

Entre ces deux écoles, et formant transition de l'une à l'autre, prend place un homme supérieur de tous points à ses successeurs, par le bon sens, l'esprit, le talent et un style alors sans modèle à Genève, l'auteur des *Lettres écrites de la campagne*, le procureur général Tronchin. Lord Maclesfield disait de lui : « Chez nous, Tronchin eût été chancelier d'Angleterre ; » et Voltaire en le voyant jouer magistralement son rôle sur cette étroite scène, croyait voir le grand Baron sur le théâtre de la foire. Pour lui, il ne parut jamais se douter que sa place pût être ailleurs que dans sa patrie qu'il servit de bonne heure, car à vingt-huit ans il fut choisi pour négocier un traité de paix entre la République et le duc de Savoie. Il la servit de sa plume et de sa parole dans le poste qu'il occupait comme procureur général, à la tête de la magistrature, gardien établi de la consti-

tution et des lois. Ses réquisitoires, toujours médités et travaillés avec soin, étaient pleins de sens et de pensée. Les discours que sa charge l'appela à prononcer devant les conseils, auraient été remarqués dans toute assemblée politique si l'on en juge par ceux qui ont été publiés dans les recueils du temps. Des idées libérales, saines et élevées, non dépouillées peut-être d'illusions en sont le caractère très-particulier. On en jugera par ce passage d'un discours sur l'esprit de parti : « Le repos ne paraît être pour les nations libres qu'une situation passagère. Du sein de leur prospérité il sort je ne sais quelle inquiétude qui vient la corrompre, les jalousies de l'autorité, les ombrages de la liberté, le choc d'une infinité de passions particulières y entretiennent une fermentation dangereuse. Les peuples soumis au pouvoir illimité languissent dans l'accablement; la liberté se tourmente et se dévore elle-même. Tel est le caractère des ouvrages des hommes : imparfaits et caducs comme eux, ils passent et finissent de même. Le gouvernement le plus sage porte en lui-même le principe de sa destruction, et comme les gouvernements absolus se consument et s'anéantissent insensiblement, les républiques partagées par les factions, se déchirent de leurs propres mains. »

Il n'est peut-être pas bon de savoir si bien qu'on peut être vaincu alors qu'on est destiné à combattre, mais Tronchin était encore plein d'espoir quand il entreprit devant ses concitoyens la défense de leur gouvernement accusé d'avoir violé les lois de la République à l'égard de J. J. Rousseau. Et il est vrai de dire que si la cause qu'il défendait succomba enfin, c'est qu'en politique la partie n'est jamais égale entre la passion qui attaque et la raison qui résiste. Une circonstance à remarquer dans

cet épisode révolutionnaire qui précéda d'un quart de siècle la Révolution française, et où le raisonnement sinon la raison joua un si grand rôle, c'est que la lutte n'était pas entre des sujets et leur prince, entre le principe monarchique et le principe républicain. Les deux partis composés de citoyens également fiers et jaloux de la liberté républicaine, revendiquaient également contre leurs mutuelles prétentions les droits de la liberté. C'était entre ces partis à qui soupçonnerait l'autre de conspirer contre son indépendance, à qui ne serait pas gouverné, celui-ci par le gouvernement, celui-là par des citoyens qui se disaient le peuple parce qu'ils n'étaient pas le gouvernement. Qu'est-ce qu'un sage, tombant au milieu de cette agitation, aurait imaginé de mieux à faire pour ramener le sang froid dans cette famille troublée? Il aurait forcé les citoyens à se demander en quoi consiste la liberté en elle-même, où sont ses vraies garanties dans une république, et quels doivent être les rapports du gouvernement et du peuple avec cette liberté, et enfin, si la constitution suspectée pouvait réellement fournir à quelques-uns des membres du corps politique les moyens d'enchaîner tous les autres, et lui suggérer des velleités de tyrannie? C'est ce qu'entreprit Tronchin dans ses *Lettres écrites de la campagne* dont nous avons déjà parlé. Nous ne reviendrons pas sur la partie qui concerne la condamnation de l'*Émile*, c'est le point faible de l'ouvrage, mais tout le reste est un chef-d'œuvre de discussion et forme un vrai traité de politique républicaine. Tronchin y déploie sans appareil et avec une belle simplicité de langage, les ressources d'une intelligence politique du premier ordre. La cinquième lettre entre autres débute par des considérations générales sur la composition des

gouvernements libres dont il faudrait recommander la lecture à tous les citoyens des républiques. Un illustre magistrat français, M. de Montclar, professait une grande estime pour l'œuvre du « Montesquieu genevois. » Il en admirait surtout la modération, le désintéressement, la raison sans hauteur, l'éloquence douce et modeste : « C'est véritablement, disait-il, l'éloquence de l'homme d'État dans une république[1]. »

Il est en effet impossible d'avoir raison avec plus d'esprit sans être moins auteur, comme aussi de tenir au peuple un plus franc et plus libéral langage. Démontrant, par exemple, aux Genevois la nécessité d'un sénat qui, au besoin, sache résister à ses entraînements, il ajoute faisant allusion à l'arrêt prononcé contre l'*Émile* : « Moi, qui sais que la sagesse d'un peuple ainsi que celle des particuliers, consiste à se mettre dans la nécessité d'être sage, je n'aurais pas la lâcheté de lui dire que je ne crains rien, lorsque je vois un nuage assez épais s'élever de la cendre seule d'un livre... » — « Une nation libre, dit-il plus loin, doit-être vigilante, et ne s'en rapporter qu'à elle-même du soin de défendre sa liberté; mais la vigilance n'est pas cette frayeur inquiète qui s'alarme de ses propres cris. » Là est en effet le danger de l'état républicain, l'écueil où son bonheur peut faire naufrage. Est-il moyen qu'il y échappe? L'histoire nous montre qu'il s'y est souvent brisé, et la vraie liberté avec lui; mais Tronchin qui n'en avait pas encore vu de ses yeux la cruelle expérience croit qu'une bonne constitution peut pourvoir par son seul jeu à des périls nécessaires. Il suffit que la force du gouvernement consiste moins dans son action

1. Grimm a donné cette lettre dans sa Correspondance.

que dans sa résistance. Mais qui empêchera un peuple ombrageux de se persuader que la résistance à ses exigences est une action contre ses droits? C'est donc à rendre aux citoyens la confiance en leurs magistrats, que tendent les efforts de Tronchin. Il faut écouter les sereines paroles par lesquelles il termine ce patriotique appel à ses concitoyens :

« Pourquoi donc ce mouvement dans les esprits au milieu d'une administration faite pour inspirer la confiance? Ne vous en étonnez pas, monsieur, la liberté a ses orages, ce sont des tributs qu'il faut lui payer, et lui payer sans trop de dégoût. Les mêmes objets sont vus très-différemment, et j'ai toujours remarqué que les esprits qui ont le plus d'élévation et de force, excessivement frappés des intérêts de la liberté voyaient rarement l'autorité sans un peu d'inquiétude; leurs yeux, ouverts sur ses inconvénients, se ferment plus ou moins sur sa nécessité ; mais chez un peuple qui pense, les erreurs ne sauraient être bien longues; on revient à ces milieux, qu'en matière de gouvernement les hommes ne saisissent que très-lentement; et après bien des recherches et des incertitudes fatigantes, on voit enfin que le principe et le lien d'un gouvernement libre ont leur racine dans une confiance raisonnable, parce que la confiance peut avoir des bornes et que la défiance n'en a point! »

Ce langage fut compris d'abord, et la république se reprenait à croire à ses magistrats et à son bonheur, lorsque les chefs de la bourgeoisie opposante, un instant réduits au silence par l'opinion satisfaite, rentrèrent dans l'arène, entraînant avec eux J. J. Rousseau. Les *Lettres de la montagne* rallumèrent l'incendie que les *Lettres de la campagne* avaient apaisé pour un instant,

et Tronchin put ajouter au triste trésor de ses expériences cette vérité dont il avait voulu douter, qu'une constitution républicaine qui a pour principe la confiance du peuple aux vertus de ses magistrats, tourne sur un fragile pivot que tout tribun peut briser sans effort.

La partie était perdue pour les amis de la constitution régnante, et ce fut en vain que Tronchin, reprenant la plume, déploya de nouveau, pour défendre le terrain, toutes les ressources de sa dialectique, de son intelligence des lois et de son talent. Tout en luttant, avec l'énergie de son caractère et de ses convictions, contre les idées gouvernementales avancées par Rousseau et son monde, il laissa enfin percer le découragement qui s'emparait de son esprit : « A l'ouïe de ces paradoxes, on tombe malgré soi dans une espèce de pyrrhonisme, on désespère de s'assurer jamais des vérités qui intéressent de plus près l'humanité. Si un beau génie n'a trouvé d'autre moyen de conserver la liberté sur la terre, que d'en exiler sans retour l'ordre, la paix et le bonheur, qui osera désormais s'enquérir des principes qui constituent un bon gouvernement [1]? » En effet, si, comme Rousseau le prêche aux peuples, c'est un principe aussi invariable que la nature elle-même, que ceux qui gouvernent sont les ennemis nécessaires de ceux qui sont gouvernés et que le pouvoir, toujours insatiable, ne s'arrête que lorsqu'il a tout envahi [2], Tronchin n'avait que trop raison de dire : « Une pareille maxime supprime toutes les autres et ne laisse de place dans les sociétés qu'au seul gouvernement populaire; s'il n'y a point de milieu

1. *Lettres populaires*, où l'on examine la réponse aux *Lettres de la campagne*, p. 230.

2. « Les politiques, remarque ici Tronchin, qui nous repaissent de ces maximes, ajoutent avec une modestie cruelle que s'ils étaient dépositaires du pouvoir, sans doute ils n'en useraient pas mieux. »

entre la servitude et l'empire, il est juste, je l'avoue, que le peuple, la plus nombreuse portion du genre humain se charge de l'exercer lui-même. »

Tronchin lutta jusqu'à la dernière heure de cette constitution qu'il avait si bien défendue. Ce digne magistrat, né pour être le législateur d'une république, et à qui plusieurs de ses concitoyens voulurent un instant remettre l'arbitrage de leurs prétentions, fut arrêté et mis en prison comme l'ennemi du peuple. Bientôt rendu à la liberté il refusa, à l'exemple de Ch. Bonnet, de continuer à siéger dans un gouvernement exposé sans défense aux outrages des partis, et il passa le reste de sa vie dans sa campagne de la Boissière, « respecté, même de ses ennemis, pour la noblesse de son caractère, et ayant pour amis ce qu'il y avait de plus estimable en France[1]. »

Les *Lettres écrites de la campagne* et les *Lettres populaires* sont sans comparaison, avec les *Lettres de la montagne* et la *Guerre civile de Genève*, les écrits les plus littéraires qu'ait produits cette grande agitation d'une petite cité. Ce sont les coups des maîtres[2]. Mais

1. *Lettres de J. de Muller à Bonstetten*, le 25 novembre 1780.

2. Beaucoup plus tard, un magistrat et un esprit de la même école, F. André Naville, entreprendra de rallier les Genevois divisés, aux vieilles institutions de leur patrie, en leur faisant voir combien leurs lois civiles étaient bonnes et sages, si bonnes et si sages que depuis plus de trois siècles et même au plus fort des discordes civiles, personne n'avait songé à les détruire, et qu'elles avaient continué en silence à répandre leurs bienfaits sur la vie civile des citoyens. Ce tableau d'une prospérité née de lois judicieuses, est encore aujourd'hui d'un vif intérêt moral et historique. La plume qui l'a tracé n'est pas celle de Tronchin; l'âme ardente et émue de Naville la fait trembler entre ses doigts; mais l'abondance, la sagacité des vues et l'indépendance du jugement révélaient un génie de jurisconsulte chez ce jeune magistrat qui devait être frappé si tragiquement par la foudre révolutionnaire. L'*État civil de Genève* parut en 1790, quatre ans avant la mort de Naville.

on se doute bien que les concitoyens de Rousseau ne se bornèrent pas modestement à laisser leurs champions vider pour eux la querelle. Ils se jetèrent en foule dans l'arène, armés la plupart de tous les moyens d'attaque qu'ils avaient pu trouver à leur convenance, dans les raisonnements et dans la langue de Rousseau. Tout avait été dit entre les chefs sur les points essentiels du débat; aussi c'est à subtiliser la matière, à y découvrir des monstres inaperçus et les principes de conséquences sans nombre, que les imaginations s'évertuaient. On vit alors non-seulement plus d'un horloger poser la lime pour la plume, mais des artisans de tout ordre, piqués de la même rage d'écrire et d'argumenter, faire parler les droits du citoyen et ceux du *sentiment*; les moins prétentieux composer des chansons satiriques qui faisaient le tour des ateliers [1]. Du reste, cette fureur d'ergoterie politique s'attaquait à des points de droit public d'une nature si particulière et d'un intérêt si local, que nous sommes dispensé de nous arrêter sur cette littérature brochurière qu'un contemporain a trop bien jugée, quand il avouait qu'il n'avait jamais eu l'esprit de comprendre un mot aux innombrables définitions, distinctions, subtilités et raisonnements des Genevois sur ces matières. « C'est, disait-il, la quintessence de l'obscurité et le *nec plus ultrà* de la métaphysique; je défie les controversistes les plus exercés d'avoir jamais approché

1. On s'étonnera qu'aucun journal politique ne soit né de cette crise prolongée. Mais à supposer qu'une publication de ce genre n'eût pas rencontré des obstacles de plus d'une sorte, la vérité est que personne dans la république n'était disposé à abdiquer son jugement et sa volonté, et qu'un journal influent eût paru à des citoyens si jaloux de leurs droits, une violation de l'égalité républicaine. Chacun aimait mieux dire au besoin son mot dans une brochure, que d'en remettre le soin à un journaliste.

de cette dialectique; j'ose la croire au-dessus du sens commun[1]. » Les chansons ne sont pas beaucoup plus piquantes aujourd'hui pour les Genevois eux-mêmes. Le trait y est, l'esprit goguenard abonde, mais l'imagination est absente, et sans un grain de poésie pour la conserver, jamais chanson n'a survécu à l'occasion qui la fit naître.

A côté de ces publicistes intempérants quelques écrivains se montrent, qui prouvent qu'à cette école de discussion ergoteuse et subtile, de solides penseurs n'ont pas laissé de se former. Il faut distinguer d'abord Bérenger, dont nous aurons bientôt à parler comme historien; son roman allégorique d'*Annette et Théodore* servit à propos la cause des natifs. L'avocat Francis d'Ivernois, qui plus tard combattra la révolution française sur le terrain des finances publiques, alors enfant perdu des représentants, lance ses *Révolutions de Genève*, ouvrage écrit avec chaleur et tout pénétré des illusions d'une jeunesse ardente et généreuse; Delolme qui vulgarisera un jour la connaissance de la constitution anglaise, écrit sur la balance des pouvoirs; P. H. Mallet, l'historien du Danemark, publie ses *Sentiments d'un citoyen de Raguse*, peinture expressive de l'état des partis. Enfin Mallet du Pan paraît pour la première fois sur la scène politique de son pays, le lendemain de la victoire des citoyens sur les natifs, en 1770. Passionné de justice, jeune et sans mesure encore, il croit prendre la défense des vaincus en marchant aux représentants l'outrage à la bouche, et le premier écrit du futur défenseur de la royauté française, condamné par le parti triomphant « à être lacéré et brûlé par le bourreau comme un libelle séditieux, attentatoire à

1. Mallet du Pan. — *Mémoires*, t. I, p. 65.

l'honneur de l'État, des conseils, des citoyens et bourgeois, » devient le livre de chevet des natifs et le catéchisme politique de leurs enfants. Quelques années plus tard, mûri par l'étude, l'expérience des hommes et déjà l'habitude de la méditation, il fait entendre à ses concitoyens le langage le plus sain qu'ils eussent entendu depuis que Tronchin gardait le silence. Il fait mieux que l'illustre magistrat, il trouve le premier et propose un remède à cette agitation sans repos de la république: l'amovibilité des charges. On reconnaît déjà à ce conseil direct et pratique, la marque particulière de ce ferme esprit si justement défiant des systèmes et des théories tout d'une pièce. Plus hardi que Tronchin et portant le fer rouge de l'ironie à la plaie du pays, la vanité politique, il ne craint pas de dire : « Eh! raccourcissons le champ de notre lunette. Nous n'avons pas deux continents à gouverner. Tout se réduit à l'économie d'une ville, et d'une ville de troisième ordre. Ciron politique sur la carte de l'univers, Genève n'a pas besoin des jambes d'un cerf ni des yeux d'un aigle pour cheminer. Si quelque chose surprend les étrangers, c'est la fréquence et la gravité des débats d'une cité à laquelle pourrait suffire un gouvernement de police. De l'intégrité et du jugement, voilà les éléments primitifs du magistrat d'une petite république. La connaissance de ses lois, de ses mœurs et un peu d'expérience, voilà la science dont il a besoin. »

Ce conseil sensé ne fut entendu que d'un petit nombre d'esprits sains et modérés, et les citoyens et bourgeois continuèrent à se précipiter tête baissée vers un dénoûment que l'aveuglement de parti leur montrait sublime, et qui ne fut pour eux qu'une catastrophe, et ce qui est pire, une humiliation. Nous nous sommes étendu

ailleurs sur ce récit de la révolution de 1782, où Mallet du Pan nous montre Genève, après trois mois d'attitude héroïque, au moment même où elle semble aller avec transport au-devant du sort des Sagontins, finissant par se rendre, sans avoir combattu, aux trois puissances qui la bloquent. Que nos lecteurs nous permettent de les renvoyer à l'ouvrage que nous avons consacré, il y a quelques années, à faire connaître la vie et les travaux de Mallet du Pan [1], et de les arrêter quelques instants sur un autre écrivain politique qui apparut vers le même temps : Cornuaud, que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de citer. Le rôle singulier dont il s'empara, l'éducation qui l'y avait préparé, et ses relations avec Voltaire, ont leur instruction et leur intérêt même littéraire.

D'abord ouvrier, puis teneur de livres, ce politique très-fin avait conçu ou repris pour son compte, le même plan que Voltaire avait indiqué du doigt aux natifs. Frappé du rôle de dupes que les représentants avaient fait jouer à cette partie du peuple, pour assurer leur victoire, en les berçant d'un espoir bientôt déçu, Cornuaud qui revenait à vingt ans des montagnes de Neuchâtel, où il avait travaillé de son état, comprit tout de suite que les natifs, qui formaient les trois quarts de la population genevoise, avaient dans leurs mains un moyen assuré de changer leur condition politique et de devenir les égaux de leurs maîtres en cessant d'être leurs auxiliaires. Il ne s'agissait pour les natifs que de prendre l'attitude d'une neutralité imposante, certains que les autres partis feraient tous les efforts, c'est-à-dire toutes

1. *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan, pour servir à l'histoire de la révolution française*, 2 vol., 1851.

les concessions pour la faire rompre en leur faveur. Mais il était plus facile de concevoir cette habile politique que de la faire adopter à des gens, acquis la plupart déjà à l'une des causes, par leur condition populaire, par leurs relations de dépendance envers la bourgeoisie marchande, par les écrits de Rousseau, et enfin par l'entraînement universel. Il fallait leur ouvrir les yeux sur leurs intérêts prochains, les organiser en parti, discipliner ces volontés partagées et défiantes. C'est ce que fit Cornuaud avec une habileté rare, d'autres ont dit avec ce machiavélisme profond que les partis, quand ils se jugent les uns les autres, sont toujours prêts à reprocher à leurs adversaires heureux.

On croira sans peine qu'en un temps et dans une cité où toutes les passions politiques étaient en feu, jamais la voix de Cornuaud n'eût été écoutée s'il avait prêché avec modération une neutralité parfaite. La neutralité qu'il recommanda à ses partisans était une neutralité armée, et lesécrits, où il leur en démontrait l'à-propos, étaient eux-mêmes des pamphlets aussi forts qu'ils étaient ingénieux. Le temps n'a rien laissé de leur intérêt à ces brochures, qui sont la peinture sous toutes les formes, de l'inégalité civile dont se plaignaient les natifs, des torts et de la vanité des bourgeois.

Les *Mémoires* où Cornuaud a raconté sa vie et sa conduite comme chef de parti donnent une idée plus intéressante de son esprit et de ses aptitudes politiques. Ils n'ont pas été publiés; leur excessive prolixité ne l'eût pas permis, mais ils abondent en détails instructifs, en réflexions intelligentes, et jettent un jour curieux sur ce personnage qui est le héros, l'acteur et le prix de toutes révolutions, le peuple. Cornuaud lui-même, né dans une obscure famille, n'est pas la moins expressive

de toutes ces têtes populaires qui fermentaient dans la ville où naquit Rousseau.

L'instruction qu'il reçut dans la maison paternelle fut des plus succinctes. Ses parents, Poitevins d'origine[1], croyaient avoir fait beaucoup pour leur condition, en lui faisant apprendre à lire et à écrire, et refusèrent de lui faire suivre ses classes. En revanche, sa mère ne négligea rien pour assouplir son caractère indépendant, et pour former son âme à la piété austère qu'elle pratiquait elle-même ; mais ce fut en pure perte, tant la vieille discipline calviniste s'éloignait déjà des mœurs. Cornuaud commença par être esprit fort dans sa jeunesse, et finit dans sa maturité par le scepticisme respectueux : c'est l'éducation générale du siècle dans sa portée moyenne, chez les esprits les mieux préservés : « Tous les soins de ma mère, toute la sévérité qu'elle employa pour me rendre souple et religieux produisirent sur moi l'effet contraire ; je ne fus jamais ni l'un ni l'autre. Ses corrections multipliées irritaient mon caractère au lieu de le soumettre, et en m'obsédant par ses instructions éternelles et prématurées, elle m'inspira un dégoût violent pour les livres de religion. Je dévorai, aussitôt que je pus me les procurer, les livres les plus opposés (auparavant il épuisa la bibliothèque de la maison qui se composait uniquement des *Aventures de Robinson Crusoé* et de *Gil Blas*). Ils étaient sans doute mieux à la portée de ma raison naissante que le livre de la *Morale chrétienne* de Pictet et les grands catéchismes d'Osterwald et de Superville, et plus convenables à la gaieté de mon âge que l'histoire

1. L'aïeul maternel de notre écrivain était venu de Moncoutant à Genève, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Isaac Cornuaud naquit en 1733.

des martyrs et les *Consolation contre les frayeurs de la mort*, que ma dévote *de* mère me forçait de lire et qui effrayaient et noircissaient mon imagination ardente.... L'aspect seul de ce dernier livre me causait un frémissement involontaire, et l'impression m'en est restée. »

On n'avait appris au petit natif qu'à lire et à écrire; en revanche il écrivait bien et lisait beaucoup. Lorsqu'il avait aidé sa mère dans les soins de son ménage, tenu avec une sévère économie, il faisait comme Richardson, il écrivait des lettres pour les femmes de chambre du quartier, qui le payaient d'une tasse de café à la crème; ensuite son occupation favorite était de copier dans les livres qu'il se procurait, les traits de lecture qui l'avaient frappé. Il s'était par cette habitude pénétré des œuvres de Voltaire et de Rousseau. « J'étais enchanté, dit-il, des *Discours en vers* de Voltaire, de son *Poëme sur la Loi naturelle*, de ses romans philosophiques, de ses tragédies, de ses mélanges de littérature, et je lisais J. J. Rousseau avec l'enthousiasme qu'il inspire à la jeunesse. C'étaient là mes deux auteurs favoris, je les dévorais. Voltaire m'instruisait, il perfectionnait ma raison en l'amusant. En me donnant un peu de misanthropie, et beaucoup de préjugés contre les grands, les riches, les prétendus heureux de ce monde, cependant Rousseau formait mon cœur et me faisait aimer la vertu. La chaleur du style de cet écrivain célèbre, la hardiesse de ses paradoxes, la sévérité de sa morale et le ton dogmatique avec lequel il les débite, entraîneront toujours à coup sûr l'âme d'un jeune homme plein d'énergie et de sentiment. La lecture de Rousseau lui inspirera de l'orgueil, un rigorisme outré dans les propos et trop d'amour pour la singularité; mais elle lui fera haïr le

relâchement des mœurs et lui donnera le noble courage qu'il faut, pour résister au torrent de l'exemple en bravant le ridicule. »

Dans la classe de la société à laquelle appartenait Cornuaud, la vie et les imaginations étaient plus romanesques qu'on ne le supposerait. La liberté précoce des relations, conséquence naturelle de mœurs simples, le goût de la lecture et des promenades rêveuses, disposaient de bonne heure les cœurs à la tendresse et faisaient naître entre jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, des attachements plus sérieux que sages. C'étaient mieux que des aventures, c'étaient des romans; les aventures amusent le sentiment et l'usent, les romans le développent sans l'éteindre, chimères passionnées plus nuisibles à la raison qu'au caractère. Cornuaud eut donc ses amours, mais son premier roman, dénoué par la mort tragique et soudaine de celle qu'il aimait contre le gré de ses parents, mûrit et passionna son âme encore plus que n'avaient fait ses lectures. C'était une excellente préparation pour son futur métier de chef de parti; car dans les révolutions de Genève, si raisonneuses, on l'a vu, la passion fit tout, et les têtes froides perdirent toutes les parties.

Ce n'est pas l'unique intérêt des natifs, Cornuaud l'avoue lui-même, qui mit à leur tête un homme né sans fortune, vivant retiré, obscur dans toute l'étendue du mot, un homme du peuple inconnu à ses compatriotes : « J'ai sacrifié, disait-il, au désir de me distinguer autant qu'à celui d'être utile, et je n'ai pas honte d'avouer que j'ai été excité aussi par ce mobile si puissant des plus grandes actions humaines parce qu'il a toujours été subordonné au bien de mon pays. J'eus toujours l'espoir de me sortir de la foule de ceux qui

ont vécu, et qui ne laissent rien après eux qui rappelle leur existence : une sorte d'instinct me le promettait. L'occasion s'est présentée; je l'ai saisie; j'ai vu mon espoir s'accomplir, et mon âme est satisfaite. Voltaire a dit de la gloire et avec beaucoup de vérité :

> Le sage dit que son cœur la méprise,
> Le sage ment et dit une sottise. »

La gloire que Cornuaud avait rêvée ne dura qu'un jour; elle est bien oubliée aujourd'hui même dans Genève, qui n'a pas eu un Plutarque pour lui rappeler la vie des héros de son histoire républicaine. Ce biographe qui a manqué à la durée de son nom et de bien d'autres, Cornuaud aurait pu l'être lui-même et se faire ainsi une place d'écrivain dans l'histoire littéraire de son pays, si avec la connaissance profonde des hommes, avec un esprit observateur et sagace, il avait été en même temps un écrivain plus exercé, moins diffus, et surtout moins prolixe. Il y a dans ses mémoires l'étoffe d'un récit d'historien philosophe. Ses confidences, par exemple, sur sa conduite comme meneur de son parti, sont certainement d'un observateur perspicace des actions humaines. Tout petit en effet qu'était le théâtre, Cornuaud y avait rencontré les difficultés, essuyé les déboires qui attendent un chef de parti, obligé de compter avec l'étourderie et la vanité de ses associés. Prenant conseil des choses et non de maximes de seconde main, il n'avait voulu ni des clubs politiques réguliers, ni des commissaires de clubs, qui donnaient aux autres partis l'avantage de la discipline et des démarches concertées, mais qui auraient bientôt compromis le rôle passif qu'il voulait pour le sien, et prêté l'oreille aux séductions des représentants. C'était lui qui donnait le mot d'ordre

par ses nombreux écrits; mais il n'avait pu échapper tout à fait à la nécessité de réunir des assemblées où l'on délibérait sur les intérêts de la cause. Quel chef de parti, obligé de soumettre ses conceptions à la délibération d'un comité, n'a pas fait les réflexions qu'on va lire ? « Sans prétendre en aucune manière à d'orgueilleuses comparaisons, j'ai souvent pensé dans ma petite sphère, aux dégoûts que doit éprouver un homme intelligent et actif, forcé d'agir collectivement dans les affaires où le silence est nécessaire, le temps précieux et l'à-propos du moment essentiel. Je l'ai souvent plaint d'être forcé de soumettre ses projets, ses écrits et ses démarches aux délibérations plus ou moins lentes d'un comité, d'une compagnie nombreuse et formaliste. Ces compagnies sont toujours nécessairement composées, pour la pluralité du moins, de gens médiocres, timides ou qui ne sont que prudents; de gens qui pèsent toutes les difficultés au lieu de chercher à les vaincre, et qui ne savent rien accorder à la fortune dans les cas extraordinaires. Le moment d'opérer et d'agir se perd à discuter et ne revient plus. A force de sagesse on ne fait rien de signifiant; on ne prend que des demi-partis, et l'avis de l'homme de génie sort décharné des mains de la médiocrité. »

Quelquefois, souvent même, Cornuaud s'élève à des considérations générales d'un grand sens, qui rappellent l'esprit et la manière de Mallet du Pan, dont, à plus d'un égard, il suivait les traces. Comme lui, il était ce qu'on appellerait aujourd'hui un conservateur résolu. C'est ce qui lui attira les injures des partis et les injustices de l'opinion. Des esprits montés par la lecture des éloquentes déclamations de Rousseau contre les gouvernements, ne voulaient pas croire à l'honnêteté

d'un homme qui osait dire : « Heureux le peuple qui, cédant à la nature des choses et à l'imperfection de sa nature propre, sait sacrifier une portion de sa liberté pour conserver le reste et se l'assurer ! Heureux le peuple qui, sachant accorder quelque chose à la vanité de ceux qui gouvernent, se réserve le repos, la sûreté, la sécurité qui sont le vrai bien.... Malheur aux peuples qui détruisent le talisman mystérieux qui engendre l'honneur, l'élévation et les vertus [1] ! »

1. Les mémoires et autres écrits de Cornuaud sont entre les mains de M. Joël Cherbuliez qui a bien voulu nous en communiquer la volumineuse et curieuse collection.

CHAPITRE X.

APOLOGISTES ET PRÉDICATEURS GENEVOIS.

Regarder le monde comme une Sorbonne ou un synode, où il ne s'agit que de faire prévaloir son opinion particulière dans l'esprit de juges compétents, telle a toujours été l'illusion des théologiens qui ont tenté de changer quelque face du dogme chrétien. Tous ils ont cru que leur foi deviendrait la foi rajeunie du siècle; qu'il ne s'agissait pour un si grand résultat que de réfuter les objections des autres théologiens; le combat livré, le monde retrouverait une seconde fois les jeunes ardeurs de la primitive Église. Au seizième siècle, ce miracle parut recevoir de la réformation un accomplissement éclatant; mais, que l'on ne s'y trompe pas, à l'insu des réformateurs eux-mêmes, c'est l'appel à la conscience qui émut alors l'humanité et consomma la révolution religieuse qui a déchiré en deux la société chrétienne. C'est vers l'image de la sainteté chrétienne que les cœurs se portèrent avec enthousiasme, image altérée et ternie à ce point, par la négli-

gence des serviteurs de l'autel, que les consciences sévères ou préservées ne la reconnaissaient plus. Mais telle est la faible portée de la sagesse humaine, que les hommes qui poussèrent le cri d'appel, s'en prenant bientôt aux opinions dogmatiques, de la décadence qui indignait leur piété, firent de cette juste protestation contre l'affaiblissement des vertus de l'Église, une révolution théologique dans les formes. Le principe vrai et fondamental de ce mouvement, l'autorité de la conscience, est demeuré au fond de l'Église qui en est sortie; il a soutenu et soutiendra son existence aussi longtemps qu'elle saura le conserver. Mais son principe d'occasion, le principe théologique s'est développé aussi, a grandi avec elle et, par sa nature inquiète et mobile, l'a condamnée à ne jouir jamais d'une longue paix. De là, en effet, chez les théologiens protestants, à chaque fois que l'esprit du christianisme semble s'affaiblir, l'habitude invétérée d'attribuer cette langueur à l'empire trop despotique du dogme régnant, et de prendre, trop aisément peut-être, leur propre lassitude pour la lassitude générale des troupeaux; et voilà aussi pourquoi on a vu tour à tour l'orthodoxie et le rationalisme taxés, selon les temps, d'être une mort ou un réveil. Nous en avons signalé déjà au commencement de cette histoire un exemple frappant. Si les esprits aigus et actifs trouvent leur compte à cette méthode ; si c'est là un ressort précieux du protestantisme; si, enfin, il est vrai qu'en fait de vie religieuse comme en fait de vie profane, changer c'est vivre, le protestantisme a beaucoup vécu jusqu'ici, il faut en convenir. Mais la foi du grand nombre ne souffre-t-elle en définitive aucun déchet, à être ramenée si souvent dans le laboratoire de la science théologique? Des esprits fermes et vigoureux peuvent

supporter sans être ébranlés cette périlleuse épreuve; mais la foule, qui ne réfléchit point, en est inquiétée, quelquefois irritée, et pendant que les théologiens décident chacun de leur côté, et que quelques fidèles se partagent résolûment à leur suite, la foule hésite, flotte, se demandant qui elle doit suivre, où on veut la mener, et finit par s'arrêter dans l'indifférence. Les chefs, cependant, marchent en avant sans se retourner; à l'ardeur de l'élite qui les entoure, ils se persuadent aisément qu'une armée entière les suit. Hélas! il faut un jour se réveiller de ces réveils illusoires.

Précédemment on a vu comment, après la longue lutte entre la rigueur calviniste et les tendances vers une foi plus large, celles-ci ayant triomphé avec Alphonse Turretin et s'étant fixées dans un milieu également satisfaisant, semblait-il, pour l'esprit philosophique et pour l'esprit religieux, l'Église réformée se félicitait de sa sagesse et jouissait avec quelque orgueil du sentiment de ses forces et de sa sécurité. Son clergé était en possession d'une réputation incontestée de savoir et de dignité; on lui accordait partout, avec les lumières de la science, une humanité, une politesse de mœurs, qui ne coûtaient et ne gâtaient rien à sa considération [1]. Il y eut ainsi une période de vingt années, durant laquelle on vit à Genève la religion, la philosophie et les lettres respirer le même souffle de confiance et de liberté. Sûr de ses intentions, nul penseur, qu'il fût théologien ou philosophe, ne se défiait de la portée

1. Georges Le Sage, le physicien philosophe, l'homme du monde qui se payait le moins d'apparences, s'était proposé d'introduire dans quelqu'un des nombreux ouvrages qu'il n'a jamais faits, « l'éloge des ecclésiastiques genevois, quant à la tolérance, aux mœurs et à l'exécration de toute pédanterie. »

de ses idées, ni des impressions du public; tous se livraient sans scrupule à leur admiration pour les grands talents qui se produisaient alors en France. Qu'en un tel temps, on ne fût pas un peu enivré de ce rôle de clergé libéral et éclairé, et qu'on n'y abondât pas avec quelque vanité indiscrète, un apologiste aveugle pourrait seul le méconnaître. Vers le milieu du siècle l'illusion était à son comble. Un réveil soudain et plein de malaise dissipa ce rêve innocent et heureux. En pleine paix dogmatique et au milieu d'une sécurité profonde, l'Église genevoise fut tout à coup enveloppée dans la guerre aux autels qui aurait dû épargner, lui semblait-il, le protestantisme, ne fût-ce qu'en considération de son caractère de religion jadis persécutée, et tirant gloire maintenant de son respect pour les droits de la raison. Tel a été le destin de tous les écrits importants de Rousseau, de tomber sur les questions comme un boulet ardent sur une poudrière. La défense aussi éclatante qu'incomplète qu'il prit du clergé genevois, dans sa Lettre à d'Alembert, en mettant les pasteurs dans la nécessité de protester contre les sentiments sociniens dont l'Encyclopédie prétendait leur faire honneur, eut pour effet d'attirer sur leurs croyances l'attention universelle, et sur leurs têtes le ressentiment des philosophes. Mieux eût valu, sans doute, décliner par le silence la compétence théologique de messieurs de l'Encyclopédie, et témoigner ainsi que la foi protestante n'était pas dans la juridiction des philosophes du jour; mais on ne pouvait se dissimuler que des ministres jeunes ou trop ardents à faire preuve d'une raison indépendante avaient commis des imprudences [1], et que si

1. Il est certain qu'un membre éminent du clergé genevois s'exposa, par trop d'empressement auprès de Voltaire, à se voir proposer de

les caractères théologiques du socinianisme étaient véritablement répudiés par l'Église genevoise, il n'en était pas de même du droit d'examen, et qu'en définitive le christianisme retenu par la compagnie des pasteurs était un christianisme fort élargi et plus de morale en tout que de dogme strict. La compagnie, qui se sentait compromise, jugea donc qu'elle devait à sa réputation la déclaration publique de ses vrais sentiments, et se flatta de les montrer aussi conformes à l'Évangile qu'à la philosophie et à la liberté. Elle se plaignit, avec simplicité et dignité, il faut le reconnaître, que l'on crût l'honorer, en attribuant à quelques-uns de ses membres des sentiments qu'ils n'avaient pas, et particulièrement en avançant que plusieurs ne croyaient plus à la divinité de Jésus-Christ : « Il est vrai, ajoutait-elle, que nous estimions et que nous cultivions la philosophie, mais ce n'est point cette philosophie licencieuse et sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une philosophie solide, qui, loin d'affaiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux[1]. »

publier l'*Essai sur l'histoire universelle*, où Calvin n'était pas mieux traité que l'Église ; qu'un autre se mit en frais pour prôner Helvétius, et s'était fort avancé dans les bonnes grâces de l'illustre incrédule des *Délices*. Comme un recueil des facéties voltairiennes venait d'être imprimé à la sourdine à Genève, en deux volumes, Cramer écrivait à Paris : « Figurez-vous un petit prêtre, soi-disant bel esprit, chrétien, et surtout philosophe, qui va lisant par la ville ces deux jolis volumes que l'on a imprimés cet été à ma barbe ; figurez-vous, de plus, trois ou quatre hommes que je trouve partout, qui, toutes les fois qu'il est question de cela, prennent un air fin, comme s'ils avaient le livre dans leur poche, etc.... »

1. Extrait des registres de la vénérable compagnie des pasteurs et professeurs de l'Église et de l'Académie de Genève, du 10 février 1758, au t. II, p. 377 de l'édition des *OEuvres de J. J. Rousseau* donnée par M. Musset-Pathay, chez Paul Dupont. Paris, 1824.

Cette déclaration, conçue à l'égard des dogmes, en termes généraux, parut, au moment de sa publication, avoir produit un effet très-favorable sur l'opinion publique en France. On écrivait à Rousseau : « Vos pasteurs ont publié une profession de foi de la manière la plus ferme d'une part et la plus modeste de l'autre, eu égard à l'article de l'*Encyclopédie* qui avait donné lieu à cette démarche. Tout Paris est enchanté de leur sagesse, ils confirment par cet exemple de modération tout le bien que M. d'Alembert a dit de leur conduite, et payent sa critique par une leçon de philosophie [1]. » Mais Voltaire était piqué au vif; et, par les soins du vindicatif poëte, l'épineux sujet, au lieu de disparaître du tapis, y resta pour servir de prétexte à de nouvelles et plus cruelles insinuations contre les ministres de Genève, qu'il reconnaissait pour chrétiens, « comme M. Chicaneau reconnaît Mme de Pimbêche pour femme très-sensée et de bon jugement [2]. » Rousseau lui-même, brouillé avec la compagnie, revint, dans les *Lettres de la montagne*, sur la fameuse déclaration qu'il qualifia « d'am-

1. Lettre de Deleyre à Rousseau. Manuscrits de Neuchâtel. Grimm, dans sa Correspondance, s'exprime dans le même sens : « Les ministres de Genève se sont conduits dans cette occasion avec beaucoup de prudence; ils ont opposé à l'article *Genève* une déclaration faite avec beaucoup de sagesse, de modération et de dignité. Je remarquerai, en passant, qu'on ne peut et qu'on ne doit juger un corps quelconque que sur ses statuts, sur ses règlements, en fait de religion sur ses livres symboliques, et jamais sur un résultat des différentes opinions des particuliers. — 1er décembre 1758. » — Les orthodoxes furent moins satisfaits : Haller voyait dans cette déclaration une preuve convaincante du socinianisme des théologiens genevois; Bonnet n'en convenait pas : « Je ne vous la donne pas pour orthodoxe, vous ne l'eussiez pas exigée telle, puisque vous n'êtes pas vous-même orthodoxe au sens rigide d'Athanase. Tout au plus apercevrez-vous dans cette pièce un fumet d'arianisme. » — Lettres de Bonnet. Biblioth. pub. de Genève.

2. Il est juste de remarquer que, dans cette affaire, Diderot se conduisit avec loyauté et parla avec beaucoup de convenance.

phigouri où l'on ne dit ni oui ni non, et auquel il est aussi peu possible de rien comprendre qu'aux plaidoyers de Rabelais. » C'en est fait alors, le coup est porté et l'Église genevoise demeure convaincue aux yeux du public de dissimulation de doctrines et d'hypocrisie. Rien n'y fera désormais, pas même un écrit où le clergé sera défendu par un des siens avec esprit et talent. Nous voulons parler des *Lettres critiques d'un voyageur anglais*, œuvre anonyme de Jacob Vernet. Ces lettres, les premières surtout, sont une pièce assez intéressante de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle. Vernet, contemporain de Voltaire, connaissait bien l'histoire des idées et des hommes de son temps, pour l'avoir suivie et s'y être mêlé de sa personne, par ses relations avec les libres penseurs d'Angleterre, les beaux esprits de France et les journaux de Hollande. Aussi, quand il décrit ce qu'on appelle l'esprit philosophique du siècle, il prend sans doute ses avantages, mais il est précis et ses couleurs sont vraies. Chemin faisant, les *Lettres d'un voyageur anglais* abordent tous les arguments de l'incrédulité voltairienne et de la religion naturelle de Rousseau, s'appliquant à les réfuter par une argumentation brève et claire, fondée, quant à la divinité du christianisme et de la révélation, sur la même doctrine que Vernet a développée dans son *Traité de la religion chrétienne*[1]. Par là, cet écrit de circonstance sur une question particulière peut être envisagé en même temps comme un manifeste des théologiens réformés de Genève et une preuve intéres-

1. Pour la critique, au point de vue théologique, de la méthode et des dogmes de J. Vernet, nous renvoyons nos lecteurs au savant ouvrage de M. le docteur Viguié, pasteur à Nîmes, sur l'*Apologétique chez les réformés*, Nîmes, 1858.

sante de leurs efforts, pour défendre la cause du christianisme contre ses adversaires.

A ce point de vue, ce sont aussi des traités apologétiques de la religion naturelle et de la religion révélée que les écrits où Vernes et Roustan, l'un et l'autre d'abord amis, disciples et imitateurs de J. J. Rousseau, s'attaquèrent ensuite au scepticisme du Vicaire savoyard, puis à l'incrédulité systématique de la nouvelle philosophie. Telles sont les *Lettres sur le christianisme de J. J. Rousseau*[1], par Vernes, et les *Confidences philosophiques*. Dans ce dernier ouvrage qui est un roman, Vernes entreprit de montrer à quelles conséquences peuvent conduire, en morale, les doctrines de la philosophie à la mode. Un jeune homme bien né, élevé avec soin par un père d'une probité austère, a été placé à Amsterdam dans une maison de commerce dont le chef est un type équivoque de la vieille piété hollandaise. Là il trouve un camarade qui édifie la maison par ses vertus et des dehors de dévotion exemplaire. Sous ce masque de religion se cache un mauvais sujet corrompu par les maximes du jour. Il a bientôt séduit son compagnon et, pour achever son éducation philosophique, il le met entre les mains d'un raisonneur qui est tour à tour Voltaire, Helvétius ou même Rousseau. L'apprenti philosophe fait de rapides progrès et, pour son coup d'essai, entreprend de corrompre, à l'aide des sophismes qu'il a retenus de ces tristes leçons, la femme de l'honnête marchand de Londres qui l'a recueilli, une jeune et belle Anglaise. L'innocente femme est difficile à persuader, tous les instincts de

1. Il faut y ajouter l'*Examen de ce qui concerne le Christianisme, la réformation, etc., dans les deux premières lettres de J. J. Rousseau, écrites de la Montagne*. 1765.

son âme et les principes religieux qu'elle a jusqu'alors aimés et respectés la défendent; mais la philosophie a bientôt raison de sa résistance, — elle succombe, son cœur perverti avec sa raison se dessèche; — son mari meurt de désespoir; elle en rit, et ne recouvre la raison et ses sentiments d'autrefois, que sur son lit de mort. Ce roman philosophique est vivement écrit, l'esprit n'y manque point, et Palissot l'a loué comme un chef-d'œuvre; mais il n'est pas plus concluant que tous les ouvrages de cette espèce. On n'a point le sentiment que l'application grossière qu'on y fait des principes de l'ennemi, soit une conséquence nécessaire de ces principes.

Avec moins d'esprit et de malice que Vernes, Roustan réussit mieux que lui à réfuter les arguments sceptiques du Vicaire savoyard. L'histoire de l'antiquité lui est familière, et il peut opposer des faits solides à des inductions superficielles tirées de vagues généralités historiques. C'est là précisément ce qu'il fallait pour combattre avec succès Rousseau, et surtout Voltaire. Roustan, né dans la pauvreté, enfant du peuple, sincèrement et honnêtement passionné pour les théories égalitaires de Rousseau, ardent admirateur de son compatriote et dévoué à sa personne, fut le premier à s'armer contre lui pour la défense de la religion chrétienne, qu'il professait et servait avec conviction. Il le combattit[1] avec sincérité et élévation, dans le style chaud et véhément de Jean-Jacques, dont malheureusement il n'est pas toujours impunément l'admirateur et l'élève. La pensée est quelquefois forcée, le sentiment outré et l'expression plus grande que les choses, mais les tableaux histori-

1. D'abord dans les *Offrandes aux autels et à la patrie*, le premier ouvrage de Roustan, et dans l'*Examen critique de la profession de foi du Vicaire savoyard*.

ques ont de la précision, de la couleur, et Roustan y atteint quelquefois à l'éloquence.

Dans les *Lettres sur l'état présent du christianisme*, écrites à Londres, où il était pasteur de l'Église helvétique, Roustan prit corps à corps tous les incrédules français du siècle, sans oublier les déistes anglais et les athées. Voltaire, qui n'y était pas épargné, sous prétexte de défendre contre tant d'insolence les Pères de son église, punit le pauvre Roustan par une de ces facéties impies, où il trouvait moyen de répandre en quelques pages, les trésors de son esprit et de son bon sens, pêle-mêle avec les plus sordides vengeances, et les éclats sans pudeur de sa fureur d'irréligion :... « Notre cher et vénérable confrère (ainsi parle le corps des pasteurs du Gévaudan à Antoine-Jacques Roustan, pasteur suisse à Londres), nous avons lu avec douleur votre facétie intitulée l'*État présent du christianisme*. Vous avez avoué, il est vrai, que l'*Ami de la vérité* doit être toujours décent et modeste. Ah! mon frère, montrez-nous votre foi par vos œuvres. Vous insultez dans votre licencieux écrit les hommes les plus respectables, français et anglais. » Pour son malheur, Roustan s'était laissé aller, dans son livre, à certaines déclamations violentes et amères contre les sangsues des peuples et la noblesse, assez déplacées sous la plume d'un pasteur. Elles lui attirèrent cette remontrance que nous abrégeons pour l'honneur de Voltaire, ne laissant que les traits qui portent juste ou à peu près : « Vous avez de l'esprit, vous ne manquez pas d'éloquence, mais malheureusement vous joignez à d'insipides railleries un style violent et emporté qui ne convient nullement à un prêtre à qui nous avons imposé les mains.... Quoi! notre malheureux frère, le chancelier de l'échiquier, les gardes

des rôles, sont des coquins, suivant vous? Les chambres des finances de tous les États, le contrôleur général et les intendants de France méritent la corde? Vous osez ajouter qu'il serait difficile d'ajouter à la haine et au mépris que les parlements et les peuples ont pour eux.... A-t-on jamais vu une insolence si brutale et si punissable? Et quel est l'homme qui s'élève ainsi contre un ministère nécessaire à tous les États? Nous ne sommes pas étonnés que vous vous déchaîniez contre la noblesse. Vous dites qu'il est permis aux sots d'en faire le bouclier de leur sottise, et que les gens sensés ne connaissent de noble que l'homme de bien : c'est un *scandalum magnatum;* c'est le discours d'un vil séditieux, et non pas d'un ministre de l'Évangile.... Cessez d'outrer la malheureuse manie de votre ami Jean-Jacques Rousseau, qui crie que tous les hommes sont égaux. Ces maximes sont le fruit d'un orgueil ridicule qui détruirait toute société.... Oui, mon frère, tous les hommes sont égaux en ce qu'ils ont les mêmes membres et les mêmes besoins, les mêmes droits à la justice distributive; mais ils ne peuvent pas tous être à la même place. Il y a de la différence entre le soldat et le capitaine, entre le sujet et le prince, entre le plaideur et le juge. Nous savons que M. Rilliet a dit aux Genevois, chez qui nous accourons en foule de nos provinces, qu'ils sont au-dessus des ducs et pairs de France, et des grands d'Espagne. Si cela est, il n'y a point là d'égalité, puisque les Genevois sont supérieurs; mais remarquez bien que M. Rilliet n'a parlé qu'aux citoyens, et que vous n'êtes pas citoyen, etc. »

Roustan riposta par l'*Impie démasqué;* mais c'est assez nous étendre sur les incidents de cette pénible campagne des théologiens protestants de Genève contre

l'incrédulité philosophique. Passons aux orateurs qui se distinguèrent dans la chaire de Calvin, depuis Alphonse Turretin et les prédicateurs de son école.

Vers le milieu du siècle, la prédication genevoise subit une transformation nouvelle, sous l'influence impérieuse d'un chef d'école dont les conseils ne se discutent pas, la nécessité. En voyant les temples jadis remplis et maintenant déserts, le clergé avait pu mesurer toute l'étendue des pertes que venaient de lui coûter ses débats avec les encyclopédistes d'une part, avec Rousseau de l'autre. Comme il avait en majorité pris la défense des magistrats qui s'étaient compromis les premiers pour l'honneur de l'Église nationale, le parti opposant abandonna en masse la maison du Seigneur et ses ministres : « Des milliers de personnes, dit Roustan, cessèrent d'aller les entendre, et conclurent que l'Évangile est faux de ce que leurs pasteurs étaient négatifs [1]. » Il ne resta plus pour auditoire au commun des prédicateurs, que quelques vieillards et chefs de famille, demeurés fidèles à la tradition par piété naturelle ou par habitude, quelques citoyens effrayés des progrès de l'incrédulité, et défenseurs politiques de la vieille religion de l'État. La foule ne reprenait le chemin du temple que lorsqu'un orateur d'un talent renommé ou sympathique au parti populaire devait monter en chaire, et cette foule n'était pas facile à prendre et à captiver. L'ancienne prédication dogmatique était sans puissance sur elle. Comme d'ailleurs l'affaiblissement du sentiment religieux se trahissait surtout par le relâchement gé-

1. « Quelque étrange que soit cette conclusion, ajoute Roustan, elle n'étonnera que ceux qui ignorent la logique des passions, et combien peu le peuple est capable de distinguer la religion de ceux qui la prêchent. »

néral des idées morales, les prédicateurs étaient naturellement conduits à tourner leur prédication vers les applications de la morale chrétienne. Sur ce terrain, ils avaient Rousseau pour auxiliaire ; ce n'était pas un secours à repousser. Mais bien qu'à le prendre d'une manière générale, la prédication protestante d'alors fût beaucoup moins dogmatique que morale, qu'elle se préoccupât avant tout de réconcilier avec la doctrine chrétienne des auditeurs prévenus par les philosophes, on se tromperait si, selon le préjugé trop établi, on se représentait ces prédicateurs comme autant de déserteurs du christianisme positif, ne confessant d'autre rédempteur que le docteur facile peint par le Vicaire savoyard. Rien de plus respectable, au contraire, que le courage sans fanatisme avec lequel presque tous, loin de renier leur robe et leur Église, ils prêchèrent sans violence comme sans faiblesse la religion dont ils étaient les ministres.

Un coup d'œil sur les plus distingués d'entre eux va nous montrer ce que valait, au point de vue religieux comme au point de vue littéraire, cette représentation à l'étranger d'un genre d'éloquence si fort déchu, à cette époque, de son ancienne grandeur.

Le premier qui se présente à nous dans l'ordre des dates c'est Laget[1]. Son esprit d'une trempe fine et délicate, les lettres qu'il enseigna avec un sentiment original et dont il savait inspirer le goût, et enfin son intelligence des grands écrivains de l'antiquité, semblaient devoir faire de lui un orateur plus littéraire que tout autre. Laget, au contraire, est remarquable par le naturel et la simplicité de sa prédication. Nous avouons

1. Né à Genève, en 1710, d'une famille réfugiée du Languedoc.

notre préférence pour cet excellent esprit. Nous parlerons d'orateurs plus brillants; nous n'en connaissons aucun de sa religion qui ait alors mieux compris la véritable mission du prédicateur chrétien. Ses discours ont encore aujourd'hui leur première portée d'édification et d'instruction. Une grande simplicité de moyens oratoires, un style précis qui a cette sorte d'élégance que donnent le naturel et un bon usage de la langue, voilà toute l'éloquence de Laget, mais un courant d'idées justes et originales la soutient et la nourrit. Quand le besoin de se faire entendre l'y portait, il tirait parti, sans affectation, des connaissances très-variées qu'il possédait en histoire et en droit public, sans parler de la philosophie. Ce sont notamment des discours d'une remarquable valeur, que ceux où Laget a traité de l'influence de la religion chrétienne sur le bonheur de la société civile. C'était aller au vif de la grande question du siècle, car la question philosophique qui remua le dix-huitième siècle était au fond une question sociale. Pour Voltaire et son église, c'est chose entendue que tous les désordres de l'État et toutes les misères des sociétés modernes ne viennent pas d'ailleurs que de la religion chrétienne. Sans l'Église et ses ministres, point d'oppression et aucun de ces abus qui pèsent sur l'humanité. Détruisons la religion, nous aurons la liberté, et la justice régnera partout, et les grands n'opprimeront plus les petits, et il y aura part au bonheur pour tout le monde. — Arrive J. J. Rousseau, qui s'écrie à son tour : « Le christianisme est respectable, mais il n'apprend aux esclaves que la patience et ne fait que des honnêtes gens. Humains infortunés, ni lui ni les philosophes ne vous délivreront du joug inique qui vous meurtrit. Écoutez la

nature qui vous rappelle à l'égalité et à vos droits primitifs; revenez à elle, et vous retrouverez dans son sein vos titres oubliés et le bonheur qu'une société usurpatrice vous dénie. » — Laget, hardiment, simplement et sans éclats de voix, montre au contraire que ce christianisme que l'on charge des maux de la société, ferait à lui seul, si on le laissait faire, tout ce que les philosophes attendent, l'un de sa philosophie mondaine, l'autre de son pacte imaginaire passé par les hommes devant la nature; et, réduisant la question aux termes du bon sens, il démontre que le christianisme a été donné au monde pour faire le bonheur public. Il développe surtout avec beaucoup de force et de précision ce point de vue, très-neuf alors dans la chaire, que le grand, l'incomparable service que l'Évangile a rendu à la société, a été de donner aux vertus sociales la sanction des lois divines : « Nous disons que l'Évangile a revêtu de l'auguste qualification de lois divines, obligatoires pour la conscience, toutes les vertus sociales, dont les unes n'étaient pas connues anciennement, et dont les autres ne faisaient point partie de la religion. Ici, mes frères, on est surpris du détail. C'est la reconnaissance pour les bienfaits de nos semblables, l'équité désintéressée dans les procédés, etc....

« On conviendra sans doute que ces vertus-là contribuent infiniment au bonheur public. Et néanmoins elles n'étaient regardées avant l'Évangile que comme des qualités philosophiques, on ne les mettait point au rang des devoirs étroits d'une morale religieuse. C'est l'Évangile qui les a érigées en lois. Nous ne disons pas qu'elles aient été toutes inconnues dans l'antiquité : au contraire. On faisait de beaux discours là-dessus, les philosophes dans leurs écoles, les poëtes dans des ouvrages d'esprit,

les moralistes dans les conversations, les orateurs dans les harangues; mais ils parlaient en leur propre et privé nom. C'étaient les découvertes du génie comme sont aujourd'hui les opinions particulières des savants sur certains phénomènes de la nature. Idées sublimes ou brillantes qui entraînaient quelquefois le consentement de l'esprit et l'approbation du cœur, mais que chacun était le maître de suivre ou de violer dans sa conduite sans avoir à en rendre compte. En un mot, c'étaient des spéculations, c'étaient des conseils et rien de plus : «Vous pensez peut-être qu'au moins ces sortes de vertus, si nécessaires au bien de la société, auront été mises par la société même au rang de ses lois. Nullement. Les législateurs humains se taisent tous sans distinction sur ces points-là comme sur des objets de la dernière indifférence. Il leur importe peu que votre âme soit impure, que vos passions soient injustes et criminelles, pourvu qu'elles gardent l'obscurité. Ouvrez tous les livres de jurisprudence humaine, où trouverez-vous des lois, à titre de lois, contre la perfidie en amitié, contre l'ingratitude, la médisance, l'orgueil, contre l'humeur vindicative et contre l'envie? Ah! mes frères, ces lois-là ne se trouvent que dans l'Évangile. Vit-on jamais un seul législateur parmi les nations qui ait osé dire comme Moïse : *Tu ne convoiteras point*, et comme Jésus-Christ : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*[1]? »

Ce qui ajoute à l'instruction et à l'autorité de ces

1. Depuis Laget, il est nécessaire de le remarquer, l'esprit du christianisme a pénétré plus avant dans les lois, et le législateur a donné une sanction pénale à des prescriptions évangéliques qui n'en avaient pas reçu jusqu'alors; il a plus souvent cherché et a mieux réussi à prévenir les violations de la loi chrétienne.

excellents discours, c'est que l'orateur, tout en défendant son troupeau avec énergie contre la corruption croissante des maximes et des mœurs, se garde avec soin de présenter son siècle sous de trop noires couleurs. Dix-sept siècles de christianisme, pense-t-il avec autant de bon sens que d'équité, n'ont pas été perdus pour le monde, et la loi chrétienne a, quoi qu'on en dise, pénétré les sociétés de son influence : « Mes frères, n'en croyez pas des esprits atrabilaires qui, dans les accès de leur mélancolie, voient tout en noir et condamnent tout. Malgré la corruption du siècle présent, le monde est dans un état incomparablement meilleur qu'il n'était autrefois. Ici encore gardons-nous de ce penchant si commun à satiriser toujours le siècle où l'on vit, à se plaindre amèrement de l'état présent des choses, à regretter les temps anciens. C'est une faiblesse d'esprit ; c'est souvent un défaut du cœur. Il y a beaucoup de mal dans le monde, cela est vrai : vous en gémissez et nous en gémissons avec vous. Mais on y voyait autrefois les mêmes maux, on ne pensait pas même à s'en plaindre ; on n'y apportait aucun remède. Et avec ces maux-là on en voyait un grand nombre non moins déplorables : une affreuse superstition, un mépris horrible de l'humanité, une oppression totale de la liberté naturelle, des fourberies sans nombre, des meurtres de sang-froid, des ventes publiques d'hommes, des expositions d'enfants, des sacrifices de victimes humaines, et tant d'autres horreurs dont nous n'avons donné qu'un détail fort imparfait. Aujourd'hui, l'Évangile a fait disparaître toutes ces énormités : le soleil de justice a réjoui la terre de ses rayons[1]. »

1. *Sermon sur l'indifférence de la religion chrétienne*, t. I, p. 114.

C'est un genre de mérite un peu différent qui recommande les discours de Claparède, l'un des nobles orateurs qui soient montés dans la chaire réformée. Le propre de son éloquence était l'onction, une sorte d'ampleur, unie à l'originalité et à l'élévation de la pensée. Un grand langage, la majesté de son organe et la beauté de sa physionomie grandissaient encore aux yeux de son auditoire les qualités sérieuses de son éloquence. Les sermons choisis qu'on a publiés de lui après sa mort n'ont, il faut en convenir, qu'une ressemblance lointaine avec cette image d'une sorte de Bossuet protestant. Les sujets traités dans ces discours, qui semblent avoir été choisis avec timidité, ne comportaient guère ces grands mouvements et cette large et hardie argumentation des sermons de l'évêque de Meaux. Sauf deux ou trois, qui traitent, l'un *du christianisme dans les prophètes*, l'autre de la *Chaîne des vertus évangéliques*, et un troisième de l'éloquence de l'*Écriture sainte*, ils appartiennent tous à la morale, et encore à la morale sociale; ils traitent des *préventions*, de l'*humeur*, de la *santé*, de l'*ennui*, de l'*art d'envisager les objets du côté favorable*, de l'*art d'extraire le bien du mal*, etc. Il y a plus ici à faire pour le moraliste que pour l'orateur. Aussi ces discours font-ils penser plutôt à certaines lettres spirituelles de Fénelon et aux *Essais* de Nicole, qu'aux sermons des grands prédicateurs du siècle de Louis XIV. Même dans cet ordre de composition, les discours de Claparède ont une valeur incontestable : d'abord ils conservent toujours le cachet chrétien, ou pour mieux dire, ils ne sont que des applications de l'esprit du christianisme aux divers états de notreâme dans la vie d'ici-bas. Le style est celui de la chaire, remarquable par une majesté

sans emphase, ou plutôt une sorte de noblesse naturelle. Quelquefois, au sein de cette onction majestueuse et unie, un mouvement s'élève, que l'accent et le geste du prédicateur devaient rendre pathétique. Tel est ce passage du sermon de la *Chaîne des vertus* :

« Dans l'église et dans le monde, dans nos jours de dévotion, et dans les intervalles qui les séparent, que nous sommes peu semblables à nous-mêmes! Ici nous formons des engagements, à quatre pas nous les rompons; aujourd'hui nous reconnaissons des vérités, qu'ensuite nous désavouons ou paraissons désavouer, et nos jeûnes, nos communions, nous rappellent avec force l'obligation d'être meilleurs, sans nous rendre en effet meilleurs. O homme, pour te convaincre de tes torts, quel témoin, quel accusateur appellerai-je? Toi, toi et c'est assez; ton nom, tes principes, tes promesses, voilà ce qui dépose contre toi, et qui te condamne.

« Instruisons ce grand procès; ou plutôt mettons fin, s'il est possible, à cette guerre fatale qui règne depuis longtemps entre nous-mêmes, et abattons le mur de séparation qui, nous éloignant de notre père céleste, peut nous priver à jamais de sa faveur. »

En général chez Claparède l'expression a du relief et l'inattendu rajeunit la pensée sans paraître y prétendre; ses périodes, enfin, se déroulent avec un art supérieur, comme dans ce passage où il montre de quel prix est pour l'homme la possession d'une foi inébranlable :

« Parmi tant d'ombres, tant de nuages, tant de sentiments qui se croisent, de systèmes qui se combattent et se renversent les uns sur les autres, et n'étant d'ailleurs environnés, comme nous le sommes, que de fragiles possessions, dont la mort nous séparera bientôt à jamais; quel avantage qu'un point d'appui auquel on

puisse se prendre, quand tout nous échappe et que la terre nous manque elle-même, ou ne nous ouvre son sein que pour engloutir cette dépouille mortelle! Quel privilége qu'un flambeau allumé par la main de Dieu, et des espérances plus fermes que les fondements qui soutiennent l'univers! »

Claparède possède une qualité première en ce genre de prédication morale, l'art des définitions fécondes. Les siennes peignent et intéressent. Telle est celle de l'humeur, qui n'est ni la mélancolie, ni la colère: « Elle pourrait se comparer à un temps pluvieux et sombre qui semble couvrir d'un crêpe à nos yeux cet univers. C'est une espèce de colère lente, un emportement qui n'éclate pas, mais qui s'exhale peu à peu, ou verse goutte à goutte son âcreté sur nos procédés, nos discours et même sur nos pensées. » Il montre ailleurs l'ennui qui se tient aux avenues de l'âme, et « arrête au passage tout ce qui pourrait l'affecter agréablement. »

En lisant ces sermons qui ne servent plus même au culte domestique et que des lectures d'un genre plus dogmatique ont remplacées dans la bibliothèque religieuse des familles protestantes, on se demande en quoi donc la prédication morale s'écarte tellement des véritables voies de la prédication évangélique que la chaire protestante semble en avoir presque répudié l'exemple et l'usage. Les chrétiens d'aujourd'hui n'ont-ils donc plus besoin d'être éclairés sur les affections de leur cœur? La morale chrétienne n'est pas tout le christianisme, nous le savons, et nous savons aussi que si les hommes étaient conséquents, l'innocence des cœurs suivrait d'elle-même la pureté des croyances, que chrétien par la foi, on le serait invinciblement par la conduite; mais la raison, comme l'humilité, nous invite à ne pas compter sur la

logique pour commander à nos passions. Les passions ont une logique à elles qui est impérieuse aussi, et, pour la tenir en échec, la conscience éclairée n'est pas de trop. Jurieu si orthodoxe, on le sait, avait pour maxime, qu'il faut exhorter à la *pélagienne*, c'est-à-dire en supposant que le salut de l'homme est remis à son libre arbitre. C'est un conseil de prix. Un théologien ne sera jamais que la moitié d'un pasteur, tant que le pasteur chrétien aura à conduire des âmes. Or comment les conduire, ces âmes, sans les connaître? et, d'autre part, quel besoin de les connaître, si la chaire chrétienne, oubliant une de ses grandes missions, dédaigne de montrer de l'homme à l'homme autre chose que son indignité naturelle et son impuissance à bien faire? Rien aussi, nous osons le penser, n'est propre à exercer chez le serviteur de Dieu les grandes vertus chrétiennes de la charité et de l'humilité, comme l'étude et la connaissance des hommes [1].

1. Voici la pensée entière de Jurieu : « Surtout il ne faut enseigner au peuple que ces articles dont il est certain que nous convenons tous. Et, après tout, on a beau lui en prêcher davantage, il ne le retiendra pas. Le reste n'étant pas de sa portée, ne s'attachera pas à son esprit; et il ne serait nullement nécessaire que les simples y fissent trop d'attention, car cela ne servirait qu'à leur jeter des scrupules dans l'âme et leur faire naître des difficultés d'où ils ne se tireraient pas. Nous soutenons que jamais la doctrine de la prédestination et de la grâce efficace ne fit des impies; mais nous avouons qu'elle peut jeter les esprits faibles dans de grandes inquiétudes. C'est pourquoi il est de la prudence des directeurs de conscience de ménager ces grands mystères. *Dans les exhortations, il faut nécessairement parler à la pélagienne.* Et pour les dogmes, on les doit enseigner sobrement et d'une manière qui prévienne les scandales des esprits faibles. Il n'y a que deux articles généraux que le peuple doit bien savoir et sur lesquels tout le reste doit être bâti. Le premier, que Dieu est le principe et la cause de tout notre bien; cela est d'une nécessité absolue pour servir de fondement au service de Dieu, à la prière, et à l'action de grâce. Le second, que nous sommes causes de tout notre mal : *La perdition est de toi, ô Israel!* Cela est le fondement de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. »

Tous les prédicateurs de l'époque qui nous occupe ne seraient pas, comme Laget et Claparède, des modèles à proposer, en ce genre de prédication que nous voudrions voir reprendre faveur chez les protestants. Nous ne proposerions ni Vernes ni Reybaz, bien que tous deux, dans leurs sermons, aient traité de préférence des sujets d'application : le premier, par exemple, l'amour de la patrie, la modération dans les disputes, les conséquences de la prédilection d'un père pour un de ses fils, les projets d'un riche insensé, etc.; et Reybaz, le respect dû à la vieillesse, la sensibilité religieuse, les avantages de la médiocrité, la fausse confiance qu'inspire la prospérité, les jugements téméraires, etc. — Ils n'ont ni l'un ni l'autre la simplicité qui convient en cette matière. Des généralités philosophiques, des tableaux destinés à frapper l'imagination, même des exhortations véhémentes, peuvent faire valoir le talent du prédicateur; mais elles perdent en autorité ce qu'elles gagnent en éclat, elles ne portent, en un mot, ni la lumière à la conscience, ni le vouloir à la volonté. Vernes du reste, dans ces sujets et dans d'autres, par exemple dans ses discours sur la droiture originelle de l'homme (car pour lui, comme pour Rousseau, l'homme est né bon), Vernes ne manque ni d'invention oratoire, ni de mouvement, et, à part l'excès d'un style chargé d'épithètes et plein d'à-peu-près qui fatiguent l'esprit, c'est un prédicateur brillant et dont le succès auprès d'un auditoire se devine. La rhétorique de Reybaz est bien plus achevée; son style a toutes les qualités que l'art commande et qu'il donne, la correction, la majesté, l'harmonie. Est-ce pour avoir occasion de déployer les artifices de la grande éloquence sacrée, qu'il a traité plusieurs sujets d'un caractère chrétien, tels que la sensibilité religieuse, le bonheur du

fidèle à l'heure de la mort et l'amour de Dieu manifesté par la rédemption? On pourrait le croire à la froideur où vous laisse la lecture de ces compositions savantes d'ordonnance et écrites avec art, mais où, comme en général dans tous ses sermons, l'Évangile est mondanisé, et l'humilité prêchée avec hauteur. Quoi qu'il en soit, les qualités littéraires, ou d'un ordre inférieur que possédait Reybaz, sa voix, son débit, sa déclamation qui ne laissait pas oublier qu'il avait étudié Garrick à Londres, Lekain à Paris, produisaient un effet d'autant plus grand sur son auditoire, que d'ailleurs il maniait avec habileté la langue des écrivains et des orateurs les plus agréables à leur temps et qu'il savait tirer parti des souvenirs choisis de ses lectures.

Le plus remarquable effort de ce talent laborieux est certainement le Sermon sur le *bonheur du fidèle à l'heure de la mort*. Rien, pourtant, de plus vaguement religieux; ce n'est même, à bien parler, ni du christianisme ni de la philosophie, mais une suite de pensées générales, d'images, de tableaux et de mouvements oratoires dont l'idée de la mort est l'occasion. Voici le début : « Rien ne plaît tant aux dieux, dit un ancien, que le spectacle d'un homme de bien luttant contre l'infortune. » C'était bien une précaution du temps, de couvrir ainsi d'entrée un thème aussi religieux que celui de la mort, d'une pensée de la philosophie antique. « Sanctifions cette pensée, » continue l'orateur : « La mort! à ce nom seul une terreur secrète se répand dans l'âme. Est-ce l'appareil lugubre dont nous la voyons environnée dès notre enfance? ces habits funèbres, ce morne silence, cet abattement douloureux, ces sombres réflexions qui l'accompagnaient? Est-ce une imagination trompée qui s'effraye à l'idée d'un corps qui tombe en poussière ?

est-ce la crainte de la douleur qui la devance? est-ce enfin un sentiment intime et profond, qui nous est imprimé par la nature? Quoi qu'il en soit, cette horreur est si générale qu'elle semble naturelle à l'homme; de là vient qu'il redoute de s'occuper de la mort, et qu'il en paraît toujours atteint comme par surprise.

« Ah! que la chair et le sang frémissent à l'aspect de leur destruction, que celui qui n'a d'espoir que daus cette vie s'effraye de son néant à venir. Ravissante immortalité! Attente sacrée! Voilà le vrai bouclier du fidèle.....

« Et ce n'est point ici, mes frères, une âme épouvantée qui, dans sa misère, cherche partout un refuge, et se prend pour ainsi dire au ciel quand tout lui manque sur la terre. C'est une âme agrandie par la religion, et qui étouffe les frayeurs d'une nature faible et abandonnée à elle-même. C'est le fruit d'une conviction intime, d'une habitude réfléchie. Cette espérance suivait le juste partout, elle remplissait son cœur; elle faisait l'objet de ses plus douces pensées. Les années ne se renouvelaient pas; la nuit ne l'invitait pas au repos; le temps ne l'avertissait pas de sa fuite, qu'il ne se dît: tu es mortel. Et jamais il ne se tenait ce langage, que l'idée d'immortalité ne s'y joignît comme d'elle-même. »

Ce langage est celui que la raison conseille au sage, le christianisme est tenu, comme on le voit, fort à l'écart. Trouvera-t-on que l'orateur y revient dans l'*énumération* suivante, qui est assurément d'un beau travail et d'un grand style oratoire?

« Tandis que le mondain est déchiré, même avant sa mort, par tant de séparations cruelles, le fidèle se montre ferme et résigné! Ah! c'est qu'il connaissait le vrai prix des choses; le vrai mérite des objets

terrestres, et que le monde avait sa véritable place dans son cœur. C'est que les plaisirs de la vie ne lui semblaient pas le plus digne objet de ses vœux, le but unique de son existence. C'est qu'il les regardait au contraire comme un moyen de s'élever par la reconnaissance à ce Dieu qui est l'auteur de tout bien, le centre de tout, l'origine et la fin de toutes choses.

« Oui, je vous quitte, distinctions humaines! je ne jouirai plus de cette considération frivole, dont vous êtes une source parmi les hommes. Je m'étais dépouillé d'avance de ce mérite emprunté; ma première gloire consistait à porter le titre *d'enfant de Dieu.*

« Je vous quitte, honneurs, dignités! je ne siégerai plus comme juge sur les tribus d'Israël, je ne les bénirai plus comme sacrificateur dans la nouvelle alliance. L'orgueil ne me surprit jamais dans l'exercice de ces fonctions révérées, content de remplir dignement par elles ma vocation sur la terre! heureux d'échanger un jour ce lustre passager contre des honneurs éternels!

« Je vous quitte, richesses périssables! prospérité mondaine, je ne rassemblerai plus autour de moi, par votre moyen, tout ce qui peut flatter les vœux de l'homme. Dès long temps j'avais *placé mon cœur où réside mon véritable trésor*. Je vais jouir sans trouble de ces richesses inaltérables, fruit immortel de mes sacrifices.

« Je vous quitte, société délicieuse! amis fidèles, tendre épouse! enfants qui faisiez ma joie! C'est ici la plus grande épreuve du juste. Il les voit environnant son lit de mort. Il soulève à peine, pour dernier adieu, une main à demi glacée par la mort. Quel moment! s'il n'avait que cette parole à leur dire, que ce sentiment à éprouver : pour jamais, pour jamais! Ah! dans sa voix défaillante est marquée encore la confiance de la piété!

Oui, je vous quitte ; mais sans vous perdre, je ne vous devance que d'un moment. C'est vous que je laisse mourants ici-bas. Pour moi, je vais vivre ; nous vivrons ensemble, nous nous rejoindrons dans l'éternité. *O bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur.* »

Telle est l'éloquence, tel est le talent très-littéraire, comme l'on voit, de ce prédicateur, qui fut au commencement de la Révolution française l'un des auxiliaires et des amis de Mirabeau, et finit par être représentant de Genève auprès de la république française : ce n'est ni le talent ni l'éloquence qui font les grands prédicateurs chrétiens[1].

Romilly dont il nous reste à parler, dans la courte carrière qu'il a fournie, apparaît comme un des orateurs les plus intéressants de cette époque si difficile, si dure aux âmes religieuses. Son père, habile et savant horloger[2], ami du père de J. J. Rousseau et de Rousseau lui-même, désirait que son fils embrassât la profession qui lui avait procuré l'aisance et la réputation ; mais ses instincts le poussaient vers les lettres, et il confia son secret au célèbre ami de sa famille, en lui soumettant une ode de sa façon. Rousseau répondit par des critiques et des conseils : « J'ai lu votre ode, j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles et quelquefois des vers heureux : mais votre poésie paraît gênée ; elle sent la lampe et n'a pas acquis la correction. Vos rimes quelquefois riches sont rarement élégantes, et le mot propre ne vous vient pas toujours.... Je vous crois du talent et je ne doute pas que vous ne vous fassiez hon-

1. Nous avons placé Reybaz parmi les prédicateurs genevois, parce que sa carrière oratoire s'accomplit à Genève. Il était né à Vevey, au pays de Vaud.

2. Il fournit à l'*Encyclopédie* les articles sur l'horlogerie.

neur dans la carrière où vous entrez. J'aimerais pourtant mieux, pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne père, surtout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale et simple, la paix de l'âme et la santé du corps, qui sont le fruit de tout cela, valent mieux pour vivre heureux que le savoir et la gloire. Du moins, en cultivant les talents et les gens de lettres, n'en prenez pas les préjugés ; n'estimez votre état que ce qu'il vaut et vous en vaudrez davantage. »

Le fils de l'horloger se rendit à ces conseils. Il essaya de la profession paternelle, mais on vit bientôt qu'il n'y était point propre, et la carrière qu'il avait choisie s'ouvrit enfin à ses désirs. Circonstance singulière, qui dénote chez Romilly une grande fermeté d'esprit : les relations de sa famille l'avaient lié avec Rousseau, d'Alembert, Diderot ; il connut Voltaire et débuta dans les lettres par des articles pour l'*Encyclopédie ;* ce n'était pas là le chemin de l'église ; telle était pourtant chez lui la vocation, qu'il se fit admettre au saint ministère l'année même qui suivit la publication de l'*Émile*[1].

1. Les deux articles que Romilly fournit à l'*Encyclopédie* ne sont pas exempts de l'emphase naturelle à un disciple enthousiaste de Rousseau. Ainsi la vertu « habite moins sous le dais que sous le chaume. Nous avons les yeux si imbéciles que nous ne voyons l'héroïsme que sous la dorure... Tentons encore une fois d'arracher au fanatique son poignard et au superstitieux son bandeau, etc.... » Mais le fonds des idées et des sentiments annonce déjà le penseur religieux. L'article sur la *Tolérance*, écrit avec chaleur, est remarquable par la modération générale du ton et par un beau parallèle entre Mahomet et Jésus-Christ, qu'il place dans la bouche de la victime interrogeant ses persécuteurs, page sensée et pathétique qui promet un orateur chrétien : « Jésus, votre modèle, n'a jamais employé que la douceur et la persuasion ; Mahomet a séduit les uns et forcé les autres au silence. Jésus en a appelé à ses œuvres, Mahomet à son épée ; Jésus dit : « Voyez et

C'est à Londres, où il exerça d'abord les fonctions pastorales dans l'église française, qu'il se fit connaître comme un prédicateur de la plus belle espérance. Forcé dans la suite, par sa santé, de quitter l'Angleterre, il revint à Genève, et là pendant les dix années qu'il lui restait à vivre, luttant avec énergie contre un asthme cruel qui ne lui accordait durant la longueur des nuits ni trêve ni sommeil, il prononça les sermons remarquables qui ont prolongé sa réputation par delà la tombe, où il descendit à l'âge de quarante ans.

Romilly était homme d'esprit jusqu'à la raillerie, pour laquelle il avait un goût vif et dont il eut grand'peine à se défaire; mais il en vint à bout, à ce point que l'ironie est rarement une des armes de son éloquence, qui n'a pas de caractère plus prononcé qu'une sorte de chaleur lumineuse et pénétrante dont sa voix convaincue doublait le charme édifiant et la puissance. Au point de vue des règles de la rhétorique, la composition de Romilly manque un peu d'art; il semble quelquefois traiter son sujet à l'aventure et ne ménage pas la progression des effets. Mais, après tout, le meilleur moment pour un effet oratoire, n'est-ce pas celui de l'émotion? et n'est-ce pas être plus habile que l'art, que de frapper sans attendre, alors que le bras se sent toute sa force. Une autre habitude ou une autre habileté de Romilly qu'on lui a reprochée, c'est de laisser couler pêle-mêle, avec le flot de ses propres idées, celles d'autres écrivains, en sorte qu'en bonne justice littéraire, il y aurait, dans tels de ses plus éloquents passages, à faire la part

« croyez; » Mahomet: « Meurs ou crois. » Duquel vous montrez-vous les disciples? » De même que J. J. Rousseau, Romilly n'admet pas les athées au bénéfice de la tolérance; l'État a le droit de les bannir de la société.

de Rousseau, celle de Bonnet, ou de tels grands orateurs catholiques. On n'a jamais reproché à Bossuet d'en user de même avec Tertullien ou saint Chrysostome. En vérité, nous ne voyons pas pourquoi on ne pardonnerait point à Romilly de suivre un si grand exemple. Lorsque ce n'est pas la stérilité qui oblige à ces emprunts, et dans la chaire surtout, où il s'agit non d'originalité littéraire mais de sincérité dans les inspirations, pourquoi reprocherait-on à l'orateur de faire avancer les auxiliaires qu'il rencontre en ses souvenirs[1]. C'est d'ailleurs une justice à rendre à Romilly, qu'écrivain exact et pur en son style, réunissant l'harmonie et l'élégance, il ne semble pas rechercher le mérite littéraire. Le sentiment religieux paraît lui inspirer tout seul les effets oratoires de sa prédication, et comme ce sentiment lui donna des forces pour soutenir jusqu'à la fin, parmi tant de souffrances, les fatigues de son ministère, on peut bien en conclure que de là aussi coulait véritablement la source de son éloquence.

Pour ceux qui n'ont pas lu ses sermons, le nom de Romilly éveille l'idée du prédicateur philosophe qui, selon l'esprit de son siècle et de Rousseau son modèle, ne prêche que l'Être suprême et la raison. Son célèbre sermon sur l'*Immortalité de l'âme* doit être, pensent-ils, une de ces pièces du temps nées de la profession de foi du Vicaire savoyard, et que le christianisme n'avouerait pas. En cela, on se tromperait. Pour être ami des

1. Il ne faut pas confondre, en matière de prédication, ces francs emprunts avec l'imitation systématique même des meilleurs maîtres ; procédé plein de dangers pour l'avenir d'un orateur, comme l'a démontré avec beaucoup de force et d'utilité un maître dans l'art difficile de la chaire : « Je crois aux critiques, aux directions, je ne crois pas aux modèles, dit M. Athanase Coquerel, » dans ses *Observations pratiques sur la prédication*, récemment publiées.

philosophes, Romilly ne l'était pas de leurs erreurs. Avec la charité il avait la foi. Il ne demande pas seulement à la raison les preuves de l'immortalité de l'âme, il les prend aussi dans le christianisme et il n'est pas de chrétien qui ne se laisserait édifier par ce beau discours.

Après avoir établi par les seules exigences de la droite raison, que l'âme humaine ne saurait être destinée à périr : « Il est temps, dit Romilly, d'écouter Jésus, notre grand maître; il est temps de substituer à des raisonnements humains l'autorité d'un Dieu, parlant par son propre fils. La raison seule ne suffisait pas pour faire accepter des hommes la nécessité de ce dogme de l'immortalité. Les premiers sages du paganisme chancelaient également dans leurs principes et dans les conséquences, et se persuadaient l'immortalité plus encore qu'ils n'en étaient convaincus. La loi de Moïse elle-même était bien imparfaite à cet égard; elle promettait une Canaan terrestre, une prolongation de jours, une félicité de chair et de sang. Voilà son objet, elle n'offrait rien au grossier Israélite qui ne le courbât encore vers la terre.

« C'est donc le docteur des chrétiens, c'est Jésus qui le premier *a mis dans une pleine évidence la vie et l'immortalité dans l'Évangile ;* et Jésus n'est point un sage du siècle qui établisse par des raisonnements abstraits une vérité qu'on est en droit d'admettre ou de rejeter, il y a ici plus qu'un sage, plus qu'un prophète; c'est Jésus, l'envoyé de Dieu, qui prouve sa mission divine par les miracles les plus éclatants, dont toute la morale est sublime et soutenue, dont toute la doctrine est pure et sainte comme lui. Il ne doute point, il n'hésite point; mais il parle affirmativement *et avec auto-*

rité, parce qu'étant dès le commencement dans le sein du père, il a pleinement connu le secret de sa volonté: or, cette volonté qu'il nous annonce, *c'est qu'il sauve tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui; c'est qu'il donne la vie éternelle à tous ceux qui croiront en lui; c'est qu'il les ressuscitera au dernier jour*. »

Naturellement Romilly presse les conséquences morales du grand principe qu'il vient d'établir, et il rencontre ce beau tour de pensée et de raisonnement qui à lui seul signalerait l'orateur chrétien :

« Comme on nous dit qu'un grand roi se faisait répéter chaque jour ce mot énergique et sentencieux : *Sache que tu dois mourir*, je voudrais qu'une voix à peu près semblable vînt nous répéter chaque jour : *Sache que tu es immortel*, que cette vie mortelle n'est qu'une ombre, une vapeur, un fantôme qui n'est comparable à l'éternité que comme le néant l'est à l'existence, et ce qui n'est rien à ce qui est tout. Sache que toutes les choses, toutes les passions renfermées dans l'étroite enceinte de cette vie n'ont aucune mesure, aucune proportion commune avec toi, et sont aussi peu propres à combler l'immensité de tes désirs, que la poussière qui voltige ou l'insecte que tu écrases. Cesse donc de t'abuser encore, de *te tempêter pour néant;* cesse de t'égarer de vœux en vœux, de projets en projets, de mendier, pour ainsi dire, à tous les objets qui t'environnent, un bonheur qu'ils ne sauraient te donner. Insensé ! ne vois-tu pas que tes agitations, tes inquiétudes, ton inconstance même déposent hautement en ta faveur et te prouvent, en dépit de toi, l'énorme disproportion qu'il y a entre tous les objets du monde, et l'avidité de ce cœur qui, comme une flamme dévorante, consume tout ce qui l'environne, monte toujours

en haut et ne peut trouver qu'en Dieu son centre et son repos? »

Citerons-nous, comme exemple du religieux enthousiasme auquel s'élève quelquefois Romilly et qui était fait pour entraîner son auditoire, la fin de la péroraison du sermon sur l'immortalité de l'âme? Ce ne sera pas du moins sans reconnaître que l'admirable élévation par laquelle Fénelon termine la première partie du Traité de l'existence de Dieu, a, autant que les souvenirs bibliques du prédicateur, pénétré ce beau passage, d'une émotion affective assez rare dans la prédication protestante :

« Ah ! malheur à ces âmes qui vivent loin de toi, Seigneur, sans espérance et sans éternelle consolation! Déjà heureuses celles qui te cherchent et dont ton amour a comblé les désirs. Oh! beau jour sans nuage et sans fin, dont tu seras toi-même le soleil, et où tu couleras au travers de mon cœur comme un torrent de délices! A cette douce espérance, mes os tressaillent et s'écrient: Qui est semblable à toi? mon cœur se fond; ma chair tombe en défaillance; ô Dieu de mon salut et mon éternel partage! »

Indiquons encore parmi les meilleurs discours de Romilly ses sermons sur le *Jugement dernier*, sur la nécessité de la *Révélation* et sur l'*Amour du prochain.* — Les souvenirs de l'éloquence de Romilly et de Claparède devinrent les guides et les exemples d'une nouvelle génération de prédicateurs qui s'éleva vers la fin du dix-huitième siècle, et qui comptait parmi les plus distingués Étienne Dumont, l'ami de Mirabeau; mais cette génération appartient à un temps dont nous n'avons pas entrepris de retracer les annales littéraires. Revenons aux paisibles historiens de la na

ture, qu'il nous avait fallu quitter pour les inquiets agitateurs de la pensée. Le moment est venu de les suivre sur ces hauteurs des Alpes, où l'âme fatiguée n'a pas à disputer sa paix aux systèmes de la philosophie, et s'élève sans combattre.

CHAPITRE XI.

DE SAUSSURE ET LES ALPES.

De Saussure, dès les premières pages de ses *Voyages dans les Alpes*, se défend de toute prétention au style. « Plus exercé à gravir les rochers qu'à tourner et à polir des phrases, je ne me suis attaché, dit-il, qu'à rendre clairement les objets que j'ai vus et les impressions que j'ai senties. » C'est pour cela et parce qu'il a pleinement réalisé cette ambition (il la croyait modeste), qu'on nous permettra de nous arrêter sur les œuvres de ce naturaliste, qui fut écrivain et philosophe sans l'avoir voulu.

Il devait beaucoup à l'éducation maternelle. Sa mère, Rénée de La Rive, sœur de Mme Bonnet, avait voulu faire un homme de son fils et n'avait rien négligé pour lui donner, avec la force du corps et la vigueur du caractère, un jugement sain et droit. Elle y réussit, et de Saussure lui en conserva mieux que de la reconnaissance; on en verra de charmants témoignages dans les lettres qu'il lui écrivait. Sa famille était riche et des premières

de la république; rien ne le pressait d'embrasser un état; mais quand l'éducation et son génie naturel ne l'auraient pas porté à rechercher avec ardeur l'emploi utile de son intelligence, les habitudes de l'aristocratie genevoise lui en auraient imposé l'obligation.

A vingt ans, de Saussure présuma assez de ses forces pour concourir à la chaire de mathématiques, dans l'Académie de Genève. Deux ans après il revint au combat pour la chaire de philosophie et cette fois l'emporta. La charge l'appelait à enseigner la physique et la philosophie rationnelle; heureuse combinaison à laquelle le développement des sciences a contraint de renoncer [1]. Peut-on douter cependant que, appelé à présenter à son auditoire les grandes idées des philosophes, d'un Leibnitz, par exemple, sur lequel il fit un cours, il n'ait pas étendu les propres vues de son esprit, et que, s'il a été le plus philosophe des naturalistes observateurs, il n'en soit pas un peu redevable à son commerce avec la philosophie elle-même ? Au surplus, une telle obligation n'était nullement un fardeau pour cet esprit doué de facultés si diverses, du moins il le portait avec grâce et bonne humeur; ses auditeurs, qui l'entendaient parler des systèmes de métaphysique et des lois de la logique, ne songeaient pas à se demander si leur professeur préférait une partie de son enseignement à l'autre : « J'ai le souvenir le plus vif et le plus agréable des leçons de M. de Saussure, » disait, quarante ans après l'avoir entendu, le philosophe P. Prévost. Un des premiers il employa la méthode historique dans l'exposition des systèmes de philosophie ; elle le dispen-

1. Voir l'exacte et intéressante notice de M. le professeur Cellerier sur l'*Histoire de l'Académie de Genève.*

sait de prendre parti et lui laissait toute l'indépendance de son jugement. Il ne s'est exprimé nulle part sur ses opinions personnelles en métaphysique; mais le sentiment élevé de la nature, qui se révèle partout dans ses Voyages et dans ses lettres, permet de supposer qu'il sentait en gros sur les grandes questions de la nature de l'homme, comme son oncle, l'auteur de la *Contemplation*. Quant aux théories particulières de Bonnet, il s'y intéresse comme à la propriété de son digne maître, mais il en parle sur un ton de gaieté qui n'indique pas une adhésion bien sérieuse. « Il y a ici un jeune homme, très-instruit, graveur par nécessité, mais métaphysicien par goût. Il vous portera un livre fort singulier du rabbin Maïmonides, lequel a aussi ses prétentions sur la *Machine ressuscitante;* mais il est allé bien plus loin que vous, car vous n'avez fait que la deviner et lui l'a vue, il l'a mise au feu, sous l'enclume, etc., etc., et elle a été indestructible, et tout cela s'est fait en présence d'un empereur qui s'est converti tout de suite. Mais il a fait moins de façons que vous, et en cela il est préférable. Il vous faut de l'éther, de la lumière, choses très-subtiles et peu communes; lui fait la sienne avec un petit os qui est dans l'épine du dos. »

A la suite de Haller et de Bonnet, de Saussure, enflammé par leur exemple, avait déjà attaché son nom à d'importantes recherches sur l'écorce des plantes et des observations sur les animalcules infusoires; mais il poursuivait en silence de bien plus vastes objets; il voulait étudier la terre, et le voulait avec passion. Tout jeune enfant encore, il avait senti s'éveiller en lui une ardente curiosité pour les choses de la nature. Mme de Saussure, nous l'avons dit ailleurs, malade et clouée dans son fauteuil, aimait les fleurs; et son fils s'en al-

lait tous les jours parcourir les environs de la ville, cherchant dans les haies, au bord des fossés, dans les bois, quelque plante de la saison pour la rapporter à sa mère; et, dans ces excursions, préludes d'expéditions plus longues, il s'attachait à tous les détails qui l'entouraient. Depuis, ses courses s'étaient étendues, et sa curiosité s'était portée sur d'autres objets et des phénomènes à leurs causes. Les succès de ses découvertes en botanique et en insectologie et les observations que lui suggéraient les conjectures de son oncle, rien ne l'avait détourné du but où regardaient sans relâche ses pensées. Il voulait raconter un jour ce qu'il avait vu dans les montagnes, ce qu'il y avait appris, ce qu'il avait entrevu de l'histoire de la création. Marié et père de bonne heure, il disait à Bonnet qui le félicitait de sa jeune paternité : « Monsieur et cher oncle, vous faites des enfants qui valent mieux que les miens. Qu'est-ce qu'un ou deux Genevois de plus dans le monde ? Quel bien en résulte-t-il pour la masse commune ? Mais plusieurs bons ouvrages qui répandent une lumière utile et durable sont un grand bien pour les générations présentes et pour celles qui sont à venir[1]. J'écris à présent, suivant votre conseil, ce que je craindrais d'oublier ou les choses dont les impressions pourraient s'effacer. Mais je ne publierai rien de longtemps. Je vois que cet ouvrage ne peut avoir de prix que par la profondeur des recherches. On fait des voyages pour des objets plus intéressants, on en fait de plus dangereux et de plus pénibles, on en fait de

1. Lettres inédites de Bonnet à de Saussure. — Collection de Th. de Saussure-Pictet. Si Bonnet avait pu lire dans l'avenir, il aurait répondu à son neveu que Mme Necker de Saussure et son fils Th. de Saussure, le futur associé de l'Académie des sciences, ne seraient point inutiles au bien de la masse commune.

plus curieux. Que dirai-je qu'on n'ait vu plus en grand et avec plus d'intérêt sur les Cordillères et ailleurs. Il faut des recherches bien approfondies sur la cause du froid dans les couches supérieures de l'atmosphère et sur l'électricité, sur la composition chimique et la cause de la formation de nos montagnes, sur les vapeurs, les météores, les plantes, les animaux. Mais ces recherches exigent des études et des travaux qui ne sont ni l'ouvrage d'un jour, ni celui d'un hiver. Je ne suis point fâché de ce retard ; autant ai-je de plaisir à chercher la vérité, autant en ai-je peu à l'écrire[1]. »

La tâche était vaste ; de Saussure s'occupa de la remplir, avec une constance que rien ne démentit. Il ne se borna pas à voyager dans les montagnes de la Savoie, de la Suisse et de la France ; il visita en famille presque toute l'Europe, s'arrêtant dans les grandes capitales, partout où il y avait des connaissances à recueillir et des hommes à entendre. A Paris, premier but de sa curiosité, pas une de ses journées ne fut perdue pour ses projets. Il allait chez Baumé, fameux apothicaire d'alors et très-grand chimiste, qui lui apprenait bien des choses qu'il eût éternellement ignorées à Genève : puis trois fois par semaine au Jardin du roi, où il étudiait les plantes avec un jeune homme qui le *documentait* fort bien sur ce qu'il voulait savoir. Au Jardin du roi, il vit mieux que des plantes, il vit Jussieu qui lui rappelait le philosophe de Genthod. Il a tracé du botaniste français un agréable portrait : « C'est l'image de la paix et de la sérénité d'âme que doit donner au philosophe l'assidue contemplation de la nature. Il jouit de

1. *Manuscrits de la Bibliothèque publique de Genève*. — Correspondance de Ch. Bonnet.

la plus belle vieillesse, tous ses sens encore parfaits, une mémoire incomparable, une douceur, une gaieté, une aménité de caractère sans égale, décorent chez lui les connaissances les plus profondes et les plus étendues. Sans se mêler jamais des tripots de l'Académie, il est aimé et respecté de tous les académiciens, toujours égal, toujours affable, toujours prêt à instruire, il donne ses avis avec la noble assurance que donne une étude approfondie, et qui n'est ni l'insolence de l'orgueil, ni le dégoût d'une modestie affectée; il serait vous, mon cher oncle, s'il avait votre imagination. »

De Saussure voulut connaître aussi Valmont de Bomard, qui avait un cabinet curieux, et le futur historien des Alpes fit chez lui avec sa femme un cours de minéralogie : « M. Bomard, l'auteur du Dictionnaire, n'est pas un miracle comme M. de Jussieu, mais c'est bien le meilleur homme du monde. Il est petit, blanc et couleur de rose, un peu sujet aux maladies de nerfs, épicier de sa profession, mais c'est sa femme qui se tient à la boutique. Il a un joli cabinet d'histoire naturelle (où l'on arrive par la boutique où Mme Bonnard vend des figues sèches et des raisins secs); il est très-profond dans la minéralogie, mais un peu superficiel sur le reste. »

En sortant de là, le jeune savant qui se remettait si gaiement à tous les apprentissages, allait chercher des lumières plus relevées chez Adanson, chez Duhamel, chez M. de Mairan, qu'il trouvait au haut du Louvre dans un appartement qu'avait occupé Mazarin; mais l'homme qui produisit sur de Saussure la plus forte et la plus féconde impression, c'est Buffon. Présenté par le duc de La Rochefoucauld, de Saussure passa plus d'une soirée délicieuse à causer avec lui, des grands sujets qui les

intéressaient tous deux : « M. de Buffon, écrivait-il à sa famille, est gros et grand, il a une physionomie qui paraît d'abord un peu rude et épaisse, mais qui s'anime et devient bien vive, et bien expressive quand il parle. Il est poli, se laisse contredire patiemment, ce qui est bien rare en ce pays-ci, et sait parler des choses les plus profondes et les plus savantes sans se servir de grands termes. Nous avons eu plusieurs entretiens intéressants sur la physique générale, il m'a demandé un extrait de mes expériences sur la chaleur du soleil et je le lui ai donné; il a des systèmes hardis, mais il les soutient avec force et avec génie; sa conversation m'instruit et me donne de l'ardeur et du courage [1]. »

La science n'absorbait pourtant pas de Saussure tout entier; il allait dans le grand monde, où sa jeune femme, personne d'un esprit distingué et très-aimable, ne perdait point contenance, chose difficile, nous apprend son mari; pour lui, tel qu'il nous est connu, malgré sa bonne mine, il ne cherchait point à se donner dans les salons parisiens l'aisance majestueuse de son compatriote M. Necker; il se contentait d'être à sa place et prenait grand plaisir à observer. Ses lettres à sa mère,

1. Dans la suite de ce séjour à Paris, de Saussure s'aperçut bien que son enchantement ne trouvait pas d'écho dans le monde des savants : « J'ai eu occasion plusieurs fois de parler avec des membres de l'Académie, de M. de Buffon; ils rendent justice à la beauté de son style, mais ils ne font aucun cas de sa physique; ils ne le regardent ni comme un physicien, ni comme un géomètre, ni comme un naturaliste. Toutes ses observations leur paraissent très-inexactes et ses systèmes des visions. Peut-être entre-t-il de la jalousie dans ce jugement? M. de Buffon en a sans doute excité par ses brillants succès, mais il est certain que son caractère lui attire aussi quelques ennemis; il est sévère dans ses jugements, despotique dans ses opinions, et fort exigeant dans ses amitiés : il a eu dans sa jeunesse un esprit satirique qui l'avait rendu fort redoutable. »

où il peint le monde qu'il voit, ont une certaine bonhomie malicieuse, qui est bien de l'homme : « On a fait, lui écrit-il, un joli opéra nouveau qui s'appelle *les Moissonneurs*, dans lequel est une chanson qui dit : *Argent, argent maître du monde, tu règnes sur tous les états :* c'est surtout ici que l'on voit la vérité de cette chanson ; c'est pour cela que le pays est très-peu agréable pour des gens comme nous, qui sommes écrasés d'un côté par la haute noblesse et de l'autre par les financiers. Des garçons comme les Lullin, des voyageurs en passage comme nous se tirent encore d'affaire ; mais des gens d'une fortune médiocre, et j'appelle médiocre tout ce qui ne passe pas soixante mille livres de rente, qui viendraient s'établir ici, y essuieraient mille déboires, à moins qu'ils ne fussent assez sages pour vivre exactement dans l'ordre des gens du même état ; mais nous autres Genevois, qui sommes chez nous tout ce qu'il y a de mieux, nous nous croyons faits pour aller de pair avec tout ce qu'il a de mieux et il faut souvent décompter. Le fils de votre voisin, qui ne se serait point douté de cela, commence bien à le sentir. Il passa hier, comme je le fais souvent, une partie de l'avant-souper chez Mme la duchesse d'Enville, qui a chez elle, à ces heures-là, les visites de tout ce qu'il y a de plus distingué dans le royaume ; il m'a avoué qu'il s'était trouvé si petit, si petit, qu'il avait presque honte de la place qu'il tenait sur sa chaise. Ces gens-là ont avec la plus grande politesse un ton et des manières qui en imposent nécessairement au premier abord. Pour moi, je m'y suis assez bien aguerri. Mais c'est assez moraliser ; il faut pourtant moraliser ici, et c'est un des meilleurs fruits d'un pareil voyage. On y voit tant de choses singulières, tant d'originaux

en tout genre, des folies de tant d'espèces qu'on est sans cesse ramené à la réflexion. Où croyez-vous qu'elles me ramènent, ces réflexions? A vous ma bonne maman, à la bonne éducation que vous m'avez donnée [1] : j'ai sans cesse l'occasion d'appliquer d'excellentes leçons que vous m'avez données sur le monde, sur les hommes, et alors je regrette que vous ne soyez pas invisible sur quelqu'une de ces corniches dorées, à voir ce qui m'occupe pour en raisonner ensuite avec moi. »

Il est très-regrettable que de Saussure n'ait pas écrit ce voyage de 1768, qui de Paris se prolongea en Hollande et en Angleterre. L'intérêt en eût été des plus variés à en juger par des remarques sur les Pays-Bas qu'il adressait à son père[2]; mais la relation des diverses courses et du grand voyage qu'il fit quelques années plus tard en Italie (1772-73), pour rétablir sa santé gravement atteinte, aurait été plus intéressante encore. Son esprit s'était mûri, son regard plus sûr et plus étendu pénétrait plus avant dans les secrets de la nature et les lois de la terre, sans être moins charmé et attiré par le mérite des hommes et les merveilles des arts. Dans les lettres à sa mère et à son oncle, que nous avons vues, il peint avec agrément la physionomie intéressante et pleine de bonhomie des savants italiens qu'il a visités. A Bologne, c'est Mme Laura Bassi, le célèbre docteur; à Florence, l'abbé Fontana ; à Rome, l'excellent père Jacquier, vieille liaison de Cramer et de Calandrini, sans oublier le Saint-Père « qui les reçut avec la sim-

1. De Saussure dit à la genevoise : « *Ma mama.* » et non *maman*, comme nous le lui faisons dire, pour ne pas arrêter le lecteur.

2. Nicolas de Saussure, agronome qui a laissé plusieurs écrits estimés sur l'agriculture.

« plicité et la cordialité d'un bon prieur qui donne à « des étrangers l'hospitalité dans son couvent. » Mais la grande moisson est à Milan et à Pavie. A Milan il voit le père Frizi, le marquis Beccaria et le comte Verri « qui a infiniment d'esprit et la plus belle physionomie de génie et d'honnête homme que l'on puisse voir; » à Pavie l'abbé Spallanzani qui l'accueille avec joie, lui montre ses microscopes et lui parle de Bonnet, et enfin l'historien astronome des éclipses, le père Boscowich; mais ce dernier n'a pas la bonhomie et la simplicité des autres abbés ses confrères en science, il aime à faire étalage de systèmes et d'idées nouvelles; il professe en causant et s'admire professant. Quelques-unes de ses idées sont curieuses, celle-ci par exemple : « Il croit que l'âme n'a pas un siége fixe dans le cerveau; mais qu'elle se promène, se fixant tantôt à un endroit, tantôt à un autre, en sorte que s'il est arrivé qu'un homme ait perdu par une blessure une grande partie de son cerveau sans en mourir, c'est que par un heureux hasard dans le moment de la blessure, l'âme vivait dans la partie qui est demeurée, tandis que d'autres fois une légère blessure qui tombe sur l'endroit où l'âme se trouve l'emporte, et cause la mort. »

La ravissante position de Naples enchanta de Saussure comme tout le monde, mais c'est le naturaliste qu'il faut entendre : « Et quel séjour pour un naturaliste! La terre couverte de plantes peu connues, la mer à peine effleurée par de bons observateurs, les volcans anciens et modernes et leurs productions variées, vapeur, bains, eaux minérales; il faudrait, non pas un seul homme, mais mille; non pas quelques jours, mais des siècles pour étudier ce pays comme il mériterait de l'être, et imaginez qu'il n'y a pas un seul homme, je

dis pas un seul, qui en fasse je ne dis pas son occupation, mais même son amusement. »

C'est pendant ce séjour à Naples qu'il eut la singulière fortune, pour un physicien, de voir tomber la foudre au milieu de quelques centaines de personnes réunies dans une villa pour une fête magnifique, sans que le fluide électrique, qui se promena sur toutes ces têtes, fît une seule victime. Il en écrivait à Genthod, le lendemain même de la fête. Ce récit donnera une idée de sa manière simple et vivante de présenter les faits scientifiques :

« Nous étions, ma femme et moi, chez mylord Talney, dans une assemblée de deux à trois cents personnes, où étaient tous les ministres étrangers et la première noblesse de Naples. Tout ce monde était dispersé dans un appartement de sept pièces grandes ou petites. Les uns jouaient, les autres causaient. Tout à coup on voit partout, chacun devant ses yeux, une flamme brillante et on entend un coup comme celui d'un pistolet ; tout le monde se lève rempli d'effroi, les uns sans aucun mal, les autres avec une légère contusion, les autres avec une simple douleur, qui à l'épaule, qui à la jambe, qui au pied. On ne sait d'abord ce que ce peut être, mais bientôt il est décidé que c'est le tonnerre, qui a parcouru tous les appartements successivement, ou qui les a traversés tous à la fois. Plusieurs personnes se trouvent couvertes d'une poussière brillante qu'on ne sait à quoi attribuer. Mais l'on découvre bientôt que cette poussière est la dorure des appartements écaillée, enlevée, fondue par la foudre. On lève les yeux et on voit avec étonnement que les corniches dorées qui entourent tous les plafonds, les baguettes dorées qui encadrent les tapisseries, les chambranles dorés de presque toutes les

portes, les bois dorés des canapés, des fauteuils, des meubles, sont en cent et cent places noircis, brûlés, écaillés par la foudre. Quoique le danger fût passé, la terreur semblait croître avec la connaissance du péril que l'on avait couru. L'un reconnaissait sur le fauteuil où il avait été assis, les traces indubitables du feu qui l'avait parcouru. Le sofa le plus endommagé fut celui où une princesse napolitaine était assise entre deux de ses amants. C'était un singulier spectacle que cette quantité de visages pâles où l'on voyait peintes la crainte, la dévotion, la curiosité. C'est une chose réellement bien remarquable que dans un appartement qui, en comprenant les domestiques, contenait au moins trois cent cinquante personnes, et qui a été traversé partout, je dirai labouré par la foudre, il n'y ait pas eu une seule personne tuée ou blessée. C'est indubitablement à l'immense quantité de dorures qu'il y a dans cet appartement que nous devons tous notre vie. Nous sommes allés ce matin, M. Hamilton et moi, examiner la route de la foudre, et prendre les dimensions des chambres, des dommages; il en fait une lettre pour la Société royale, et moi un petit mémoire pour Paris[1]. »

Disant enfin adieu à l'Italie[2], de Saussure retourne à ses glaciers de la Savoie. Dans ces gigantesques montagnes est l'espoir de sa grande intelligence; c'est là qu'il espère arriver à soulever un coin du voile qui couvre

1. Manuscrits de la Bibl. pub. de Genève. Lettre à Bonnet.

2. En tête du premier volume de son grand *Voyage en Italie*, de Lalande a placé sous le titre d'*Idée générale de la constitution physique de l'Italie*, une dissertation qu'il avait demandée à de Saussure, sur l'histoire naturelle de cette contrée. Ce morceau précieux montre de combien d'observations de Saussure avait augmenté encore pendant son séjour en Italie le trésor journellement accumulé de ses connaissances sur la constitution du globe.

leur origine. Depuis qu'il aborda à vingt ans dans ces lieux alors si peu connus, son imagination ne les a pas quittés. Il n'avoue à personne toutes les découvertes qu'il entrevoit, toutes les idées qui fermentent dans son esprit, il ne s'en ouvre qu'avec réserve à son oncle Bonnet qui lui annonce bien, en termes éloquents et poétiques, une partie des succès qui l'attendent : « Je l'ai dit plus d'une fois, les princes devraient envoyer des députés à la terre, elle les recevrait bien ; vous êtes un de ces députés qu'une petite république se glorifiera un jour de compter parmi ses membres ; » mais à la réflexion, le nombre, la difficulté et le caractère mystérieux de tant de questions à résoudre refroidissent la confiance de Bonnet ; par exemple, l'hypothèse du déluge est inapplicable aux plus grands phénomènes. « Mais alors comment l'Océan a-t-il couvert les Hautes-Alpes ? M. de Buffon, dont je goûte fort la théorie, ne me satisfait pas du tout là-dessus. C'est ici que gît la plus grande difficulté du problème. Pourrons-nous espérer qu'à force d'observations les siècles futurs parviendront à la résoudre ? Cela ne tient-il pas à cette grande révolution de notre globe qui a précédé la création décrite par Moïse ? J'en reviens toujours à ce que je disais dans la *Palingénésie* : Le monde n'a pas été fait principalement pour des observateurs aussi *taupes* que nous le sommes. Consolons-nous-en, mon bon ami ; profitons avec reconnaissance de la portion, entre ces œuvres du grand Être, qu'il nous est permis d'entrevoir, et attendons de sa bonté qu'il nous introduise un jour au sein de la lumière.[1] »

De Saussure n'ose pas répondre qu'il en a déjà assez

1. Lettre de Ch. Bonnet à son neveu de Saussure. — Collection de M. Th. de Saussure-Pictet.

vu pour être certain d'en découvrir davantage ; il ne se croit pas encore assez sûr d'avoir bien regardé dans ces profondeurs où les regards seuls de l'hypothèse avaient pénétré avant lui. Mais bien résolu à n'arriver au but que par l'observation, inébranlable dans cette résolution qui est à la fois une conception de génie et le fait d'une conscience sévère, il ne se lasse pas de retourner aux mêmes lieux, de revenir sur les mêmes expériences, d'ajouter à son herbier, à sa collection de roches et de minéraux ; d'inventer des instruments pour soumettre à une appréciation exacte les phénomènes les plus délicats de l'atmosphère. De Saussure a enseigné à toutes les générations de naturalistes qui sont venues après lui comment on voyage. C'est un art qu'il n'avait pas appris du premier jour, mais par des années de courses dans les montagnes, et, Pallas excepté, on l'ignorait avant lui. « L'unique but de la plupart des voyageurs qui se disent naturalistes, c'est de recueillir des curiosités ; ils marchent ou plutôt ils rampent les yeux fixés sur la terre, ramassant çà et là de petits morceaux sans viser à des observations générales. Ils ressemblent à un antiquaire qui gratterait la terre à Rome, au milieu du Panthéon ou du Colysée, pour y chercher des fragments de verre coloré, sans jeter les yeux sur l'architecture de ces superbes édifices. »

C'est par ces considérations générales sur la nécessité pour le géologue et le naturaliste, d'étudier les montagnes, non dans le fond de leurs vallées, mais sur leurs sommités, que s'ouvre le premier volume des voyages publiés par de Saussure en 1779. Il ne faut pas oublier, en lisant ce discours préliminaire plein d'intérêt et de grandeur, que l'auteur abordait un monde nouveau. Ce n'est point par quelque secrète vanité, mais pour établir

ses droits à être écouté, qu'il expose l'histoire de sa propre passion pour les montagnes. Il raconte comment, depuis l'année 1760, où à vingt ans il alla seul et à pied visiter les glacières de Chamounix, peu fréquentées alors, et dont l'accès passait même pour difficile et dangereux, il n'avait pas laissé s'écouler une année sans faire de grandes courses, et même des voyages pour étudier les montagnes; comment dans cet espace de dix-neuf années il avait traversé quatorze fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents; sans parler de seize autres excursions poussées jusqu'au centre de cette chaîne, du Jura, des Vosges, des montagnes de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Angleterre, d'une partie du Vivarais, du Dauphiné et de la Bourgogne, etc.; tous voyages par lui exécutés le marteau du mineur à la main, et sans autre but que celui d'étudier l'histoire naturelle.

Ce qu'il ne dit pas, ce sont les luttes qu'il avait à soutenir dans sa famille à chaque grande excursion qu'il entreprenait. La nouveauté des lieux faisait qu'on s'exagérait autour de lui les dangers qui attendent les voyageurs dans les régions changeantes des glaciers; on ne lui épargnait ni les plaintes ni les supplications. L'oncle Bonnet avait fort à faire de prendre sa défense; celui-ci, pour prouver qu'il n'était pas le complice de son neveu, comme on l'en soupçonnait dans la famille, consentait à lui écrire : « Ménagez votre santé; surtout ne l'exposez pas : vous êtes chef de famille, vous n'êtes plus à vous, vous êtes à votre famille; vous êtes encore à vos parents, à vos amis. Ne vous mettez donc jamais dans le cas de devenir un martyr de l'histoire naturelle. C'est bien assez qu'elle ait crevé les yeux à votre ami, il en a acquis au moins le droit d'être écouté de ses

confrères en histoire naturelle.» Les larmes de Mme de Saussure donnaient de plus rudes assauts au cœur de ce guerrier de la science. Il avait besoin de toute la constance de sa volonté pour écarter les bras qui voulaient le retenir. Il se justifiait ensuite dans des lettres touchantes :

« Je serais au désespoir que tu m'aimasses assez peu pour voir mes voyages avec indifférence. Ta tendresse fait, je dois le dire, le seul bien de ma vie. Je voudrais même, je te le jure, lui faire le sacrifice entier, mais comment renoncer à une vocation qui fait toute mon existence, et s'arrêter ainsi au milieu de sa carrière. Je t'assure que j'ai fait tout ce qui a été humainement en mon pouvoir pour abréger mon voyage, sans pourtant l'estropier, car on ne manquerait pas de dire : pourquoi n'a-t-il pas vu cela? pourquoi n'a-t-il pas fait ceci? Et je n'oserais pas répondre à mes critiques que c'est pour rejoindre plus tôt ma femme?»

Une fois il prononce avec fermeté le grand mot : Il le faut : « J'ai fait dans cette vallée lévantine, que je n'avais pas encore vue, des observations de la plus grande importance pour moi, au delà de toutes mes espérances, mais ce n'est pas ce qui te touche; tu aimerais mieux, Dieu me pardonne, me voir gras comme un chanoine, ronfler tous les jours au coin de la cheminée, après un copieux dîner, que de me voir arriver à l'immortalité par les plus sublimes découvertes, au prix de quelques onces d'embonpoint et de quelques semaines d'absence. Si donc je fais ces voyages malgré le chagrin qu'ils te causent, c'est plutôt parce que je regarde cela comme un engagement d'honneur; que je me crois obligé à étendre sur ce sujet-là mes connaissances, et à perfectionner mes ouvrages autant

que cela peut dépendre de moi. Je me dis : Comme un officier va à l'assaut quand il se donne; comme un marchand va en foire quand elle se tient, moi je dois aller à la montagne quand j'ai des observations à y faire. »

Tel était encore l'empire de la vie domestique à cette époque, où la simplicité des vieilles mœurs avait fait place pourtant à des habitudes qui ressemblaient déjà beaucoup au relâchement des liens de la famille et à la dissipation des grandes villes. La science a pu souffrir quelquefois de ce partage, mais il y avait des compensations même pour ses intérêts, car la conscience, guide et soutien du vrai savant, ne s'engourdit pas au foyer de la famille. Du reste, malgré les ombres passagères que projetaient quelquefois sur cette respectable intimité ces malheureuses Alpes, qu'on ne voyait que trop bien de Fontenay [1], rien n'est plus intéressant que les lettres qu'il écrit à sa femme en arrivant à l'étape, quand les droits premiers du baromètre, de l'électromètre et du magnétomètre ont été satisfaits. C'est dans ces pages familières qu'il retrouvait ensuite le souvenir de bien des particularités pittoresques, la trace vivante des impressions qu'il avait reçues, et que son pinceau puisait la fraîcheur et le charme vivant de ses peintures [2].

Les voyages que de Saussure a nommés pittoresquement *Voyages dans les Alpes*, et qui auraient été plus exactement appelés *Voyages dans les montagnes*, sont un ouvrage des plus complexes. Outre les observations si variées et si approfondies sur la composition et l'aspect des montagnes, qui faisaient dire, il y a trente ans à

1. Campagne qu'habitait en été M. de Saussure.

2. C'est aussi le texte familier de ces lettres dont nous avons obtenu la faveur de prendre connaissance, que nous donnons quelquefois à la place des passages des *Voyages* qui s'y rapportent.

Cuvier que si de Saussure eût donné plus d'attention aux pétrifications et à leur gisement, la géologie lui devrait presque toutes les bases qu'elle a obtenues[1], on trouve, à proprement parler, dans les huit volumes du voyageur, la Flore descriptive des hauteurs et des vallées qu'il visite et un détail infini d'expériences sur la météorologie, branche de la physique inaugurée par lui, sur les circonstances physiques et chimiques des corps, sur tous les phénomènes enfin qui se présentent à lui chemin faisant. On y trouve surtout une admirable et vivante leçon dans la manière d'étudier la nature et de lui faire dire ses secrets, dans l'art aussi de faire exprimer à la plume ce que les yeux ont observé. Tout cet art se réduisait pour lui à la clarté, mais quelle clarté! Faits à décrire, expériences à raconter, points de science à éclaircir, tout est lumineux dans ses relations, il y fait grand jour. Jamais de surabondance et d'inutiles développements, tout mot sert.

Rien d'aisé et de naturel comme le style scientifique de Saussure; mais si l'on y prend garde, il y a beaucoup d'imagination dans la langue de ce rigoureux mathématicien. Les images dont il se sert pour rendre avec plus de précision les objets qu'il veut décrire, se présentent à lui le plus souvent dans un ordre de choses bien connu, vulgaire, trivial même, mais l'image s'ennoblit de la grandeur des objets dont son esprit est pénétré. Ainsi, observant du Crammont les montagnes voisines du Mont-Blanc, il est frappé de la situation de leurs couches qui toutes montent du côté de la chaîne primitive; cette inclinaison est prononcée surtout dans les sommets de la chaîne. L'indiquer pouvait suffire à

1. Éloge de M. de Saussure.

la science ; mais ce n'était pas assez pour de Saussure qui veut que cette disposition se montre au naturaliste qui le lira, aussi caractérisée qu'elle lui est apparue à lui-même ; une image l'y aide : « Ces sommités, terminées en pyramides aiguës, sont penchées contre le Mont-Blanc, et taillées à pic de son côté, vers lequel elles surplombent même quelquefois. Elles sont en si grand nombre, et leur situation, je dirais presque leur attitude, est si uniforme, que quand il y en a plusieurs les unes derrière les autres, on dirait que ce sont des êtres animés qui veulent se jeter contre le Mont-Blanc, ou qui du moins veulent le voir ; comme quand une foule de gens *fixent* le même objet, ceux qui sont les plus reculés se dressent sur la pointe des pieds et se penchent en avant pour voir par-dessus les têtes de ceux qui les précèdent. »

De même encore pour donner une idée exacte de la disposition des tranches verticales de granit dont cette masse énorme du Mont-Blanc est composée : « On voit, dit-il, ces couches se répéter jusqu'au pied méridional du Mont-Blanc, qui repose sur l'Allée-Blanche ; mais ces couches deviennent graduellement moins inclinées à mesure qu'elles s'éloignent du milieu de l'épaisseur de la montagne. On peut les comparer à des planches appuyées contre un mur, auxquelles on donne plus de pied à mesure qu'elles en sont plus éloignées. » Trouvera-t-on que ces comparaisons déshonorent le majestueux colosse ? Les géologues ne seront pas de cet avis, et le goût se rangera à leur sentiment sur une convenance dont ils ont seuls à décider. La comparaison est parlante, elle est à sa place et la hauteur du Mont-Blanc n'en paraît pas abaissée. Tout le long de ses relations, le géologue se fait ainsi aider par l'imagination

qui, à son insu, l'accompagne et le soutient partout. En veut-on encore un exemple : « Le premier objet de mon étude, dit-il en arrivant sur une cime d'où le Mont-Blanc montre sa face méridionale, fut le Mont-Blanc. Il se présente ici de la manière la plus brillante et la plus commode pour l'observateur. On l'embrasse d'un seul coup d'œil depuis sa base jusqu'à sa cime, et il semble avoir écarté et rejeté sur ses épaules son manteau de neiges et de glaces pour laisser voir à découvert la structure de son corps. »

Ce ne sont pas là sans doute les images de Buffon, ou du moins Buffon, qui aurait accepté la dernière, lui aurait-il donné un tour plus grandiose et plus philosophique ; mais la question est de savoir s'il eût parlé plus fortement et plus nettement à l'esprit des lecteurs, et cette question n'en sera une ni pour le poëte ni pour le savant.

Ce rôle d'observateur toujours et diversement occupé donne à de Saussure un grand avantage sur les physiciens qui, réduits à raconter des expériences faites dans leur cabinet, n'ont pas comme lui pour les encadrer un fond pittoresque et animé. Il lui en donne un autre sur les voyageurs qui n'ont que des sites à peindre et des impressions personnelles à décrire. Bornée à elle-même, la plus belle peinture de ces grandes beautés de la nature alpestre paraîtrait bientôt monotone et son charme s'affaiblirait rapidement. Ni la contemplation rêveuse du poëte, ni les élévations d'un cœur religieux devant ces sublimes grandeurs, ni les pensées du philosophe ne tiendraient si longtemps en haleine notre intérêt et notre plaisir. Mais avec de Saussure on est actif, on va avec lui à la montagne, comme il dit ; il vous met de moitié dans les occupa-

tions et les incidents du voyage; on fait halte volontiers quand il s'arrête, et on le regarde sans ennui, descendre de son mulet pour observer ses instruments, examiner une fleur ou retourner un caillou.

Aujourd'hui que les sentiers des Alpes sont des routes foulées par des milliers de visiteurs; que toute sommité, pour peu qu'elle soit accessible, est pourvue de gîtes commodes et que ces excursions n'offrent plus aucune difficulté, les détails dans lesquels de Saussure croyait utile d'entrer pour l'avertissement des naturalistes qu'il conviait à l'imiter, peuvent paraître minutieux; et si l'on ne cherche dans son ouvrage que des tableaux, on trouvera qu'il mêle beaucoup son ménage de voyageur à son personnage de contemplateur. Mais ces détails, s'ils ont perdu de leur utilité, ont conservé le grand mérite de lier les parties si diverses de la relation, en les rattachant à la journée laborieuse du savant et du voyageur. De Saussure l'a bien compris, et c'est pourquoi, au lieu de grouper en un traité sur les Alpes, les résultats de ses nombreuses excursions, il a préféré leur donner pour cadre la relation de quelqu'un d'entre ses voyages.

Lorsque parurent les volumes des *Voyages*, où de Saussure aborde les glaciers, le Mont-Blanc et les sommités éternellement neigeuses qui l'avoisinent, il y eut quelque surprise. C'était à ce moment de la fin du dix-huitième siècle, où la plupart des grands écrivains ayant disparu, la majesté et l'emphase du style étaient à la mode, où la manière de Buffon et de J. J. Rousseau, faussée par l'exagération, trônait dans la littérature. On trouva que le style de M. de Saussure ne s'élevait pas à la hauteur de si grands sujets; l'on aurait voulu, disait ironiquement un critique de bon sens, que ce

physicien eût fait des hymnes sur les Alpes, au lieu de tracer l'histoire de leurs rochers. Bonnet, qui a été la propre victime de son respect pour la dignité et le grandiose du langage comme de sa foi littéraire aux mérites de la périphrase, écrivait à de Saussure en lui renvoyant le manuscrit qu'il avait soumis à sa censure : « Ne vous affligez pas d'être demeuré au-dessous de ce grand et étonnant tableau que votre imagination vous retraçait tandis que vous composiez, je ne sais si le plus grand écrivain de notre siècle n'aurait pas toujours eu à regretter la faiblesse de ses peintures, quand il aurait eu à rendre les mêmes choses. »

Assurément la puissante imagination de Buffon, à qui Bonnet fait ici allusion, était capable de deviner les grandeurs poétiques de ces hautes montagnes, où se forment les tempêtes, d'où les fleuves descendent, et sa plume d'en décrire les caractères dans un admirable langage ; mais vous mettre au plus près de la nature, comme fait de Saussure, réveiller en vous l'impression de cette facilité de vivre, de cette sérénité poétique, grâce particulière des Alpes, ce charme que l'on ne devine pas si on ne l'a ressenti, Buffon y eût-il réussi aussi bien ? Il nous eût indiqué sans doute l'admiration, mais nous eût-il donné un plaisir comparable à la sensation que fait naître la lecture des voyages de Saussure ? Ceci n'est pas à vrai dire le secret et la supériorité du talent. Il ne faut pas, comme écrivain, songer à comparer de Saussure aux grands maîtres du siècle ; il n'a ni l'élégance ravissante de l'un, ni l'harmonie ou la passion éloquente de l'autre, il est fort souvent incorrect et sa langue n'est pas des plus pures ; mais il voit en observateur, sent en poëte, et ne songe qu'à s'exprimer avec vérité ; voilà tout, mais voilà aussi comment Ramond

l'historien et le peintre des Pyrénées, qui avait autant que lui l'enthousiasme et l'amour vrai de son sujet, qui voyait bien, qui était naturaliste de haute valeur et qui enfin est un littérateur accompli, est loin, à notre gré, d'avoir le charme du peintre des Alpes. Il pense à bien dire et à bien peindre, il est au chevalet, il tient sa palette et il se souvient de Buffon, de Rousseau; et Rousseau, l'auteur des *Confessions* lui-même, si touchant, si vrai quand il peint de souvenir des lieux qui l'ont ému dans sa fameuse description des hautes montagnes du Valais, qu'il n'a que devinées, fait-il mieux qu'accumuler dans une prose travaillée et admirablement harmonieuse des antithèses coloriées, mais qui ne peignent pas?

Le procédé de M. de Saussure, s'il en a un, n'est pas celui de l'éloquence, pas même, hors quelques endroits, celui de l'éloquence philosophique, c'est celui de la poésie antique; dessin net et hardi; larges teintes que l'œil de l'imagination saisit à l'instant; peu de traits, peu de nuances; mais le choix, le choix du poëte. Même quand le voyageur renonce à peindre les sauvages beautés qui l'entourent, il sait encore nous faire partager son impression. Ainsi, sur la mer de glace à Chamounix, arrivant pour la première fois au carrefour des trois grands glaciers où un grand nombre d'autres glaciers moins considérables viennent s'unir, il a devant lui une vue d'une étendue et d'une beauté dont une description, dit-il, ne peut donner qu'une bien faible idée, et que la sienne rend avec une étonnante vérité :

« En effet, comment peindre à l'imagination des objets qui n'ont rien de commun avec tout ce que l'on voit dans le reste du monde; comment faire passer dans l'âme du lecteur cette impression mêlée d'admiration

et de terreur qu'inspirent ces immenses amas de glaces, entourés et surmontés de ces rochers pyramidaux plus immenses encore; le contraste de la blancheur des neiges avec la couleur obscure des rochers mouillés par les eaux que ces neiges distillent, la pureté de l'air, l'éclat de la lumière du soleil, qui donne à tous ces objets une netteté et une vivacité extraordinaires; le profond et majestueux silence qui règne dans ces vastes solitudes, silence qui n'est troublé que de loin en loin par le fracas de quelque grand rocher de granit ou de glace qui s'écroule du haut de quelque montagne, et la nudité même de ces rochers élevés, où l'on ne découvre ni animaux, ni arbustes ni verdure. Et quand on se rappelle la belle végétation et les charmants paysages que l'on a vus les jours précédents dans les basses vallées, on est tenté de croire qu'on a été subitement transporté dans un autre monde oublié par la nature. »

La difficulté semble aussi grande pour le moins de peindre les bruits mystérieux, les mouvements si effrayants qui soudain éclatent dans ces solitudes glacées. Elle n'arrête pas le peintre. Est-il possible de marquer avec une plus énergique et plus pittoresque précision, la vitesse accélérée d'un rocher lancé dans l'espace par l'effort d'un glacier qui s'avance : « Au mois de juillet 1761, je passais avec mon guide, Pierre Simon, sous un glacier très-élevé qui est au couchant de celui des Pèlerins; j'observais un bloc de granit, de forme à peu près cubique, et de plus de quarante pieds en tous sens, assis sur des débris au pied du glacier, et déposé dans cet endroit par ce même glacier. « Hâtons-nous, me dit « Pierre Simon, parce que les glaces qui s'appuient contre « ce rocher pourraient bien le pousser et le faire rouler

sur nous. » A peine l'avions-nous dépassé, qu'il commença à s'ébranler; il glissa d'abord assez lentement sur les débris qui lui servaient de base; puis il s'abattit sur sa face antérieure, puis sur une autre; peu à peu il se mit à rouler, et la pente devenant plus rapide, il commença à faire des bonds, d'abord petits et bientôt immenses : on voyait à chaque bond jaillir des éclats et du bloc même, et des rochers sur lesquels il tombait; mais ces éclats roulaient après lui sur la pente de la montagne, et il se forma ainsi un torrent de rochers grands et petits, qui allèrent fracasser la tête d'une forêt dans laquelle ils s'arrêtèrent, après avoir fait en peu de moments un chemin de près d'une demi-lieue, avec un bruit et un ravage étonnants. »

Le morceau capital qui réunit toutes les qualités de ce grand peintre des hautes montagnes, c'est le récit de l'ascension au Mont-Blanc. On ne peut le quitter chaque fois qu'on a commencé de le relire, mais il n'en faut rien laisser, car les observations du naturaliste sont elles-mêmes du plus vif intérêt. Ce récit admirable est si connu, que nous n'en rappellerons que quelques passages et celui d'abord, où atteignant enfin cette cime convoitée depuis tant d'années, il décrit ses impressions avec sa sincérité ordinaire :

« Cette arrivée ne fut pas un coup de théâtre, elle ne me donna même pas d'abord tout le plaisir que l'on pourrait imaginer; mon sentiment le plus vif, le plus doux, fut de voir cesser les inquiétudes dont j'avais été l'objet; car la longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avait coûtées cette victoire, me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus

élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère plutôt qu'avec un sentiment de plaisir. D'ailleurs, mon but n'était pas seulement d'atteindre le point le plus élevé, il fallait surtout y faire les observations et les expériences qui seules donnaient quelque prix à ce voyage, et je craignais infiniment de ne pouvoir faire qu'une partie de ce que j'avais projeté.... Cependant le grand spectacle que j'avais sous les yeux me donna une vive satisfaction. Une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air me dérobait à la vérité la vue des objets les plus bas et les plus éloignés. Mais ce que je venais voir et ce que je vis avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont je désirais depuis si longtemps connaître l'organisation. Je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir. »

Tandis qu'une partie des guides ne pouvant plus soutenir les souffrances et la fièvre qui les dévorait tous, se hâtaient de redescendre dans un air moins rare, de Saussure ne perdait pas un des instants que lui laissait la difficulté de respirer, pour observer ses instruments. Il resta là quatre heures et demie, et la nécessité de franchir les mauvais pas avant la nuit le décida seule à prendre congé de son magnifique observatoire.

Durant cette dangereuse et pénible ascension, tout

haletant et accablé qu'il était, le naturaliste n'avait pas permis à sa curiosité de s'endormir et à l'œil de l'observateur de se fermer un instant. Poursuivant et épiant jusqu'à la fin les moindres vestiges des divers règnes de la nature, il recueille dans la fente d'une petite roche à plus de dix mille pieds au-dessus de la mer, une touffe du *silène acaulis* ou *carnillet moussier;* plus haut encore il rencontre deux êtres vivants, deux papillons dont l'apparition produit dans le récit une sorte d'impression poétique : « Nous ne vîmes près de la cime d'autres animaux que deux papillons : l'un était une petite phalène grise qui traversait le premier plateau de neige; l'autre un papillon de jour qui me parut être le myrtil; il traversait la dernière pente du Mont-Blanc environ à cent toises au-dessous de la cime. J'ai quelquefois été témoin de la manière dont ces insectes s'engagent sur les glaciers. En voltigeant sur les prairies qui les bordent, ils s'aventurent au-dessus de la neige ou de la glace; et s'ils perdent la terre de vue, ils vont toujours en avant, et ne sachant pas où se poser, pour peu que le vent les soutienne, ils volent jusque sur les sommités les plus élevées, où ils tombent enfin de fatigue et meurent sur la neige. »

Ramond aussi dans les Pyrénées au pic du Midi fait la même rencontre et elle lui fournit un trait charmant de sa description : « Le *carnillet moussier*, riante parure des rochers élevés et deux ou trois pieds d'une *gentiane* qui se plaît dans les lieux que la neige couvre longtemps et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissaient exposés sur cette cime déserte. Quelques insectes bourdonnaient alentour; un papillon même, parvenu à cette hauteur par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre; mais bientôt, emporté

vers le précipice, il confia sa frêle existence à l'immense océan de l'air. [1] »

On voit la différence entre la manière du peintre des Alpes et celle du peintre des Pyrénées. Nous ne demanderons pas laquelle est la plus achevée et la plus littéraire, mais laquelle a le plus d'attrait et de vérité ? et nous laissons aux amis de la nature à prononcer. Ce qu'il est permis de penser, c'est qu'en 1787, appelée à décider, l'Académie française eût décerné la première couronne à Ramond, et la seconde à de Saussure, si même elle n'eût renvoyé à sa sœur l'Académie des sciences, l'exact de Saussure. Celle d'aujourd'hui renverserait peut-être l'ordre des palmes.

Telle que de Saussure l'avait conçue et telle qu'il l'exécuta, l'ascension au Mont-Blanc était un témoignage assez éclatant de dévouement à la science qu'il fondait ; il en donna bientôt un autre, plus signalé et qui lui coûta plus cher, par son séjour au col du Géant. C'est là, sur cette dernière limite de l'air respirable, sur cette arête décharnée, balayée par d'effroyables tempêtes et séparée de tous côtés des lieux habités par des glaciers et d'effroyables abîmes, qu'il passa seize jours, avec son fils aîné, à achever les observations et les expériences qu'il n'avait qu'ébauchées sur la cime du Mont-Blanc. Un orage, le plus terrible dont de Saussure eût été témoin, donna l'accolade à ces chevaliers de la science : « Il s'éleva, à une heure après minuit, un vent du sud-ouest d'une telle violence, qne je croyais à chaque instant qu'il allait emporter la cabane de pierre

1. Le *carnillet moussier* peut servir de terme de comparaison pour la manière respective des peintres des Alpes. Voici les De Luc : « Le joli Sylène, l'amour des botanistes sensibles à la beauté, étalait ses petites fleurs purpurines sur le verd le plus vif. »

dans laquelle mon fils et moi nous étions couchés. Ce vent avait ceci de singulier, qu'il était périodiquement interrompu par des intervalles du calme le plus parfait. Dans ces intervalles nous entendions le vent souffler au-dessous de nous dans le fond de l'Allée-Blanche, tandis que la tranquillité la plus absolue régnait autour de notre cabane. Mais ces calmes étaient suivis de rafales d'une violence inexprimable; c'étaient des coups redoublés qui ressemblaient à des décharges d'artillerie: nous sentions la montagne même s'ébranler sous nos matelas. »

Après seize jours employés sans relâche par de Saussure et son fils, les vivres vinrent à manquer par les soins des guides qui s'ennuyaient dans ce désert. Il fallut partir, mais du moins les dernières heures passées sur le col du Géant récompensèrent les voyageurs de leurs fatigues et de leurs privations. Ici le style de Saussure s'élevant à l'unisson de ses hautes pensées, il écrit avec la plume du poëte et du philosophe cette belle page :

« La seizième et dernière soirée que nous passâmes sur le col du Géant fut d'une beauté ravissante. Il semblait que toutes ces hautes sommités voulussent que nous ne les quittassions pas sans regret. Le vent froid, qui avait rendu la plupart des soirées si incommodes, ne souffla pas ce jour-là. Les cimes qui nous dominaient et les neiges qui les séparent se colorèrent des plus belles nuances de rose et de carmin ; tout l'horizon de l'Italie paraissait bordé d'une large ceinture, et la pleine lune vint s'élever au-dessus de cette ceinture avec la majesté d'une reine et teinte du plus beau vermillon. L'air, autour de nous, avait cette pureté et cette limpidité parfaite qu'Homère attribue à celui de l'Olympe, tandis que les vallées, remplies des vapeurs qui s'y

étaient condensées, semblaient un séjour d'épaisses ténèbres.

« Mais comment peindrai-je la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsqu'après le crépuscule, la lune, brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient notre cabane? Combien ces neiges et ces glaces, dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil, formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit! Quel magnifique contraste ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse formaient au milieu de ces neiges brillantes! Quel moment pour la méditation! De combien de peines et de privations de semblables moments ne dédommagent-ils pas! L'âme s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence, on croit entendre la voix de la nature, et devenir le confident de ses opérations les plus secrètes. »

Le moral, dans les Alpes, n'est pas moins intéressant que le physique, dit de Saussure, et sur ce point-là aussi, il avait trouvé le terrain encore vierge; les montagnards n'étaient guère mieux connus que leurs montagnes. A ses premières excursions, il n'y avait pas même d'auberge à Chamounix, et dans les autres villages le naturaliste était le plus souvent réduit à demander l'hospitalité au curé ou aux habitants les plus aisés qui la lui donnaient de bon cœur. A la veillée arrivaient les voisins, on causait et c'est ainsi, comme par des conversations familières avec ses guides, que le naturaliste avait fini par connaître très-bien et par prendre en affection ce petit peuple des Alpes savoyardes dont les mœurs laborieuses, l'esprit vif et pénétrant, le caractère

gai et un peu enclin à la raillerie l'intéressaient vivement. Rien ne l'avait plus étonné que de trouver chez ces paysans, si longtemps réputés sauvages, à dix lieues de leurs vallées, des hommes de sens et de réflexion : « Ils réfléchissent beaucoup, dit de Saussure ; plusieurs d'entre eux m'ont attaqué sur la religion, sur la métaphysique, non point comme professant un culte différent du leur, mais sur des questions générales qui prouvaient des idées à eux et indépendantes de celles qu'on leur inculque. »

Les anecdotes, les traits de mœurs racontés par de Saussure dans les *Voyages*, offrent des preuves très-curieuses de l'esprit et du caractère de ces Chamouniards. Nous indiquerons, sans la citer, l'histoire de ces deux chasseurs de chamois valaisans, qu'un chasseur savoyard allait tuer des deux coups de sa carabine, lorsqu'il fit réflexion que ces hommes, qui avaient tiré sur lui tout à l'heure, n'ayant pu se confesser depuis, mourraient en état de péché mortel et seraient par conséquent damnés. Nous aimons mieux terminer par une page moins remarquée, qui montre assez que l'étude des sciences physiques ne rétrécit ni le cœur ni l'imagination chez les hommes de cette noble trempe. Un jour, c'était au début de ses voyages dans la vallée de Chamounix, en descendant d'un glacier, de Saussure entre chez une femme du hameau d'Argentière pour lui demander du lait : « Il avait régné dans ce hameau une épidémie qui, quelques mois auparavant lui avait enlevé en peu de jours son père, son mari et ses frères, en sorte qu'elle était demeurée seule avec trois enfants au berceau. Sa figure avait quelque chose de noble, et sa physionomie portait l'empreinte d'une douleur calme et profonde qui la rendait intéressante. Après m'avoir

donné du lait, elle me demanda d'où j'étais, et ce que je venais faire dans cette saison. Lorsqu'elle sut que j'étais Genevois, elle me dit qu'elle ne pouvait pas croire que les protestants fussent damnés; qu'il y avait beaucoup d'honnêtes gens parmi nous, et que Dieu était trop bon et trop juste pour nous condamner tous indistinctement. Ensuite, après un moment de réflexion, elle ajouta en secouant la tête : « Mais ce qui est bien « étrange, c'est que de tant qui s'en sont allés, il n'en « soit pas revenu un seul. Moi, ajouta-t-elle avec l'ex- « pression de la douleur, qui ai tant regretté mon mari « et mes frères, qui n'ai cessé de penser à eux, qui « toutes les nuits les conjure avec les plus vives instances « de me dire où ils sont, et dans quel état ils se trou- « vent, ah! sûrement s'ils existaient quelque part, ils « ne me laisseraient pas dans cette incertitude! mais « peut-être, ajoutait-elle, ne suis-je pas digne de cette « faveur; peut-être les âmes pures et innocentes de ces « enfants (elle disait cela en regardant le berceau) « jouissent-elles de leur présence et d'un bonheur qui « m'a été refusé. » Ce singulier mélange de raison et de superstition, exprimé avec force dans la langue énergique du pays, avait quelque chose de très-extraordinaire dans le genre antique, ou plutôt dans celui de Shakspeare; et sa situation, sa solitude, cette espèce de délire d'une âme égarée par la douleur, me firent une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. »

En prodiguant sa fortune et sa santé pour fonder sur des recherches solides la science nouvelle de la terre, réduite avant lui à de pures hypothèses, peut-être de Saussure, à l'exemple de ce savant loué par Fontenelle, a-t-il trop bien réussi à se rendre inutile? Peut-être ces nobles archives de la géologie, créées par lui sont-elles

aujourd'hui plus respectées que souvent visitées par les naturalistes. Nous l'ignorons, mais du moins il n'en sera pas ainsi des récits et des descriptions dispersés dans ses Voyages; toujours on y sera rappelé par l'entrain, le bonheur et la grâce sans apprêt qu'ils respirent[1].

1. Dans le dessein de mettre à la portée d'une plus grande variété de lecteurs les *Voyages* de M. de Saussure, qui n'étaient plus guère lus que des physiciens et des naturalistes, nous avons essayé, il y a quelques années, sous les auspices de Mme Necker de Saussure et avec le concours de sa petite fille Mlle Albertine Turrettini, de réunir en un recueil suivi tout ce qui, dans les huit volumes du grand ouvrage, était description ou récit. Notre but a été atteint. La troisième édition des *Voyages dans les Alpes, partie pittoresque des ouvrages de H. B. de Saussure*, a paru en 1855.

CHAPITRE XII.

DE SAUSSURE A GENÈVE. — LES FRÈRES DE LUC.

Après ce qu'on a entrevu de l'état d'agitation politique où vivait Genève, on supposera peut-être que le grand explorateur des Alpes, tout occupé de ses travaux et de ses voyages, fut un citoyen fort indifférent à la chose publique, ou pour le moins fort distrait. On se tromperait. Par sa famille, sa société, et même par ses opinions, de Saussure était naturellement du parti aristocratique, mais avec plus de liberté d'esprit toutefois que la plupart de ses amis et que Bonnet lui-même. Il aimait avec passion sa patrie et la liberté; mais il avait un sentiment non moins énergique de l'égalité civile, et, soit disposition de son jugement, soit effet de ses voyages et de sa connaissance du monde, il ne se montrait pas aussi persuadé que d'autres que la fortune de Genève et le bonheur des Genevois fussent attachés à tels éléments de sa constitution politique; et il n'en coûtait rien à ses convictions de s'interposer entre les partis, comme il essaya de le faire. C'était pour toutes choses un

homme en avant et d'un bon sens hardi. A ses yeux, les meilleures institutions pour Genève étaient celles qui developperaient dans la république la culture de l'intelligence, le goût des sciences et le sentiment du beau dans les arts. Ces dispositions bien connues, et plus encore sa célébrité croissante, le rendaient fort populaire à Genève; mais ce n'était pas une popularité qu'il eût cherchée, et il n'hésita pas un instant à la sacrifier à la justice et à la liberté, lorsque le parti représentant imposa au gouvernement, par la violence, un édit qui l'anéantissait, et avec lui la constitution. De Saussure, facile sur les théories, était d'une intraitable fierté sur l'honneur, et l'abjection à laquelle un parti hautain faisait descendre les pères de la patrie révolta son âme. Il se porta au premier rang des défenseurs du gouvernement abaissé, et n'épargna pas son influence personnelle pour lui redonner de la confiance dans la justice de sa cause. Mais il avait affaire à un parti résolu et appuyé sur les passions populaires. En 1782, un soir, au milieu de la plus profonde sécurité, en quelques instants, l'hôtel de ville fut surpris par des bandes armées, et la tyrannie des bourgeois s'installant à la place des Conseils déchus, dicta ses ordres à une poignée de magistrats maintenus pour la forme. A la première nouvelle de ce qui se passait, de Saussure accourut à l'hôtel de ville, où dans le même temps arrivaient de tous côtés les magistrats et les membres des Conseils. On veut les forcer de prendre place sur leurs siéges. De Saussure répond pour lui et ses amis que n'étant pas libres, ils ne peuvent siéger comme magistrats; on s'empare de leurs personnes et on les conduit au milieu d'une foule animée dans une auberge de la ville, pour y être détenus comme otages de la révolution qui vient

de s'accomplir; mais de Saussure était trop connu de l'Europe pour que les chefs du parti vainqueur jugeassent prudent de lui faire jouer longtemps ce rôle d'otage et de captif; on le relâcha dès le lendemain.

Cependant, les troupes des puissances garantes s'avancent et Genève est bloqué. Si la position de de Saussure et de ses amis devient critique, celle des chefs du parti vainqueur ne l'est pas moins, car la population exaltée fait entendre des menaces de vengeance, et il leur faut à tout prix empêcher des violences qui retomberaient sur leurs têtes. Pour occuper les passions de leur monde, ils feignent de partager ses soupçons, et ordonnent que les maisons des *Constitutionnaires* seront fouillées et désarmées de force. L'ordre s'exécute, mais lorsqu'un détachement se présente devant la maison de M. de Saussure, bel hôtel d'architecture italienne qui s'élève en terrasse au midi de la ville, les portes sont fermées, et aux fenêtres des domestiques et d'autres personnes armés de fusils, déclarent qu'ils ne livreront pas leurs armes, et qu'ils tireront sur le premier qui tentera de pénétrer dans la cour. Il ne manque à cette scène que les fidèles guides de M. de Saussure, qui étaient à Chamounix, attendant vainement sa visite ordinaire. A cette nouvelle, la commission de sûreté ordonne que six brigades de grenadiers marcheront sur la *maison de Saussure* mèche allumée et la grenade à la main; la contenance des défenseurs ne dément pas la résolution du chef, et l'imagination populaire a bientôt fait de l'hôtel une forteresse remplie de munitions: elle y a vu du canon et un officier français dans la personne de Trembley, le savant disciple de Charles Bonnet. Aux grenades on ajoutera les bombes, dit la commission; et cependant elle diffère l'ordre d'at-

taquer. On essaye inutilement de l'influence de Bonnet sur son neveu. Enfin, de Saussure cédant aux prières que lui font parvenir les otages, dont cette résistance expose la vie, la place capitule. Tous les défenseurs étrangers à la maison sortent librement, et de Saussure livre ses armes, sauf les fusils, qu'il lui est permis de conserver[1].

Dans les brillantes années qui suivirent ces événements, de Saussure s'appliqua, pour sa part, avec autant de zèle que de tact à faire oublier aux citoyens l'humiliation de 1782, en portant l'activité de leur esprit sur le développement des arts et des sciences dans la république. C'était à cette tâche que, pour son compte, il avait mis dès longtemps son patriotisme. Quelques années auparavant, il avait proposé un plan pour la réforme du vieux collége de Calvin et l'avait appuyé de deux écrits remarquables, où se produisait pour la première fois cette question depuis, si souvent et si diversement débattue : Y a-t-il profit pour l'éducation de l'intelligence à mêler dans l'instruction publique les connaissances scientifiques et les études littéraires ? Le grand sens de de Saussure l'éloignait en toute chose de l'exagération ; il ne propose point de mettre la science à la place des lettres, rien n'était plus loin de ses idées, il s'était trop bien trouvé des études classiques pour les bannir de l'enseignement public ; il en faisait la base de l'instruction dans sa propre famille ; mais à Genève, l'enseignement élémentaire se bornait

1. On ne trouva dans la prétendue forteresse que dix-huit fusils pour les vingt personnes que le maître de la maison avait réunies pour la garde de sa femme et de ses belles-sœurs. Nous devons à l'obligeance du regrettable et savant jurisconsulte, M. P. Odier, les détails de ce curieux épisode des révolutions genevoises.

exclusivement aux langues mortes, et de Saussure pensait qu'il y aurait profit de toutes manières à donner aux enfants quelque connaissance du monde physique. Si simple et si modéré que fût ce désir, il rencontra une vive opposition et ne fut point satisfait.

De Saussure réussit mieux dans un autre dessein d'un caractère analogue. Il avait conçu le plan d'une espèce d'académie populaire, destinée à intéresser directement au progrès des arts et des sciences le plus grand nombre possible des hommes éclairés du pays. Cet institut auquel il donna le nom de *Société des Arts*, se composait de trois classes, la classe des sciences, celle de l'agriculture et celle des beaux-arts. Chacune se recrutait par l'élection d'un nombre indéterminé de membres; mais à la tête de chaque classe était un comité, composé de membres de la classe désignés à cette distinction par leur état, leurs talents spéciaux ou leurs travaux volontaires. Ces comités étaient de véritables académies; mais les classes, confidentes de leurs efforts et de leurs travaux, étaient ainsi de moitié dans leur activité. De Saussure attendait beaucoup de cette ingénieuse institution. Après les événements dont nous venons de parler, il s'en occupa avec un redoublement d'ardeur qu'il réussit à faire partager. C'étaient les arts du dessin qu'il avait pris à cœur de faire fleurir dans sa patrie, si longtemps condamnée de tradition et d'office à la stérilité en cet ordre de talents. En effet, ce n'était pas à Genève, c'était en France, à la cour de Louis XIV, que Petitot et Bordier avaient donné l'essor à leur vocation d'artistes. De Saussure s'irritait du préjugé, né de l'ancienne austérité calviniste, qui niait l'aptitude de ses concitoyens à la culture des arts du dessin. Il n'épargna rien pour qu'un éclatant démenti

lui fût donné par l'éducation de la jeunesse genevoise et les productions des peintres genevois. Les chefs-d'œuvre de Liotard étaient faits pour l'encourager, et en effet, des artistes tels que Saint-Ours, Soubeyran, Arlaud, de La Rive, puis A. W. Topffer, prouvèrent bientôt que de Saussure n'avait pas espéré en vain.

Une vie si noblement employée qu'elle peut être offerte en exemple à tous les hommes favorisés à la fois des biens de la fortune et des dons de l'intelligence, aurait mérité d'être couronnée par une vieillesse heureuse. Il n'en fut pas ainsi; les premières fureurs de la Révolution française que de Saussure apprit au Mont-Rose, commencèrent à troubler de nouveau le ciel de sa patrie; il vit bientôt l'orage grossir et éclater en excès révolutionnaires dans le même temps que de graves revers de fortune menaçaient sa vieillesse de la gêne. Il songeait déjà à s'exiler avec sa famille pour aller chercher en pays étranger une place qui lui permît de vivre, jusqu'à ce que l'épargne de ses revenus le mît en état de remplir ses engagements. C'est au milieu de ces angoisses de tout genre qu'il eut à prononcer l'éloge de Charles Bonnet [1].

De Saussure ne fut pas obligé de recourir à l'extré-

1. Veut-on savoir comment se passa la journée qui avait été consacrée d'abord à fêter la mémoire du plus paisible des philosophes, Mme de Saussure nous l'apprendra : « Hier, écrit-elle à son fils, je passai une de ces journées d'émotion dont l'habitude que nous en devrions avoir, ne diminue pas l'impression. On prit les armes par ordre des comités ou du club. Les portes furent fermées, les canons roulèrent, les femmes pâles et criantes se *pendirent* aux fenêtres: le soir, la ville avait cette apparence militaire que tu lui connais, les rues pleines de citoyens armés, les torches allumées, les qui va là, tout cet appareil a duré jusqu'à deux ou trois heures de la nuit, et puis ce matin, chacun est à sa boutique, à son café, à son bureau...... Cette journée qui fut si tumultueuse, avait été destinée à célébrer la mémoire d'un citoyen

mité qu'il prévoyait et resta à Genève. Mais sa santé était perdue. Déjà son séjour au col du Géant avait porté une atteinte profonde à sa constitution, toute robuste qu'elle était. Ses forces dès lors allèrent en s'affaiblissant, et la paralysie finit par avoir raison de cette noble et forte intelligence. Lorsqu'en 1799, le Premier Consul passa à Genève se rendant à l'armée d'Italie, il logea dans l'hôtel de Saussure ; mais le maître qui l'avait illustré n'y était plus. L'ombre malheureuse et vacillante de l'intrépide voyageur, du grand naturaliste philosophe, était descendue dans la tombe.

L'œuvre d'anéantissement avait été lente et douloureuse. Sa fille chérie, son élève, témoin des premiers pas de cette décadence si déchirante, écrivait : « Quelle triste récompense de ses beaux et utiles travaux ! Si l'on doit du respect à la vieillesse, quel sentiment ne doit pas inspirer cet affaiblissement prématuré, ce sacrifice volontaire ! Combien la victime de la science doit-elle l'emporter sur celle du temps ! La partie morale de lui-même a conservé toute son énergie, comme ses ouvrages en donnent la démonstration ; mais s'il vit encore pour sa propre gloire et l'avancement des sciences, il n'existe plus pour le bonheur. Il est donc des bornes de toutes parts autour de la destinée de l'homme ; cette

bien paisible, ton oncle Charles Bonnet. On devait aller poser une pierre sur la maison où il est né, ton père devait prononcer son éloge historique à Saint-Germain. Nous n'étions occupés que de cette cérémonie, que de faire garder des places. Les habitants de la campagne, même les peureux étaient hier à la ville attirés par cette cérémonie, et ont bien juré de ne pas y remettre les pieds.... Depuis quelques jours, les coups de bâton avaient recommencé, et hier matin ils jouaient plus vigoureusement. Mme de Staël est à Cologny, M. Necker en course de botanique, ta sœur (Mme Necker de Saussure) pénétra hier un moment, pour savoir si je ne mourais pas de peur. Nous avons fait nos preuves, nous autres vieilles Genevoises, qu'on n'en meurt pas. »

activité dévorante qui l'élève doit aussi le consumer, et il est, pour la pensée comme pour les cimes des Alpes, une hauteur où l'on ne respire plus[1]. »

De Saussure n'était pas le seul ni le premier de ses compatriotes qui eût tenté de décrire le passage extraordinaire des Alpes. Il avait été devancé, du moins auprès du public, par Bourrit et les frères De Luc.

Bourrit n'était point un savant, c'était un artiste. Il était musicien, il touchait les orgues de la cathédrale de Genève, il composait; et l'enthousiasme qui lui mit le pinceau à la main, pour rendre par la peinture les aspects étonnants des glaciers, lui fit prendre aussi la plume pour les décrire et raconter ses courses dans les Alpes. La popularité dont il jouit quelque temps aurait pu lui survivre si, moins emporté par ses impressions, moins impatient de les faire partager par le ton oratoire et une sorte d'audace lyrique, il avait su mieux ménager un talent véritable. Ses descriptions sont, comme ses peintures, remarquables par la hardiesse, l'air de vérité, et le sentiment vigoureux de la couleur.

Les Glaciers du duché de Savoie, le premier de ses essais, ses *Aspects du Mont-Blanc*, ses *Itinéraires* sont après les voyages de M. de Saussure, ce que les Alpes ont inspiré de plus vrai, les tableaux les plus vivement colorés qu'on en possède[2]. Le récit de ses expéditions, sa tendresse, sa coquetterie même pour cette nature dont il s'était fait le cicerone auprès des voyageurs

1. Mélanges inédits de Mme Necker de Saussure.
2. Il faut distinguer sa *Description des Alpes pennines et rhétiennes*, dédiée à Louis XVI, 2 vol. in-8° avee plusieurs gravures sur les dessins de l'auteur. Quelques-unes des planches des *Voyages* de M. de Saussure ont été gravées sur les dessins de T. Bourrit.

illustres, intéressent, lorsque toutefois son imagination ne lui exagère pas jusqu'au ridicule les périls qu'il a courus, les aventures de rien qu'il a rencontrées, et surtout lorsqu'il parvient à modérer l'éclat de sa voix et l'attendrissement sentimental auquel il est trop porté. Voici comment Bourrit est peintre, lorsqu'il est naturel ; voulant donner une idée de l'aspect que présentent le chemin de la Gemmi, et le glacier du Rhône : « Représentez-vous, dit-il, un escalier d'une vieille tour tournant sur lui-même, et mis à découvert par la chute du mur de la face, de manière que trente personnes qu'on supposerait monter à la file, se voient les unes au-dessus des autres comme sur des balcons. On voit ainsi avec des lunettes, *depuis* les bains, les voyageurs monter et descendre cette rampe, qui a près de neuf cents pieds de hauteur. — Rien de plus magnifique que l'immense glacier où le Rhône prend sa source. Là nous vîmes la large bouche du Rhône, et le fleuve en sortir avec bruit. La voûte est d'une glace aussi transparente que le cristal ; des blocs de glaces immenses, lancés du haut du dôme, représentent les ruines d'un palais. Cette voûte qui était à moitié fendue laissait un passage libre aux rayons du soleil qui pénétraient dans les abîmes obscurs, tandis que des blocs excaves et concaves nous éblouissaient les yeux. » Mais voici malheureusement comment Bourrit est écrivain, lorsqu'il cesse de peindre d'après nature, et se jette dans les idylles : « Nous vîmes (à Lauterbraun) de jolies plaines entrecoupées par des canaux d'une eau limpide comme le cristal. C'est là que l'amant est sûr de trouver son amante; c'est là qu'il se plaît à la transporter d'une rive à l'autre avec la légèreté du faon ; c'est là qu'il ressent une douce émotion lorsqu'il lui voit franchir d'un pas

de biche les jolies cascades et les torrents, images des passions de l'homme. Et s'ils veulent étendre leur empire par une vue plus vaste, ils montent ensemble sur de belles collines d'où ils ont sous les yeux des aspects enchanteurs. La nature devient alors pour eux plus belle et plus variée ; ils trouvent dans la pureté du ciel une image de celle de leur âme, et dans les yeux enfantins de leur bétail le portrait de leur innocente candeur, etc. »

Avant que de Saussure eût réussi à atteindre le sommet du Mont-Blanc, deux de ses compatriotes, les frères De Luc étaient parvenus après plusieurs tentatives à la cime glacée du Buet, la plus haute de cette partie des montagnes du Faucigny, où l'on eût réussi jusqu'alors à s'élever. Le récit de ces tentatives et de l'ascension elle-même, beaucoup plus simple que les relations de Bourrit, mais animé et intéressant, eut un grand succès. La description des objets est d'une exactitude et d'une précision pittoresque qui aurait dû dispenser les De Luc d'y joindre la description de leurs sensations ; de dire, par exemple, pour donner une idée la transparence de l'air : « Il nous semblait réellement que nous étions suspendus dans l'air sur un de ces nuages ; et quel air ? Jamais nous ne l'avions vu de cette couleur. Il était d'un bleu vif et foncé en même temps, qui produisait une sorte de sensation d'immensité qui est inexprimable. » De même pour peindre le caractère des montagnards, ils ne se doutent pas de la valeur d'un trait précis et d'un détail pittoresque, et abondent dans des réflexions sentimentales qui ne peignent rien : « L'histoire surtout des gens qui habitent ces montagnes nous intéressa extrêmement. C'est un recoin de la vie humaine bien peu

connu, quoique bien digne d'occuper le philosophe. On apprend dans ces lieux à quoi se réduisent les vrais besoins de l'homme, ce qu'il peut par la force et l'habitude ; mais surtout on y apprend dans quel doux calme est son âme, lorsqu'il reste entre les mains de la nature, loin des spéculations des philosophes et du labyrinthe de la société. Ces gens-là ont des peines parce qu'ils sont hommes, nous en fûmes nous-mêmes témoins, mais ils ne les anticipent point par des sollicitudes, ils ne les augmentent point par la réflexion. Ils peuvent espérer parce qu'ils attendent tout de l'auteur de la nature, et la résignation, cet effort de la philosophie stoïque, est chez eux l'effet naturel de ce que les maux qu'ils éprouvent leur sont dispensés par la même main qui leur fait du bien[1]. »

L'ascension au Buet n'était qu'un épisode de la louable et laborieuse entreprise qui remplit la carrière des frères De Luc, et qui a valu à leur nom une honorable célébrité. Mais avant de nous occuper de leur œuvre, nous devons d'abord une mention aux écrits de leur père, si connu par ses relations avec Jean-Jacques Rousseau.

François De Luc, fut un des personnages les plus bruyants de la république au temps de ses troubles politiques. Le parti des Représentants n'avait pas de chef plus actif que ce maître en horlogerie. Profondément attaché à l'antique religion de Calvin, et à ce titre chré-

1. *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, p. 56. Un autre Genevois nommé Dentand y a joint le propre récit de ses excursions. On y trouve des réflexions à la Rousseau, dans le goût insupportable de celle-ci : « Heureusement pour nous ces femmes (des montagnardes) n'étaient pas venues dans nos villes apprendre à rougir de l'apparence du mal, pour acquérir, ce semble, le droit de ne plus rougir du mal même. »

tien très-orthodoxe, il était en même temps un vrai tribun, colporteur infatigable du mécontentement systématique qu'il étendait à tout acte du gouvernement. Esprit pesant, mais d'une patience invincible, on voyait De Luc, quoique vieux déjà, monter dans tous les ateliers, escalader tous les galetas pour endoctriner les ouvriers; sa florissante santé paraissait se trouver à merveille de l'inquiétude de son esprit. A ce naturel remuant, il joignait la physionomie calme et sereine du plus paisible des citoyens[1].

Comment il conciliait la plus intraitable orthodoxie avec une partialité passionnée pour l'auteur de la Profession de foi du vicaire savoyard, c'était sans doute le secret du politique. Le *bonhomme* De Luc, était l'effroi du citoyen Jean-Jacques, qui disait de lui : « C'est le plus honnête et le plus ennuyeux des hommes. J'ai de l'amitié, de l'estime et même du respect pour lui, mais je redouterai toujours de le voir. Cependant je ne l'ai pas trouvé tout à fait si assommant qu'à Genève, en revanche il m'a laissé ses deux livres. »

Ces deux livres qu'il laissait partout, c'étaient une réfutation du système de morale le plus immoral exposé par Mandeville sous le voile de l'apologue, dans sa Fable des abeilles, et les *Observations sur quelques savants incrédules*. Ce dernier ouvrage est un témoignage irrécusable de la sincérité et de la force des convictions religieuses de l'auteur. De Luc voyait avec une vraie douleur l'incrédulité ébranler les bases du christianisme à l'aide de théories faites pour séduire les esprits, telles, par exemple, que la *Religion essentielle à l'homme*, le système de Shaftesbury, les *Pensées philosophiques* de

1. Mémoires d'Isaac Cornuaud.

Diderot et les objections, répandues dans l'*Essai sur les mœurs*. Ces raisonnements captieux n'avaient pas de prise sur lui; mais il en redoutait l'effet pour les autres et se flattait d'en avoir trouvé l'antidote.

On ne peut s'empêcher de sourire en voyant De Luc offrir sérieusement à Rousseau et à Voltaire ce breuvage bienfaisant, qui, se plaisait-il à penser, ne pouvait manquer de les guérir. Comme les opinions de Voltaire sur l'empereur Julien avaient leur chapitre dans les *Observations*, De Luc, en homme de conscience, n'avait pas voulu faire voir le jour à cette partie de son ouvrage, sans avoir mis le poëte philosophe en demeure de rectifier lui-même ses erreurs et d'abjurer sa sympathie pour le prince *apostat*. Il se présenta de sa personne aux Délices dans l'espoir qu'une bonne discussion dans les règles ferait jaillir la lumière de la foi dans l'esprit du trop partial avocat de Julien. Le récit de cette visite est bien plaisant sous la plume du naïf De Luc : « J'y fus, écrit-il à Rousseau, résolu de lui communiquer moi-même ma critique sur ce qu'il avait dit à la louange de l'empereur Julien dans son poëme intitulé *La Loi naturelle*. Dès qu'il sut mon arrivée, il vint me recevoir avec la plus grande politesse et me prenant par la main pour me conduire dans un cabinet, il débuta par me dire le plus obligeamment du monde : « Vous « croyez m'être inconnu? Non, monsieur, vous ne me « l'êtes point, car vous avez fait souvent le sujet de nos « entretiens, des heures entières, avec M. le comte de « Lautrec. » Là-dessus, M. de Voltaire me dit les choses les plus flatteuses. Voici mes propres expressions lorsque je pus lui parler sans l'interrompre : « Mais, monsieur, je « vous ai critiqué, » et sortant mes observations de ma poche, je commençai la lecture de la première question

relative à Julien. M. de Voltaire m'interrompit en me disant : « J'ai une grâce à vous demander, c'est de me « laisser votre manuscrit pour vingt-quatre heures : je « vous engage ma parole que je n'en abuserai point, que « je n'en tirerai ni n'en ferai tirer aucune copie, mais je « souhaite de le lire en mon particulier avec attention. « — Monsieur, lui répondis-je, je vous le prête avec « plaisir pour trois fois vingt-quatre heures, désirant « fort que vous le lisiez trois fois, et comme je sais « que l'édition de vos œuvres est épuisée, si dans une « nouvelle édition vous corrigez les objets de ma critique, « elle sera comme non avenue et je la supprimerai[1]. »

De Luc attendit vainement les rétractations qu'il s'était flatté d'obtenir. Les *Observations sur les savants incrédules* parurent donc avec le fameux chapitre, renforcé d'une conclusion à l'adresse de Voltaire. L'auteur y invitait le poëte à suivre le conseil de Jean-Baptiste Rousseau, qui apprend en si beaux vers aux savants incrédules que la conquête de la vérité chrétienne n'est point le prix d'un travail orgueilleux, ni d'un savoir superbe et pointilleux ; « Renoncez donc, insinuait-il, aux mauvaises plaisanteries et détestez ce ricanement grimacier, qui décèle les détracteurs de la religion et de la vertu. » Voltaire touché de l'insinuation, comme on le devine, avoua d'un ton pénétré qu'il était réduit au sérieux et au silence, « par l'ignorant crédule, le respectable auteur des *Observations sur les savants incrédules*. » Il ressemble, disait-il, aux apôtres, avant la descente du Saint-Esprit.

Le pauvre De Luc n'eut pas meilleur marché de son ami Jean-Jacques. Rousseau lut les *Observations* avec

1. Manuscrits de Neuchatel.

une attention consciencieuse et désespérée : « J'ai eu, écrit-il à Moultou, la faiblesse de promettre de les lire et de plus j'ai commencé. Bon Dieu, quelle tâche ! » Il est trop vrai, malheureusement, que l'ouvrage quoique intéressant par endroits et d'un raisonnement sensé, n'était propre à mettre du côté du livre, ni les rieurs, ni les lecteurs sérieux. Aussi, n'est-ce pas à l'auteur des *Observations sur les savants incrédules* que le nom de De Luc doit sa célébrité, il le doit comme nous l'avons dit en commençant, à ses deux fils, couple fraternel qui occupe une place intéressante dans l'histoire des sciences physiques et naturelles du dernier siècle.

Négociants par état, mais physiciens et géologues par goût et par vocation, tout en faisant servir à leurs recherches les voyages auxquels les appelaient leurs affaires, les deux frères s'étaient partagé la terre et le ciel. Jacques-André étudiait les phénomènes atmosphériques, Guillaume fouillait les rochers et augmentait assidûment une belle collection de fossiles qu'il avait commencée à l'âge de quatorze ans. L'un et l'autre, élevés par leur père dans l'horreur des savants incrédules, avaient conçu, tout jeunes, le projet de démontrer aux indifférents et aux moqueurs, que l'histoire de la création est écrite dans les montagnes comme elle l'est dans la Genèse. Accumuler les preuves nécessaires pour établir d'une manière éclatante cette conformité, ne pouvait être l'ouvrage d'un jour. Ils employèrent trente ans de leur vie à cette patiente besogne qui ne les empêchait pas de se livrer entre temps aux ardeurs politiques que leur père soufflait sans relâche dans leurs âmes.

C'est l'aîné, Jacques-André de Luc, qui mit en œuvre les recherches communes, et fut l'écrivain en ti-

tre de l'association. Cependant un assez grand nombre d'observations, et en particulier le récit des excursions dans les Alpes, la description des montagnes soit de la Savoie, soit de l'Italie, sont de la plume de Guillaume-Antoine De Luc, plus sobre que celle de son frère, que nous soupçonnons d'avoir enjolivé quelquefois et sentimentalisé la contribution fraternelle.

Cette part faite d'avance à qui elle appartient, nous pouvons sans y revenir examiner le côté philosophique et littéraire des œuvres de Jacques-André De Luc. Ce fécond écrivain, à la fois physicien, géologue et moraliste, avait quarante-six ans lorsqu'il débuta dans la carrière scientifique par des *Recherches sur les modifications de l'atmosphère* et une *Théorie des thermomètres et des baromètres*, ouvrage plein d'observations neuves et précieuses, qui le rangea d'emblée parmi les physiciens appelés à rendre de grands services à la science.

C'est vers cette époque qu'il renonça définitivement au commerce. Il avait été très-activement mêlé aux actes de son parti, trop mêlé sans doute à son gré, car, après le premier triomphe des siens, on le vit, à la suite de quelques revers de fortune, quitter sa patrie et devenir, à la cour royale d'Angleterre, lecteur en titre de la reine Charlotte[1].

Dans sa nouvelle position, De Luc put donner enfin essor aux théories de tout genre qui avaient grandi en silence dans sa tête. Histoire naturelle de la terre, système de chronologie géologique, théologie, physique, morale, économie politique, mœurs, législation, éducation religieuse de l'enfance, apologie de Bacon, tous

1. Il fait dès lors profession dans ses livres « de regarder l'abus de ce qu'on nomme la politique comme l'un des grands maux de la société. »

ces sujets formèrent la matière des nombreux ouvrages publiés par De Luc de 1778 à 1813, car sa carrière fut longue; il atteignit l'âge de Fontenelle. Toutes les vues qu'on y rencontre se trouvent réunies et plus ou moins développées dans le plus considérable de ses ouvrages, les *Lettres à la reine d'Angleterre sur l'histoire de la terre et de l'homme*, vaste et diffuse exposition d'une théorie du déluge confirmant les récits de la *Genèse*, étayée de généralités sur la nature de l'homme, sur la religion, et sur la méthode logique qu'il convient de suivre en pareilles recherches, sorte de voyage sentimental enfin, abondamment semé de digressions de tout genre, de récits et de tableaux de mœurs[1].

L'auteur a défini lui-même son *Histoire de la terre et de l'homme*, un voyage continuel, du propre au figuré, dans le monde physique et moral. Son but est de démontrer que l'homme né bon, cesse bientôt de l'être et en même temps d'être heureux dès que son cœur n'est plus rempli de l'idée d'un Dieu législateur, témoin et rémunérateur de ses actions; que le bonheur de la société ne peut être fondé que sur une morale qui commande aux hommes de faire leur bonheur de celui des autres, et enfin que le Livre qui a révélé aux hommes le secret de leur destinée, et dont la philosophie du siècle ne prononce le nom qu'avec dédain et moquerie, est un livre divin qui a ses titres de créance dans les monuments de la nature elle-même. Si le récit de la *Genèse* n'est qu'un conte imaginaire, le christianisme n'est qu'un rêve, sa morale s'écroule avec cette base

1. *Lettres physiques sur les montagnes et sur l'Histoire de la terre et de l'homme*, adressées à la reine d'Angleterre, 6 vol. in-8°. Amsterdam, 1778-1780.

chimérique, et c'en est fait à jamais du bonheur des individus et de la société, relancés dans l'océan des passions dévorantes. Mais Moïse incapable de savoir la vérité sur la création par ses propres lumières, puisque la connaissance de la nature ne peut se former que d'observations mises bout à bout, Moïse n'a pu dire la vérité que s'il était inspiré; or il l'a dite, la terre en est témoin. En effet, aux yeux des frères De Luc, fixés depuis trente ans sur ce témoin sublime, l'état actuel de la terre atteste de toutes parts que l'œuvre de la création s'est accomplie en une succession d'époques durant lesquelles les eaux, amalgamant au fond des abîmes et le sol et les êtres créés avant l'homme, formèrent de leur propre poids et de leurs courants des montagnes et des vallées; qu'ensuite, selon la sentence prononcée par le Seigneur contre les hommes : *Voici, je les détruirai avec la terre*, la mer chassée de son premier séjour par une secousse terrible, se versa en cataractes épouvantables sur les anciens continents affaissés ou déchirés de toutes parts, laissant à quelques êtres, débris de l'humanité réconciliée avec Dieu, le soin de peupler son ancien lit devenu un continent nouveau.

Ainsi qu'il arrive à tous les inventeurs de théories, cette explication de l'hypothèse diluvienne avait peu à peu acquis, aux yeux de De Luc, tous les caractères de l'évidence. Il était frappé de la rapidité avec laquelle, dans l'ordre de ses recherches, tous les faits nouveaux qui se présentaient à sa connaissance étaient comme attirés par toutes les parties de son système[1]. On ne saurait donc s'étonner s'il ne lui vint pas de scrupule sur le danger qu'il faisait courir à la cause de la religion en

1. *Lettres à la reine d'Angleterre*, t. VI, p. 671.

la liant étroitement à une question d'histoire naturelle. Et pourtant, si de nouveaux faits découverts par de nouveaux observateurs étaient venus, l'un après l'autre, lui démontrer l'erreur de ses conjectures sur la chronologie physique, sur la formation des montagnes, sur le déluge enfin, qu'aurait-il fait du reste de l'édifice élevé par lui sur cette base illusoire? Sa foi ne risquait-elle point de se refroidir en voyant crouler la maîtresse pièce de son système? Répétons-le, De Luc, pour sa part, n'exposait rien; jamais les meilleures raisons ni même l'évidence n'ont décidé le père d'un système à abandonner l'enfant de ses méditations. Ce n'est pas lui qui souffre de son erreur, c'est la vérité. Fort heureusement, la révélation ne tient pas à si peu qu'à un point, quelque important qu'il soit, de l'histoire physique du globe. De ce qu'une hypothèse explique très-bien un fait, ce n'est pas une raison nécessaire pour qu'une autre hypothèse ne l'explique pas tout aussi bien. La terre n'a pas encore dit tous ses secrets, et si De Luc a donné le mauvais exemple de l'interroger de parti pris et de l'entendre à demi-mot, on peut l'excuser sur la religieuse beauté du but et l'innocence définitive du résultat.

Géologie à part, l'*Histoire de la terre et de l'homme* est un livre très-riche en idées de tout genre, surtout en vues morales, et un des plus honorables efforts qui aient été tentés au dix-huitième siècle, pour combattre, par les armes de la science, l'esprit d'incrédulité et les préjugés philosophiques du temps. Les douze discours dont De Luc a fait précéder ses lettres mériteront toujours qu'on les lise, malgré une malheureuse et importune profusion de préfaces, d'avertissements et de redites que De Luc croyait trop indispensables à l'intelligence de son livre.

On trouve dans ce singulier ouvrage, abordés de front, et d'une manière vive et familière, souvent inattendue, presque tous les points de philosophie qui intéressent le plus directement l'homme et sa destinée. Nous indiquerons, comme caractérisant bien la dialectique de l'auteur, une digression sur les qualités ou affections des anciens philosophes, un excellent morceau sur le passage de la métaphysique au physique, et nous citerons, parce qu'elles sont plus courtes, les réflexions sur la belle page où J. J. Rousseau exprime, par la bouche de Saint-Preux, le changement qui semble s'opérer dans l'âme de l'homme, lorsqu'il s'élève sur les hautes montagnes : « On est grave sans mélancolie, paisible sans doléance, content d'être et de penser. » Ah! s'écrie De Luc, « que ces mots retentirent au fond de mon âme! Combien ils me frappèrent lorsque je les lus pour la première fois! » Mais qui, du matérialiste ou du spiritualiste, invoquera à son bénéfice ce phénomène étrange? Pour De Luc, la question n'est pas douteuse. Lorsque l'amant de Julie ose lui avouer qu'il a supporté jusqu'à son absence, sur les montagnes, il a tout dit pour exprimer combien l'âme s'y détache des sens. Et voici, quant à lui, comment il s'explique la chose en physicien philosophe :

« Si les *aides de camp*, qui viennent informer un général de ce qui se passe au dehors, restaient autour de lui, offusquaient sa vue par leur présence, inquiétaient ses oreilles par leur bruit, détournaient son attention en lui adressant la parole, il ne pourrait réfléchir sur ce qu'il doit faire en conséquence de leurs informations. C'est là ce que font mille fois les organes à l'égard de l'homme qui médite. Si l'âme éprouve par là des sensations qui la détournent ou l'inquiètent, elle

ne saurait se sentir elle-même, ni réfléchir avec le degré de vivacité et de netteté qui résulte du calme parfait des organes.

« Telle est la façon de voir que j'oppose à celle du matérialisme dans le même phénomène. On cite en faveur du matérialisme les secours matériels dont a souvent besoin celui qui médite ou travaille à quelque composition. Voltaire buvait prodigieusement de café quand il composait; d'autres ont besoin de vin; un plus grand nombre de tabac; c'est, dit-on, parce que cela ébranle les fibres du cerveau qui présentent alors des images au poëte, au musicien, au peintre, etc. J'ajouterai à ces cas que Leibnitz s'étendait de son long sur le plancher, quand il voulait méditer profondément; et si j'étais à citer, je parlerais de choses tout aussi singulières qui opèrent sur moi en pareil cas et sur lesquelles je me suis étudié; mais j'ajouterai du moins le *phénomène des montagnes*, et je dirai du tout ensemble : que ce sont des *inquiétudes résultant des organes* qu'on soulage, afin que l'âme soit plus libre. « Donnez-moi de l'opium, dira un homme tourmenté par la goutte, j'ai besoin de réfléchir et la douleur m'en empêche. » Ainsi se conduisait encore le général que j'ai pris d'abord pour exemple : « Amusez-vous ailleurs, dirait-il à ses aides de camp, vous faites un bruit terrible autour de moi et m'empêchez de réfléchir. » Peut-être ne faisaient-ils que chuchoter. »

Le sujet favori des philosophes du dix-huitième siècle, la tolérance, a son chapitre dans l'*Histoire de la terre et de l'homme*, mais c'est aux philosophes surtout que De Luc l'a prêchée, car pour les chrétiens, elle leur est définie et commandée par l'apôtre : « Il n'y a que trois choses qui demeurent : la foi, l'espérance et la charité;

mais la plus excellente est la charité. Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? soit qu'il demeure ferme, soit qu'il tombe, cela regarde son maître; Dieu ne nous a point destinés à le venger, mais à faire notre salut; que les philosophes moqueurs et persécuteurs de la foi chrétienne en disent autant, s'ils le peuvent. L'oppression de l'autorité, en philosophie, n'est-elle pas plus terrible, après tout, que celle du pouvoir civil? Semer l'indifférence pour la religion, comme on le fait, afin d'accélérer le règne de la tolérance dans le monde, ce n'est même pas connaître l'homme. Si cette indifférence étouffait les passions dans son cœur, elle le défigurerait; si elle les laissait subsister, elle leur ôterait toute borne. Si l'on peut espérer que la tolérance et la bienveillance universelle régneront enfin un jour sur la terre, c'est de la religion maintenue par les philosophes, et non de sa destruction, que l'humanité recevra ce bienfait. »

De Luc ne faiblit jamais en ces principes; il prend énergiquement la défense des prêtres. Il ne demande pas mieux qu'on éclaire les hommes sur la religion, et que les hypocrites soient démasqués, mais selon lui on ne produira pas plus cet effet si désirable, en attaquant les prêtres qu'en détruisant la religion.

Si De Luc savait mieux contenir son abondance, dessiner plus nettement, mieux choisir et nuancer ses couleurs, ce serait assez des nombreux tableaux de la vie rustique et montagnarde répandus dans ses ouvrages, pour assigner un rang distingué à son livre parmi les ouvrages moraux de son temps. Mais on n'écrit pas impunément des lettres savantes à une reine; on cherche à égayer la science en recherchant les épisodes, à l'intéresser en moralisant sur les petits sujets comme sur les

grandes questions; quelquefois on mêle la pastorale à la réalité, et ce n'est pas toujours avec légèreté ni avec grâce; cependant comme De Luc, après tout, est observateur et qu'il sent avec vivacité, ses peintures et ses récits tels qu'ils sont ont leur valeur et même leur intérêt. En ce genre, nous indiquerons le récit entier d'un dimanche passé à Clausthal, et celui de la vie des mineurs du Hartz. De Luc aimait la musique et les tableaux, surtout ceux des peintres flamands et hollandais, et il se complaît à peindre des intérieurs de ferme et de cabaret allemands. Un jour, par exemple, il s'arrête pour dîner à Catlenbourg, et dans la modeste auberge de l'endroit, il assiste à une petite scène musicale :

« L'auberge de Catlenbourg n'est pas une de celles que l'on rencontre dans les grandes routes d'Angleterre.... Je fus introduit dans une grande chambre bien chauffée par un poêle. De longues tables entourées de bancs, qui régnaient le long du mur, auraient fourni dans ce moment à Teniers plus d'une de ses scènes grotesques. Des groupes de paysans y discouraient gravement ou avec chaleur, suivant que le pot de bière, qui les rassemblait, avait fait plus ou moins la ronde. De petits nuages de fumée de tabac étaient suspendus au-dessous d'un plafond dont la couleur peut aisément se concevoir; et les rayons du soleil, qui entraient à l'un des côtés de la chambre, éclairant cette couche, montraient le cours lentement ondoyant qu'elle prenait vers la porte entr'ouverte d'une autre chambre, où je découvris la cuisine qui devait me fournir mon dîner.

« En attendant, je tirai de ma poche mon écritoire et du papier sur lequel je faisais des notes; et je m'assis

auprès du fourneau, à côté d'une espèce de petite table sur laquelle je m'établis. Tandis que j'écrivais, j'aperçus une petite fille s'approcher, puis se retirer, ayant l'air de vouloir quelque chose, sans oser le dire. J'aurais voulu lui demander ce qu'elle cherchait, mais en quel langage? Je me contentai donc de la mettre à son aise, en affectant de ne pas faire attention à ses mouvements; peu à peu elle s'approcha comme ces moineaux qui, insensiblement, passent des basses-cours jusque dans les offices. Je vis ses petits bras s'allonger vers la table où j'écrivais, une planchette fut soulevée, et, à ma grande surprise, je découvris que j'étais sur une espèce de piano forte dont ses petits doigts commencèrent à ébranler les cordes. Elles ne résonnaient guère plus que du bois, cependant elles étaient très-bien d'accord; et ma petite fillette, employant peu à peu toutes ses forces, me fit entendre à la fois les deux dessus et la basse d'un petit air très-harmonieux. Je ne bougeai point pendant tout ce temps-là; mais, à la fin de l'air, ayant voulu faire montre de mon allemand en lui témoignant le plaisir qu'elle m'avait fait, je m'avisai de lui dire : *Sehr gut, sehr gut.* A cette marque d'approbation, mon petit moineau s'envola et il ne fut plus possible d'en tirer une note. Alors une plus grande fille s'avança et, ayant fait une révérence, se mit en devoir de réparer ce qu'elle regardait comme un affront pour moi. Elle joua donc passablement quelques autres petits airs. Un jeune garçon plus âgé, et cependant plus timide, vint ensuite sur des signes invitatifs de ma part me montrer que je ne m'étais pas trompé en pensant qu'il jouait aussi. Un quatrième enfant vint encore, c'était un petit garçon, le plus jeune de la famille, qui pouvait déjà arranger quelques notes. Enfin chacun était musicien

dans cette maison-là, et les paysans interrompaient leur entretien pour le plaisir d'entendre. »

Tous les autres ouvrages de De Luc sont des résumés ou des développements des théories géologiques et des idées philosophiques et religieuses, déjà exposées dans l'*Histoire de la terre et de l'homme*[1]. Ses *Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance* ne sont elles-mêmes qu'une esquisse de l'opinion qu'il avait avancée contre Rousseau, sur la nécessité de graver dans l'esprit des hommes, dès leurs premiers pas dans la vie, les vérités de la religion et les sentiments qui s'y rattachent. Il n'y a à mentionner comme une œuvre à part, en dehors des autres travaux de De Luc, que sa défense énergique de Bacon qu'il avait beaucoup étudié, contre son traducteur La Salle, qui, matérialiste déclaré, n'avait pas craint de défigurer les sentiments religieux du philosophe anglais, au profit des préventions et des idées de sa secte. *Bacon tel qu'il est*, est une brochure virulente, très-confuse de méthode; mais le *Précis de la philosophie de Bacon*, qui suivit de près cet acte d'accusation, est un écrit d'un tout autre mérite. On y trouve un tableau des progrès qu'ont faits les sciences naturelles, tracé d'une main sûre et qui est d'un intérêt véritable.

1. *Voyages dans le nord de l'Europe*, 1810, 3 vol. — *Voyages géologiques dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne*, 2 vol. in-8°. — *Traité élémentaire de géologie*, 1809, et *Abrégé de géologie*. — *Lettres sur l'histoire physique de la terre*, adressées au professeur Blumenbach, 1798.

APPENDICE.

NOTE SUR LA FOLIE DE J. J. ROUSSEAU.

Rousseau passa, on le sait, au château de Trye, qui appartenait au prince de Conti, l'été de 1767. Son ami Dupeyrou, qui était venu le voir y tomba malade. Rousseau lui prodigua ses soins; il passait les nuits au chevet du malade. Un soir le pauvre Dupeyrou, tourmenté par une goutte remontée, se plaignait et s'agitait, et son agitation gagnant son garde-malade, peu à peu Rousseau se persuada.... mais il faut le laisser peindre lui-même l'invasion de sa folie : « Le malade commença à s'inquiéter extrêmement, il parlait sans cesse des mauvains levains qu'il disait être dans son estomac : ses regards, son air, ses mots entrecoupés avaient quelque chose de si étrange que, m'en alarmant enfin tout de bon, je résolus d'en pénétrer le mystère. Que devins-je quand, à force de l'examiner, de le presser, de le conjurer d'expliquer son silence obstiné, je parvins à comprendre qu'il se croyait empoisonné, et par qui? Mon Dieu!... J'ai toujours cru qu'il y avait des sortes de délires qui ne pouvaient jamais entrer dans la tête d'un honnête homme, fût-il devenu

fou, et ce n'est pas surtout dans les têtes aussi bien organisées et vivifiées par un cœur aussi sain que j'ai toujours cru le sien, que de tels délires peuvent prendre de la consistance. Je cherchai d'abord hors de lui la source d'une opinion où, par sa nature, et par ma position, l'on ne sait lequel domine de l'atrocité, de l'absurdité, de l'impossibilité même, puisque M. Dupeyrou, depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui où il est tombé malade, n'a rien mangé ni rien bu chez moi, quoi que ce puisse être, dont nous n'ayons mangé et bu avec lui. J'examinai plus attentivement son domestique, dont le patelinage m'avait toujours déplu, et bientôt je ne doutai plus que ce ne fût lui qui tournait la tête à son maître. J'avais prévu depuis longtemps qu'on chercherait à séduire les domestiques de mon ami pour tâcher d'intercepter par eux nos lettres et parvenir à visiter nos papiers[1]..... »

« .... Sentant de quelle importance il était pour la guérison de mon ami de le tranquilliser, de lui ôter ses noires et folles idées, je n'épargnai rien pour l'engager à m'ouvrir son cœur, à m'expliquer la cause d'une défiance aussi extravagante, à me mettre à portée de l'en guérir, à me dire au moins nettement qu'il se défiait de moi.... Tout fut inutile. Sourd à la plus touchante voix du sentiment et de l'amitié, il ne me fit que des réponses obscures, équivoques, trompeuses, faussement négatives et que démentaient ses regards et son air.... Je tentai de sonder son valet, il ne sourcilla pas; je crus voir dans ses yeux cette imperturbable assurance des scélérats qui ressemble à la simplicité de l'innocence, et gémissant de douleur, je me vis forcé de renoncer à percer ce ténébreux mystère. Je résolus alors de faire appeler un médecin. »

Le médecin arrive, et ordonne une potion que Rousseau se charge d'administrer.

« .... La couleur en était grise, un peu noirâtre et le

1. Lettre au prince de Conti. Trye, le 19 novembre 1767. — Manuscrits de Neuchâtel.

blanc de la tasse faisait paraître la liqueur encore plus noire, cette conleur le frappa extrêmement. Il me dit en me fixant et en prenant la tasse. « Je la prends avec bien de la confiance. » Je vis, à son air, combien il mentait. Ce regard me déchira : mon âme, à la fois navrée, indignée et élevée, était prête à s'enflammer. Je me contins; mais, sentant l'horreur de mon sort et la noblesse de mon rôle, je me vis à la place du médecin Philippe et je lui dis d'un ton qui seul l'eût désabusé, s'il avait su lire : « Oui, mon excellent ami, ayez la confiance d'Alexandre et je vous promets que vous en aurez le succès. » Il but; malheureusement il se trouva de la poudre précipitée au fond de la tasse : l'aspect de cette poudre acheva de l'effaroucher. Je le pressai de tout boire; il le fit, se laissa tomber sur son chevet, et s'endormit à l'instant.

« .... Le médecin vint le soir et le trouva beaucoup mieux; j'en jugeais de même. Il s'obstina à se trouver beaucoup plus mal, et son domestique parlait comme lui. Enfin l'air de désespoir que je vis autour de moi, les mots cruels et entrecoupés du maître, les accablantes exclamations du valet me troublèrent.... Je me précipitai sur mon ami, collant mon visage sur le sien, l'inondant de mes pleurs, et poussant des cris à demi étouffés : je ne sais ce que je lui dis dans mon transport, mais je sais très-certainement que le plus ardent de mes vœnx était de pouvoir expirer à l'instant même. Quel effet croiriez-vous, monseigneur, que tout cela fit sur son esprit rampant et préoccupé? le barbare m'osa reprocher qne je choisissais l'instant de sa plus grande faiblesse pour lui donner une commotion qui l'achevât.

« .... Plein de tout ce qui venait de se passer et toujours plus effrayé du manége du valet qui semblait n'attendre à chaque instant que le dernier soupir de son maître j'en vins dans ma terreur jusqu'à craindre que ce malheureux ne commît lui-même le crime qu'il semblait vouloir m'imputer et ce noir soupçon prit tout à coup une si grande force que je résolus de rester toujours auprès du

malade et de veiller sur tout ce qu'il lui ferait prendre. Je restai jusqu'à minuit dans sa chambre persistant dans cette résolution et l'exécutant. Cependant je ne tardai pas à sentir mon injustice et à en rougir. Convaincu que cet homme est un fourbe, mais non pas un empoisonneur, je me reprocherai toujours d'avoir pu soupçonner un valet d'un forfait abominable dont mon ami n'avait pas craint d'accuser dans son cœur son ami.

Une « *Note commémorative de la maladie et de la mort de M. Deschamps*, » qui se trouve comme la lettre au prince de Conti dans les manuscrits de Neuchâtel, nous montre encore Rousseau en proie au même genre de soupçons. Le concierge de Trye se meurt d'une hydropisie; Rousseau lui envoie des vins, des confitures et du poisson. Sur quelques mots du mourant, à propos de ce poisson, Rousseau s'imagine qu'on le soupçonne d'avoir voulu empoisonner le malheureux concierge. Celui-ci meurt enfin sept jours après le poisson mangé. « Tout ce que je vis et entendis durant le cours de cette journée, les propos équivoques et insidieux de M. Manoury (l'intendant du prince), du frotteur, du perruquier, ceux qui se répandaient sourdement dans le voisinage, la contenance qu'avait eue le défunt vis-à-vis de moi les derniers jours, tout me disait que j'étais accusé de l'avoir empoisonné. Alors je pris mon parti. J'écrivis le 8 au matin à M. Manoury pour lui proposer l'ouverture du cadavre. » M. Manoury refuse. « Sur ce refus net et décidé je pris le parti de m'adresser au fermier. La lettre dont je le chargeai pour Son Altesse Sérénissime contenait une déclaration que je voulais aller purger mon décret à Paris, une prière de m'y faire conduire dès le lendemain, très-sûr que si je me mettais en devoir d'y aller de moi-même, les gens à qui j'avais affaire ne manqueraient pas de m'accuser de vouloir m'évader, et enfin une résolution de ma part, si je n'avais nulles nouvelles le samedi, de me consigner le dimanche dans la prison de Trye, pour y rester jusqu'à ce qu'il plût à Son Altesse Sérénissime de me faire conduire à mes juges. »

A Paris, la folie de Rousseau s'alimenta depuis d'incidents d'un autre genre, mais l'idée fixe du complot et du mépris et de la haine dont ses amis avaient réussi à remplir les Français à son égard, ne fit que s'enfoncer plus avant dans son âme. A la fin, elle le déchirait bien cruellement, si l'on en juge d'après les *Dialogues* et l'histoire qu'il a racontée lui-même de ses dernières tentatives pour protéger sa mémoire contre les efforts de ses ennemis, pour le noircir auprès de la postérité. Rappelons seulement le projet qu'il forma de déposer ses *Dialogues*, c'est-à-dire son apologie, sur l'autel de l'église Notre-Dame, sans être aperçu, avec cette invocation à la Providence : « Protecteur des opprimés, Dieu de justice et de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton autel et confie à ta providence un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre, outragé, indigné, diffamé, trahi de toute une génération, chargé depuis quinze ans, à l'envi, de tourments pires que la mort et d'iniquités inouïes jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre la cause exacte. » Ayant bien étudié les lieux, et muni de son manuscrit, il entre un samedi dans l'église par une porte latérale ; mais une grille qu'il n'avait jamais vue est entre lui et l'autel ; il sort éperdu, indigné de voir concourir le ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes. Il faut lire à la suite des *Dialogues* tout ce récit d'une éloquence douloureuse. Après l'avoir lu on ne peut plus douter de la folie de l'infortuné écrivain, et la question controversée de son suicide perd beaucoup de son intérêt : les tortures croissantes que lui infligeait son idée fixe devaient le mener là tôt ou tard.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

LES LETTRES FRANÇAISES EN ANGLETERRE,
EN HOLLANDE, A GENÈVE ET EN SUISSE, DANS LA PREMIÈRE PARTIE
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

